



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

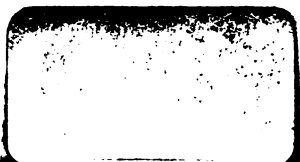
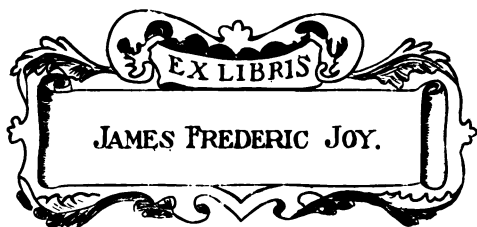
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

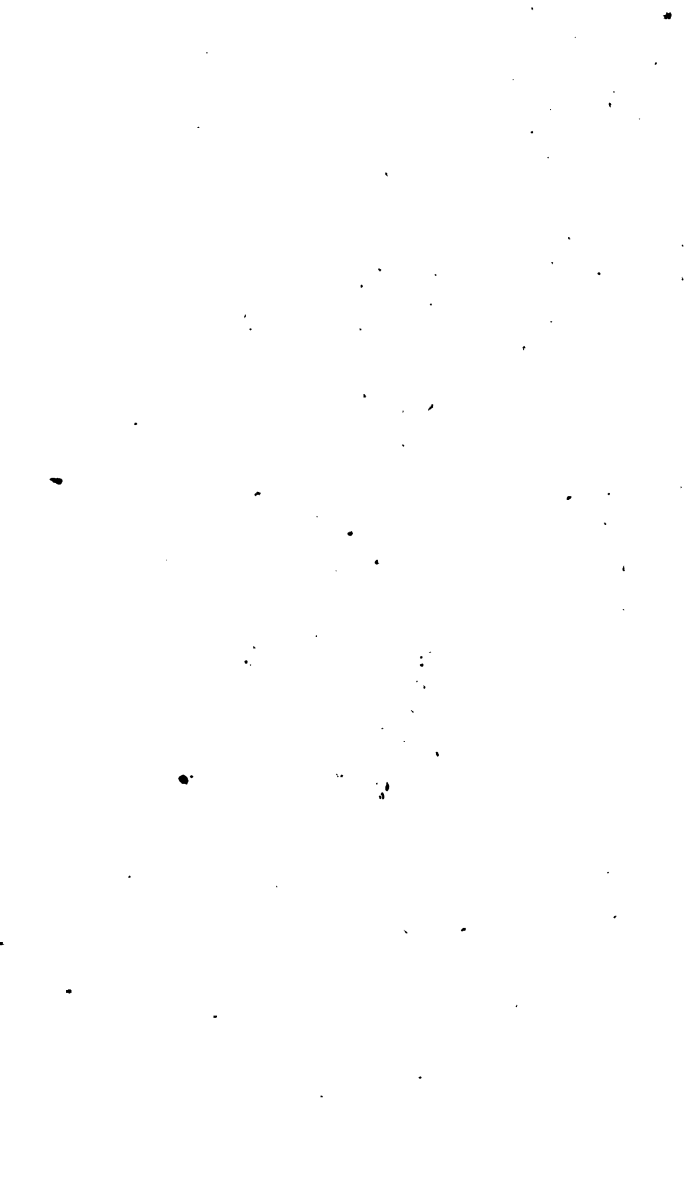
GRAD
840.8
B583
1758
v.9
BUHR













Bolomey del.

G. Baily sculp.

Suppercherie du Duc de Guise.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME NEUVIEME.



J. B. Del.

C. B. Sculp.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY

MDCCLXIV.



BIBLIOTHEQUE
D E
CAMPAGNE,
O U
A M U S E M E N S
D E
L'ESPRIT ET DU COEUR.
T O M E N E U V I E M E .



A A M S T E R D A M ,
Chez MARC MICHEL REY,,
M D C C L X I I .

Grad
840.8
B583
1758
v. 9
Buhr

Gl / Buhr
left
Kenny & Joy
12-1-58

T A B L E

D E S

P I E C E S

D E C E

NEUVIEME TOME.

- | | |
|---|---------|
| I. Histoire de Marguerite de Valois , Reine de Navarre, <i>I. Partie.</i> | Pag. 1. |
| II. Histoire de la Comtesse de Gondz, <i>II. Partie.</i> | 161. |
| III. Histoire Secrete de Bourgogne , <i>II. Partie.</i> | 262. |
| IV. Madame de Villequier, <i>Histoire Tragique.</i> | 364. |
| V. L'Amour guidé par la Raison, <i>Ode.</i> | 417. |
| VI. L'Hymen duppé par l'Amour, <i>Seconde.</i> | 418. |
| VII. L'Insensibilité punie, <i>Ode.</i> | 419. |
| VIII. Tyrannie de l'Amour, <i>Ode.</i> | 420. |
| IX. Le Trépas inévitable. | 422. |
| X. Le Bonheur de la Médiocrité. | 424. |

AVER.



AVERTISSEMENT.

CETTE Histoire a paru, il y a quelques années, avec beaucoup d'applaudissement, quoiqu'elle ne fût pas si complete qu'elle paroît aujourd'hui. Le style en est noble & délicat; & les événemens considérables qu'elle renferme y sont rapportés; avec tous les agrémens que l'on peut souhaiter, & font assez connoître au Public que cet Ouvrage ne peut sortir que d'une plume excellente. Ainsi, l'on peut assurer que les grands changemens qui y ont été faits, & les deux Volumes qui y sont ajoutés, donnent à cette Histoire un nouveau mérite, & la rendent parfaite.

HIS.

HISTOIRE DE LA REINE DE NAVARRE.

PREMIERE PARTIE.

 N'étoit encore dans la joie, & dans les divertissemens qui suivoient la solennité du Mariage de l'admirable Reine de Navarre: toute la France éclatoit en magnificence & en fêtes pour la délivrance de son illustre Roi; & quoiqu'il fût revenu depuis quelque temps des prisons d'Espagne, les François, toujours tendres & affectionnés pour leur Prince, faisoient briller leur allegresse par tout ce que les plaisirs & la grande dépense ont de plus sensible & de plus somptueux.

La Cour n'étoit occupée qu'à se divertir, & un soir que François premier donnoit une fête magnifique à la Reine sa Sœur & à toutes les Dames, un jeune homme, admirablement bien fait, qui sembloit ne prendre aucune part à tout ce qui se faisoit, voyant cette suite nombreuse qui accompagnoit le Roi, la considéra quelque temps avec une langueur extraordinaire; & quand il l'eut perdue de vue, demeurant immobile près d'une fenêtre sur laquelle il étoit appuyé, il leva les yeux au Ciel avec une action capable d'attendrir les âmes les plus dures; & se sentant les yeux mouillés de quelques larmes, il traversa à

grands pas la chambre du Roi, & allant dans un corridor qui conduisoit à un cabinet solitaire, il frappa assez brusquement deux ou trois coups à la porte. Ouvrez-moi, malheureux L'autrec, disoit-il assez bas, je viens pleurer avec vous. On ouvrit comme il achevoit ces paroles, & il fut étrangement surpris; quand, au lieu de celui qu'il cherchoit, il trouva une personne dont la vue étoit bien capable de le surprendre.

C'étoit un homme de la plus belle taille que l'on pût voir: il avoit de grands yeux noirs passionnés, la bouche admirable, la plus belle & la plus agréable tête du monde; ses cheveux qui étoient châains lui couvroient toutes les épaules, & descendoient à boucles naturelles jusqu'à sa ceinture; sa physionomie étoit brillante, sa mine si haute, & toute sa personne si bien faite, avec un visage si charmant, que ce jeune homme ne put le considérer sans une admiration qui le rendit très-long-temps interdit.

Ce merveilleux inconnu se recula en le voyant, il parut surpris à son tour, & voulut d'abord se cacher le visage; mais ne remarquant dans celui de l'étranger aucuns traits qui lui fussent connus, il se remit avec assez de facilité. Qui vous amène ici, lui dit-il? Je vous ai pris pour un autre quand je vous ai ouvert: ce cabinet n'est point fait pour un homme comme vous; & à voir votre figure, vous êtes bien plus propre à servir d'ornement à la fête, qu'à venir vous enfermer dans un lieu aussi retiré que j'ayois cru que l'étoit celui-ci. Je ne cherche point le tumulte, reprit tristement l'étranger; & c'est parce que j'ai cru, comme vous, ce cabinet retiré, que j'y suis venu pour fuir tout le monde, & pour n'y trouver que la solitude. Il est étonnant, reprit le merveilleux inconnu, qu'étant si jeune, vous évitiez des plaisirs

sirs où toute la Cour s'abandonne ; & il faut que vous ayez quelque chagrin bien sensible , pour ne paroître pas dans un lieu si convenable à un homme aussi aimable que vous l'êtes. Je connois à votre accent que vous n'êtes pas de ce païs : la curiosité n'a-t-elle aucun charme pour vous , & la galanterie de la fête , & tant de belles personnes ne sont-elles point capables de vous attirer ? Il est vrai , je suis étranger , reprit-il , & tout autre que moi croiroit , que qui n'a point vu l'admirable Reine de Navarre , n'a rien vu de beau. Le charmant inconnu rougit en cet endroit ; & l'agréable étranger poursuivant , la Reine de Navarre est belle , continua-t-il. La magnificence du Roi se déploie à la fête que l'on fait ; mais , Seigneur , j'aime , j'ai perdu ce que j'aime , je le cherche par tout. Le moyen en cet état d'être dans un lieu où tout ne respire que la joye !

L'inconnu soupira & rougit encore , & l'étranger continuant : Le Roi , dit-il , m'a parlé tout aujourd'hui des plaisirs qui finissent cette journée , & m'a prié avec bonté de m'y trouver , & de vaincre ma mélancolie. On ne se surmonte point , j'ai résisté à ses ordres , & je venois ici attendre un ami illustre que j'ai , dont le cœur est aussi affligé que le mien. Oserois-je vous demander qui vous êtes , interrompit l'inconnu ? Puisque le Roi & la Cour vous connoissent , je crois pouvoir sans indiscretion vous témoigner l'envie que j'aurois de vous connoître aussi. Seigneur , reprit l'étranger , je suis un malheureux Corsaire , dont le nom n'est point connu sur la terre , & que les échos de quelques mers sauvages n'ont encore répété que foiblement. Vous n'avez point le visage d'un Pirate , reprit l'inconnu en souriant ; votre physionomie est si agréable , qu'on ne sçauroit vous prendre que pour un Amant heureux. Je ne suis misérable en effet , reprit l'é-

4 HISTOIRE DE LA REINE

tranger, que par l'éloignement de ce que j'aime; mais ce malheur me paroît le plus grand de tous les malheurs. Il en est encore de plus cruels, interrompit l'inconnu avec une passion tendre dans les yeux, & je connois des maux où la mort même ne peut apporter de remède; mais revenons à votre personne, & ne me cachez pas plus long-tems qui vous êtes: Je suis fâché de ne commencer à vous obéir que dans une chose de si peu d'importance, repartit l'étranger, mon inclination me mèneroit plus loin pour vous. Je m'appelle Dragut; mon païs est la Natolie. N'allez pas plus avant, interrompit l'inconnu, en voilà assez, & votre nom est moins connu par l'amitié que le fameux Roi d'Alger a pour vous, que par tant de belles actions que vous avez déjà faites, & dont la renommée nous a rendu un compte exact. Je suis bien aise de ne m'être pas trompé au jugement que j'avois d'abord fait de vous. Ah! Seigneur, reprit Dragut, si l'on en doit croire sa pensée, que vous devez être une personne extraordinaire, & que la curiosité que j'ai à mon tour est pardonnable! Je suis en effet, reprit l'inconnu en rougissant, une personne extraordinaire, mais c'est par mes malheurs; du reste je n'ai rien en moi qui puisse attirer votre curiosité, & je suis fâché de ne pouvoir la satisfaire. Des raisons importantes m'obligent à me cacher, ne trouvez pas mauvais le secret que je vous fais de mon nom. Si je n'étois pas forcé par des considérations qui ne me regardent pas seul, ce ne seroit pas au brave Dragut à qui j'en ferois un mystère.

Comme l'inconnu achevoit ces mots, la porte du cabinet s'ouvrit, & un homme y entra, qui surprit toute son attention: il étoit grand, d'une taille extraordinairement belle, il avoit l'air mélancolique & fier; avec des cheveux noirs, longs,

longs, & frisés. Dragut le reconnut pour son ami Lautrec, mais ils ne se dirent rien, parce que l'étonnement de l'inconnu & de Lautrec les tint tous deux dans un long silence. Lautrec revint le premier de son immobilité, & s'avancant avec beaucoup de respect vers l'inconnu, il le tira à l'autre bout du cabinet, où ils se parlèrent bas pendant long-temps; après quoi Lautrec marchant le premier, il pria Dragut de les suivre. Ils passèrent par des endroits assez détournés, de peur de trouver quelqu'un; mais tout le monde étoit encore où les plaisirs étoient, & ils descendirent sans trouver personne dans la cour du Château de Saint-Germain. Ils passèrent sur le petit pont, & là deux hommes qui étoient enveloppés dans des casques, reçurent l'inconnu, qui ayant encore parlé bas à Lautrec, & se séparant de lui, tendit la main à Dragut, & l'assura que quelque part qu'il fût, il auroit en lui un ami. Après cela Lautrec & Dragut tournèrent leurs pas vers un grand parterre qui aboutissoit dans la Forêt.

Je vous supplie, dit Lautrec, en marchant toujours, & s'adressant à Dragut, de ne point parler de l'homme que nous venons de quitter; il est trop important à l'Univers, moins par la dignité de sa naissance, quoique la plus illustre du monde, que par mille & mille vertus. Et puisque le hazard nous a mis, malgré lui, dans le secret qu'il doit faire de sa personne, ne le trahissons pas. Je me suis douté que ce n'étoit pas un homme ordinaire, repartit Dragut; & il ne lui a fallu qu'un moment pour attirer toute mon inclination. Je serai toujours prêt à son service s'il a besoin de moi. Mais, mon cher Lautrec, parlons de vos affaires. Le Roi s'est-il ouvert à vous sur le dessein pour lequel il vous a mandé avec tant de secret & de diligence? Je croyois,

lorsque vous étiez en Guienne, vous voir mourir de cette affreuse mélancolie, dont je n'ai pu encore pénétrer le sujet. Vous sçavez tout ce qui me regarde: me cacherez-vous toujours la cause de cette mortelle tristesse sous laquelle je vous ai vu prêt à succomber? Et ne me direz-vous point enfin ce que mon amitié desire de vous avec tant d'empressement?

Lautrec soupira à la demande de Dragut, & levant tristement les mains & les yeux en haut: Oui, mon cher Dragut, lui dit-il, il est juste que je vous dise mes peines. Juste Ciel! qu'elles sont sensibles! s'écria-t-il. J'ai vu ce soir l'ingrate qui les cause; je suis tout attendri, & j'ai plus d'envie de vous parler, que vous n'en avez de m'entendre.

Comme Lautrec en étoit-là, & qu'il alloit satisfaire la curiosité de Dragut, ils furent détournés de leur entretien par des voix qu'ils entendirent près d'eux; & s'étant approchés, ils appercurent à la foible clarté de la nuit, que c'étoit deux femmes qui étoient couchées sur le gazon. Ils alloient se retirer par discrétion, quand ces deux personnes leur causèrent un merveilleux étonnement, en parlant Espagnol. Ils s'arrêtèrent, & serrant la main pour s'avertir l'un l'autre de ne point faire de bruit, ils entendirent une de ces femmes reprenant la parole. Non, disoit-elle, tous vos raisonnemens sont vains, je ne sçaurois plus attendre. Les trois jours que nous avons passés dans ce Bois me semblent trop longs; je crains toujours nos ravisseurs, il me semble à tout moment qu'ils vont paroître pour nous persécuter encore. La moindre chose m'épouvante; & puisque vous n'osez faire sçavoir à votre Prince que nous sommes ici, comment croyez-vous qu'il le devine? Voulez-vous qu'à la façon de nos Romanciers, une aventure imprévue nous

mon-

montre à lui. Non, Alphonfine, non; il faut nous avancer vers le Château, dès que le jour commencera à paroître. Notre cruelle aventure n'est que trop d'accord avec la bienfaisance, & l'on verra bien que vous & moi ne cherchons que de la protection. Je sçai tout ce que vous dites, reprit celle qu'on venoit de nommer. Et quand on nous enleva avec tant de violence d'auprès de l'Infante Isabelle, on ne pensoit pas qu'on me dût mettre avec le Prince de Melphe; aussi ne suis-je timide que par les sentimens de mon cœur. Et comme la gayeté que j'avois à Madrid m'a abandonnée, le sérieux que j'aurai en France me trahira. Je mets la chose au hazard, ma chère Alphonfine, reprit l'autre personne: votre vertu me répond des risques: mais pour ceux que nous courons ici, fuyons-les. Ces lieux si beaux & si tranquilles ne me rassurent point; je n'aurai de repos que lorsque nous serons auprès de cette charmante Reine qui nous aimoit tant.

Comme ces deux personnes parloient ainsi, elles furent interrompues par un grand bruit; elles virent un homme qui en poursuivoit deux, qui fuyoient devant lui, elles s'effrayerent; & Dragut & Lausfec vinrent avec tant de surprise, qu'ils perdirent la vie presque tous deux en même tems par les mains de celui qui les suivoit. Et comme la première clarté commençoit à paroître, ils reconnurent que ce vainqueur étoit le merveilleux inconnu: il regardoit autour de lui, & cherchoit s'il n'avoit point encore d'ennemis à combattre, lorsqu'il aperçut ces deux femmes, & s'avançant vers elles, son épée encore sanglante, Je vous ai vengée, belle Princesse, dit-il à l'une de ces Dames. Le Duc de Nagera expiré à vingt pas d'ici, je l'ai puni de son audace: mais Alphonfine a encore un ennemi, pensez à votre

sûreté. Je ne puis demeurer davantage près de vous, je vous laisse sous la protection de Lautrec.

En disant ces mots, cet homme admirable se retira à grands pas, & eut bientôt regagné un sentier qui le déroba à leur vue.

La personne à qui il s'étoit adressé, étoit demeurée dans une confusion inexprimable, & pour la mort du Duc de Nagera, & pour la rencontre du charmant inconnu. Il faisoit déjà assez de lumière pour pouvoir distinguer les objets, & Lautrec & Dragut remarquèrent avec plaisir les agrémens d'Alphonse. Ils furent surpris de la noblesse de sa taille, de l'éclat de son teint, du feu de ses yeux, & des charmes de toute sa personne; mais ils ne purent voir sa divine compagne sans une plus grande admiration; sa beauté leur parut plus brillante que le nouveau jour qui paroïsoit : sa taille étoit jeune & légère, son teint sembloit une fleur, sa bouche & ses dents étoient incomparables, ses yeux étoient les plus beaux yeux du monde, & tout l'éclat qui paroît de ce charmant visage étoit relevé par le désordre de sa coëffure. Le dérangement de ses beaux cheveux, plus noirs que l'ébène, lui donnoit encore un nouvel agrément.

Le premier mouvement de cette belle personne fut d'abord de parler à l'inconnu, & de le suivre; mais, se tournant vers Alphonse, elles semblerent par leurs regards se prescrire le silence. Lautrec & Dragut les abordèrent & leur offrirent leurs services, elles les reçurent avec autant de civilité que leur trouble le put permettre. Celui qui vient de nous quitter, & à qui j'ai tant d'obligation, dit la belle inconnue en assez bon François, & en s'adressant à Lautrec, vous a nommé. Ainsi, Seigneur, je sçai qui vous êtes : j'ose vous demander votre appui, & je l'espère tout entier. Nous sommes trop heureux.

fes dans nos disgrâces de tomber entre vos mains. Nous vous supplions, dès que la bienfiance le permettra, de nous mener auprès de la Reine de Navarre. Je vous obéirai, Madame, lui répondit Lautrec: la fortune cesse de me persécuter, puisqu'elle m'offre l'occasion de n'être pas inutile à deux personnes faites comme vous; mais, en attendant que la Reine s'éveille, nous allons vous mener à un pavillon que le Roi a fait bâtir à cent pas d'ici, & où vous serez avec moins d'incommodité qu'en ce lieu-ci. En disant ces mots, Lautrec présenta respectueusement la main à la belle inconnue, Dragut aida à marcher à son agréable compagne, & dans peu de momens ils arriverent à ce pavillon dont je viens de parler.

Lautrec ne manqua pas d'envoyer prendre le corps du Duc de Nagera, pour voir s'il étoit encore envie, ou pour le faire enterrer s'il étoit mort. Et comme il témoigna à ces belles personnes beaucoup de curiosité de sçavoir leurs aventures, elles jugerent à propos aussi de ne leur en pas faire de secret; &, après s'être consultées toutes deux en se parlant bas un moment, Alphonsine prit ainsi la parole.

HISTOIRE de Donna Maria d'Arragon, du Marquis du Guast, d'Alphonfine de St. Severin, & du Prince de Melphe.

JE m'expliquerai si mal en votre langue, Seigneurs François, que je crains bien de ne vous pas donner toute la satisfaction que vous pourriez espérer des aventures de deux jeunes filles, que la fortune a transplantées inopinément d'un pays dans un autre. Nous sommes nées dans le

Royaume de Naples. Ma compagne tire son origine de la Maison Royale d'Arragon : je suis fille du Prince de Salerne de Saint-Severin. Nos parens eurent quelque soin de notre éducation ; & comme l'Empereur avoit dessein depuis long-tems d'épouser l'Infante Isabelle de Portugal, il songea de bonne heure à mettre auprès d'elle des filles des plus grandes Maisons de tant de Royaumes qui lui appartiennent.

Cette belle Princesse que vous voyez, qui s'appelle Donna Maria d'Arragon, fut priée par l'Empereur, comme sa proche parente, de se rendre à Madrid, & pour moi il me demanda à mes parens. Nous fîmes le voyage ensemble, & pendant ce tems-là nous nous liâmes de la plus étroite amitié. L'Empereur nous mit dans le Palais auprès de la Reine Eléonor sa sœur, en attendant que l'Infante fût arrivée.

Nous trouvâmes un grand nombre de belles & jeunes personnes qui étoient destinées à remplir la Maison de la nouvelle Impératrice ; mais si leurs charmes avoient déjà fait un grand bruit, il fut effacé par celui que produisit la merveilleuse beauté de la Princesse d'Arragon.

L'Empereur la vit avec un grand étonnement, & quand la Reine Eléonor a parlé avec franchise à ses confidentes, elle a avoué que la beauté de Donna Maria étoit plus charmante que celle de l'Infante Isabelle, qui passe pour être la plus belle personne des Espagnes. Tout le monde crut que Charles l'aimeroit ; quelque extérieur qu'il affecte, on sçait qu'il a le cœur tendre. Quelques-uns de ses Favoris qui le connoissoient, & qui avoient été dans sa confiance, s'imaginèrent qu'il feroit infidélité à Vangeste, qui étoit une fille de condition de Flandre, pour qui il avoit beaucoup d'attachement.

Après le premier abord, on connut que l'Empe-

pereur se renfermoit dans une grande admiration pour la beauté de Donna Maria, & l'on se trompa encore à vouloir suivre ses inclinations. Car on crut qu'elles s'étoient tournées de mon côté, parce qu'il me parloit souvent, & m'adressoit ses complaisances. Il est vrai qu'il s'amusoit plus volontiers avec moi qu'avec les autres; j'ai une sorte d'esprit qui le divertissoit, j'étois extraordinairement gaye, & si heureuse, que quelque affaire qu'il eût en tête, il devenoit toujours de bonne humeur quand j'étois avec lui: il se plaisoit à mon entretien, mais la suite a bien fait connoître qu'il n'avoit rien de plus particulier pour moi.

Cependant cette pensée, dans laquelle toute la Cour étoit, fit qu'on me regarda avec plus de circonspection que mes autres compagnes; & si j'eusse fait des Amans en ce tems-là, ils n'eussent osé se déclarer.

Donna Maria enflamma tous ceux qui la regarderent. Fradique de Cardonne, & le jeune Duc de Nagera, furent ceux qui se déclarerent avec plus d'éclat. Elle les regarda tous deux avec une profonde indifférence; & les marques de l'amour de Fradique ne furent pas mieux reçues, que les témoignages de la passion emportée du Duc de Nagera.

Le Mariage de l'Empereur avoit été différé par les continuëles occupations de la guerre, & il venoit de remporter la plus signalée victoire qu'il pouvoit jamais désirer. C'étoit le Duc de Bourbon, ce fameux rebelle, qui l'avoit gagnée à Pavie sur son illustre Roi; où ce Prince combattoit en personne; & où, après avoir fait des actions qui doivent rendre sa valeur & sa mémoire immortelles, il fut fait prisonnier, comme toute la Terre l'a su.

L'Empereur à cette nouvelle ne montra qu'un

ne grande modération. Je crois qu'au fond de son cœur il ressentit tous les mouvemens impétueux d'un jeune Prince avide de gloire, mais pour le dehors il nous parut un sage confirmé.

On transféra le Roi de France du Château de Piqueton à Madrid. L'Empereur, par une politique que je ne pénétre pas, ne le voulut point voir, & le fit recevoir & traiter dans sa prison avec tout le respect dû à sa dignité, mais aussi avec toute la sûreté imaginable.

Je témoignai à l'Empereur une grande curiosité de voir le Roi. Il me promit qu'il la satisferoit, parce que la Reine sa Sœur & Donna Maria n'en parurent pas avoir moins que moi. Je me souviens qu'il me disoit, qu'il se pourroit bien faire que la pitié que j'aurois pour ce grand & malheureux Roi me conduiroit peut-être à d'autres sentimens, & qu'il ne se pardonneroit jamais s'il contribuoit lui-même à me faire aimer son ennemi. Je ris de tout ce qu'il me disoit, & je l'assurois qu'un homme sans liberté ne pouvoit me ravir la mienne.

L'Empereur, qui vouloit nous satisfaire, trouva une manière ingénieuse de nous faire voir le Roi de France fort commodément, & aussi long-temps que nous le voudrions, sans que nous fussions vues. Il fit orner somptueusement la chambre qu'il lui destina; &, depuis la distance du haut de la tapisserie jusqu'au cintre de la chambre, il fit faire un Arabesque tout d'or sur un fond brun; & ce fond en un certain endroit étoit une coulisse qui se tiroit de la longueur de dix ou douze pieds, derrière laquelle étoit une Tribune, où l'on alloit par des passages inconnus à tout le monde, & où l'on pouvoit aisément voir à travers cet Arabesque doré, & même entendre ce qui se disoit chez le Roi. Je suis persuadé même que cela a servi plus d'une fois à pénétrer

les secrets de ce Prince infortuné. Quoi qu'il en soit, l'Empereur nous y mena, lorsqu'on y conduisoit le Roi. Je n'ai jamais rien vu qui ait plus touché mon souvenir, que tout ce que je vis ce soir-là. Imaginez-vous donc que nous étions à cette Tribune, la Reine, l'Empereur, moi auprès de lui, & auprès de moi la Princesse d'Aragon. Il y avoit deux ou trois grandes chambres fort éclairées, qui précédoient celle sur laquelle nous regardions. Nous entendîmes d'abord un fort grand bruit, & nous jugeâmes que tout cet appartement s'emplissoit de Gardes & d'autres personnes de la suite du Roi, qui s'ouvrirent en deux raps à la dernière chambre. Le Roi y passa & entra dans la sienne, lui huitième seulement. Le Connétable de Bourbon, qui étoit venu en poste, mécontent de ce qu'on avoit mené le Roi à Madrid, y étoit arrivé avec le Marquis du Guast. Il marchoit avant le Roi avec un habit tout simple, mais si paré de sa bonne mine, que je m'aperçus bien que la Reine. Eléonor étoit contente d'avoir un Amant si bien fait. Je ne l'ai de ma vie vu si charmant que ce soir-là. Vous le connoissez, ainsi je ne vous le dépeindrai pas. Les Dieux même ne peuvent pas être faits comme cet homme nous le parut. Le Roi alloit immédiatement après lui; il avoit la taille & le visage de Mars, mais de Mars jeune & aimable, comme il étoit quand il vouloit plaire à Vénus. Je fus frappée de sa vue, & je dis tout bas à la Princesse d'Aragon, qu'un tel captif devoit donner des loix à tout le monde. La suite du Roi étoit composée du Capitaine & du Lieutenant de ses Gardes, de Pomperan favori du Connétable de Bourbon, & de trois Guerriers qui méritoient bien quelque considération. Caraciol, Prince de Melphe, étoit à côté du Roi. Comme on dit qu'il est en cette Cour, dit mo-

sympathie qui les a conduits à une affection dont la durée, selon toutes les apparences, sera aussi longue que leur vie.

Dom Fradique & le Duc de Nagera ne furent pas long-temps sans s'appercevoir de ce nouvel Amant; ils parurent l'un & l'autre à des courses de Taureaux, à des jeux de Cane; ils donnerent des sérénades, & firent mille autres galanteries de cette espece. Mais le Marquis du Guast les surpassa bientôt avec éclat, parce que c'est l'homme du monde qui aime le plus la magnificence.

D'autre part, Caraciol & Dom Sanche me donnoient les mêmes plaisirs; & bien que tous les jeunes gens de qualité eussent leurs maîtresses, ou parmi les filles de l'Infante, ou parmi celles de la Reine Eléonor, il faut avouer que tout ce qu'il faisoit étoit obscurci par la dépense, le bon goût, ou, si vous voulez, par l'amour de ceux dont je viens de parler.

Un temps considérable s'écoula pendant toutes ces fêtes. Le Prince de Melphe me parloit de sa passion, elle ne m'étoit point indifférente; mais j'affectois toujours un air si libre, & j'étois si gaye, qu'il n'a jamais pu croire que j'y eusse répondu. S'il ne se flattoit pas, il avoit le plaisir tout entier de me voir maltraiter Dom Sanche par des duretés insupportables: c'étoit toujours une différence qu'il tournoit à son avantage; mais voilà tout.

Le Marquis du Guast crut faire plus de progrès sur l'esprit de la Princesse d'Arragon. Elle avoit une fierté cruelle pour le Duc de Nagera & pour Dom Fradique. Elle fit enfin connoître à Alphonse que son amour ne lui déplaisoit pas.

Nous avions accoutumé, elle & moi, d'aller tous les soirs au Jardin secret de la Reine, quand cette Princesse étoit retirée. Souvent l'Empereur nous

nous y venoit surprendre, & hors le temps qu'il y étoit, les hommes n'y alloient jamais.

Une nuit que nous nous promenions & qu'il faisoit fort obscur, comme nous étions dans une grande allée d'une beauté extraordinaire, & que tout le monde sçavoit que la Princesse d'Arragon aimoit particulièrement, à peine avions-nous fait un peu de chemin, que nous vîmes sortir de petits feux de la terre, qui s'élevoient à deux pieds, & qui d'abord nous causerent de la frayeur. Mais, nous rassurant ensuite, je fis un cri, & m'aperçus à force de les considérer qu'ils formoient le nom de Marie d'Arragon. Notre surprise fut insensée; & nous demeurions suspendues dans le dessein de poursuivre notre promenade, ou de nous en retourner, quand nous entendîmes un petit sifflement sur nos têtes, après lequel plusieurs fleches tirées de haut en bas tombèrent doucement à nos pieds: nous ne sçavions d'où elles pouvoient partir, & nous méditions très-sérieusement notre retraite, quand nous vîmes le Dieu d'amour lui-même avec son flambeau & tout son équipage qui parut subitement à nos yeux. Ce bel enfant fléchit les genoux devant ma compagne, & se mit à chanter d'une voix si douce qu'il ne pouvoit être entendu que de nous,

La silence & la nuit prêtées à mes feux

Offrent à vos regards toute leur violence,

Ne saurois-je espérer pour eux

De voir récompenser leur fidelle constance?

O moment bien heureux marqué pour les plaisirs,

Hâtez-vous, & venez comblez tous mes desirs!

Après quoi il lui présenta respectueusement un bracelet de perles & de rubis, où il y avoit une boîte de Diamans qui renfermoit le Portrait du Marquis du Guast; & se baissant, il baisa le

bout

sympathie qui les a conduits à une affection dont la durée, selon toutes les apparences, sera aussi longue que leur vie.

Dom Fradique & le Duc de Nagera ne furent pas long-temps sans s'appercevoir de ce nouvel Amant; ils parurent l'un & l'autre à des courses de Taureaux, à des jeux de Cane; ils donnerent des sérénades, & firent mille autres galanteries de cette espece. Mais le Marquis du Guast les surpassa bientôt avec éclat, parce que c'est l'homme du monde qui aime le plus la magnificence.

D'autre part, Caraciol & Dom Sanche me donnoient les mêmes plaisirs; & bien que tous les jeunes gens de qualité eussent leurs maîtresses, ou parmi les filles de l'Infante, ou parmi celles de la Reine Eléonor, il faut avouer que tout ce qu'il faisoit étoit obscurci par la dépense, le bon goût, ou, si vous voulez, par l'amour de ceux dont je viens de parler.

Un temps considérable s'écoula pendant toutes ces fêtes. Le Prince de Melphe me parloit de sa passion, elle ne m'étoit point indifférente; mais j'affectois toujours un air si libre, & j'étois si gaye, qu'il n'a jamais pu croire que j'y eusse répondu. S'il ne se flattoit pas, il avoit le plaisir tout entier de me voir maltraiter Dom Sanche par des duretés insupportables: c'étoit toujours une différence qu'il tournoit à son avantage; mais voilà tout.

Le Marquis du Guast crut faire plus de progrès sur l'esprit de la Princesse d'Arragon. Elle avoit une fierté cruelle pour le Duc de Nagera & pour Dom Fradique. Elle fit enfin connoître à Alphonse que son amour ne lui déplaisoit pas.

Nous avions accoutumé, elle & moi, d'aller tous les soirs au Jardin secret de la Reine, quand cette Princesse étoit retirée. Souvent l'Empereur nous

nous y venoit surprendre, & hors le temps qu'il y étoit, les hommes n'y alloient jamais.

Une nuit que nous nous promenions & qu'il faisoit fort obscur, comme nous étions dans une grande allée d'une beauté extraordinaire, & que tout le monde sçavoit que la Princesse d'Arragon aimoit particulièrement, à peine avions-nous fait un peu de chemin, que nous vîmes sortir de petits feux de la terre, qui s'élevoient à deux pieds, & qui d'abord nous causerent de la frayeur. Mais, nous rassurant ensuite, je fis un cri, & m'aperçus à force de les considérer qu'ils formoient le nom de Marie d'Arragon. Notre surprise fut insupportable; & nous demeurions suspendues dans le dessein de poursuivre notre promenade, ou de nous en retourner, quand nous entendîmes un petit sifflement sur nos têtes, après lequel plusieurs fleches tirées de haut en bas tombèrent doucement à nos pieds: nous ne sçavions d'où elles pouvoient partir, & nous méditions très-sérieusement notre retraite, quand nous vîmes le Dieu d'amour lui-même avec son flambeau & tout son équipage qui parut subitement à nos yeux. Ce bel enfant fléchit les genoux devant ma compagne, & se mit à chanter d'une voix si douce qu'il ne pouvoit être entendu que de nous,

*La silence & la nuit propices à mes feux
Offrent à vos regards toute leur violence,*

Ne sçaurois-je espérer pour eux

De voir récompenser leur fidelle constance?

Q moment bien heureux marqué pour les plaisirs,

Allez-vous, & venez combler tous mes desirs!

Après, quoi, il lui présenta respectueusement un bracelet de perles & de rubis, où il y avoit une boîte de Diamans qui renfermoit le Portrait du Marquis du Guast; &, se baissant, il baisa le

bout

bonté des pieds de la Princesse. Après avoir fait son présent, il disparut, tous ces feux s'éteignirent, & nous demeurâmes dans une obscurité d'autant plus grande, que la clarté avoit été extraordinaire; mais comme cela se passa dans un petit Bols, on n'en pouvoit rien voir du Palais; nous demeurâmes très-surprises, soit épouvantées, & réduites à ne pouvoir bouger de la place, ne voyant en aucune manière, & ne sachant où nous étions. Enfin notre vue se rassura, nous regagnâmes nos chambres comme nous pûmes, & notre étonnement nous tint éveillées jusqu'au jour à parler toujours de notre aventure: nous craignions extrêmement qu'elle ne fût sœur, & qu'elle ne nous attirât quelque rude réprimande, & sur-tout qu'on ne nous défendit ces promenades nocturnes. Vous comprenez bien que le Marquis du Guast avoit gagné celui qui prenoit soin de ce jardin secret, & que par la libéralité il avoit produit ce divertissement si surprenant & si ingénieux.

Le lendemain notre plaisir fut extrême, quand nous n'entendîmes rien dire d'heureux Alphonse: se pat remarquer dans les regards brillans & satisfaisans de la Princesse d'Aragon, que la galanterie lui avoit plu. Dès que je le vis chez la Reine, je me mis à rire, & lui fis assez de mines pour allarmer le jaloux Dom Sanche, qui crut dès ce moment-là que nous nous aimions, & que Donna Maria ne servoit que de prétexte pour nous aider à cacher notre passion. Car peu de gens ignoroient alors que le Prince de Salerné, & les Caraciols, de la famille desquels mon père étoit le chef, souhaitoient d'unir leurs maisons par notre mariage: il se figura donc que la Princesse d'Aragon étoit allée mon amie pour me prêter son nom, & pour couvrir nos amours. Moi, qui étois bien éloignée de penser à la folie du jeune

Leve, je faisois cent signes au Marquis du Guast, qui y répondoit de son côté en homme qui ressentoit quelque secrète satisfaction : & dès que je pus l'aborder, j'aime mieux les feux de la nuit, lui dis-je, que toute la lumière du Soleil : & je reponcerois à la lumière du jour, reprit-il, si les feux de la nuit ne plaisoient pas : ils ont conservé toute leur pureté, point d'éclat, point de bruit, ils n'ont paru qu'aux yeux qui les ont fait naître ; & si la charmante Alphonse les approuve, on les conduira de manière que les plus intéressés ignoreront ces particularités de mon bonheur. Voilà de grandes paroles pour un jaloux qui les entend, & qui les explique à sa mode.

Don Sanche les écoutoit : nous n'y prenions pas garde, ni le Marquis, ni moi. Oui, lui dis-je, j'approuve ces feux si joliment exprimés ; & que j'aime ces nuits si belles, continuai-je d'une manière qui sembla tendre au jaloux Dom Sanche, & qui lui parut mortelle par les choses affreuses qu'il pensa. Donna Maria m'aborda comme nous en étions là ; je lui parlai bas, en regardant Alphonse : je le quittai, en lui disant que je chargeois la Princesse d'Arragon d'achever la conversation ; que j'en allois avoir une autre sur un ton différent avec le Prince de Melphe, qui entroit. En effet je l'abordai, parce que j'avois reçu des Lettres de mon pere, qui m'ordonnoit de le recevoir comme un homme que je devois un jour avoir pour époux. Je n'ayois point au Prince de Melphe l'inclination que j'avois d'abord eue pour lui ; & quoi que l'Empereur lui en eût dit, je tournois toujours la chose en raillerie, autant que je pouvois, m'étant mis bisarrement dans la pensée, puisqu'on ne nous avoit presque pas donné le temps de soupirer l'un pour l'autre, de ne lui laisser rien voir de mes sentimens, qu'il ne

ne fût mon mari. Toute la Cour avoit approuvé l'union qui se devoit faire dans nos familles par nos personnes. Le seul Leve en avoit eu un dépit mortel. Par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il se préféroit à tout autre, & croyoit aussi devoir remporter la préférence sur tous les sujets de l'Empire. Mais, quand il eut entendu ce que du Guast & moi avions dit, s'il eut de la douleur de le croire assez bien avec moi pour m'oser parler comme il avoit fait, il eut une joie maligne de ce que Caraciol étoit trompé, & résolut dans le moment de lui faire avaler le même poison qu'il venoit de prendre.

L'Empereur se promenoit avec la Reine, il n'avoit mené, comme à son ordinaire, que quelques Seigneurs avec lui; & ceux qui pouvoient l'accompagner, se croyoient très-heureux, parce qu'il leur étoit permis en ces occasions de parler aux personnes qu'ils aimoient. Le Duc de Nagera y étoit, qui donna la main à la Princesse d'Aragon. Le Marquis du Guast vint avec empressement prendre la mienne sans faire réflexion que c'étoit un privilège dû au Prince de Melphe, qui passoit pour lors au Connétable. Quand il voulut venir vers moi, Dom Sanche, qui ne s'étoit mêlé avec aucune Dame, l'arrêta & le pria de faire un tour avec lui.

Je ne vous dirai point leur conversation, de peur de vous ennuyer; mais il vous paroîtra singulier que Leve en maniere de confiance dit à son rival ce qu'il avoit entendu entre le Marquis du Guast & moi, y ajoutant ce qu'il imaginoit. Je scai qu'il y fit d'admirables commentaires, & qu'il l'assura que les nuits devoient donner de grands privilèges au Marquis. Le Prince de Melphe l'écouta avec chagrin, mais comme il m'aimoit véritablement, il lui dit avec beaucoup de fierté, qu'il n'ajoutoit point foi à ses rêveries. Il est impos-

possible, continua-t-il, qu'on puisse parler la nuit, hors à quelque fenêtre, aux filles du Palais. Et dans le Palais, c'est avec un hazard si manifeste de la vie, que quand Alphonfine ne seroit pas la plus modeste personne du monde, je ne sçache point d'homme assez hardi pour vouloir manquer si outrageusement au respect qu'il doit à l'Empereur : ainsi, Dom Sanche, il se peut faire que le Marquis du Guast aime la Princesse de Salerne ; mais il n'en est pas aimé, & si elle doit jamais se rendre au mérite d'une grande passion, j'espere que ce sera la mienne seule qui sera récompensée. Otez-vous donc de l'esprit des pensées qui ne sont défavantageuses qu'à vous seul. C'est sans-doute un malheur pour vous de n'estimer pas Alphonfine autant qu'elle le mérite. Pour moi, qui connois sa vertu, je suis blessé des soupçons que vous en avez : & si vous m'en parliez davantage, je vous ferois connoître que vous m'avez déplu. Vous prenez mes avis sur un ton qui ne m'engage pas à vous en donner encore, reprit Dom Sanche d'un air moqueur : je sçais ce que je dis, je ne prétends point vous disputer Alphonfine ; & si j'étends mes vues plus loin que vous, vous trouverez bon que je les mette à profit seulement pour moi. Il le quitta en achevant ces paroles, bien résolu de veiller continuellement sur ses actions, & sur celles du Marquis.

D'autre côté, le Prince de Melphe, qui avoit fait l'intrépide, se sentoît vivement atteint, & rappelant mille actions libres, quoiqu'innocentes, qui s'étoient passées entre le Marquis & moi, il ne balançoit pas à croire que je pouvois souffrir sa passion, si je n'en ressentois pas une pareille. Il résolut donc aussi bien que Leve de m'observer, & sur-tout de s'éclaircir si ces nuits si suspects dont lui avoit parlé Dom Sanche, étoient aussi criminelles qu'on les lui avoit faites. Nous ne

22 HISTOIRE DE LA REINE

ne nous doutions point de toutes ces observations qu'on vouloit faire. Je n'offensois point Caraciol, je n'avois garde de penser qu'il m'épât; & la Princesse d'Arragon, & le Marquis du Guast, vivoient dans l'intelligence où sont deux personnes qui s'aiment parfaitement.

Dom Sanche, qui s'étoit lié d'amitié avec le Duc de Nagera, ne manqua pas de lui conter ses visions, croyant lui donner une grande joie, en lui apprenant que je l'avois défait d'un rival aussi redoutable que le Marquis du Guast l'étoit pour lui. Mais le Duc ne fut pas de facile croyance, il se connoissoit trop bien en amour, ou plutôt son amour l'intéressoit & l'éclairoit trop sur la vérité.

Il ne voulut pas négliger néanmoins ce que son ami lui disoit; & comme il avoit beaucoup de parentes dans le Palais, il résolut de s'en rendre la nuit l'entrée facile, & crut que lorsqu'il seroit au quartier des Dames, il sçauroit bientôt de quoi il étoit question. Il s'adressa pour sa confiance à une jeune veuve fille du Duc d'Osone, admirablement belle, & un peu étourdie, qui se résolut à le contenter.

L'Empereur achevoit de faire bâtir au bout d'une superbe galerie, qui communiquoit à tous nos logemens, un appartement magnifique, qu'il avoit destiné pour l'Impératrice. On y travailloit avec tant de diligence, que les Ouvriers ne finissoient que fort tard. Tous les soirs le jaloux Dom Sanche prenoit l'habit d'un des Maçons pour nous observer quand nous allions chez la Reine Eléonor, ou quand nous demeurions chez nous à nous divertir, & à aller les unes chez les autres. Nous étions logées les plus près, & justement à l'autre bout de la galerie, Donna Maria, moi, & quelques autres. L'incommode Dom Sanche aperçut un soir, sur un perron écarté, le Marquis du

du Guast, qui parloit à une fenêtre à une de mes femmes; il les vit se séparer, & laisser au même endroit un de ses Pages, à qui peu de tems après cette femme donna un grand paquet. C'en fut assez pour faire renaitre toutes ses folies. Il résolut de demeurer toute la nuit où il étoit, & comme il falloit que nous passions toutes dans cette galerie, il vit mes compagnes dans le tems qu'elles se retiroient. Je n'avois point été chez la Reine de tout le jour, & j'étois demeurée dans notre logement. Par hazard Alphonse n'avoit point paru chez l'Empereur. Le Prince de Melphe, malgré la circonspection de son amour, avoit été un peu allarmé de cette rencontre, & s'étoit résolu en toute maniere de sçavoir ce que je faisois.

Il n'avoit pu aborder la Princesse d'Arragon chez la Reine Eléonor, pour lui demander de mes nouvelles, & il s'étoit retiré bien résolu d'en sçavoir.

Dom Sanche, attentif à nos actions, vit passer toutes mes compagnes plusieurs fois, & remarqua dans la galerie une femme qu'il prit d'abord pour moi, toute enveloppée dans sa mante. Nous étions souvent de la sorte, quand nous voulions nous cacher les unes des autres pour faire ce que nous avions envie qu'on ne sçût pas; & ces manieres nous sont si ordinaires, qu'on ne s'en formalise point du tout. Cette créature qu'il prenoit pour moi entra vers le milieu de la galerie dans un petit cabinet destiné à la Musique. Elle en ferma la porte sur elle, après avoir observé si on ne la regardoit point. Elle ne se desioit que de nous, & point du tout du curieux Maçon.

Quand tout fut calme dans le Palais, & que toutes les Dames furent retirées dans leurs chambres, Dona Maria ne put jamais s'endormir, elle appella une de ses filles qui étoit extrêmement peureuse, & lui commanda d'aller lui chercher
une

une guitarre dans le cabinet de Musique. Cette fille, qui s'étoit relevée, & qui étoit encore toute endormie, contesta quelques tems assez plaisamment avec sa Maitresse pour prendre l'unique bougie qui étoit dans la chambre, & qui n'étoit restée allumée que pour la veille. Mais la Princesse d'Arragon, qui vouloit se divertir de la peur de cette fille, ne voulut pas permettre qu'elle la prit, & après avoir un peu ri, elle lui ordonna fort sérieusement de lui obéir. Cette fille s'y résolut enfin, & alla en tremblant vers le cabinet. Marie d'Arragon sauta en même tems de son lit, & se couvrant seulement d'une robe de chambre, alla doucement après cette fille, pour jouir de sa peur, & pour lui en faire encore davantage. Elle alloit donc dans la galerie à pas chancelans & en tâtonnant; & comme elle étoit prête d'entrer dans le cabinet, la personne qui y étoit en sortit; si bien, que se rencontrant justement, cette fille fit un grand cri en reculant en arriere, & tomba en heurtant la Princesse d'Arragon, qui tomba sur elle en criant aussi. La Dame du cabinet reconnut sa voix, & s'avança où elle étoit, elle la releva, & la tint entre ses bras, parce qu'elle la trouva presque sans sentiment; elle s'apprétoit à la conduire tout doucement dans sa chambre, quand elle entendit quelque bruit, & qu'elle aperçut de la lumière. C'étoit moi, qui, ayant écrit à Naples tout le soir, n'étois point couchée. J'allois passer un moment chez la Princesse d'Arragon, & ayant entendu du bruit j'allai où j'avois cru l'entendre. Jugez de ma surprise, quand j'aperçus ma compagne quasi évanouie entre le bras du Marquis du Guast qui étoit vêtu en femme; la surprise où il étoit, l'avoit tellement occupé, qu'il ne s'étoit pas caché le visage. Quand il me connut, il posa doucement à terre Marie d'Arragon qui reprenoit ses esprits, & il m'alloit par-

parler, lorsqu'il en fut empêché par le prétendu Maçon, qui, furieux de nous trouver à cette heure ensemble, le Marquis & moi, venoit, sans aucun respect pour le lieu, enfoncer son épée dans le corps d'Alphonse. Ma compagne vit son dessein plutôt que moi, l'amour & son Amant en péril acheverent de lui rendre la connoissance, mais si promptement, & si à propos, qu'elle tendit le pied à ce désespéré, qui manqua son coup en bronchant. Il ne blessa que légèrement le Marquis, qui, ayant eu le tems de se reconnoître, tira un poignard de sa ceinture, & se lançant sur le téméraire Leve, lui en porta un coup assez profond dans le côté. Dom Sanche alloit tâcher d'avoir sa revanche, quand il se vit encore un autre ennemi en tête, & qu'il reconnut le Prince de Melphe avec un petit manteau autour du bras, & l'épée levée qui s'avançoit vers lui en l'appellant traltre; il l'alloit percer de part en part, si le généreux du Guast ne l'eût retenu. Ah! brave Prince, lui dit-il, gardons-nous d'assassiner ce malheureux, qui n'est déjà que trop puni de l'attentat qu'il a voulu commettre sur ma personne. Je m'étois déjà rangée auprès de Caraciol; & la Princesse d'Arragon tenoit d'une main celle dont le Marquis tenoit son poignard tout sanglant, & de l'autre elle avoit son mouchoir sur sa blessure. Ses beaux yeux étoient ccuverts de larmes. Ah! mon cher Alphonse, lui disoit-elle, que venez-vous faire ici? Pourquoi vous exposez-vous? N'êtes-vous pas assuré de ma tendresse? Quel funeste déguisement! La Princesse de Melphe écoutoit toutes ces paroles. Leve les entendoit aussi. Perfide, lui disoit Caraciol, perfide, voilà de tes jeux! Es-tu content des fureurs où nous nous sommes tous plongés? Ah! ma Princesse, me dit-il, permettez-moi de punir ce traltre; il vous a trop offensée. Je ne sçavois ce qu'il vouloit dire, & je desirois de

m'en éclaircir, quand nous vîmes sortir une femme de la chambre de la Princesse d'Arragon, qui couroit avec une lumière à la main. Nous la prîmes de loin à son habillement de veuve pour la fille du Duc d'Osone; mais, quand elle fut tout auprès de nous, nous eûmes un étonnement qui n'a peut-être jamais eu de pareil, en connoissant que c'étoit le Duc de Nagera. Non, je ne me sens pas la force de vous dépeindre notre surprise: la mienne fut si excessive, qu'après le premier mouvement qu'elle me causa, le second me fit éclater de rire si inconsidérément, en voyant ce visage extraordinaire affublé dans ces atours de veuve, qui en Espagne ne sont pas avantageux à la beauté, que, bien que le Duc fût jeune, son visage me parut si ridicule en cet état, que je ne pus résister au rire le plus fou que j'aie eu de ma vie: ce n'étoit pas trop en effet le temps de rire, puisqu'il n'y alloit pas moins que de la vie de ces quatre hommes à être ainsi dans le quartier des femmes; car pour l'heure, elle n'y faisoit rien. Cinq de nos jeunes compagnes accoururent au bruit que nous faisions avec tant d'imprudence, les unes à moitié vêtues, & toutes dans ce désordre d'habillement où l'on est, quand on ne craint point la rencontre des hommes.

Le Duc de Nagera fut confus de mon rire, mais plus confus encore, quand il reconnut Dom Sanche, Caraciol & son rival, dans un habit de femme, mais sous une figure bien plus agréable que la sienne. Il faut que j'avoue qu'il étoit si beau, qu'il effaçoit la beauté de la plupart des jeunes filles qui étoient accourues.

Nous eussions tous été dans une terrible consternation, sans l'air de gayeté que j'avois donné à cette aventure. Mes compagnes firent comme moi; elles rirent: quand on vouloit parler sérieusement, cela étoit bien difficile, & quelque in-

discret épanchement de rire déconcertoit toujours le sérieux qu'il falloit si nécessairement avoir. Chimènes de l'infatigable s'avisa d'aller fermer la porte de la galerie, afin que l'on ne vint plus nous trouver. Les autres Dames étant assez éloignées de là, nous n'avions rien à craindre de l'autre bout, parce que ce bâtiment qu'on faisoit le terminoit, & que les Gardes en étoient infiniment loin.

Je ne puis me souvenir de la manière dont nous étions toutes, sans avoir l'imagination égayée, & remplie peut-être du plus aimable objet que l'on scauroit voir; car imaginez-vous, s'il vous plaît, ces quatre hommes habillés si différemment, & toutes ces belles personnes, qui à peine étoient vêtues, & dans ce négligé agréable où la jeunesse a tant d'avantage, qui, étant revenues de leur premier effroi, n'avoient plus que de la disposition à la joie.

Le Prince de Melphe pensoit plus prudemment que les autres au péril où nous étions tous; & après que la première confusion qu'on ne peut éviter en ces rencontres fut passée, prenant la parole avec une sagesse qui s'accommodoit au besoin que l'on en avoit: cette aventure est extraordinaire, dit-il, & il n'y a pas un de nous qui n'en sache tout le danger. On voit assez le motif qui nous a tous fait agir, & conduit dans ce lieu dangereux. Il faut songer à en sortir avec adresse; il n'y a point d'excuse à donner, mais seulement à nous demander le secret, & à nous le garder. On voit bien que le Duc de Nagera, par les habillemens qu'il a, a mis la fille du Duc d'Orsone dans ses intérêts, & qu'il n'est ici que par son moyen. J'en sortirai aussi avec son aide, interrompit le Duc; elle me croit dans la chambre de la Princesse d'Arragon, où j'étois entré, & dont je sors effectivement; & je promets que je lui cacherais ce qui se passe présentement. Votre

audace étoit grande, lui repliqua la Princesse d'Aragon, & votre impudence est extrême de me l'avouer. Eh! que veniez-vous chercher dans ma chambre? La mort, ou vous persuader de mon amour, Madame? reprit-il. Votre amour, interrompit en colere le Marquis du Guast, s'étoit trop extravagamment travesti, pour croire réussir à charmer la Princesse. Mon Dieu, dis-je en voulant tenir mon sérieux, il n'est pas temps de vous quereller! Nous aurons celui de faire à loisir la différence de vos ajustemens, & de nous ressouvenir lequel de vous deux avoit la beauté la plus agréable. Ce que je dis fit rire encore, & c'en fut assez pour ramener la gayeté. Il sembloit que nous eussions perdu l'esprit, sans songer au péril qui nous menaçoit tous. Nous ne pensions qu'à nous en divertir indiscrettement. Il est vrai aussi qu'il arrive presque toujours, que, dans les occasions les plus sérieuses, on s'abandonne à des mouvemens qui leur sont opposés. Le Prince de Melphe revint le premier, & prenant un sérieux nécessaire; on sçait assez, dit-il, qu'un Espagnol bien amoureux ne trouve point de péril lorsqu'il s'agit de voir sa maîtresse en particulier, & qu'on hazarde mille vies pour un tête à tête. Nos coutumes demandent le pardon du Duc de Nagera, & la même raison l'accorde au Marquis du Guast, qu'un même dessein a conduit ici. Vous êtes donc l'un & l'autre engagés au secret? & pour Dom Sanche, continua-t-il d'un ton assez plein de hauteur, nous sçavons ce qui l'amene. Pour moi, j'avouerai que mon dessein est moins criminel: je n'aurois pas été assez téméraire pour entrer dans ce lieu. L'état où l'on me voit en fait foi. On a plus de précaution pour les entreprises de cette nature. J'ai du respect pour l'Empereur, mais j'en ai mille fois plus pour la Princesse de Salerne, ainsi je ne pensois point à ve-

nir

nir ici. Ne l'ayant vue d'aujourd'hui, je vou-
 lois lui faire donner une Lettre. J'en cherchois
 l'occasion, & étant entré dans ce beau Cabinet
 qu'on acheve de peindre, je m'y suis oublié, &
 ensuite endormi. J'ai entendu le bruit que cette
 fille & la Princesse d'Arragon ont fait en tom-
 bant & en criant ; je suis accouru, j'ai vu arri-
 ver un moment après ma Princesse. J'ai enten-
 du un mot de tendresse que la Princesse d'Ar-
 ragon a dit au Marquis du Guast, qui m'a
 fait voir que les calomnies sont fausses, pour
 suivre le Prince de Melphe, en jettant un re-
 gard dédaigneux sur Leve : mais, lui faisant un
 signe de la main de ne pas l'interrompre, & con-
 tinuant de parler : Nous sommes pourtant tous
 coupables, poursuivit-il, d'être en ce lieu. Nous
 sommes tous assez engagés au secret, par l'inté-
 rêt des personnes que nous aimons, & par le no-
 tre propre. Il n'y a plus qu'à le demander à ces
 cinq belles personnes. Nous savons qu'elles ont
 toutes des Amans, & que la même aventure peut
 arriver tous les jours. Je vous assure, dit la jeu-
 ne Infantada, que je répondrois bien pour toutes
 les personnes qui sont ici. Les aventures plei-
 nes de singularités nous sont si familières, que
 nous devons par prudence garder le secret : les
 autres, qui ne voulurent pas se piquer moins de
 sçavoir se taire, jurèrent un silence éternel. Il
 n'y eut donc qu'à penser comment on se séparé-
 roit. Caraciott se chargea de conduire Leve jus-
 qu'au lieu où son Maçon se trouveroit. On mit
 plusieurs linges sur sa blessure, & l'on arrêta son
 sang le mieux qu'on put. La fille de la Princesse
 d'Arragon lava même celui qui étoit répandu
 dans la galerie. Le Duc de Nagera consentit à
 regagner l'appartement de sa parente. Mais,
 pour le Marquis du Guast, il falloit de nécessité

qu'il rentrât dans son Cabinet de Musique; parce qu'une femme, à l'heure qu'il étoit, ne pouvoit sortir du Palais. Le Duc de Nagera voyant cela, ne vouloit plus s'en retourner, ni le laisser si près de sa Maîtresse. Il fallut que nous l'assurassions toutes que nous passerions le reste de la nuit chez elle, & qu'aussi bien ce seroit une excuse pour le lendemain, si on disoit qu'on avoit ouï quelque bruit en ce quartier-là. A ces conditions le Marquis rentra dans son Cabinet; le Duc s'en retourna trouver son imprudente parente; & nous entrâmes toutes dans la chambre de ma compagne.

Il est inutile de vous dire comment ces quatre hommes s'étoient rencontrés-là si justement tous ensemble; vous le comprenez aisément par tout ce que j'ai représenté; & cela s'étoit passé tout simplement comme le Prince de Melphe l'avoit dit. C'est si fort la coutume d'Espagne de risquer tout pour voir sa Maîtresse en particulier, que ceux qui la savent ne s'étonneront point de tout ce que je dis.

Nous fûmes si heureux, qu'on n'a jamais parlé de ce qui arriva cette nuit-là. Mes jeunes compagnes furent fidèles; & il est effectivement étonnant qu'un secret de cette importance se gardât entre douze personnes; mais il n'y avoit ni jalouses ni rivales, ainsi l'on tint ce qu'on avoit promis.

Il y avoit quelques jours que Vangeste, dont je vous ai déjà parlé, étoit arrivée à Madrid. Comme la plus grande partie du monde ignore pour lors l'amour que l'Empereur avoit pour elle, le Courtisan spéculatif s'étoit imaginé que la Gouvernante des Pays-Bas l'avoit envoyée pour communiquer quelque point important à l'Etat. Cette fille eut beaucoup de froideur pour la Princesse

celle d'Arragon & pour moi. Je ne l'eus pas plutôt observée avec un peu d'application, que je connus d'abord, non pas le secret de l'État, mais celui de l'Empereur. Je vis clairement leur intelligence & leur amour réciproque; & une fois que ce Prince disoit quelque galanterie à la Princesse d'Arragon, & qu'il faisoit semblant d'écouter quelque chose que je lui disois dont il se fût divertí dans un autre tems, il regardoit Vangeste; je m'en souviens comme si je le voyois encore. Regardez, continuai-je, toutes les grimaces de ce pauvre Duc de Nagera, & toutes les contorsions de Fradique, depuis que Votre Majesté a dit quelque douceur à ma compagne; &, observant du chagrin dans le visage de Vangeste, qui, comme je m'en étois déjà apperçue, étoit jalouse de la Princesse d'Arragon, Ah Seigneur! quittez-nous, lui dis-je, vous faites trop de misérables! Eh quoi! me dit l'Empereur en riant, & s'arrêtant avec nous, bien-aise qu'on ne découvre pas son attachement pour cette fille, le Prince de Melphé se défieroit-il aussi de moi, parce que je vous parle, & Dom Sanche en prendroit-il de l'ombrage? Caraciol est trop sage, lui dis-je, & trop assuré de vos bontés. Pour Leve, désespérez-le, si vous voulez, aussi bien que Fradique & le Duc de Nagera; mais laissez vivre une autre personne, qui peut-être va expirer dans un moment, si vous continuez de nous parler. L'Empereur, qui est très-dissimulé, & qui passe sa vie à se contrefaire, croit toujours être impénétrable: si bien que n'imaginant pas ce que je voulois dire, Est-ce Alphonse, reprit-il, qui a si peu de tems à vivre? Ah Seigneur! répondis-je en me penchant vers son oreille, vous ne voulez pas me croire, la pauvre Vangeste se meurt. A ces paroles l'Empereur devint rouge comme du sen; &, tournant tout-à-fait la tête, il apperçut

cette fille appuyée contre une fenêtre, & l'aimable Chimene qui lui faisoit sentir une eau fortifiante. Vous êtes une terrible personne, me dit-il d'un air embarrassé. Vos yeux, lui repliquai-je en parlant toujours bas, m'ont mené jusqu'à votre cœur; j'en cacherai les sentimens mieux que vous n'avez fait : Allez, Seigneur, allez guérir un mal si tendre & si délicat,

J'ai sçu depuis que l'Empereur fut épouvanté de ma pénétration; & je ne sçai si ce fut pour me desabuser, ou pour empêcher que d'autres n'eussent des lumieres aussi vives que les miennes, qu'il fit un voyage à Toledé, après avoir donné un passeport pour la Duchesse d'Alençon, qui devoit venir voir le Roi de France qu'on croyoit dangereusement malade. La continuation de sa maladie obligea même l'Empereur à revenir plus promptement qu'on n'avoit cru. On s'imagina même qu'il avoit vu le Roi pour la première fois, mais peu de personnes ont sçu la conduite secrette qu'il avoit tenue avec lui. Dès le lendemain la belle Princesse, qu'on attendoit arriva : elle parut comme un beau jour, où toute la Nature s'égayé. Je me souviens que je fus saisi d'étonnement à son aspect : je crus voir toutes les graces & la beauté même rassemblées en elle. On ne faisoit que des cris d'admiration, tous les regards se confondoient sur sa personne. Charles en fut amoureux, & ne se souvint pas que Vangeste fût au monde. Le Connétable ne ralluma point ses flammes, car elles n'ont jamais été éteintes; & comme le Soleil & l'Amour sont plus vifs en Espagne qu'ailleurs, tous nos Galans Espagnols en la voyant penserent en devenir foux.

Je dirois mille plaisantes circonstances qui vous divertiroient, si je racontois son Histoire. La peur vengea bien le frere de sa captivité. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je fus pres-
qu'of-

qu'offensée des louanges que le Prince de Melphé lui donnoit, & que la Princesse d'Arragon gronda plusieurs fois le Marquis du Guast de l'application avec laquelle il la regardoit.

Nous ne l'eûmes pas vue quatre jours de suite, que nous fûmes comme nos Amans. Nous l'idolâtrâmes, & nous étions toutes empressées à nous en faire seulement remarquer. Elle eut la bonté de distinguer des autres la Princesse d'Arragon, Chimene de l'Infantade, & moi; & la bonne volonté qu'elle nous témoigna, fut un ordre pour nous de la suivre par tout, comme si elle eût été l'Impératrice; ainsi nous ne la quittâmes point. Nous en fûmes bien récompensées par les caresses charmantes qu'elle nous fit; & en peu de temps nous eûmes la satisfaction de voir qu'elle nous aimoit véritablement.

Nous étions un jour avec elle dans son cabinet, & comme elle vivoit à la mode de son pays, il y avoit bien des hommes, & même quelques Ministres. Comme elle avoit fort avancé sa négociation pour la liberté du Roi qui se portoit mieux, & qu'elle croyoit s'en retourner bien-tôt, elle dit obligeamment que son voyage de Madrid empoisonneroit tout le reste de sa vie, puisqu'elle y laissoit des personnes aussi parfaites que nous trois, & qu'elle aimoit tant; qu'elle voudroit bien pouvoir enlever un si riche butin à l'Espagne. Nous étions à ses côtés Chimene & moi: nous primes chacune une de ses mains, que nous baisâmes mille fois; & la Princesse d'Arragon se mettant à ses genoux, les serroit avec tendresse. La Princesse nous embrassa plusieurs fois l'une après l'autre, & par son action & les nôtres nous touchâmes tous ceux qui nous considéroient.

Quelque temps après, nous eûmes la douleur mortelle de nous séparer de cette divine personne; elle s'en retourna. Le Roi son frere fiança

la Reine Eleonor; & , ce même jour, nous perdîmes pour jamais l'infortunée Chimene. Je passe toutes ces choses légèrement, pour venir au sujet de nos aventures particulières. L'Empereur, pénétré d'amour pour la Duchesse d'Alençon, & de désespoir du refus qu'elle avoit fait de l'épouser, dissimula la jalousie qu'il avoit du Connétable; & , pour desabuser le monde, & l'empêcher de croire que sa passion durât encore, il résolut d'épouser sans remise l'Infante de Portugal. Pour cet effet il fit partir toute la Mission de cette Princesse, & nous envoya l'attendre à Séville.

Le Prince de Melphe eut toute la liberté qu'il souhaitoit de me faire ses adieux. Je ne fus pas si commode à l'égard de Dom Sanche. La Princesse d'Arragon écouta le Marquis du Gast, & lui promit une fidélité éternelle. Nous fîmes notre voyage sans rien de particulier que l'arrivée d'un Courier que nous avions tous les matins en nous éveillant, qui nous rapportoit des Lettres à ma compagne & à moi de Caraciol & d'Alphonse, & un autre Courier que nous trouvions en arrivant à la couchée: ainsi nous en avions deux par jour sans manquer, & des Sérénades toutes les nuits.

L'Infante Isabelle arriva à Séville peu de jours après nous. Les Princes ses freres, Dom Louis & Dom Ferdinand l'y conduisirent. Elle nous parut telle qu'elle étoit; c'est-à-dire un peu moins belle que la Duchesse d'Alençon, mais pourtant d'une beauté à surprendre; elle avoit sur-tout une douceur qui la rendoit une des plus aimables personnes du monde. Elle vivoit avec la Princesse d'Arragon & avec moi comme si nous eussions été ses sœurs, s'informant sur toutes choses des manieres qu'il falloit qu'elle eût pour plaire à l'Empereur.

Il arriva à Seville; l'Infante, en étant avertie, alla au devant de lui; nous la suivions immédiatement. D'aussi loin que j'aperçus l'Empereur, je le vis affecter l'air grave, & se revêtir, pour ainsi dire, d'une majesté & d'un sérieux dont il s'enveloppa tout entier. La jeune Infante se jeta à genoux dès qu'il l'aborda. L'Empereur fut surpris de la prodigieuse beauté; &, confus de la voir ainsi à ses pieds, sa gravité se déconcerta entièrement. Je pouffai du coude la Princesse d'Arragon, pour le lui faire remarquer. L'Empereur dans son embarras, ayant jetté par malheur les yeux sur moi, j'achevai de lui faire perdre toute contenance: il se remit pourtant assez vite, par ce pouvoir absolu qu'il a de se contraindre; &, fléchissant un genou devant la Princesse, il lui baisa la main, & la pria de se relever.

Il semble qu'il y a long-temps que je ne suis plus dans notre Histoire, & que je ne fais que vous entretenir de celle des autres. Mais, Seigneur, elle est si mêlée avec la générale, qu'il m'est impossible de faire autrement pour vous en donner une entière connoissance.

Les Noces de l'Empereur se préparoient pour être célébrées avec la pompe requise dans une cérémonie si auguste, & nous nous étions trouvées tout ce jour-là avec l'Infante, plus gayer que nous ne l'avions été de notre vie, quand, suivant la coutume, elle s'alla promener dans un jardin agréable & solitaire; elle n'avoit pour toute compagnie que ses filles. Comme elle se retiroit, & qu'il commençoit à faire nuit, une femme vêtue simplement nous aborda, la Princesse d'Arragon & moi, & nous dit qu'une Dame voilée nous prioit de la venir trouver dans une allée où elle desiroit nous être un mot. Nous n'étions qu'à quatre pas de l'Infante Isabelle, &

nous nous tenions sous les bras ; nous suivîmes la femme qui nous faisoit ce message, nous doutant que c'étoit de la part d'Alphonse, ou de Garaiol : mais, bon Dieu ! quelle surprise, quand nous nous vîmes entourées de huit ou dix hommes, qui nous prirent légèrement, & nous emportèrent en nous fermant la bouche !

Nous criâmes pourtant, ou nous le crâmes faire, mais nos cris furent étouffés. On nous mena ainsi malgré notre résistance à trois cent pas de-là. On nous jeta dans un chariot, où nous trouvâmes deux hommes qui nous reçurent ; & ce chariot fut si bien fermé, que nous y étions comme dans une prison obscure. Nous nous mîmes l'une près de l'autre, & nous allions toujours fort vite sans sçavoir où. La longueur du temps nous rendit à nous-mêmes, & nous reprîmes absolument nos esprits ; & ayant compris que quelques cris qu'on nous avoit laissé pousser n'avoient attiré aucun secours, nous avions enfin cessé de nous plaindre. Pendant notre silence, nos ravisseurs se parloient bas ; mais ils cessèrent de se contraindre, & nous reconnûmes leurs voix. Ah ! ma chère Princesse, m'écriai-je, c'est le perfide Duc de Nagera qui a l'audace de nous enlever. Je le vois bien, me répondit-elle ; & le traître Dom Sanche de Leve a l'insolence de commettre avec lui le même crime. Il y a déjà quelque temps que je les soupçonne. Ces deux hommes, se voyant reconnus, ne prirent plus le soin de se cacher. Ils nous voulurent dire bien des choses pour s'excuser, & pour nous toucher : mais, voyant qu'ils ne faisoient que nous irriter davantage, ils furent contraints de se taire.

Après leur avoir dit mille injures, nous gardâmes aussi le silence, & notre course ayant été extrêmement prompte, par les relais que l'on nous donnoit, nous nous arrêtâmes : nous avions été

été de la sorte plus de vingt-quatre heures ; & nous étions dans la seconde nuit, sans avoir rien voulu prendre de ce qu'on nous avoit présenté à manger, quand on nous arrêta dans une forêt où l'on avoit dressé une tente : nous y trouvâmes des femmes pour nous servir, qui nous accompagnèrent pendant notre voyage. Nous nous couchâmes sur un lit sans vouloir nous deshabiller ; &, quoique nous fussions accablées de sommeil, nous n'osâmes dormir, de peur qu'on ne nous séparât.

Il est inutile de vous dire ce que nous pensions, & ce que nous disions. La Princesse d'Arragon pleuroit tendrement l'absence du Marquis du Guast, & pour moi je m'aperçus que le Prince de Melphe ne m'étoit point du tout indifférent : mais, quoique nous aimassions toutes deux, & qu'on nous eût arrachées à ce que nous aimions, nos plus sensibles douleurs étoient pour l'outrageante injure que ces téméraires nous avoient faite, nous ayant ainsi enlevées d'auprès de l'Infante Isabelle.

Pour vous abréger ce récit, je vous dirai qu'ils nous menèrent en France, croyant y être plus en sûreté qu'en aucun lieu du monde, par l'inimitié qu'ils présupposaient que le Roi conserveroit contre l'Empereur. Ils ne voulurent pas s'arrêter dans les Provinces voisines d'Espagne ; mais ils résolurent de s'approcher de la Cour, pour être plus à portée de faire leur partie. Ils prirent une petite maison assez près d'ici, & nous y retenoient avec les mêmes précautions qu'ils avoient si exactement observées ; car il nous avoit été impossible de parler à personne : il ne nous étoit pas même permis de nous promener dans un assez joli jardin, sans y avoir toujours leur importune compagnie.

Nous cherchions tous les moyens de nous sau-

ver, sans en trouver un seul qui nous parût possible. Nous savions bien que nous étions en France, parce que nous entendions parler François; mais nous ignorions en quel endroit de la France nous étions. Enfin, un jour nous étant enfermées dans notre chambre, comme cela nous arrivoit souvent, nous vîmes descendre par la cheminée un jeune garçon, qui nous causa d'abord quelque frayeur, mais qui nous fit signe du doigt de ne rien dire. Il nous apprit que la maîtresse de la maison, qui étoit sa sœur, avoit sçu notre aventure par un homme de la suite de nos ravisseurs; que nous lui faisons une si grande pitié qu'elle avoit projeté notre délivrance, si nous étions assez hardies pour vouloir exécuter son projet. Nous pensâmes mourir de joie à cette proposition. Il nous faisoit perpétuellement signe de parler bas à cause de la garde continuelle que nous avions à notre porte. Nous le priâmes donc de nous dire ce qu'il falloit faire. Il nous mena près du lit, & nous dit que sous la tapisserie il y avoit une fenêtre qui regardoit sur le jardin; qu'il falloit, dès que la nuit seroit venue, prendre nos draps, & nous en servir pour descendre; qu'il se trouveroit en bas pour nous recevoir; qu'il ouvreroit une petite porte du jardin qui donnoit dans la campagne, & qu'il nous meneroit chez un de ses oncles où nous serions en sûreté.

Quoique la proposition fût délicate d'être ainsi au milieu de la nuit sous la conduite de ce jeune guide, qui nous étoit inconnu, nous ne balançâmes point à accepter l'offre qu'il nous faisoit, & à promettre que dès la même nuit nous serions ce qu'il venoit de nous proposer: nous le priâmes de ne pas manquer à sa parole; & pour l'encourager à nous être fidèle, je lui donnai une assez belle bague, & la Princesse d'Artois un pain-
çon

con de diamans qu'elle ôta de ses cheveux.

Vous pouvez penser que la journée nous parut longue, & que nous attendions la nuit avec une grande impatience : quand elle fut venue, nous fermâmes la porte de notre chambre, comme nous avions accoutumé de le faire; & nous ouvrîmes doucement la fenêtre, lorsque nous crûmes que tout dormoit dans la maison. Nous fîmes ce qu'on nous avoit dit; mais nous eûmes quelque frayeur pour en venir à l'exécution, & quelque dispute à qui descendroit la première. Aucune ne vouloit s'en aller, ni ne vouloit demeurer; & dans ces deux partis nous avions également peur; & nous disions de si plaisantes choses, que nous ne pouvions nous empêcher de rire d'aussi bon cœur que si l'aventure eût été fort réjouissante. Enfin, je me hasardai, & je descendis; ma compagne me suivit de si près, que je croyois l'avoir sur mes épaules. Quand nous fûmes en bas nous nous embrassâmes avec autant de joie que s'il y avoit eu bien du temps que nous ne nous fussions vues, & nous prenant toutes deux, nous tenions chacune le jeune garçon qui marchoit devant nous.

A peine avions-nous gagné une allée, qu'il s'arrêta tout court, & nous dit fort bas qu'il entendoit marcher & parler sous un berceau qui conduisoit à la porte du jardin. En disant cela, il se sentit une main sur le front, & on lui demandoit: Qui va-là? Il répondit que c'étoit lui. La nuit étoit toute noire. D'une main qu'il passa derrière lui il nous poussa, & de l'autre il prit celui qui lui avoit parlé, & le mena plus loin, en lui faisant quelque mauvaise raillerie sur ce qu'il l'avoit pris pour le diable. Mais la Princesse d'Arragon & moi, qui avions reconnu la voix du Duc de Nagera, étions plus mortes que vivantes. Nous nous couchâmes à terre dans

un état qu'il n'est pas en mon pouvoir d'exprimer : nous n'osions remuer ni respirer. Nous jugeâmes que Dom Sanche s'étoit approché du Duc, parce que nous entendîmes distinctement ce qu'ils se disoient en Espagnol.

Dom Sanche lui apprenoit que son Ecuyer venoit d'arriver, & qu'il lui avoit appris bien des nouvelles de la Cour; mais que ce qui le surprenoit à n'en pouvoir revenir, étoit qu'il y avoit vu le Prince de Melphe admirablement bien avec le Roi, & sur-tout avec la Reine de Navarre sa sœur qui le combloit d'honnêtetés. Le Duc parut fâché aussi bien que Levé, de savoir que le Prince de Melphe étoit avec le Roi. Ils raisonnèrent quelque temps sur cela, & conclurent en se retirant, que cette circonstance rompoit les mesures qu'ils avoient prises, & qu'il falloit penser à en chercher d'autres.

A peine furent-ils sortis, que le jeune homme vint en chantant, pour nous remettre sur les voies. Nous nous levâmes, & fîmes vers lui; il nous mena à la porte du Jardin; nous sortîmes dans la campagne, & après une heure de chemin nous entrâmes dans un bois. Dès que nous y fîmes, il nous dit que nous étions en sûreté, & que nous pourrions nous reposer. L'infatigable Princesse d'Arragon vouloit toujours aller, & nous recommençâmes dès que le jour parut. Nous fîmes encore quelque chemin, & nous entrâmes dans une petite maison; où après que notre conducteur eut parlé à un bon vieillard, on nous reçut fort humainement, & on nous coucha promptement dans un lit fort propre. Je dormis sans inquiétude; cette Princesse fut moins tranquille: elle me reprochoit que mon repos venoit de ce que je savois que le Prince de Melphe étoit dans un lieu, où par la protection qu'on nous y donneroit, nous serions bien réunis.

Nous

Nous crâmes mourir de joie, quand notre hôte charitable nous dit que nous n'étions qu'à deux cent pas du Château de Saint-Germain, où le Roi étoit avec la Reine sa sœur. Il nous apprit qu'elle venoit de se marier avec le jeune Roi de Navarre, & que le malheureux Duc de Bourbon étoit plus disgracié que jamais. D'abord ma compagne voulut écrire à la Reine, pour lui faire sçavoir le lieu où nous étions. Je m'opposai à ce dessein, j'en voulois demeurer quelques jours cachée dans notre petite retraite, espérant que nos ravisseurs ne nous trouvant point, & sçachant que le Prince de Melphe étoit près d'eux, qu'ils s'en iroient, & qu'ainsi il n'y auroit aucune rencontre entre eux; mais la Princesse me contrarioit, & elle m'auroit obligée d'aller avec elle à Saint-Germain, si notre hôte ne nous eût dit qu'il avoit trouvé dans le bois des Cavaliers qui parloient mauvais François, & qui lui avoient demandé s'il n'avoit point vu deux jeunes filles faites comme nous l'étions. Cette rencontre nous retint durant deux jours, pendant lesquels la Princesse d'Arragon me persécutoit pour écrire au Prince de Melphe, afin qu'il vînt nous mettre en sûreté auprès de la Reine de Navarre.

Hier au soir, nous nous hazardâmes de sortir, & je me déterminois à suivre la volonté de la Princesse, quand nous vous rencontrâmes, après que cet homme merveilleux eut tué à nos yeux deux de nos persécuteurs, & qu'il nous eût dit qu'il venoit de donner la mort à l'infortuné Duc de Nagera.

Le jour étoit avancé quand la Princesse de Salerne finit son récit. Lautrec & Dragut l'avoient écouté avec beaucoup de plaisir: ils le témoignèrent à ces deux charmantes personnes, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de cors & de chiens..

chens. Les deux Espagnoles coururent à la fenêtre : à peine y furent-elles, qu'elles virent le Roi à cheval, qui alloit à la chasse, & près de lui l'admirable Reine de Navarre, qui tournant les yeux par hasard, les aperçut, & les reconnut. O Dieu ! s'écria-t-elle : que vois-je ! sommes-nous encore en Espagne ? est-ce une illusion ? & , montant de la main au Roi les deux Princesses, il parut aussi surpris qu'elle, quand le Prince de Melphé, un peu derrière eux, poussant son cheval, & tendant les bras comme un homme hors de lui-même, Ciel ! s'écria-t-il. O Ciel ! C'est ma divine Alphonsine. Les jeunes Espagnoles avoient déjà quitté leur fenêtre, & couru à la porte du Pavillon. Elles y trouverent le Prince de Melphé, qui préféroit des paroles mal arrangées, mais propres à témoigner une joie excessive : il leur donna la main. Le Roi étoit descendu de cheval pour les saluer ; il le fit avec cet air galant & majestueux, qu'il avoit en toutes ses actions. La Reine étoit aussi déjà à terre. Elle vola entre les bras de ses deux amies, qu'elle serroit tendrement entre les siens, leur demandant par quel miracle ses plus grands desirs étoient accomplis, puisqu'elle les voyoit en France ? Les Princesses lui apprirent en peu de paroles la violence qu'on leur avoit faite, réservant à dire le reste avec un plus grand loisir.

La chasse fut interrompue. La Reine reprit le chemin du Château avec ses amies ; & , par un accueil gracieux & plein de charmes, elle leur fit oublier leur malheur ; ou du moins elle en adoucit les chagrins les plus sensibles.

La Reine avoit commandé qu'on donnât un appartement à chacune des Princesses. Elles ne voulurent point se séparer. Elles eurent des femmes, des habits magnifiques, enfin tout ce qui leur étoit nécessaire ; après un léger repas, elles se

se mirent au lit; & sur le soir, quand elles eurent pria quelques heures de repos, la Reine vint les voir. Elle étoit accompagnée de Caradio, & du grand Ecuyer Gilles de Saint-Severin, qu'elle présenta aux Princeses Espagnoles comme leur parent.

Alphonse & Donna Maria, par la permission de la Reine, lui firent bien des amitiés: ils avoient entendu parler si avantageusement les uns des autres, qu'il se regarderent dès ce moment comme s'ils se fussent connus depuis long-temps. Un peu après, Dragut & Lautrec crurent avoir un privilège pour entrer. La Reine le leur permit. Le Roi demanda la même permission, & mena avec lui le jeune Roi de Navarre. La conversation fut générale, les Espagnoles y firent voir tout le feu de leur nation, quelques Dames de la Reine n'y brillèrent pas moins. Madame de Grammont y charma par les agréments de sa personne, & par la vivacité de son esprit; mais rien ne fut comparable à la Reine, qui plaisoit par son discours, & même par son silence. Le Roi ne put s'empêcher de s'entretenir en particulier avec la Princesse d'Aragon: il fat bien aise de lui parler d'une belle personne, pour la quelle il avoit eu en Espagne beaucoup d'amour. La Reine avoit trouvé la conversation si charmante qu'on ne se retira que fort tard, quoiqu'elle eût dit qu'elle ne demorerait guère, & qu'elle vouloit laisser prendre un plein repos aux deux Princeses, afin qu'elles se remisent plus promptement de tant de fatigues qu'elles avoient eues depuis quelque tems.

Le lendemain, nos Espagnoles se rendirent d'assez bonne heure chez la Reine, & après avoir dîné en particulier avec elle, elle leur proposa de les mener chez Madame la Régente, & chez la Princesse Renée de France fille du Roi

Louis

Louis XII. Elles acceptèrent la proposition avec joie, & suivirent la Reine chez Madame mere du Roi. La bonne mine & la majesté de cette Princesse les surprit : elle avoit conservé l'air de beauté, en perdant celui de la première jeunesse : elle avoit encore les cheveux aussi blonds, & en aussi grande quantité, que si elle n'eût eu que vingt ans. La taille haute, l'action impérieuse & hautaine, elle adoucit tout son orgueil en un moment, & fit un accueil très-obligé aux Princeses. La fille de Louis XII. étoit auprès d'elle, qui les salua aussi & leur fit des honnêtetés très-engageantes. C'étoit la personne du monde qui sans être belle plaisoit le plus : elle avoit la physionomie fine & spirituelle, de beaux yeux, de belles dents, un air de jeunesse, qui rendoient son visage extrêmement agréable. Hercule d'Est étoit aussi dans la Chambre de Madame la Régente : c'étoit l'homme du monde le mieux fait ; il aimoit passionnément la Princesse Renée, malgré la distance qui les séparoit.

Après que ces Princeses se furent assises, & qu'elles eurent comblé de politesse nos deux belles Espagnoles, Alphonse parcourut des yeux toutes les personnes qui étoient présentes ; & les arrêtant enfin sur le Prince Hercule, elle devina sa passion ; & dans ce moment elle le dit tout bas à l'oreille de la Princesse d'Arragon. La Reine de Navarre l'entendit, & de l'œil lui fit signe que cela étoit vrai : quelque tems ensuite Galeas s'étant approché d'elle, elle le vit si attentif à considérer la même Princesse, que, poussant sa compagne du pied en lui montrant Saint Sevrin, En voici un autre, continua-t-elle : les étrangers souffrent beaucoup ici. La Reine, qui l'entendit encore, fit un éclat de rire : Alphonse est aussi redoutable en France, qu'elle l'étoit en Espagne, dit-elle à la Princesse d'Arragon ; j'admi-

ne tout ce qu'elle démêle en un moment, & je suis assurée que dans huit jours elle m'apprendra des choses que j'ignore, & qu'elle connaitra avant ce tems-là toutes les intrigues de la Cour. Madame, lui dit-elle tout bas, je supplie Votre Majesté de m'avouer tout à l'heure, si cet homme qui a cet habit magnifique, dont l'air est chagrin & fier, qui a pourtant quelque chose de si particulier dans sa physionomie, n'aime pas cette jeune personne brune, qui a un certain air de Nymphé qui me plaît si fort. Non, dit la Reine, je sçai un obstacle invincible à ce que vous dites; je suis fâchée que vous vous mépreniez. O Madame! reprit-elle, je ne me méprends point, & souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que je vous dis: vous trouverez un jour que j'avois raison de vous parler positivement comme je fais: dites-moi, je vous prie, le nom de ce Cavalier: c'est le Maréchal de Montmorenci, lui repliqua la Reine, jeune homme de grande espérance, que le Roi mon frere aime fort; & cette personne est parente de la Duchesse ma mere, c'est la fille du Comte de Villars son frere, Bâtard de Savoye. La Reine alloit continuer, quand le Roi entra & vint dire à la Régente que les troupes que commandoit le Connétable marchoient vers Milan.

Madame d'Angoulême rougit à ce nom, jettâ un regard terrible sur la Reine sa fille, qui baissa les yeux avec un trouble qu'on remarqua aisément; & comme le Roi continua de parler avec sa mere des desseins du Duc de Bourbon, la Reine se leva, & emmena ses deux amies: elle repassa chez elle, & parut triste & rêveuse. La Princesse d'Arragon ne put s'empêcher de lui dire: Après ce que nous avons vu à Madrid, Madame, de la passion du Connétable pour Votre Majesté, & ce que nous avons sçu avec toute l'Europe des sentimens que Madame la Régente

a eu pour lui, trouveriez-vous bon que nous vous fissions souvenir que vous nous avez quelquefois dit en Espagne, à la Princesse de Salerne & à moi, que vous nous conteriez vos aventures, si vous aviez la force de la faire vous-même; & que vous regrettiez de n'avoir pas auprès de vous une personne que vous aimiez, qui en sçavoit jusqu'aux moindres circonstances? Hélas! que voulez-vous sçavoir? dit la Reine: mes foiblesses, mes malheurs, les crimes du Connétable, & les deportemens de ma mere? Je ne veux poustant plus vous refuser. Je vais envoyer prier la Comtesse de Sancerre de venir. C'est la personne que j'aime, & qui n'ignore rien des pensées du Connétable ni des miennes. Elle a vu tous les mouvemens que ce fatal amour a causé, non seulement dans cette Cour, mais même dans toute l'Europe.

La Reine envoya un Page pour sçavoir si la Comtesse étoit revenue de Paris, & où elle étoit allée depuis deux jours: elle parut avec celui qu'on lui avoit envoyé. Les deux Espagnoles furent surprises en la voyant. La jeunesse & l'agrément entrèrent avec elle dans la Chambre de la Reine: sa physionomie étoit pleine d'esprit; ses cheveux étoient blonds; son teint effaçoit l'éclat des plus vives fleurs; & son action étoit si tendre & si brillante tout ensemble, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'inclination pour elle en la voyant. Elle courut baiser la main de la Reine avec une action toute gaye; & remarquant les deux Espagnoles dont on lui avoit déjà parlé, elle reprit un air plus sérieux. Quand la Reine l'eût embrassée, elle la présenta aux deux Princeses, qui les salua avec une grace qu'elle seule avoit, & les loua avec cet esprit fin & délicat qui fait que les louanges plaisent: les Princeses lui rendirent aussi ce qu'elle méritoit si dignement.

gnement. Ensuite la Reine lui dit ce qu'elle souhaitoit : elle répondit qu'elle seroit très-embarrassée de parler si long-tems devant deux personnes qui avoient tant d'esprit, si ce n'étoit pas sur un sujet qui étoit présent à sa mémoire par l'attachement de son cœur.

La Reine leur dit qu'elle ne vouloit pas être présente à ce récit, qu'elle alloit passer chez la Princesse Renée, & qu'elle les laissoit dans son Cabinet, où elle alloit défendre qu'on laissât entrer personne. En disant cela elle sortit, & les deux Princeses ayant mis la Comtesse au milieu d'elles, après quelques civilités réciproques, Madame de Sancerre commença de se tenir forte.

HISTOIRE de la Reine de Navarre, &c. du Comte de Bourbon.

IL faut que vous soyez bien chères à la Reine, puisqu'elle, qui est si secrète, consent que je vous fasse le récit de sa vie ; & vous verrez par ce que je vous dirai, qu'il y a des choses qui ne sont sçues que d'elle & de moi, & que le malheureux Duc de Bourbon lui-même a toujours ignorées. Mais je me souviens, belles Princeses, qu'à son retour d'Espagne elle me parloit toujours de vous avec tendresse, & qu'elle m'a dit cent fois que le seul regret qu'elle avoit, étoit que je ne vous connusse point : je ne suis donc pas surprise de la commission qu'elle me donne. Vous allez apprendre de grandes choses, & assez particulières pour vous faire bien connoître la confiance qu'elle a en vous.

La Reine, que je vais appeller la Princesse de Valois, fut admirablement bien élevée avec le Prince

Prince son frere, qui est le Roi qui regne à présent; & l'on doit donner cette louange à la Comtesse leur mere, qu'étant demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, elle ne fut entièrement appliquée qu'à l'éducation de son aimable famille. Le Roi Louis XII. qui n'avoit point d'enfans mâles, voulut les avoir auprès de lui; & quoique la Princesse Claude sa fille aînée fût promise au Prince d'Espagne, qui est maintenant l'Empereur, le Roi avoit résolu dans son cœur que ce mariage ne s'accomplît pas, & vouloit donner la Princesse au Comte d'Angoulême: il manda donc à la Duchesse de venir à la Cour, & d'amener ses enfans. Ils parurent comme deux astres auprès desquels toute autre lumière s'efface: le jeune Prince charma tout un sexe, & la jeune Princesse enflamma tout l'autre. La jeune, Madame, comme nous l'avons sçu depuis, fut frappée à la premiere vue du Prince, & l'aima avec une passion à laquelle il n'a jamais bien répondu, quoique ce fût une des plus aimables personnes que j'aye jamais vues; elle avoit l'esprit doux & le cœur tendre. Il y eut trois hommes bien différens qui aimerent la Princesse de Valois en divers temps: le premier fut le Duc d'Alençon, d'une figure peu revenante, & d'un esprit médiocre. La qualité de premier Prince du Sang étoit l'unique chose qui le faisoit remarquer: il étoit promis dès le berceau à la Princesse de Bourbon, qui étoit belle, mais qu'il ne pouvoit souffrir par la bizarrerie de son goût. Il se tourna tout d'un coup sur la plus merveilleuse personne qui fût jamais, & ce fut par malheur pour elle. Les deux autres qui l'aimerent furent deux téméraires, s'il y en eut jamais; avec cette différence toutefois, que l'un, avec le plus grand mérite du monde, fut toujours respectueux: c'est de Lautrec que je veux parler, qui a mille grandes qualités, & qu'un astre ennemi rendit amoureux

reux dès qu'il vit la Princesse. L'autre s'appeloit Bonnivet ; il avoit été élevé Infant-d'honneur du Prince, & depuis deux ans il étoit venu à la Cour, & dans les Armées, se former à tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir à un homme de sa condition. Il n'avoit vu la Princesse qu'enfant ; & quoiqu'elle le fût encore pour ainsi dire, puisqu'elle n'avoit pas douze ans, il ne laissa pas de rendre l'hommage de sa liberté à ses charmes.

Bonnivet étoit le plus bel homme de son siècle ; ses qualités personnelles le rendirent si vain, qu'il se perdit dans les folies de sa passion.

On remarqua dès le premier abord de la Reine Anne de Bretagne & de la Duchesse d'Angoulême une antipathie qui dura tant qu'elles se sont vues. La Reine, qui étoit fière, fut fâchée de voir une femme aussi belle qu'elle, & surprise de la trouver plus hautaine encore : aussi s'opposa-t-elle, autant qu'elle le put, au dessein du Roi, ne pouvant souffrir que le fils d'une femme qu'elle haïssoit fût son gendre, & mourant de dépit, quand elle songeoit qu'il régneroit un jour, & que sa Rivalo auroit une autorité égale à la sienne. En effet, les Courtisans, qui voyoient ces choses aussi bien qu'elle, partageoient déjà leurs soins entre elles deux, & elle avoit la douleur de voir la Cour de la Duchesse d'Angoulême aussi grosse que la sienne.

Toutes ces choses rendoient son esprit chagrin, & il est constant qu'elle auroit bouleversé tout le Royaume plutôt que de souffrir ce mariage qu'elle craignoit tant, si elle ne fût morte dans un temps où sa fierté & son humeur impérieuse commençoient même à faire souffrir le Roi son mari.

Peu après sa mort, le Roi se détermina à faire un mariage si nécessaire à la France, & souhaité de tous les gens de bien. La jeune Madame

eut cet aimable époux si désiré par elle. Le Roi voulut que l'allégresse publique éclatât malgré le deuil : les fêtes, les plaisirs, ornerent la solennité de ces Noces.

Ce fut en cette occasion que le Connétable de Bourbon, qui s'appelloit le Comte de Montpensier, se montra pour la première fois aux yeux de la Duchesse d'Angoulême, & à ceux de sa divine fille. Il le fit même d'une manière galante ; ce fut à un Tournoi, où il parut avec des armes magnifiques, & où il remporta tous les prix de la force & de l'adresse. Je ne vous dirai point comme il est fait ; vous l'avez souvent vu en Espagne ; & je crois que vous avouerez avec moi, que c'est le plus parfait de tous les hommes. Je vous dirai seulement, que l'inconnu du Tournoi attira les yeux, & peut-être le cœur, de toutes les Dames. La Duchesse d'Angoulême le loua avec exagération, & la Princesse de Valois & moi en disions avec liberté notre sentiment. Nous souhaitâmes qu'il fût toujours vainqueur ; il le fut. Le Duc d'Alençon ne parut pas avec avantage, nous nous moquâmes de lui : le Comte de la Rochefoucault eut la gloire de suivre d'assez près le Comte de Montpensier.

Le soir, comme on étoit au Bal, on le vit tout d'un coup dans la Salle à visage découvert avec un habit superbe & galant. Un murmure agréable s'éleva dès qu'il parut. On le nomma cent fois. La Princesse de Valois le vit avec plaisir, & sans une plus grande application, mais il n'en fut pas de même de la Duchesse d'Angoulême : elle le considéra depuis la tête jusqu'aux pieds comme un homme incomparable ; elle jeta des regards sur lui, qui parloient déjà, si le Comte de Montpensier eût su les entendre : ses yeux ne lui répondirent rien ; ils avoient une autre occupation, attachés sur le visage adorable de

de la belle Princesse de Valois. Ils lui faisoient dès ce moment un sacrifice d'un cœur fidele, & qui n'a jamais depuis aimé qu'elle seule.

On ne fut occupé durant plusieurs jours qu'à des fêtes continuelles. Le Comte de Montpensier n'eut que trop de loisir de contempler la belle cause de sa passion naissante. Lautrec en ressentit une violente pour la même Princesse; mais il la conduisoit avec un si grand respect, qu'il n'y eut que quatre ou cinq personnes qui en eurent la connoissance. A l'égard de Bonnavet, la sienne lui a fait faire cent extravagances depuis le commencement jusqu'à la fin.

Un jour que la Princesse de Valois étoit passée chez la Princesse Renée, où tout ce qu'il y avoit de belle Jeunesse se trouva, après bien des propos différens sur les parures que l'on auroit le lendemain au Bal, & sur toutes les bagatelles qui ont accoutumé d'occuper les gens de l'âge où nous étions tous, on parla de l'amour en général. La Princesse de Bourbon, fille de la Duchesse de Beaujeu, dit que rien ne la pourroit toucher d'un Amant, que le sacrifice qu'il lui feroit d'une belle personne qu'il aimeroit. Eh quoi! dit la jeune Renée, vous voudriez donc d'un infidele? Eh! comment oseriez-vous prendre quelque assurance en lui? Je croirois que mes charmes feroient ce que d'autres n'auroient pu faire, continua la Princesse de Bourbon. C'est avoir bien de la vanité, repartit la Princesse Renée: j'avoue que vous pouvez tout espérer de votre beauté, mais ce n'est pas toujours un garand sûr pour retenir un cœur volage: & pour moi, quand je serois, continua-t-elle, pour lui faire dépit, aussi belle que la Princesse de Valois, je craindrois incessamment qu'il ne m'échappât. Je ne croyois pas entrer de la sorte dans vos discours, lui dit modestement la Princesse; mais, Madame, j'y vou-

lois avoir ma part, en me rangeant de votre parti, qui me paroît très-raisonnable. Un cœur, quelqu'illustre qu'il fût d'ailleurs, m'embarrasseroit tout-à-fait au sortir d'une autre chaîne; & ainsi je ne crois pas que la Princesse de Bourbon voulût faire autre chose que de s'en amuser, & le laisser aller ensuite. Pardonnez-moi, reprit elle; c'est de la sorte que je le veux, pour le garder. Non seulement je veux qu'on ait aimé, mais je veux qu'on aime, qu'on éteigne cette passion, & qu'on en fasse naître une nouvelle. Ah! Madame, lui dis-je, que ce sentiment est particulier. Je serois toujours en alarme avec ce foible cœur; je ne desirerois point avoir part à de pareilles conquêtes. Je veux tout grossièrement un bon cœur, constant, qui m'aime, & qui ne me quitte jamais. De jeunes-gens eurent-là un endroit favorable pour s'épancher en galanteries, & chacun dit tout bas à la personne qu'il aimoit, ce qui lui vint dans la fantaisie.

La Princesse de Bourbon étoit une jeune orgueilleuse, aussi vaine que sa mere, & qui croyoit que rien ne l'égaloit, soit pour la figure, soit pour l'esprit. La Princesse Renée, qui ne pouvoit souffrir son caractère, lui en faisoit souvent sentir tout le ridicule, par des traits d'esprit auxquels elle ne répondoit pas avec une pareille délicatesse.

Le Comte de Sancerre me parloit bas, tandis que les autres continuoient le même entretien. Nous fûmes interrompus par la Rochefoucault; & comme je voulois éviter ce qu'ils me disoient l'un & l'autre, je rentrai dans la conversation générale. Aimeroit-on, disoit la Princesse de Bourbon, un cœur tout neuf, dont l'innocence peu polie n'a que des fadeurs à vous présenter. Ah! Madame, lui repartit le Comte de Montpensier, quelle indigne peinture venez-vous de faire de la plus aimable de toutes les choses? Y a-t-il rien d'égal

d'égal aux premières émotions d'un cœur tendre ? Cette surprise toute nouvelle d'un cœur qui ressent un mal inconnu, Ces soins, ces empressements, que l'on rend avec une galanterie si naturelle. Le plaisir charmant que l'on a dans un regard que l'on desire, & qui nous renflamme en s'arrêtant sur nous. Ah ! Madame, qu'un cœur qui n'a jamais aimé, se donne avec plaisir & gloire, quand c'est à une divine personne, dit-il en regardant sans pouvoir s'en empêcher, la Princesse de Valois. Elle ne s'appliqua que trop ces paroles, par tout l'amour qu'elle vit en ce moment dans les yeux du Prince : elle en rougit, elle en fut troublée, ses beaux yeux parurent agités, mais avec tant de charmes pour le Comte de Montpensier, que ne pouvant se rendre maître d'un transport, que quelques personnes remarquerent. Eh ! quelle félicité, continua-t-il, en soupirant, & en la regardant avec attachement, quelle félicité, si ce cœur dont je viens de parler faisoit la rencontre d'un autre cœur tout neuf aussi, où il n'y eût eu jusqu'alors que de la pureté & de l'innocence, & que l'on pût amener à la sensibilité, par la plus véritable, la plus grande, & la plus respectueuse passion que l'on eût jamais ressentie !

Il n'y eut personne dans la compagnie qui ne connût les sentimens du Prince : la Princesse les vit comme les autres, & peut-être d'une manière différente. Le Duc d'Alençon, qui l'aimoit comme je l'ai déjà dit, mais en secret, parce qu'il étoit promis dès l'enfance à la Princesse de Bourbon, sentit vivement la hardiesse du Comte de Montpensier ; il le regarda d'un air chagrin, n'osant s'expliquer d'une autre manière. La Princesse Renée fit un souris, qui marquoit son approbation ; & la Princesse de Bourbon prit un air dédaigneux, dont je ne pus m'empêcher de me moquer tout bas avec la Princesse de Valois, qui

étoit bien aise de faire semblant de n'avoir pas pris garde à ce qu'on venoit de dire, & qui rioit avec moi.

Après quelques autres propos, la Princesse de Bourbon sortit, & trouvant le Comte de Montpensier sur son chemin, elle le pria de la remener chez elle: il ne put lui refuser cette civilité; & comme l'appartement de la Duchesse de Beaujeu n'étoit pas éloigné, s'arrêtant tout d'un coup quand elle fut près de la porte du cabinet de sa mere où elle alloit entrer, elle changea de discours; & le regardant fixement, vous aimez donc la Princesse de Valois, lui dit-elle? Je vous le permets, Prince, pour avoir le plaisir de vous faire revenir quelque jour à moi: c'est-là où je vous attends, dit-elle en riant, & en ouvrant la porte.

Il fut heureux qu'elle le quittât ainsi: sans cela quel embarras n'eût-il pas eu, & qu'eût pu dire un jeune Prince galand, qui aime ailleurs, à une jeune Princesse si belle & si présomptueuse?

Un matin, que le Comte de Montpensier alloit chez le Roi Louis XII. on lui vint dire de la part de la Duchesse d'Angoulême, qu'elle le prioit de venir chez elle: il y alla sur le champ, & la trouva seule. Prince, lui dit-elle, je vous ai mandé pour vous dire, que j'ai obtenu du Roi pour vous le choix du commandement des troupes qui sont en Guyenne, ou de celles qui sont en Italie. Je veux prendre soin de votre fortune; laissez-moi faire, je la porterai bien haut, si vous vous en fiez à moi. Je veux conduire une si belle Jeunesse; & si vous avez de l'ambition, je vous élèverai à tous les honneurs où raisonnablement un homme de votre rang a droit d'aspirer. Le Prince s'abassa respectueusement devant la Duchesse, & la remercia comme il devoit. Il la pria de l'envoyer en Guyenne: elle lui donna elle-

le-même ses ordres, & lui dit qu'il falloit partir le lendemain.

Elle avoit ses raisons pour un départ si précipité : ayant entendu murmurer sur la passion du Prince pour sa fille, elle vouloit l'éloigner, & tâcher durant cette absence que son mariage se fît avec le Roi d'Espagne, qui, n'ayant pu avoir la Princesse Claude, avoit fait demander la Princesse de Valois.

Les choses ne réussirent pas comme elle le prétendoit : le Comte de Montpensier, qui ne savoit pas ses desseins, sentoît seulement la douleur de son départ. D'un côté il avoit une grande joie que si jeune on le choisît pour un si grand emploi ; mais, amoureux comme il l'étoit, il s'affligeoit de son absence, & résolut d'achever d'instruire la jeune Princesse des sentimens qu'il osoit avoir pour elle. Pour cet effet, quand il fut à peu près à une certaine heure de la journée, ou souvent elle étoit retirée pour le tems qu'on donnoit à son instruction, il entra chez elle, & trouva ses Gouvernantes dans la chambre : la porte de son cabinet étoit ouverte ; il y entra, elle étoit assise près d'une table vis-à-vis d'un grand miroir lisant l'Histoire Romaine : il s'appuya sur le dos de sa chaise, & la regardoit attentivement dans ce miroir. Enfin la Princesse, frappant de la main sur son Livre, Ah ! quel monstre ! s'écria-t-elle. Cet infame Néron fait mourir le vertueux Thraséas.

Les Dames de la Princesse étoient à la porte de son cabinet, travaillant à de beaux ouvrages ; l'une d'elles répondit je ne sçai quoi à la Princesse ; mais le Prince, se penchant vers son oreille : Quoi, lui dit-il, plaindrez-vous tant des maux étrangers & passés, & n'aurez-vous aucune pitié pour ceux que vous causez aux personnes qui vous voient, & qui vous adorent ? La

jeune Princesse tressaillit; elle étoit si occupée de sa lecture, qu'elle ne pensoit à autre chose. Elle fut surprise de voir le Prince si près d'elle, & lui dit sans se lever, en tournant la tête de son côté, qu'il lui avoit fait grand' peur. Ces Dames en rirent, & le Comte de Montpensier demeurant toujours appuyé sur sa chaise, & feignant de lire: Je pars, Madame, lui dit-il; je vais en Guyenne avec un emploi très-considérable; je pars demain, & je ne sçai comment vous avez reçu les marques de mon audace. La Princesse rougit, & baissa les yeux sur son Livre. Parlez, Madame, parlez, reprit-il, je vous aime. Je le sens. Vous offensez-vous de ce que je le sens, ou de ce que je vous le dis? Prince, lui dit-elle enfin, je ne sçai pourquoi vous-mê parlez de la sorte: peu accoutumée à de semblables discours je ne sçai qu'y répondre. Je voudrois bien que vous ne les tinssiez plus. Je vous en prie, poursuivit-elle, en lui jettant un regard charmant, mais absolu; & je vous le commande, acheva-t-elle en se levant, s'il est vrai que je puisse vous le commander. Elle ne lui donna pas le tems de répondre, parce qu'elle passa dans sa chambre: & appercevant que j'y entrois, venez, me cria-t-elle, en remettant un air gai sur son visage, venez faire vos adieux au Comte de Montpensier, qui s'en va demain en Guyenne.

Je fus surprise, & lui témoignai que j'étois bien fâchée qu'il nous quittât ainsi; après quelques discours il prit congé de la Princesse, & je le suivis: nous fûmes quelque tems à nous parler. Nous commençons déjà à sentir cette véritable amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre, & que je lui conserve malgré tous ses malheurs.

En rentrant dans le cabinet de la Princesse, je m'aperçus qu'elle avoit passé sur un balcon, je l'y allai trouver; elle étoit rêveuse, je demeurai

rai un moment à la considérer, me rappelant quelque embarras que j'avois remarqué dans les manieres du Prince. Je lui dis cent bagatelles pour tâcher de la divertir. Mais, continuant dans une mélancolie dont je pénétrai le sujet, je lui pris la main, & la tenant entre les miennes, M'avouerez-vous la vérité, ma Princesse? lui dis-je. Je gage que je devine ce qui vous occupe présentement.

Je vous permets tout, me répondit-elle d'un air languissant, & qui avoit mille charmes. Jusqu'ici vous avez eu part à tous les petits secrets de mon enfance; à Dieu ne plaise que je vous cache jamais ce qui pourra être à l'avenir de plus important. Vous voulez donc que je pénètre, continuai-je, dans l'amour du Comte de Montpensier, & que je vous dise que j'en suis bien trompée, si ce n'est l'homme du monde qui vous aimera le plus. Ne parlons que du présent, reprit-elle; c'est folie de vouloir pénétrer plus loin: il croit m'aimer, & ce que je ne trouve pas trop bon, il ose me le dire. Eh! que trouvez-vous de si étrange à cela? repris-je. Je sçai bien, poursuivit-elle, que dans les regles de la galanterie il n'y a rien en son procédé qui ne soit ordinaire.

Il est d'un rang pareil au mien. Nous sommes jeunes, mais par rapport à son devoir, & à l'élevation où je vais être portée par la prochaine grandeur de mon frere, tout est contre le Comte de Montpensier; & il ne peut me parler comme il a fait, sans l'aveu de mes parens. Mais, ma Princesse, lui dis-je encore, dites-moi au moins que ce Prince ne vous déplaît pas; & permettez-moi de vous dire que peut-être le Ciel n'a-t-il jamais formé deux personnes si parfaites que vous l'êtes tous deux, ni si dignes l'un de l'autre: car quoi que vous m'alléguiez, je ne sçaurois re-

fuser cette justice au Comte de Montpensier. Je conviens que ce Prince a mille qualités éclatantes, repartit la Princesse; je connois peut-être comme vous tout ce qui pourra un jour le rendre recommandable entre les plus grands-hommes; & si j'étois destinée à un sujet, je veux bien vous avouer que j'aimerois mieux que ce fût à lui qu'à tout autre. Je chéris même si passionnément le Prince mon frere, que pour ne m'en séparer jamais, je préférerois le sort de demeurer sa sujette à l'honneur de régner sur tout l'Univers; mais, pour mon malheur, je suis loin de mes desirs, & je vous ferai la confidence que je crains bien que mon mariage ne soit arrêté avec le jeune Roi d'Espagne.

C'est ainsi que la Princesse m'ouvroit son cœur, & m'y faisoit voir des sentimens qu'elle ne contraignoit pas devant moi, & dont l'innocence eût pu paroître devant des témoins plus austères.

Pendant que le Prince étoit occupé en Guyenne, le Comte de Longueville perdit contre les Anglois la fameuse bataille des Eperons: il fut fait prisonnier, & pour abrégér les choses les moins importantes, je vous dirai qu'il vit la sœur du Roi Henri VIII. qu'il la trouva belle, le manda au Roi Louis XII. & fit les propositions du mariage de ce Prince avec cette Princesse. Henri accepta cet honneur, & fut bien aise de se débarrasser d'une sœur, dont la beauté & la conduite pouvoient produire mille désordres entre les grands Seigneurs d'Angleterre. Cette illustre alliance fut conclue; & le Prince de France alla recevoir cette charmante & jeune Reine à Boulogne, & l'épousa au nom du Roi. Dès qu'il la vit, il en fut amoureux, & se seroit entièrement abandonné à sa passion, si le Protonotaire du Prat n'eût pris la liberté de lui remontrer qu'il se gardât bien de se donner un Maître. Le jeune Prince ambitieux, & éclai-

éclairé par les lumieres de cet homme habile, enchaîna tous ses desirs, & ayant bientôt remarqué l'amour & l'intelligence qu'il y avoit entre la jeune Reine & le Duc de Suffolk son Chevalier d'honneur, il fit succéder à sa passion la plus fine politique qu'il confia à la Princesse sa femme. Elle, & sa favorite Madame d'Aumont, garderent si bien la Reine, qu'aucun inconvénient fâcheux pour François I. n'étoit pas seulement en hazard d'arriver.

Si je voulois quitter mon sujet, j'aurois mille choses agréables à vous dire de la Reine, de la jeune Boulonnoise, & de beaucoup de galanteries.

Cependant le Comte de Montpensier revint de Guyenne glorieux des succès qu'il avoit eus. Il fut reçu de toute la Cour avec de grands applaudissemens. Le Prince de France, qui a toujours eu une grande inclination pour lui, la témoigna visiblement en toute rencontre. Sa mere qui l'aimoit, comme je vous l'ai dit, trouva encore à son retour que sa passion étoit augmentée; elle la porta à des excès qui furent aisément apperçus & condamnés par ceux qui n'étoient pas ses partisans.

La Duchesse de Beaujeu la haïssoit mortellement, & observoit avec exactitude toutes ses actions: elle démêla bientôt ses sentimens pour le jeune Comte de Montpensier; elle s'en moqua avec ses Confidentes. Cette Princesse si fiere, dont l'ame n'étoit occupée que de grandes choses, vit cette foiblesse de la Duchesse avec un mépris que vous pouvez vous imaginer. Elle se connoissoit en mérite; elle voyoit bien que le Comte de Montpensier en avoit, sur-tout elle admireroit que dans une si grande jeunesse ayant eu le choix de commander l'armée de Guyenne, ou celle d'Italie, il eût si bien choisi: car Lautrec, qui eut son rendez-vous, ne fut pas heureux. Ayant donc bien examiné

miné ce Prince, qui à son retour prit le nom de Bourbon; ayant connu toutes ses grandes qualités, & sur-tout étant charmée du peu de correspondance qu'il avoit avec la Duchesse son ennemie, elle résolut de lui faire le plus mortel déplaisir qu'elle pouvoit recevoir, & rendre le Prince le plus riche homme du Royaume, en lui faisant épouser sa fille unique: elle pensa judicieusement, que si le Duc de Bourbon, pauvre comme il étoit, n'aimoit pas la Duchesse d'Angoulême, il l'aimeroit bien moins quand il seroit comblé de biens, & quand il posséderoit une Princesse jeune & belle, qui lui feroit la plus grande fortune que pouvoit espérer un ambitieux.

Voilà donc la Duchesse, qui ne perd pas un moment pour faire parler au Duc de Bourbon. Il fut surpris de cette proposition, & touché peut-être de son avantage. Mais, comme il étoit amoureux de la Princesse de Valois, qu'il ne faisoit que d'arriver, qu'il ne lui avoit pu parler, qu'il n'osoit expliquer favorablement la douceur qu'il voyoit dans ses beaux yeux, tout cela le jettoit dans un embarras qui parut aux yeux de Lautrec, que la Duchesse avoit chargé de la commission, & qui étoit l'intime ami du Prince: ils ne sçavoient en ce tems-là ni l'un ni l'autre la passion qu'ils avoient tous deux pour la Princesse de Valois.

Lautrec gronda le Duc du peu de joie qu'il montrait pour un si grand établissement. Le Duc de Bourbon le pria de lui donner un jour pour répondre; son ami lui dit qu'il se moquoit, & qu'il l'alloit faire pour lui.

Le Prince vint me chercher pour me dire toutes ses peines, il sçavoit que je l'aimois véritablement, il m'avoit confié son amour pour la Princesse. Il me pria sérieusement de lui dire s'il pouvoit jamais espérer qu'elle pût seulement
soul-

fouffrir son attachement : moi qui croyois qu'elle ne faisoit que l'estimer sans ressentir rien de plus particulier , je lui parlai fort franchement ; & quand il m'eut fait part de la fortune qui se présentoit à lui, je vous avoue que je trahis le secret de l'Etat & de la Princesse, en lui apprenant que son mariage étoit arrêté avec le Roi d'Espagne. J'eus beaucoup de peine à le résoudre : il me disoit que si sa passion étoit seulement approuvée ; il ne se marieroit jamais, ne cherchant de biens que ceux qu'il trouveroit à la pointe de son épée ; & que la Princesse, Reine d'Espagne ou de tout l'Univers, seroit également servie & adorée de lui. Je ne pus rien obtenir que je ne lui promisse de lui faciliter un entretien avec la Princesse. Je n'aurois pu en venir à bout de l'humeur dont elle est, si je ne lui eusse tout dit. Elle est généreuse, comme vous le sçavez : je remarquai qu'elle rougit dès que je lui parlai du mariage du Duc de Bourbon avec la fille de la Duchesse de Beaujeu. Mais, se remettant assez promptement, elle m'en témoigna ensuite de la joie, & me dit qu'elle seroit fâchée que pour un vain amusement, & pour l'amour d'elle, ce Prince perdît un établissement si considérable. Elle me promit qu'elle lui parleroit quand l'occasion s'en offriroit, & me quitta assez vite, me disant qu'elle alloit lire quelque chose de pressé que la Princesse Renée lui avoit donné.

Je me retirai inquiète de l'air qu'avoit eu la Princesse. Le soir elle fut chez la Reine, comme c'étoit sa coutume : elle me parut distraite quand je lui parlai : le Prince étoit fort rêveur ; elle évitoit de le regarder ; & ses regards, s'il faut ainsi dire, passaient par dessus lui sans s'y arrêter. La Princesse de Bourbon étoit d'une gayeté insupportable ce soir-là, & la Princesse ne pouvoit plus se contraindre.

Le Duc de Bourbon la regardoit avec plus d'a-

mour, qu'il ne lui en avoit jamais témoigné. Elle avoit une agitation dans l'ame qu'elle n'avoit jamais ressentie. Elle se voyoit sur le point de perdre, sans aucune espérance, le seul homme qu'elle avoit jugé digne d'elle. Elle voyoit sa Rivale triomphante à ses yeux, & le Prince qui lui parut plus amoureux que jamais, & qui sembloit par toute son action la faire maîtresse de sa destinée.

Comme elle ressentoit une si cruelle peine, elle vit arriver sa mere, dont elle sçavoit les sentimens pour le Duc; car peu de personnes les ignoroient. Il rougit eu la voyant entrer chez la Reine. La Princesse s'en troubla, elle eût peur que la Duchesse ne l'observât; elle appréhenda sa pénétration intéressée: que ne craint point un jeune cœur, qui s'effarouche lui-même des mouvemens qu'il ressent? Dans cet horrible embarras, la Princesse se pencha vers l'oreille de la Princesse Renée, qu'elle a toujours aimée uniquement. Je n'en puis plus, lui dit-elle, prenez un prétexte pour vous retirer, & emmenez-moi. La jeune Renée tira promptement son mouchoir de sa poche, & le portant à son visage elle dit qu'elle saignoit du nez; & prenant la Princesse sous le bras elle l'emmena: je courus dès que je les vis sortir. La Princesse de Valois me tendit la main qu'elle avoit libre. Je me doute de ce que vous avez, lui dit la Princesse Renée, quand elle fut renfermée dans son cabinet, où il n'y avoit que nous trois. Ma chere Princesse, dit-elle, le Duc de Bourbon vous aime, nous en avons parlé quelquefois, & de l'affection si peu convenable que votre mere lui témoigne; mais, oserois-je vous dire, qu'il vous a fait pitié ce soir, que vous ne l'avez pu voir accablé & amoureux, comme il est, sans en être touchée. Je dis accablé pour les propositions qu'on lui fait, & que j'ai sçues
par

par Soubise, à qui la Duchesse de Beaujeu en a fait part, & qui a cru la chose assez importante pour devoir m'en avertir. Je ne me ferois pas couchée sans vous le dire, je vois que vous le sçavez. Il est vrai, Madame, lui repliqua la Princesse, & je vous avoue que depuis que je le sçai, je ne me trouve plus comme je croyois être encore ce matin. Le Prince ne me paroît point autre. Je sçavois qu'il m'aimoit, je le sçai encore; mais je m'épouvante moi-même de trouver que son mariage m'afflige, & de connoître qu'il ne m'est point du tout indifférent. La Princesse sentit les yeux mouillés de quelques larmes. Je ne puis souffrir, continua-t-elle, qu'il épouse la Princesse de Bourbon; je suis pourtant résolue de lui conseiller de le faire, & de lui commander; puisque selon toutes les apparences, comme vous le sçavez, nous ne sommes pas destinés l'un pour l'autre. Il est vrai, reprit la Princesse Renée, qu'il ne peut jamais espérer de vous posséder: votre sort & le mien nous appellent loin de notre patrie. Eh! qu'importe donc, reprit la Princesse avec un petit emportement, qu'importe que j'avance mon malheur de quelques jours en voyant le Prince à un autre, puisque je ne puis être à lui, & qu'on m'entraînera bientôt dans un pays barbare où je ne vous verrai plus, Madame, ni le Prince mon frere, ni vous, me dit-elle en se tournant vers moi, ni tout ce que j'aime. Madame, lui répondis-je en pleurant aussi (car nous étions toutes trois fort jeunes) je vous suivrai par-tout, le cœur me dit que nous ne nous séparerons jamais. Il peut arriver des choses qui vous ramèneront même en France. Ah! n'en doutez-pas; que j'y reviendrois volontiers, reprit-elle, avec précipitation! je reviendrois auprès de mon frere. Je ne sçai, reprit la Princesse Renée, où le sort me conduira, mais je ne quitterai jamais la France
sans

sans me faire une grande violence; & si j'étois ma maîtresse, j'y passerois & j'y finirois ma vie. Mais que ferons-nous du Prince, dis-je en l'interrompant: je lui parlerai, dit la Princesse de Valois, & je lui ordonnerai de faire son mariage.

Les Princeses parloient ainsi librement sans crainte d'être interrompues, parce que tout le monde étoit au souper, lorsqu'on grata à la porte du cabinet: j'allai ouvrir, & je vis entrer le Prince avec Lautrec. Nous rougîmes tous à la fois: Lautrec par un pressentiment, comme je l'ai sçu depuis. La Princesse Renée, qui est la plus avisée, & la plus spirituelle personne qui fut jamais, fouriant avec cet air fin que tout le monde lui connoît: Prince, dit-elle au Duc de Bourbon, je veux vous faire une confidence dont je faisois part tout-à-l'heure à la Princesse de Valois. Je compris le dessein qui la faisoit parler ainsi, & me tournant vers Lautrec, & vous, n'aurez-vous rien à me dire? lui dis-je; pour moi, je sçai bien que j'ai beaucoup à vous parler, & que nous dirons des choses bien plus réjouissantes que celles que vont dire les Princeses. Je me trompois, car tant qu'elles parlerent au Duc assez loin de nous, Lautrec fut si distrait, que malgré la peine que me faisoit celle de la Princesse, je ne pus m'empêcher de rire deux ou trois fois du peu de sens qu'il y avoit à tout ce qu'il me répondoit; & je vis si bien qu'il donnoit toute son attention du côté des Princeses, qu'il m'ouvrit tout d'un coup les yeux, & je connus sa passion pour la Princesse de Valois. Je trouvai quelque chose de si singulier dans cette rencontre, que je ne pus m'empêcher de lui laisser entrevoir ma pénétration: il se déconcerta si absolument, qu'en ayant compassion je lui donnai quartier.

Cependant les Princeses s'étant un peu éloignées, le Duc de Bourbon assez interdit ne sça-

voit

voit ce qu'elles lui vouloient. Je parlois de votre mariage que j'ai sçu par une voye extraordinaire, lui dit la Princesse Renée, & je voulois vous prier, continua la Princesse de Valois, de vouloir y donner un prompt consentement; s'il étoit vrai toutefois que vous n'eussiez pas tout l'empressement imaginable pour épouser une belle Princesse. Le Duc de Bourbon soupira; &, la regardant d'une maniere à la desabuser si elle eût cru ce qu'elle disoit, Quelle Princesse au monde, lui dit-il, peut consoler du malheur de n'être pas aimé de la Princesse de Valois? Non, Madame, reprit-il; car je vois que je puis parler en liberté devant la Princesse. Mon audace vous a déplu, vos vœux sont ailleurs, & vous me haïssez. Moi! je vous hais! interrompit-elle: je ne vous hais pas; je parle comme vous librement devant la Princesse; si j'étois maîtresse de mon destin, le vôtre ne seroit peut-être pas tel qu'il va être.

Le Prince, tout transporté de ce peu de mots, mit un genou en terre, & baïsa avec respect la main de la Princesse.

Lautrec tressaillit à cette action, & j'eus une envie de rire démesurée. La Princesse pria le Prince de se relever. Oui, poursuivit-elle, je changerois un peu l'ordre des choses, si elles dépendoient de moi. Mais quoi; Prince, il faut vous en tenir à ces inutiles souhaits: on vous a dit à qui l'on me destine; ce sera pour moi une consolation de vous voir si bien établi: n'hésitez donc pas, je vous prie, à rendre une réponse telle que je le veux à la Duchesse de Beaujeu. J'aime mieux cent fois vous voir à la Princesse de Bourbon, que dans un autre établissement qui me paroîtroit terrible. Le Prince entendit tout le charme de ces dernières paroles; &, se tournant vers nous, allez, mon cher Lautrec, lui dit-il, portez ma réponse à la Duchesse de Beaujeu:

jeu: j'épouserai sa fille. Lautrec, qui ne voyoit ni n'entendoit, depuis très long-temps, ouït distinctement ces paroles, & faisant une profonde révérence, il sortit sans rien dire. La Princesse Renée se remit de la conversation, & comme le malheureux Duc de Bourbon se flattoit dans son malheur qu'au-moins il n'étoit pas haï, & qu'il en témoignoît une innocente joye à la Princesse, la fille de la Duchesse de Beaujeu se fit entendre dès l'antichambre. Les Princeses se troublèrent, & ne vouloient pas ouvrir pour les conséquences qu'on pourroit tirer de leur entretien, & du désordre où elles paroïtroient. Le Duc de Bourbon se jetta sur un balcon, & en ferma la porte. La Princesse Renée se mit sur un lit de repos, & la Princesse de Valois & moi étions toutes deux assises à terre, elle appuyée sur mes genoux. La Princesse de Bourbon demanda des nouvelles de la Princesse, un moment après la Duchesse d'Angoulême entra, qui fût toujours appuyée contre la porte du balcon, & qui nous donnoit des transes mortelles. Enfin, la jeune Reine vint toute deshabillée. Madame la Duchesse d'Angoulême, qui vit que toutes ces jeunes personnes n'étoient pas d'humeur à se retirer si-tôt, retourna dans son appartement, & la Princesse Renée remena adroitement la Reine dans le sien, pour faire finir la captivité du Duc de Bourbon.

Dès le lendemain le bon Roi Louis XII. alla demander dans les formes la Princesse de Bourbon à sa mere, & dès le même soir il les fit fiancer & épouser.

Jamais surprise & douleur n'ont été semblables à celles de la Duchesse d'Angoulême. A cette funeste nouvelle elle pensa mourir, & d'autant plus qu'elle ne voyoit point d'obstacle à opposer à un si rude coup. Elle cacha peu son chagrin; elle chercha seulement à se venger. Et le

le désespéroit d'en pouvoir venir à bout ; mais le soir , comme on alloit coucher la mariée , & que sa rage lui donnoit assez de force pour assister à cette cérémonie , les jeunes Princesses sortirent de la chambre du lit par bienséance. Madame d'Angoulême avoit les yeux attachés avec fureur sur le Duc de Bourbon qui sortoit aussi de la chambre ; elle le vit qui ne regardoit que sa fille. La pauvre Princessé par malheur lui fit un signe de la tête avec beaucoup de mélancolie. C'en fut assez pour donner du soupçon à la jalouse Duchesse. Elle alloit & venoit dans tout cet appartement , sans sçavoir bien précisément si c'étoit la jeune épouse qu'il aimoit ou la Princessé sa fille : au bout d'un temps , ne la voyant plus , ni la Princessé Renée , elle les chercha tant qu'elle les surprit dans un petit cabinet où elles lisoient une Lettre. La Princessé Renée la prit & la referma assez promptement dès qu'elle la vit. Ce ne fut pas assez - tôt néanmoins pour empêcher que la Duchesse ne crût reconnoître l'écriture du Duc de Bourbon ; elle en pâlit de crainte , & dit aux Princesses qu'elles faisoient très-mal de se retirer ainsi seules un soir de fête , & de chercher la solitude ; qu'il falloit qu'elles eussent de terribles secrets à se communiquer , & retournant brusquement sur ses pas , les Princesses de Valois reprenant la Lettre , elle la cacha dans son sein. Un peu après , sa mere , qui cherchoit à quereller , approchant d'elle dans cette intention , elle aperçut la Lettre , que la respiration laissoit entrevoir ; elle la prit subitement , & quoique sa promptitude fût grande , la Princessé par le premier mouvement y porta d'abord les mains ; elle n'en put empêcher le vol. La Comtesse repassa dans le petit cabinet , dont elles venoient de sortir ; elle ouvrit cette Lettre en frémissant , & la lut avec désespoir : voici ce qu'elle contenoit.

Etes.

*Etes-vous bien contente, MADAME, de la gé-
ne épouvantable où vous m'avez vu tout aujourd'hui ?
Je vous obéis, j'épouse une Princesse que je n'aime-
rai jamais, & je me sépare pour toujours de celle
qui pourroit seule faire le bonheur de ma vie. Quel
sacrifice, bon Dieu ! Ab ! MADAME, que m'avez-
vous ordonné ! J'en mourrai sans-doute. La Prin-
cesse Renée, plus humaine que vous, m'a déjà dit
mille fois qu'elle me plaignoît.*

Il sembloit que le Prince n'eût mis ces dernie-
res lignes, que pour ne laisser rien à douter à la
Comtesse, & qu'elle vît clairement que cette fa-
tale Lettre ne pouvoit s'adresser qu'à sa fille. Aussi
ne peut-on exprimer les fureurs qu'elle ressentit,
& les terribles projets de vengeance qu'elle for-
ma. Je vous ai déjà dit que le Duc d'Alençon
avoit été promis à la fille de la Duchesse de Beau-
jeu : cependant, par un affront qui ne se souffroit
point, le Duc de Bourbon la lui enlevoit, &
sans avoir observé aucune marque de respect, ni
fait la moindre excuse, la Comtesse, ramassant
toutes ces idées, forma le dessein de lui donner
la Princesse de Valois. Elle dit nettement au
Roi, qu'elle vouloit disposer de sa fille, & qu'il
donnât la sienne, s'il le desiroit, au Prince d'Es-
pagne. Le bon Roi ne s'opposa point à ses des-
seins. Elle fit offrir la Princesse de Valois au
Duc d'Alençon, à condition qu'il se battroit a-
près son mariage contre le Duc de Bourbon. Le
Duc accepta tout, dans la résolution de ne faire
que ce qui lui seroit seulement agréable. Après
être convenu de tout, elle envoya quérir la Prin-
cesse sa fille, à qui elle n'avoit pas parlé depuis
qu'elle lui avoit pris cette Lettre, & qui étoit
dans une douleur étrange de cet accident. Quand
elle fut en sa présence, elle n'eut garde de lui
rien dire de tout ce qui la touchoit le plus.
Je vous ai envoyé chercher, lui dit-elle,
pour

pour vous dire que votre mariage vient d'être conclu avec le Duc d'Alençon : préparez-vous à le recevoir de bonne grace, dans trois jours il sera votre mari. Je ne doute pas, continua-t-elle avec un aigre souris, qu'une Princesse aussi bien née que vous, ne reçoive ce que je lui dis avec respect, & ne s'y soumette avec joie. Qu'auroit répliqué la Princesse ? Elle n'avoit qu'à obéir, à cacher sa surprise, & à tâcher de surmonter sa douleur : elle se retira chez elle, après avoir reçu de sa mere certains ordres pour ses parures, & pour des ornemens auxquels elle ne songeoit guere. Dès qu'elle fut dans son cabinet, elle écrivit ces mots à la Princesse Renée.

Venez, Madame, venez apprendre l'horreur de ma destinée. Je n'eusse jamais cru devoir être malheureuse en France. J'ai besoin de vous.

Une des filles de la Princesse lui donna en secret ce billet. Elle le lut avec un trouble & une rougeur sur le visage, qui marquerent trop au Duc de Bourbon, qui dans ce moment étoit auprès d'elle, qu'elle n'y voyoit rien d'agréable. Il s'émut aussi sans savoir pourquoi, ou plutôt il s'émut par un de ces pressentimens infailibles, qui nous avertissent si sûrement des choses qui nous intéressent. Qu'avez-vous, Madame, lui dit-il ? Oseroit-on, sans manquer au respect que l'on vous doit, s'en informer ? Je ne sçai ce que je sens, dit-elle : devinez-le, si vous pouvez. Lisez : elle lui donna ce billet. Ah ! Madame, lui dit-il, quel malheur menace la Princesse de Valois ? Qu'y a-t-il ? La Reine est-elle grosse ? Son frere, votre sœur, vous, elle, tous nous autres, allons-nous être au désespoir ? Il dit tout cela impétueusement ; & se reprenant ensuite avec une langueur passionnée : Non, ce n'est que moi seul, continua-t-il, qui souffrirai de son infortune : elle la regarde seule, elle
me

me regarde aussi. Allez, Madame, allez vous éclaircir, & faites-moi la grace, quelque chose que vous appreniez, de m'en instruire promptement. La Princesse le lui promit, & alla chez son amie : elle la trouva toute en pleurs. Le Prince son frere étoit à genoux auprès d'elle, qui la tenoit embrassée, & Madame étant assise à ses côtés avoit un bras passé autour de son col : elle recevoit sur une de ses joues, qui étoit appuyée contre la sienne, les larmes que la Princesse de Valois répandoit. J'étois debout contre la cheminée avec Bonivet, & nous pleurions aussi ; car cet Amant téméraire, qui étoit passionnément aimé du Prince, avoit la hardiesse de ne pas cacher sa passion.

Ce spectacle arrêta tout court Madame Renée, au premier pas qu'elle fit dans le cabinet. Ah ! ma sœur, lui cria Madame, venez nous consoler : La Princesse de Valois épouse le Duc d'Alençon. Le Duc d'Alençon ! reprit la Princesse Renée : le Roi le souffre-t-il ? tout le monde a donc perdu l'esprit, & qui fait ce beau mariage ? Faut-il le demander, lui repartit Madame, c'est la Duchesse d'Angoulême : il vaudroit mieux cent fois, interrompit inconsidérément Bonivet, poignarder le Duc d'Alençon, que de souffrir que la Princesse soit ainsi cruellement sacrifiée au plus indigne de tous les hommes. Taisez-vous, lui dit le Prince, vous êtes un fou ; mais, ma chere sœur, disoit-il à la Princesse, songez que, dans un si grand malheur, au-moins nous serons toujours ensemble, & que nous ne serons jamais séparés. C'est la seule chose qui m'empêche de mourir tout-à-l'heure, lui repliqua la Princesse. Je regardois avec désespoir les alliances étrangères où l'on me destinoit ; & j'avoue que dans la misérable condition qui m'attend, j'ai du-moins la joie de penser que je passerai ma vie avec mon cher frere,

&

& l'extrême passion que j'ai pour lui me console de tout le reste. Là les embrassemens du frere & de la sœur recommençoient avec une tendresse qui nous en inspiroit à tous. Et Madame, la caressant de cent manieres flatteuses, ma chere sœur, lui disoit elle, je suis véritablement affligée de voir un si triste assortiment; mais nous ne nous perdrons pas, & la France possédera toujours la merveille du Monde. Eh! Madame, reprit modestement la Princesse, la France a tout ce qu'il lui faut en la personne du Prince mon frere & en la vôtre: elle ne me compte pour quelque chose, que par l'affection qui m'attache à vous. Comme ils en étoient-là, la Reine entra, qui, après avoir demeuré quelque tems, emmena le Prince & Madame, pour aller souper avec le Roi. Madame Renée demeura avec la Princesse de Valois, à déplorer son malheur, & à se plaindre, que, devant épouser un sujet, ce n'eût pas été le Duc de Bourbon: & comme elle s'étoit chargée de lui apprendre ce qu'elle sçauoit, elle le fit de cette sorte.

Le Duc d'Alençon épouse la Princesse de Valois. Vous voyez bien qui fait ce mariage. C'est vous, malheureux, qui en êtes cause.

Rien ne put égaler le désespoir de ce Prince, quand il reçut ce billet; car, comme la retenue de la Princesse avoit empêché que nous ne lui eussions appris que la Duchesse d'Angoulême avoit vu ce qu'il lui avoit écrit le jour qu'il s'étoit marié, il ignoroit qu'elle sçût sa passion pour sa fille; si bien qu'il ne pouvoit comprendre ce que lui vouloit dire la Princesse Renée sur ce qu'il étoit cause de ce mariage. Il passa toute la nuit à raisonner avec Pomperan, & vous voyez assez qu'il en avoit une maniere bien aïmable; sçachant que la Princesse étoit accordée au Duc d'Alençon. Il se flattoit quelquefois qu'on la lui auroit donnée; mais, quand

quand il pensoit à la funeste inclination que Madame d'Angoulême avoit pour lui, il jugeoit bien qu'elle eût toujours suffi pour faire obstacle à ses prétentions.

Il se rendit le lendemain chez la Reine, dès qu'on y put entrer; & Madame Renée n'y fut pas plutôt arrivée, qu'il s'approcha d'elle, & s'informa avec beaucoup de curiosité de ce qu'il desiroit sçavoir. Elle lui conta en peu de paroles tout ce qui étoit arrivé, & ce qui avoit fait que la Duchesse d'Angoulême avoit pris si brusquement la résolution de donner sa fille au premier Prince du Sang. Ce fut un redoublement de chagrin pour le Duc de Bourbon, qui reçut un accroissement considérable, quand il vit entrer dans la chambre de la Reine sa belle Princesse, plus charmante mille fois qu'elle ne lui avoit jamais paru. Comme elle avoit beaucoup de courage, elle avoit tâché toute la nuit de surmonter, ou de cacher, l'horrible répugnance qu'elle avoit pour son mariage. Elle avoit obtenu d'elle-même, ne pouvant arracher de son cœur le penchant invincible qu'elle avoit pour le Duc de Bourbon, de ne se livrer à aucune foiblesse dont il pût tirer quelque avantage, & de se rendre si bien maîtresse de ses actions, qu'il n'eût plus lieu de se flatter d'aucune pensée qui pût donner de l'espoir à son amour.

L'aimable Princesse entra donc chez la Reine, toute rayonnante de beauté & de grace. Le feu de ses yeux étoit moins vif qu'il n'avoit accoutumé d'être, mais ils n'en étoient pas moins redoutables; leur éclat ordinaire étoit couvert d'une douce langueur, & elle eut tant de force & de modestie, qu'elle évita toujours les regards du Duc de Bourbon; & quand par hazard elle les rencontroit, elle baissoit les yeux, ou elle les détournoit avec un pouvoir dont je m'étonnois, & dont elle seule étoit capable: elle n'en voyoit
pas

pas moins la douleur mortelle dont ce Prince étoit pénétré; & si son ame en fut atteinte, elle n'en laissa rien échapper au dehors.

Enfin, ce fatal mariage se célébra. La Princesse voulut que ce même jour le mien se fit avec le Comte de Santerre, qui me recherchoit il y avoit quelque tems. Nous fûmes donc tous quatre à l'Autel: la sage Princesse pensa perdre tout son courage aux tristes paroles qu'il faut prononcer, & qui font l'engagement éternel. Un soupir en coupa la moitié, & ayant par hazard reconnu Pomperan dans la foule qui observoit cette cérémonie, pour aller en rendre compte à son Maître, qui s'étoit retiré à la campagne depuis deux jours, elle pâlit, & tourna les yeux sur moi d'une manière qui pensa me faire mourir de pitié.

Pomperan partit dès que l'on fut sorti de l'Eglise, alla retrouver le Duc, & lui porta la cruelle nouvelle qu'il appréhendoit. Jamais douleur ne fut si vive, elle avoit des transports qui alloient jusqu'à la rage. Il ne se coucha point. Cette nuit lui parut affreuse, & ses idées ne lui montroient que des objets de désespoir. Ce malheureux Prince passa quatre ou cinq jours de la sorte, & revint à la Cour si abbattu & si changé, que sa plus grande ennemie en fut touchée. Mais, je me trompe de la nommer son ennemie, quoi qu'elle lui ait causé tous les malheurs de sa vie, ce n'est pas de ce nom que je dois la nommer. C'étoit la personne du monde qui l'aimoit avec l'excès le plus déréglé. C'étoit la Duchesse d'Angoulême. Peut-être que son incomparable fille l'aimoit bien autant aussi, mais que leurs manières étoient différentes dans leur passion. L'une aimoit malgré elle, l'autre vouloit aimer; l'une combattoit incessamment son inclination, l'autre s'y livroit volontairement; l'une la cachoit avec un soin extrême, l'autre la faisoit paroître avec em-

74. HISTOIRE DE LA REINE.

portement; enfin, l'une avoit défendu au Duc de lui donner à l'avenir aucun témoignage de son amour, & l'autre mettoit tout en usage pour s'en attirer d'un homme incapable d'en ressentir pour elle.

Cependant le Duc d'Alençon, heureux possesseur de la plus grande beauté de la Terre, ne songeoit plus à ses démêlés avec le Duc de Bourbon, ni aux engagemens de vengeance qu'il avoit pris avec Madame d'Angoulême. Cette Princesse aussi de son côté les sentoit étouffés dans son cœur, & y voyoit renaître un amour qu'elle croyoit que la jalousie & le dépit avoient surmonté: elle connoit alors que ces mouvemens étoient plus propres à l'entretenir. En effet elle s'aperçut que son amour étoit d'une plus grande violence; & tout ce qu'il a de tendre & de touchant vint la tourmenter avec plus de force, comme pour la punir des malheurs qu'elle venoit de causer. Etant donc plus vive que jamais pour le Duc de Bourbon, elle reprit des manières douces & complaisantes pour lui: elle eut même moins de rigueur pour sa fille, parce qu'elle en connoissoit la vertu. Elle se doutoit bien qu'elle pouvoit aimer ce Prince, puisqu'il l'aimoit; mais elle étoit assurée qu'étant à un autre, elle n'oublieroit jamais son devoir en faveur du Duc.

Les choses étoient dans cet état, quand le bon Roi Louis XII. mourut; si fort regretté, qu'on ne peut vous dire à quel excès fut la douleur que l'on ressentit: elle marqua bien sensiblement l'amour qu'on avoit pour un Prince si bon & si vertueux.

François I. monta sur le Trône, & l'on peut dire qu'il honora ce Trône, où l'on avoit pourtant vu tant d'illustres Rois. Ce jeune Monarque eut d'abord autant de cœurs qu'il eut de sujets. L'allégresse se confondoit agréablement

ment avec le deuil ; & l'on ne pouvoit se consoler de la perte que l'on avoit faite, que par le bonheur que l'on retrouvoit en ayant un si digne Maître.

Il tint parole au Duc de Suffolk : il lui fit épouser secrètement la Reine douairière. Le Roi d'Angleterre eut quelque peine à consentir à un mariage si inégal ; mais son penchant à l'amour lui fit pardonner une si grande faute, que le seul amour avoit fait commettre. La Reine retourna en Angleterre ; & la première grâce que la Duchesse d'Angoulême demanda au Roi son fils, fut l'Epée de Connétable pour le Duc de Bourbon. Le nouveau Roi, tout jeune qu'il étoit, & pourtant plein d'amitié pour le Duc, fut étonné de sa demande, & dit de bonnes raisons à sa mère, pour ne pas accorder une Dignité d'un si grand poids à un Prince du sang. Mais la Duchesse, qui en avoit qui lui semblaient meilleures dans le fond de son cœur, fit tant auprès de son fils, qu'elle obtint ce qu'elle vouloit, & combla d'honneur le Duc de Bourbon par ce bienfait. Il le reçut avec répugnance de la main dont il lui venoit. Il l'auroit reçu avec ravissement, s'il fût venu de la seule bonté du Roi. Sa reconnoissance pour la Duchesse lui pesoit : cependant il se contraignoit, & vivoit très-poliment avec elle, & se jettoit le plus qu'il pouvoit dans un respect qui la mettoit dans un grand embarras.

Je passe légèrement sur ce tems, qui ne fut marqué que par l'amour du jeune Roi pour la charmante Comtesse de Châteaubriant, sœur de l'illustre Lautrec. Il fit mille galanteries, où le seul Bonivet connoit des marques de sa passion extravagante. Le Connétable étoit plus amoureux que jamais, & la jeune Princesse plus sage & plus maîtresse d'elle-même qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle étoit si bien au Prince son A-

mant toutes les occasions de lui parler en particulier , que quand par hazard il en trouvoit ; elle les lui rendoit si désagréables par une sévérité qui la servoit toujours sans indulgence. pour lui & pour elle, que j'ai admiré mille fois les efforts qu'elle se faisoit.

Je laisse bien des circonstances agréables , pour venir à des choses plus essentielles.

La Connétable accoucha d'une fille, dix mois après son mariage. Le jeune Roi la tint sur les Fonts à Chantelle , où le Connétable étoit. pour lors. Il reçut avec une magnificence prodigieuse, & fut au devant de lui à la tête de cinq cens Gentilshommes ses vassaux, tous vêtus comme lui de velours verd, qui est la couleur de la Princesse. Cette fête finit par la mort de la mere & de la fille. Le Connétable veuf, les desirs & les espérances de la Duchesse d'Angoulême revinrent avec plus de force que jamais. Elle eut une grande joie de le voir en état de pouvoir répondre à sa passion ; & , tandis qu'elle se préparoit à lui faire connoître ses desseins, la Duchesse d'Alençon apprit cette nouvelle chez Madame Renée de France : elle en sentit un saisissement qui la troubla, & qui lui fit trop voir qu'elle prenoit plus d'intérêt qu'elle ne vouloit dans ce qui regardoit le Connétable. J'arrivai comme on parloit encore de la mort de sa femme, & les deux Princesses passant avec moi sur une terrasse, Madame Renée prenant la parole, Je n'ose vous rien dire, Madame, lui dit-elle, mais il y a une grande bizarrerie dans tous les événemens qui vous regardent. Ne m'en pêchez pas au-moins de désirer que votre mariage avec le Duc d'Alençon ne fût pas fait. Car, quoique Madame d'Angoulême fasse paroître les sentimens qu'elle a pour le Connétable, qui ne s'accorderoient pas sans-doute avec ceux qu'il a pour vous, peut-être que le Roi, qui vous aime tant,

tant, qui a de l'amitié pour le Duc, & enfin ce qu'on ne peut dire qui seroit peut-être arrivé, auroit rendu le sort de ce Prince moins infortuné. Ah! Madame, reprit la Duchesse d'Alençon, quelque libre qu'eût été le Connétable, les choses ne lui auroient pas été favorables. Ce Prince est né pour être malheureux: s'il est vrai qu'il m'aime, comme vous le croyez, & comme je le pense aussi quelquefois, son destin est terrible, & le mien n'est pas heureux, continua-t-elle en soupirant. Pourquoi, reprit-elle ensuite, faut-il que nous soyons nés en même país, qu'il m'aime, que je ne le haïsse pas, & que nous ne puissions l'un & l'autre nous livrer innocemment à l'inclination que nous ressentons? Votre destinée est bien cruelle, repliquai-je, voyant qu'elle avoit cessé de parler. Je l'admire & la plains. Car enfin, il n'y a pas dans le reste du Monde un homme plus parfait que le Connétable, & il semble qu'il ne soit comme il est au-dessus des autres, que pour être seul digne de vous. Cependant nous ne ferons jamais l'un à l'autre, reprit Madame d'Alençon. Il n'y a plus d'espoir entre nous. Je voudrois qu'il pût vaincre la passion qu'il a pour moi. J'ai fait cent efforts impuissans pour surmonter la mienne, elle s'est emparée de tout mon cœur avec violence. Mon cœur aime, & agit tout seul. Ma volonté, ma raison, ma vertu, tout est contre lui; & s'il a, malgré moi, de la tendresse, j'en souffrirai, je la contiendrai, elle ne paroîtra jamais.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi avoit envoyé Lautrec en Italie, qu'il se disposa à y aller lui-même: il partit, & fut jusqu'à Lyon, où la Reine & les Dames le suivirent & s'y arrêterent.

Le Connétable avoit plus d'occasions, pendant l'embarras du voyage, de voir & de parler à la Princesse: mais, si elle ne pouvoit lui interdire

sa vue, elle lui retranchoit cruellement les occasions de lui parler.

Comme toute la Cour étoit jeune & brillante, ce voyage, bien loin de causer de la fatigue, étoit une fête continuelle. On le faisoit tous les jours en chassant. La Reine ou quelques-unes des Princesses montoient à cheval; & le soir il y avoit bal, comédie, ou musique, dans les lieux où l'on arrivoit. Un jour que la Princesse étoit à cheval avec Madame la Duchesse de Vendôme sœur du Duc d'Alençon, avec leurs filles & quelques Dames de la Cour, les Princesses allant à côté d'un petit bois en virent sortir un Chevalier couvert d'armes dorées, avec des plumes bleues sur son casque, monté sur un cheval admirablement beau, & suivi de deux Ecuyers qui portoitent la lance & son bouteiller, qui étoit couvert d'un taffetas. Madame de Vendôme fut surprise comme toutes nous autres de cette rencontre. La Princesse en rit avec elle, & crut bien qu'il y avoit quelque mystère dans une aventure si peu ordinaire. Ce Chevalier nous charma par son air, & par sa bonne grace; il salua les Dames en passant, & se baissa jusques sur l'arçon de la selle. Mais, en se relevant, il parut frappé & touché d'un mouvement extraordinaire en voyant la Princesse. Il recula deux pas, & demeura comme un homme immobile. Les Princesses lui rendirent son salut en riant toujours, & poursuivirent leur chemin au pas. Il prit le sien du même côté un peu à l'écart, & nous étions en suspens de ce que nous pensions qu'il alloit faire, lorsque nous aperçûmes sortir de ce même bois un autre Guerrier armé d'armes superbes, dont le casque étoit ombragé de plumes couleur de feu, & dont la mine ne paroissoit, ni moins haute, ni moins fiere, que celle de son compagnon. Il menoit son cheval lente-

lentement, & se trouva dans peu de momens vis-à-vis de l'autre Chevalier. Il fit un grand cri à sa vue, & prit promptement une lance des mains d'un de ses Ecuyers. Le premier Inconnu fit de même; & tous deux prenant leur carrière, ils briserent leurs lances, & les firent voler en mille éclats. Les Princesses s'étoient arrêtées à ce spectacle surprenant, & ces Guerriers n'ayant aucun avantage l'un sur l'autre, ils mirent la main à l'épée, & commencerent un combat qui dura près d'une heure, où nous reconnûmes plus d'adresse que d'envie de se faire du mal. En effet, nous fûmes depuis que la pointe de leurs épées étoit émoussée. La terre étoit pourtant toute couverte des pieces de leurs armes, qu'ils coupoient avec le tranchant de leurs épées. Enfin, celui qui avoit des plumes bleues eut quelque avantage sur son compagnon, & le taffetas qui étoit sur son bouclier s'étant déchiré, nous y vîmes avec un grand étonnement le portrait de la Duchesse d'Alençon. A cette vue, son ennemi jeta son épée, comme s'il eût eu peur d'offenser cette divine image. L'autre Chevalier la ramassa, & la lui rendit d'une manière généreuse; &, ayant tous deux salué la Princesse avec un profond respect, ils poussèrent leurs chevaux, & se perdirent tous deux dans les bois.

Le Roi nous joignit justement comme nous étions encore dans la surprise & dans la joie de cette aventure; il vit les marques de ce combat si agréable par les pieces de leurs armes dont l'herbe étoit toute semée. Il regreta de n'être pas arrivé plutôt, & voulut deviner qui pouvoit avoir fait cette galanterie. La Princesse s'en doutoit bien, elle avoit cru reconnoître un de ces Chevaliers à sa taille & à son air, mais elle n'avoit garde de le dire. Le Duc d'Alençon comme les autres vouloit deviner qui ce pouvoit être. Il

Enfin, le jour qu'on devoit arriver à Lyon, nous traversons une plaine fleurie, & nous allons avec rapidité, lorsque nous vîmes sortir d'entre quelques arbres plusieurs Satires, qui, se jettant aux rênes des chevaux, voulurent les conduire d'un autre côté; celui qui nous menoit, se mit en état de faire résistance; mais deux de ces Satires fort dispos s'élançerent à ses côtés, & dans cet instant le chariot fut entouré de toutes ces Divinités Champêtres, qui, avec des chapeaux & des moustes, jouoient & dansoient autour de nous: les gens de la Duchesse d'Alençon s'approchèrent, pour sçavoir sa volonté; elle leur ordonna qu'on les laissât faire. Ces Satires la détournèrent de quelques pas du chemin, & nous menerent dans le plus aimable endroit que jaye vu de ma vie. Ils arrêterent le chariot, descendirent respectueusement la Princesse, & la firent passer sous un arc de triomphe de feuillage & de fleurs, le plus galant & le plus agréable que l'on se puisse imaginer. Les piliers & les termes qui le soutenoient, étoient de verdure. Mille festons ornés des Chiffres de la Princesse étoient rattachés par des nœux de rubans de toutes couleurs qui faisoient un mélange qui plaisoit infiniment. On fit asseoir la Duchesse sur un petit trône composé de myrte, & de ces herbes charmantes qui exhalent un si agréable parfum. A dix pas de ce galant arc de triomphe, un théâtre de gazon s'élevoit à deux pieds de terre, décoré avec un art si naturel qu'on n'eût jamais pu croire que l'artifice s'en fût mêlé. Une musique délicate se fit entendre, & tous ces Satires danserent un ballet si rempli de figures diverses, & si ingénieusement imaginé, que je n'ai jamais rien vu de si divertissant: ils représenterent l'enlèvement de quelque Nymphe, mais si admirablement exprimé, qu'on connoissoit

aux.

aux gestes de ces Satires les différentes passions dont ils étoient agités: on voyoit l'amour & les desirs dans les Satires, la crainte de l'embarras dans les Nymphes, l'audace & la force dans l'entreprise de ceux-ci, la honte de la douleur dans le sort de celle-là. Enfin, ces merveilleux pantomimes avoient des figures si animées, que ces choses ne pouvoient jamais être plus vivement représentées.

Après ces danses, de jeunes Bergeres parurent, & chanterent les louanges de la Princesse. Six Nymphes & douze Satires finirent cette charmante fête, en lui présentant des corbeilles pleines de fruits, avec des eaux délicieuses; & s'étant empressés de la remettre dans son chariot, ils nous reconduisirent dans la route au son de leurs voix & de leurs instrumens, & nous reprîmes notre chemin avec une gayeté extraordinaire.

Un de ces galans Satires m'avoit paru moins affreux que les autres; il n'avoit point dansé, & s'étoit toujours tenu auprès de la Princesse. J'avois cru voir quelque chose de divin en sa personne: je l'avois dit à la Duchesse d'Alençon; & je ne m'étois point trompée, car c'étoit véritablement le Duc de Bourbon, qui lui avoit donné cet agréable divertissement. Nous en disions librement notre avis, & nous avions passé une bonne partie du chemin à nous en entretenir, quand la nuit nous surprit, & que nous commençâmes à être en peine de la lumière dont nous nous conduirons. Nous n'eûmes pas une longue inquiétude. Vingt hommes à cheval parurent avec des flambeaux à la main. Ils étoient vêtus des livrées de la Princesse, ayant des masques qui les empêchoient d'être reconnus. Hélas! me dit-elle, je suis persuadée comme vous, que c'est ce malheureux Connétable, qui

m'a donné cette fête. Je ne puis m'empêcher d'être touchée de ce qu'il fait. Que n'est-il heureux avec une autre personne qu'il aimeroit avec de tels sentimens, ou que ne m'est-il permis d'y pouvoir répondre ! Elle s'abîma après ces paroles dans une profonde rêverie, dont elle ne sortit qu'en trouvant un papier cacheté dans sa poche : elle ne voulut pas le lire devant tant de témoins suspects, qui pouvoient l'observer ; elle attendit qu'elle fût arrivée, & elle n'étoit qu'à quelques pas de Lyon, quand le Duc de Bourbon, avec le Comte de Saint Paul, Caumont, Fronsac, la Rochefoucault, Chaligni, & Saint Severin, vinrent au devant d'elle, & lui témoignèrent l'inquiétude de toute la Cour de ce qu'elle étoit arrivée si tard. Bonivet parut dans le même moment, & il put entendre que la Princesse contoit agréablement ce qui l'avoit retenue avec tant de plaisir. L'Amiral rougit de dépit, & la plupart crurent que c'étoit lui qui avoit encore donné ce charmant divertissement. Le bruit en fut à la Cour aussitôt que nous ; & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que la vanité de cet homme fit qu'il fut bien-aise qu'on crût que c'étoit lui, quoiqu'il eût une douleur mortelle que ce fût le Connétable, comme il en fut bientôt éclairci par ses intrigues : mais il se garda bien de le découvrir, & comme je vous le dis, sa vanité vouloit qu'on crût que c'étoit lui.

Le jeune Roi fit tout autant de caresses à son aimable sœur, que s'il ne l'eût vue depuis long-temps. On parla fort de son aventure, on dansa ce soir-là ; & quand la Duchesse d'Alençon fut retirée dans sa chambre, elle ouvrit le papier qu'elle avoit trouvé dans sa poche : elle reconnut qu'il étoit écrit de la main du Connétable ; voici ce qu'il y avoit dans cette Lettre.

Ne puis-je pas, sous les dehors d'une galanterie
que

que l'usage autorise, vous faire voir de sérieuses marques de mon amour, & vous dire, adorable Princesse, que ces Jeux, que ces Fêtes, que tout ce qu'on imagine pour vous divertir, prend sa source dans la pureté & dans l'ardeur de mes sentimens; qu'ils sont passionnés & tendres! Vous saurez par la suite des temps qu'ils sont sincères & fideles.

Pauvre Prince, s'écria la Duchesse d'Alençon en se tournant vers moi qui avois lu par dessus son épaule: Si des maux partagés se pouvoient diminuer, tu souffrirois moins. Après avoir dit encore plusieurs choses, par où nous plaignions elle & moi le destin de l'un & de l'autre, je me retirai.

Je vous ai déjà dit qu'il y avoit tant d'étrangers à la Cour, qu'on ne sçut jamais au vrai qui avoit donné cette galante fête, soit par la discrétion du Duc de Bourbon, ou par la vanité & le silence de Bonivet. La Princesse l'avoit trouvée si ingénieusement imaginée, qu'elle ne put s'empêcher de suivre une idée qu'elle lui donna, d'un Ouvrage excellent qu'elle fit en Vers, intitulé * L'Histoire des Satires & des Nymphes de Diane. Il est long: si je vous le lisois, il interromproit pour trop long temps le fil de mon discours, je vous en ferai quelque jour la lecture.

Le temps que nous fûmes encore à Lyon avec le Roi se passa en divertissemens continuels, qui durerent jusqu'à la veille de son départ pour l'Italie. Il partit, & il y eut bien des pleurs répandus, sur-tout par la Reine & par la Princesse. Il se peut faire qu'il y en eût encore d'autres, mais ils furent cachés. Le Roi fut attendri: quelque

ar.

* Dans les Poésies de la Reine de Navarre, imprimées en 1548. à Lyon.

ardent guerrière qui l'enlevât des bras de ces Princesses, il ne s'en arrachoit qu'avec peine. La Duchesse d'Alençon étoit inconsolable, elle ne prenoit pas la peine d'essuyer les larmes dont tout son visage étoit couvert. En cet état le Connétable s'approcha d'elle, & l'assura qu'il lui conserveroit, & qu'il lui ramèneroit la personne de ce cher frere. Oui, Madame, continua-t-il, croyez-en ma parole, croyez-en mon amour, qui me peut tout permettre, qui peut me rendre invincible aussi bien que les Troupes de mon Roi, si ma Princesse veut jeter sur moi un de ces regards adorables qui connoissent si bien le chemin de mon cœur. Généreux Prince, repartit la Duchesse en le regardant avec des yeux tout noyés de larmes, ramenez-moi le Roi comme vous me le promettez; je vous en conjure, & croyez que rien ne peut m'empêcher de rendre justice à votre vertu.

Le Roi & tous les Guerriers qui l'accompagnoient partirent. Il fut reçu par le Duc de Savoie avec une magnificence extraordinaire, & de-là il marcha vers Milan. Je ne sçai point assez bien parler de la Guerre pour vous faire un détail de celle-là, & pour vous représenter la fameuse Bataille de Marignan. Il suffit de vous dire, qu'avant le combat le Roi voulut être armé Chevalier, & qu'il choisit un homme illustre, à qui il voulut faire un honneur si peu ordinaire à un sujet, que c'est le seul qui l'aît jamais eu. Ce fut le célèbre Bayard, dont vous aurez sans doute entendu parler. Il arma donc le Roi Chevalier, & ce généreux Monarque n'en fut que trop digne, par mille actions éclatantes de la plus brillante valeur. Le Connétable fit des prodiges de sa personne, & le succès de cette journée ne fut dû qu'à la conduite & qu'à son intrépidité.

mille braves se signalèrent, & la gloire de cette victoire fut complète.

Vous pouvez vous imaginer, belles Princesses, avec quelle joie ce jeune & victorieux Monarque fut reçu : dans les transports que la Princesse en ressentoit, elle fit un accueil plein de charmes à l'amoureux Comte. Ah! Seigneur, lui dit-elle, vous me l'aviez bien promis, que vous me ramèneriez le Roi. Madame, lui répondit-il, je ne puis jamais manquer à tout ce que je vous ai dit : je vous rapporte un cœur plus plein de vous-même, qu'il ne l'a jamais été. Ne parlons point de ces choses, je vous en conjure, interrompit-elle ; & ne gênez pas, par ce mauvais discours, l'obligation que je vous ai ; & voyant qu'il vouloit encore parler, n'arrêtez pas ma reconnaissance, continua-t-elle avec précipitation, & en le quittant.

La Cour reprit le chemin de Paris, & je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qui se fit d'agréable pendant le retour. - Il y eut encore plus de fêtes & d'aventures, que dans le voyage.

La Duchesse d'Angoulême avoit envie d'épouser le Duc de Bourbon : elle crut ce temps favorable pour faire éclater ses desseins ; mais, avant que de les lui faire connoître, elle jugea à propos de l'assurer de sa passion. Que ne fit-elle pas pour y réussir ? quels regards ! quelles manières ! Mais elle se lassâ bientôt de ces lents témoignages d'amour, elle avança des paroles flatteuses, elle se servit ensuite d'autres paroles plus tendres encore. Le Prince, qui la voyoit si passionnée dans l'Etat & auprès du Roi, observoit une conduite pleine de déférence & de respect pour elle ; & comme vous savez que personne au monde n'a l'air si charmant que lui, cette Princesse passion-

née.

née s'enflammoit encore davantage, & se flatta qu'il répondoit à son amour.

Un jour qu'il étoit chez elle, où il alloit fort souvent, mais aux heures qu'il sçavoit bien que toute la Cour y étoit, ennuyée de ne le voir jamais qu'avec tant de témoins, & lasse d'entendre deux ou trois Sévans avec qui le Roi s'entretenoit de Sémiramis: Laissons-là Sémiramis & ses Jardins, dit-elle au Connétable; & lui faisant signe de la suivre, elle le mena dans un grand cabinet à côté de la chambre où elle se promenoit avec lui. Je veux vous parler d'une autre Princesse, continua-t-elle, qui peut-être n'a pas moins de courage, ni d'ambition, que Sémiramis. Mais Prince, il faut m'ouvrir votre cœur, & me faire voir avec sincérité tout ce qui s'y passe. Le Connétable trembla à la proposition de cette confidence des secrets de son cœur; il rougit, & se troubla. L'aveugle Princesse prit cette rougeur & ce trouble à son avantage. Vous ne répondez rien? lui dit-elle en le regardant fixement. Hélas! Madame, lui dit-il enfin, que voulez-vous que vous dise un ambitieux, qui n'a jamais connu de passion que celle de la gloire? Quoi! lui dit-elle, l'amour ne s'est-il point fait sentir à votre cœur? Avez-vous épousé une belle femme sans le ressentir? On sçait, reprit-il, que j'épousai la fille de la Duchesse de Beaujeu sans qu'il s'en mêlât, & que l'intérêt de ma fortune me fit faire ce mariage. Et n'aviez-vous rien alors dans le cœur, continua-t-elle, qui vous eût fait trouver plus de charmes dans un autre engagement? Le Connétable comprit trop où elle en vouloit venir; & le terrible examen qu'elle prétendoit faire. Rien, lui dit-il d'un air négligé; mon cœur a toujours suivi ma raison, & il n'a été rempli que de ce qui pouvoit me con-

duire à de grandes choses : je ne lui ai souffert de frivoles amusemens qu'avec répugnance , & seulement pour ne paroître, ni insensible, ni fârouche. La Duchesse, toute habile qu'elle étoit, crut, ou vouloit croire ce qu'il lui disoit. Vous êtes donc incapable d'aimer ? reprit-elle. Pardonnez-moi, Madame, repliqua-t-il. J'ai des amis, que j'aime avec tendresse. Je parle du beau-sexe, repartit-elle : ne sçauriez-vous l'aimer ? Croyez-vous qu'on ne puisse avoir une agréable & forte union avec une femme ? Je le crois, Madame, reprit-il ; puisque tout le monde sçait mon attachement pour Madame Renée , & l'amitié que j'ai pour la Comtesse de Sancerre. Je ne parle pas de ces languissantes affections, repliqua la Duchesse ; je veux de plus grandes vivacités de l'amour : en un mot, ne pouvez-vous point vous livrer à ses douceurs ; & si quelque personne recommandable par un grand rang, par un grand mérite, qui auroit de la beauté & de l'esprit ; si une Dame sentoit de l'inclination pour vous, & vouloit suivre ce penchant involontaire, mais insurmontable, Prince répondriez-vous à des sentimens qui vous seroient si avantageux ? Le Connétable s'aperçut du dessein de Madame d'Angoulême : il trembla, frémit, rêva quelques momens, & évita des yeux qu'il voyoit bien sans les regarder être avidement attachés sur son visage. Madame, lui répondit-il avec une adresse pleine de prudence, je ne suis point fait pour un bonheur pareil à celui que vous venez de représenter avec tant d'art & tant d'esprit : il tenteroit la vertu d'un Dieu, jugez ce qu'il feroit sur le cœur d'un homme. Mais, Madame, sans me repaître de chimères, si vous me le permettez, je vous dirai tout simplement mes sentimens. Si j'avois été assez heureux pour plaire

à une Dame telle que vous venez de la dépeindre, je serois furieusement délicat sur la conduite qu'elle tiendrait avec moi, & mon estime lui seroit assurément nécessaire avant mon amour. Mon amour ne paroîtroit jamais, s'il ne naissoit de mon estime; & sur-tout les premières impressions régleroiént tous les mouvemens dont mon ame seroit capable.

La mère du Roi demeura long-temps sans répondre à ces paroles: elle soupira ensuite, & se tournant vers le Connétable avec un visage majestueux: Rentrons, lui dit-elle, je suis bien aise d'avoir sçu une partie de vos sentimens, peut-être que nous les connoîtrons mieux dans quelque temps. En achevant ces mots, elle repassa dans sa chambre, & tira par-là le Duc de Bourbon du plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie. Il vint chez moi le plus promptement qu'il put, me faire part de ses allarmes, & me rendre compte de cette conversation. Je la rendis aux deux Princesses. Madame Renée se douta que la Duchesse ne s'en tiendrait pas-là, & que l'on en verroit bientôt la suite; & la Princesse craignit que le Prince ne fût livré à une persécution ouverte de la part de sa mère, & elle prévint qu'il alloit entrer dans tous les malheurs où sa vie a été plongée depuis.

Quelques jours se passerent sans que Madame d'Angoulême lui dit rien de plus sérieux: elle lui adressoit seulement quelques paroles de railleries sur l'amour dont il s'étoit fait une si difficile idée.

On étoit sur la fin de l'année, & nous avons une coutume de célébrer le premier jour de l'an par de petits présens que l'on se fait, & auxquels on ne manqueroit pas pour qui que ce fût, du-moins entre les amis; tellement que

tout

D E N A V A R R E , I. Partie. 51

tout le monde est fort empressé à faire de jolies choses, ou à les chercher pour se les donner. La veille de ce grand jour, la Duchesse d'Alençon & Madame Renée, qui se cachotent mystérieusement ce qu'elles se donneroient l'une à l'autre, mais qui d'ailleurs étoient en confiance pour ce qu'elles destinoient au reste du monde, étoient occupées avec moi à disposer de tant d'agréables & de belles choses: les présens de ces deux Princesses pour le Roi étoient accompagnés de vers charmans, & ce jeune & spirituel Prince y répondit de la plus galante manière que l'on puisse imaginer; mais je m'en tais, pour vous dire que la Princesse Renée donnoit aussi bien que moi des étrennes au Connétable: on appelle ainsi ces petits présens.

La Duchesse d'Alençon ne voulut point lui en donner, quoique cela ne pût tirer à aucune conséquence. Quand j'eus fait tous mes petits paquets, & que les Princesses étoient encore très-empressées sur ce qu'elles devoient envoyer, la petite chienne de Madame d'Alençon se vint mettre sur mes genoux, en se jouant avec quelque chose de brillant qu'elle tenoit à sa gueule. Elle avoit pris parmi tous les bijoux des tablettes d'une jolie invention faites comme un petit livre, où il y avoit des diamans. Je dis aux Princesses, que j'allois les envoyer au Connétable de la part de Lutine, & lui faire écrire quelque chose de sa façon en langage de chien. Elles rirent de ma pensée: la Duchesse d'Alençon voulut pourtant s'y opposer, mais la Princesse Renée se moqua d'elle, & voulut que je suivisse mon dessein; je pris donc une plume, & j'écrivis sur le champ ce que je vais vous dire: ce sont d'assez mauvais vers, où je n'ai suivi que le premier feu.

Lutine à son Ami.

En ce jour où c'est la coutume,
Pour marquer l'amitié de faire des présents,
Recevez ce petit volume,
Où vous pourrez, & sans encre & sans plume,
Tracer en abrégé vos maux les plus cuisans.
J'y joins un Almanach, meuble fort nécessaire.

A tous les pauvres amoureux
Cherchez-y les temps & les lieux
Commodes au tendre mystère.
Peut-être y verrez-vous les moments bienheureux
Où votre amour doit avoir son salutaire.

Où plutôt regardez les yeux
De votre charmante maîtresse;
Vous pourrez les entendre mieux.

N'ont-ils pas bien de la tendresse?

Ab! si son cœur pour vous en avoit autant qu'elles,
Le vôtre n'auroit plus ni chagrin ni tristesse.
Je vous donne en amie un salutaire avis.

Enfin pour vous servir je fais ce que je puis.

Je voudrois bien guérir le mal qui vous tourmente,

Mais vous me connoissez, vous savez qui je suis;

Et Lutine en amour n'est pas assez savante,

Pour vous enseigner l'art de finir vos ennuis.

Nous autres Chiens, nous aimons sans finesse,

La nature nous guide, & règle nos desirs;

Et toujours l'instinct qui nous presse.

Est suivi des plus doux plaisirs.

Pour vous humains, il n'en est pas de même.

Vous avez vos devoirs & vos loix en aimant,

Et souvent parmi vous la façon dont on aime

Oste à l'amour sa force & tout son agrément.

Je m'interrompois souvent moi-même par les folies que je disois en écrivant des vers. Je les cachetai avec les tablettes, & ordonnai à un garçon de la chambre de les faire porter aussitôt après minuit chez le Connétable. Il m'obéit, & le lendemain je reçus des étrennes fort galantes de sa part, & la réponse à ce que j'avois envoyé, la voici.

L'Ami de Lutine à Lutine.

Vos avis, fidelle Lutine;

Ne chargent que trop mes ornans,

Et si dans l'état où je suis,

Au milieu des chagrins que le Ciel me destine,

Au milieu de tant de malheurs,

Quelque chose pouvoit soulager ma tristesse,

Les bontés dont pour moi votre cœur s'intéresse

Tairoient pour un temps la source de mes pleurs.

J'accepte avec plaisir les dons que vous me faites.

Cent fois dans vos chers tablettes

J'écrirai mes regrets, & pointirai mon amour.

Je tracerai cent fois sur leurs feuillets discretes,

Et mes peines les plus secrètes,

Et les maux que mon cœur souffrira plus d'un jour.

C'est tout l'usage qu'en peut faire

Un Amant dont les Dieux ont reprouvé le cœur.

J'y chercherois en vain le temps propre au misère

Je n'y trouverois point les heures du bonheur.

Aussi ce n'est point là ce que prétend ma flamme.

Depuis le moment rigoureux,

Que le Ciel condamna mes vœux,

Et qu'un devoir cruel tyrannisa mon ame,

Vous, la savez assez; je ne prétens; hélas!

Que

94. HISTOIRE DE LA REINE

Que voir, quelquefois, les appas,
 De celle pour qui je soupire.
 Que l'adorer toujours, & quelquefois lui dire,
 Que j'aime sans songer à pouvoir être heureux,
 Et que de ceux qu'Amour surnet à son empire
 Je suis le plus à plaindre & le plus amoureux.
 Seule à mes maux vous donniez quelques larmes,
 Vous plaigniez seule mes tourmens,
 Et souvent vos tristes acens
 Aux yeux qui m'ont charmé retraçoient mes allarmes.
 Continuez ce charitable emploi,
 Servez avec transport notre jeune Blatresse,
 Parlez souvent de ma tendresse,
 Et quelquefois à ses yeux plaignez-moi.
 Qu'elle est aimable ! Qu'elle est belle !
 Que son esprit est digne de son cœur !
 Que votre sort est doux d'être toujours près d'elle !
 Hélas ! qui n'auroit un semblable bonheur.

On loua fort ces vers. Madame d'Alençon
 me gronda doucement de les avoir attirés, tant
 sa vertu austère se faisoit de scrupules des cho-
 ses les plus légères. Mais, lui disois-je, à mon
 tour, en colère contre une rigueur qui n'avoit
 aucun intervalle, il n'y a rien de plus innocent
 que les marques d'amour que le Connétable vous
 donne ; il ne demande rien, il n'espère rien. Il
 s'échappe & me dit quelquefois qu'il m'aime,
 reprit la Duchesse ; je prétens qu'il se taise, &
 je ne veux rien voir de la passion. Vous vou-
 driez aussi peut-être, lui repliquai-je, qu'il ne
 vous aimât plus : je le devrois souhaiter, reprit-
 elle ; & qu'il en aimât un autre, continuai-je a-
 vec dépit.

Oh ! pour cela, dit-elle en rougissant un peu,
 vous

vous êtes trop fâchée contre moi, ma chère Comtesse, de vouloir m'ôter tout d'un coup un cœur aussi illustre que celui du Duc de Bourbon. Pourquoi me persécutez-vous encore? Ne sçavez-vous pas, comme moi, ce qui se passe dans mon ame. Si le Ciel eût voulu unir nos fortunes, comme il n'a que trop uni nos affections, sans-doute j'aurois été trop heureuse de passer ma vie avec un aussi grand homme que le Connétable; mais, puisque nous sommes si cruellement séparés, il faut cacher nos faiblesses, si nous ne pouvons pas les vaincre. Je ne veux pas qu'il me montre une passion que je ne puis plus écouter, sans blesser mon devoir: mais je vous l'avoue, Madame, je ne sçaurois souffrir qu'il la porte ailleurs; je me fais un plaisir malgré moi de régner dans le cœur de cet aimable Prince; & s'il étoit capable de me l'ôter, il manqueroit à ma vie une gloire, qui m'en rendroit les suites pleines d'ennuis & d'amertume. Enfin, qu'il m'aime, qu'il se taise, qu'il souffre comme moi; mais que son cœur me soit fidèle, & ne brûle jamais d'autres feux.

Les étrennes que j'avois envoyées au Connétable ne furent pas les seules qui l'occupèrent; & comme il s'habilloit, on trouva sur sa toilette un petit coffre d'une matière rare qu'il ouvrit, dans lequel il y avoit une chaîne de pierreries d'une grande beauté, & d'un prix si excessif, qu'il ne balançoit pas à croire que ce présent venoit du Roi. Il le prit pour la considérer de plus près; il apperçut dessous une riche boîte de portrait, il l'ouvrit avec quelque émotion; mais qu'il fut épouvanté, quand il reconnut le visage de la Duchesse d'Angoulême! il laissa tomber ce portrait, & frémit d'une si terrible manière, qu'elle ne pouvoit lui présager que des malheurs.

Le Prince fut mille fois tenté de lui renvoyer son présent. Il vint se consulter avec moi, pour sçavoir de quelle maniere je croyois qu'il en devoit user. Enfin, nous convinmes qu'il lui en parleroit; il le fit; en lui disant qu'apparemment on s'étoit mépris en lui envoyant une chose si magnifique, & qu'il avoit pourtant reçue avec un profond respect. La Duchesse, que sa première démarche avoit rendue hardie, acheva de se découvrir; & lui parla ouvertement de sa passion. Elle avoit compris que tout ce qu'elle avoit fait jusques-là, n'avoit servi qu'à amuser son cœur sans le contenter. Elle vouloit plus de solidité dans ses desseins, & sçavoir si ses desirs pourroient être pleinement satisfaits. Le Prince répondit à cette attaque avec un si grand désordre d'esprit, qu'elle se flatta que son trouble venoit de la condescendance qu'il avoit pour ce qu'elle souhaitoit. Le Roi les interrompit; & comme elle étoit dans un contentement qui naissoit de ses espérances, elle parla à son fils de ses desseins, & obtint aisément son aveu pour épouser le Connétable. Ce ne fut bientôt plus un secret; le bruit s'en répandit sourdement; tout le monde se disoit cette grande nouvelle à l'oreille, & nous l'apprîmes comme les autres.

Madame d'Angoulême choisit Bonivet pour être son agent d'amour auprès du Connétable, & elle choisit mal; l'Amiral de Bonivet étoit la personne la moins propre pour la négociation de son mariage. Il se piquoit d'être l'homme du monde le mieux fait. Il brûloit d'envie contre le Duc de Bourbon, voyant bien malgré son amour-propre, que ce Prince avoit toute sorte d'avantages sur lui.

Il avoit connu l'amour que le Connétable avoit pour la Duchesse d'Alençon; il se doutoit bien que son beau-pere lui ôteroit tout accès

auprès d'elle, & le prendroit d'une hauteur où le Roi ne s'étoit point porté, parce que l'Amiral étoit son favori, & qu'il excusoit facilement tout ce que l'amour faisoit faire. Ces raisons jointes à celles que la jalousie d'ambition lui causoit encore, obligerent Bonivet à servir mal la mère du Roi. Il tourna sa commission en plaisanterie auprès du Duc de Bourbon, & l'un & l'autre ne firent que rire de la folie de la Duchesse d'Angoulême. Elle reçut enfin dans toute son amertume la réponse du refus du Connétable. Que ne pense point en cet état une femme fière, belle encore, impérieuse, vaine, sortie d'un sang auguste, & mère du plus grand Roi de la Terre ? Sa fureur ne trouva point de modération ; elle voulut dans ses premiers mouvemens perdre le Connétable, & exhala tout son déplaisir auprès du Chancelier du Prat, qui l'adoucit un peu, en lui faisant espérer qu'elle pourroit encore réduire le Connétable à sa volonté, qu'il pourroit l'épouser par intérêt, puisqu'elle étoit la plus proche héritière de feue sa femme, qu'il en auroit la succession, en donnant atteinte au contrat de mariage du Connétable, & à l'ancienne substitution de la Maison de Bourbon.

Pleine de cette espérance, elle intenta le procès, & le poursuivit : le Prince le perdit, & se trouva par-là privé de tous ses biens. La Reine, qui l'estimoit infiniment, pensa à réparer son infortune, en lui faisant épouser la Princesse sa sœur : elle lui en parla, mais Madame Renée s'excusa sur l'amitié & la familiarité qu'elle avoit toujours eue avec ce Prince, qui faisoient qu'elle ne pouvoit s'accoutumer à le regarder comme un mari. Cette généreuse personne, qui sçavoit son attachement pour la Duchesse d'Alençon, se seroit volontairement exposée au ressentiment de la Reine, & à toute sorte de rigueur, plutôt que de procurer en-

core du chagrin au plus-fidèle & au plus malheureux Amant de la Terre.

Il se passa un très-long temps pendant le cours de ce malheureux procès, où la mere du Roi tourmenta le Connétable de toutes les manieres; car si elle faisoit paroître contre lui en public la haine la plus immodérée, elle lui faisoit faire en secret les plus vives recherches dont elle pût user; & elle l'accabloit également par les effets de sa rage, & par ceux de sa douceur.

Comme ce qui paroïssoit au dehors n'étoit que des marques d'inimitié, le Duc n'alloit point chez elle: ce qu'il y avoit de plus rude pour lui, il n'alloit point aussi chez la Duchesse d'Alençon, & il s'osoit plus lui parler, au-moins devant le monde. Cette judicieuse Princesse avoit bien compris à quelques paroles piquantes que sa mere lui avoit dites, qu'elle sçavoit l'amour que l'infortuné Connétable avoit pour elle. Si bien que Madame d'Alençon n'avoit gardé de l'aller encore aggraver, en ne paroissant pas toute entiere de son côté dans ce malheureux procès, & en n'observant pas une conduite sérieuse pour le Duc de Bourbon.

Enfin, il perdit ce procès avec un chagrin terrible, moins pour se trouver par-là dépouillé d'une si riche succession; que par tous les sujets qu'il eut de se plaindre. Il conçut une horreur insurmontable pour la Duchesse d'Angoulême, & la traita en toute rencontre avec une hauteur & un mépris qui le vengea, & qu'elle sentit vivement jusqu'à dans le fond de son cœur. Cependant, l'issue de cette affaire qui tenoit toute l'Europe attentive, fut bientôt apprise par-tout. L'Empereur en prétendit tirer du profit, & medita dès lors d'attirer à lui le Connétable. Pour cet effet il donna ses instructions au Comte de Reux, & l'envoya en France incognito pour par-

ler au Connétable. Il arriva, & trouva bientôt moyen de l'entretenir en secret. D'abord la vertu du Duc de Bourbon s'effaroucha des propositions qu'on lui faisoit. Infidèle à son Roi, rebelle à sa Patrie. Ces noms monstrueux ne se présenterent à son esprit que pour l'épouvanter. Il les repoussa avec tout son courage, & ne se laissa point éblouir par les offres éclatantes que l'Empereur lui faisoit faire : mais le Comte de Rœux, qui étoit l'esprit le plus délié & le plus fin de toutes les Espagnes, & capable en un mot d'une si délicate négociation, ne se rebuta pas ; & à diverses reprises il sut si bien prendre son temps dans ceux où le Duc avoit des sujets sanglans de mécontentement, ou de la part du Roi sur les fonctions de sa Charge, ou de la part de la Duchesse d'Angoulême, qu'enfin il l'ébranla, & sa grande ame eut le sort des ames ordinaires. Elle se troubla, elle s'affoiblit, & fit une chute funeste en le rendant capable d'écouter les propositions qu'on lui faisoit. Tout lui paroissoit affreux dans son pays, tout s'en chassoit, & tout lui étoit favorable par les endroits qu'on lui montrait. Il ne voyoit qu'une fortune riante, & un chemin agréable, qui le conduisant à la Royauté le menoit à une pleine vengeance.

L'Amiral même, tout inférieur qu'il lui étoit par tous les endroits, le chagrina en deux ou trois rencontres. Il l'en punit hautement par des manières convenables à sa naissance, & qui firent sentir vivement à Bonivet la distance qu'il y avoit de lui à un Prince du Sang, de la fierté & du courage dont étoit le Duc de Bourbon.

Le Roi, malgré l'amitié qu'il avoit pour son favori, conservoit de grands égards pour le Connétable. Il avoit dans le fond de son cœur une parfaite estime pour lui, & une inclination que la suite même n'a pas tout-à-fait éteinte ; il vivoit donc

core du chagrin au plus fidele & au plus malheureux Amant de la Terre.

Il se passa un très-long temps pendant le cours de ce malheureux procès, où la mere du Roi tourmenta le Connétable de toutes les manieres; car si elle faisoit paroître contre lui en public la haine la plus immodérée, elle lui faisoit faire en secret les plus vives recherches dont elle pût user; & elle l'accabloit également par les effets de sa rage, & par ceux de sa douceur.

Comme ce qui paroïssoit au dehors n'étoit que des marques d'inimitié, le Duc n'alloit point chez elle: ce qu'il y avoit de plus rude pour lui, il n'alloit point aussi chez la Duchesse d'Alençon, & il s'osolt plus lui parler, au-moins devant le monde. Cette judicieuse Princesse avoit bien compris à quelques paroles piquantes que sa mere lui avoit dites, qu'elle sçavoit l'amour que l'infortuné Connétable avoit pour elle. Si bien que Madame d'Alençon n'avoit gardé de l'aller encore aler, en ne paroissant pas toute entiere de son côté dans ce malheureux procès, & en n'observant pas une conduite sérieuse pour le Duc de Bourbon.

Enfin, il perdit ce procès avec un chagrin terrible, moins pour se trouver par-là dépouillé d'une si riche succession; que par tous les sujets qu'il eut de se plaindre. Il conçut une horreur insurmontable pour la Duchesse d'Angoulême, & la traita en toute rencontre avec une hauteur & un mépris qui le vengea, & qu'elle sentit vivement jusques dans le fond de son cœur. Cependant, l'issue de cette affaire qui tenoit toute l'Europe attentive, fut bientôt apprise par-tout. L'Empereur en prétendit tirer du profit, & medita dès lors d'attirer à lui le Connétable. Pour cet effet il donna ses instructions au Comte de Reux, & l'envoya en France incognito pour par-

ler au Connétable. Il arriva, & trouva bientôt moyen de l'entretenir en secret. D'abord la vertu du Duc de Bourbon s'effaroucha des propositions qu'on lui faisoit. Infidèle à son Roi, rebelle à sa Patrie. Ces noms monstrueux ne se présenterent à son esprit que pour l'épouvanter. Il les repoussa avec tout son courage, & ne se laissa point éblouir par les offres éclatantes que l'Empereur lui faisoit faire : mais le Comte de Rœux, qui étoit l'esprit le plus délié & le plus fin de toutes les Espagnes, & capable en un mot d'une si délicate négociation, ne se rebuta pas ; & à diverses reprises il sut si bien prendre son temps dans ceux où le Duc avoit des sujets sanglans de mécontentement, ou de la part du Roi sur les fonctions de sa Charge, ou de la part de la Duchesse d'Angoulême, qu'enfin il l'ébranla, & sa grande ame eut le sort des ames ordinaires. Elle se troubla, elle s'affoiblit, & fit une chute funeste en le rendant capable d'écouter les propositions qu'on lui faisoit. Tout lui paroissoit affreux dans son pays, tout en chassoit, & tout lui étoit favorable par les endroits qu'on lui montrait. Il ne voyoit qu'une fortune riante, & un chemin agréable, qui le conduisant à la Royauté le menoit à une pleine vengeance.

L'Amiral même, tout inférieur qu'il lui étoit par tous les endroits, le chagrina en deux ou trois rencontres. Il l'en punit hautement par des manières convenables à sa naissance, & qui firent sentir vivement à Bonivet la distance qu'il y avoit de lui à un Prince du Sang, de la fierté & du courage dont étoit le Duc de Bourbon.

Le Roi, malgré l'amitié qu'il avoit pour son favori, conservoit de grands égards pour le Connétable. Il avoit dans le fond de son cœur une parfaite estime pour lui, & une inclination que la suite même n'a pas tout-à-fait éteinte ; il vivoit donc

très-agréablement avec lui, malgré tout ce qui s'étoit passé avec sa mere, & n'avoit point changé à son égard ses manieres libres & familières.

Ces bontés du Roi balançoient quelquefois les desseins du Connétable, aussi bien que la vue de la Princesse, qu'il ne pouvoit se résoudre à perdre pour jamais. Il avoit des retours de vertu, qui le faisoient revenir à son devoir; mais les souvenirs de l'injure & de l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faites dans la perte de son procès, & la haine qu'il avoit pour Madame d'Angoulême, le replongoient dans ses résolutions criminelles, tellement qu'il avoit une gêne d'esprit à laquelle rien ne pouvoit égaler. Il ne vouloit point me confier ce dangereux secret; mais il me pria de lui faire parler en particulier à la Duchesse d'Alençon, à qui il avoit résolu d'ouvrir son cœur, & de lui dire tout ce que l'Empereur lui faisoit offrir; & s'il l'eût fait, les malheurs qui sont arrivés à la France n'auroient jamais été. Mais les destinées sont inévitables, & la Princesse, par une prudence qui l'a trompée, refusa cet entretien qu'il desiroit si passionnément. Elle sçavoit que depuis toutes ses malheureuses affaires elle étoit incessamment éplée par sa mere aussi bien que le Connétable; elle craignoit l'éclat terrible de cette conversation, qui seroit indubitablement sçue de la Duchesse: de sorte que le Duc de Bourbon, encore irrésolu dans son entreprise, n'espéroit plus de parler à la Princesse, quand le sort lui en présenta une occasion.

Un matin que le Roi & la Princesse sa sœur se parloient à leur ordinaire de quelques affaires dont ils décidoient toujours ensemble, ils convinrent qu'ils les achèveront l'après-dinée, de sorte que quand la Reine fut rentrée dans son cabinet après son dîner, où Madame d'Alençon fut quel-

que

que temps avec elle, elle alla à l'appartement du Roi, laissa sa suite dans sa chambre, & se trouva seule dans un petit passage qui conduisoit au cabinet du Roi, dont les entrées lui étoient libres à toutes les heures. Elle l'ouvrit donc & y entra; elle chercha le Roi son frere, elle ne le trouva pas, elle ne vit que le Connétable, mais de quelle maniere ? voici ce qu'il est nécessaire de sçavoir.

Il étoit assis sur une chaise, la tête un peu renversée, regardant un grand portrait de la Duchesse d'Alençon, qui étoit vis-à-vis de lui. Il s'appuyoit sur une table ayant dans la main un petit portrait de cette jeune Princesse, & l'on eût jugé par son action qu'il n'en pouvoit assez avoir devant ses yeux. Dans l'autre main il tenoit un mouchoir, dont il sembloit qu'il eût dessein d'essuyer quelques larmes qui couloient lentement sur ses joues. La Princesse recula quelques pas, en ne voyant que lui; &, attendrie de l'état où elle le trouvoit, elle demeura suspendue, & baissa les yeux, émue sans-doute par un objet si peu attendu. Le Prince fit un cri de joye en l'apercevant; & la voyant seule, & ne considérant que son amour, il courut les bras ouverts vers elle, se jeta à ses genoux, & les lui embrassa avec une action si passionnée & si naturelle, qu'il n'y a point de cœur qu'il n'eût touché. Il fut quelque temps sans parler, & prenant ensuite la parole tout hors de lui: Quel bonheur, lui dit-il, Madame! Je pourrai donc vous entretenir un moment sans témoins: souffrez-le je vous en conjure; il y va de ma vie, il y va de plus que de ma vie. Seigneur, lui dit-elle, laissez-moi. Où est le Roi? Le Roi, reprit-il, vient de passer chez la Comtesse de Châteaubriant, il m'a commandé de l'attendre une demie-heure. Accordez-moi ce temps, Madame. Je ne le puis,

reprit Madame d'Alençon. Sçavez-vous ce que j'ai à vous dire ? continua-t-il ; je ne vous parlerai point de cet amour que vous rendez si malheureux, & dont je sens toute la violence avec plus de soumission & plus de constance qu'un autre cœur n'est capable de la ressentir. J'ai à vous faire voir des crimes prêts à se commettre, des trahisons, des perfidies, des choses énormes, que vous seule pouvez empêcher. Eh bien, dit la Duchesse un peu interdite, venez chez la Comtesse de Châteaubriant, je vous écouterai-là. Ah ! je ne puis parler qu'ici, repliqua le Prince, en lui serrant les genoux plus fortement que jamais. Ecoutez-moi, ma chere Princesse ; laissez-moi encore un moment jouir de l'unique bonheur que j'ai eu en toute ma vie : & comme elle faisoit des efforts pour se démêler de ses bras, & qu'elle étoit un peu penchée vers lui, la porte du cabinet s'ouvrit, & ce fut la Duchesse d'Angoulême qui entra, & qui les surprit de cette sorte. Quelle vue ! quel aspect ! Elle demeura consternée, elle pâlit, elle trembla, & une fureur soudaine prenant la place de ses timides mouvemens, son visage parut d'abord tout en feu ; & l'audace revenant dans son action & dans le ton de sa voix : Je vous interromps, leur dit-elle dans des transports qui ont choisi un lieu commode pour éclater dans toutes leurs douceurs ; & voyant encore le portrait de sa fille dans la main du Connétable, cette vue augmentant sa rage, & lui faisant tout-à-fait perdre la raison, Perfide, lui dit-elle, voilà donc le sujet qui t'a fait refuser toute cette grandeur à laquelle j'avois voulu t'élever ! Content des faveurs de la fille, tu rebutois celles de la mere ; & refusant d'entrer dans l'alliance de ton Roi, tu deshonorais sa famille par ce honteux commerce où je te suspens. Ah ! s'écrierent en même temps le Prince

ce & la Princesse avec impétuosité. Ah! Madame, continua le Duc de Bourbon, ces abominations sont bien dignes d'être conçues par un cœur comme le vôtre, & d'être prononcées par une personne comme vous. Taisez-vous insolent, lui dit la Princesse emportée. Je saurai bien vous mettre à la raison, en punissant l'indigne objet des mépris qu'on m'a fait souffrir. Le Connétable pâlit à son tour à ces redoutables paroles, mais ce fut pour l'innocente Princesse, qui, s'armant enfin de toute cette héroïque hardiesse que la vraie vertu inspire, Madame, dit-elle à sa mere, les apparences sont souvent trompeuses: je ne nierai point que vous n'ayez lieu de prendre des soupçons, qui ne me sont pas avantageux, mais j'ose dire que vous les poussez trop loin. Le Ciel sçait si je mérite le traitement que vous me faites; je me justifierai dans un temps où votre bonté daignera m'écouter, je me retire; & vous Prince, dit-elle en se tournant vers lui, songez que c'est ma mere. Elle fit une profonde révérence à la Duchesse, & s'en alla: ces derniers mots, qui étoient propres à modérer l'emportement du Prince, redoublèrent celui de Madame d'Angoulême, elle en sentit tout le poids. Ce fut un trait perçant lancé au milieu de son cœur. Elle connut le pouvoir que la Princesse croyoit avoir sur le Duc de Bourbon, elle voyoit éclaircies toutes les vérités qu'elle craignoit. Qu'elle souffrit! & à sa violence près, elle étoit assez à plaindre dans ce qu'elle croyoit avoir vu.

Que ne dit-elle point d'injurieux contre sa fille, & d'outrageant contre le Connétable! Mais, se souvenant des derniers ordres de la Duchesse d'Alençon, il voulut lui parler avec douceur, & il lui dit sincèrement comment cette aventure venoit de se passer, & comment elle étoit arrivée par hazard. Cette maniere la ramena en

effet, mais ce fut pour la rejeter dans une honteuse poursuite de ses premiers desseins. Le Prince les rebuta avec dédain, elle se renflamma de colere. Un peu après elle reprit un caractère de douceur. Il lui avoua qu'il almoit la Princesse, & lui dit, avec un chagrin capable de la persuader, l'infortune de son amour, & les rigueurs continuelles qu'elle y apportoit. Cet aveu ne servit qu'à l'aigrir davantage; & elle étoit si troublée, que changeant de moment à autre, tantôt elle se servoit des paroles les plus passionnées que l'amour peut inspirer, & tantôt elle disoit des choses si terribles, que la haine la plus véhémente n'a rien de si demesuré. Ainsi sa raison démontée lui faisoit jouer toutes sortes de personnalités, & cette déplorable Princesse étoit l'affreux jouët de toutes les passions.

Tandis qu'elle continuoît à l'accabler de reproches & de tendresse, de promesses & de menaces, son illustre fille étoit allée chez la Comtesse de Châteaubriant, & elle avoit dit au Roi ce qui se passoit dans son cabinet, le priant de s'y rendre promptement : il le fit pour obliger sa sœur, & pour finir une scene si desagréable. Il eut tant de confusion du désordre où il trouva sa mere, qu'il ne put s'empêcher de dire quelques duretés au Connétable, qui, le regardant fièrement, ne lui fit aucune réponse, & sortit de ce lieu fatal, bien résolu de n'y rentrer de sa vie, & d'exécuter en toute maniere les funestes résolutions qu'on tâchoit de lui inspirer depuis si long-temps.

Madame d'Angoulême, ne pouvant contenir sa rage & sa douleur, eut encore l'aveuglement de choisir l'Amiral pour son confident. Elle lui fit part de ce qu'elle avoit cru voir d'intelligence criminelle entre sa fille & le Connétable, afin de l'intéresser à observer leurs actions, & à l'obliger pareillement à lui en rendre compte : elle ne songeoit

geoit pas dans sa colere à ses retours de douceur, & elle animoit contre ce Prince le plus grand ennemi qu'il eût.

Bonivet apprit ce que lui dit la Duchesse avec des transports peu respectueux, & dans lesquels il ne la ménagea point sur les égards qu'il devoit avoir pour la plus vertueuse Princesse du monde qui étoit sa fille, & la sœur de son Roi. Il lui promit qu'il la feroit si bien observer, & le Connétable aussi, qu'il ne leur seroit pas possible de se voir ni de se parler sans qu'il le sçût. En effet il mit tous ses espions en campagne, & la Princesse ne faisoit aucun pas qu'il n'en fût instruit. Cependant le Connétable, sur le point de prendre une résolution déterminée, voulut faire entendre à la Duchesse d'Alençon, qu'il alloit lui dire adieu, pour bien long-temps au-moins, si ce n'étoit pour toujours. Il ne vouloit plus lui dire, comme autrefois, son projet, car il avoit résolu de l'exécuter; il n'étoit plus temps de s'en dédire. Il se doutoit bien que si elle le sçavoit, elle l'en empêcheroit; mais il vouloit lui parler une fois en sa vie en liberté avant de la quitter; dans ce dessein, il n'employa le temps qu'il resta encore, qu'à me tourmenter, & à prier la Princesse Renée de lui procurer un entretien particulier. Il ne nous auroit pas été possible d'y réussir, si la Cour ne fût venue faire un petit tour ici, où la liberté de la campagne nous fut plus commode qu'à Paris. La Princesse n'y voulut pourtant consentir, qu'à condition que Madame Renée & moi y serions toujours présentes; afin que si cette entrevue venoit à être sçue, comme elle le craignoit, il n'y parût pas un mystere criminel. Elle voilà donc résolue à recevoir les adieux de ce Prince infortuné, dont elle approuvoit assez la retraite pour quelque temps; car elle étoit bien é-

loignée d'imaginer l'horrible dessein qu'il avoit conçu.

Les Princesses lui firent sçavoir par moi, qu'il se trouva dans le Pavillon de la Forêt: c'est le même où j'ai appris que vous aviez passé le reste de la nuit que le brave Lautrec vous rencontra. Cependant elles firent plusieurs tours de promenade; ayant laissé leurs Dames & leurs filles, elles entrèrent seulement avec moi dans le salon, où elles trouverent le Connétable. Il étoit triste comme un Amant qui va quitter pour toujours sa Maîtresse. Il s'avança vers elle avec beaucoup de mélancolie dans les yeux. Je vous fais bien obligé, Madame, lui dit-il, de ce que tout hâs & tout persécuté que je suis dans cette Cour, j'ai permission de prendre congé de vous. Je n'attendois que cet honneur, Madame, pour partir: je partirai demain, & j'irai, que sçai-je où? peut-être au bout du Monde. Je ne sçai, Madame, si en croyant que je ne vous verrai de ma vie, je puis parler dans ces derniers momens d'un amour infortuné, qu'il y a si long-temps que vous condamnez au silence: je me suis tû, & je me taisois encore avec la même soumission, si je n'avois cru que ces dernières & innocentes marques d'une passion si véritable & si respectueuse ne pourroient offenser votre vertu. Hélas! Madame, je crains mon désespoir; où ne va-t-il pas me porter? Il se tint en cet endroit, & attacha ses yeux avec beaucoup de trouble & d'ampour sur le visage de la Princesse, qui s'attendrissoit, & qui laissa tomber quelques larmes. Elles furent incessamment suivies de celles du Duc, & le silence fut long. Enfin, se faisant une entière violence. Je voudrois expirer à vos yeux, reprit-il, & je suis un lâche de ne mourir pas une fois en ma vie de gloire & de plaisir, puisque je ne l'ai point fait

fait toutes les fois que je l'ai dû faire de chagrin & de douleur. Juste Dieu ! s'écria-t-il, joignant les mains, & les élevant à ses yeux en baissant la tête. Que vois-je ? Il se tût encore, & aucun de nous ne put parler. Fortune, s'écria-t-il enfin, je te défie de m'accabler plus durement. Tous tes traits sont impuissans, je ne puis recevoir que ceux qui partent des beaux yeux de ma chère Princesse. Cependant je vous quitte, reprit-il avec un profond soupir, & je ne sais quand je vous reverrai. M'oubliez-vous, Madame ? vous rangerez-vous du parti de mes ennemis ? ne sera-t-il permis de croire que vous vous souviendrez avec plus de pitié que de colère des sentimens que j'ose avoir pour vous ? Qu'ils sont tendres, continua-t-il, qu'ils sont passionnés ! qu'ils sont sincères & respectueux ! Laissez-moi parler, Madame, je ne blesse point votre gloire. C'est peut-être la dernière fois que je vous verrai.

On ne s'opposoit point à ce que disoit ce misérable Prince, & il eut pu parler encore longtemps. La Duchesse d'Alençon cherchoit des termes qui ne laissent pas trop voir sa tendresse, & qui n'affligeassent pas aussi le Connétable encore plus qu'il ne l'étoit. Elle alloit s'expliquer, quand nous fûmes tous bien étonnés de voir entrer l'Amiral avec une hardiesse dont il étoit seul capable. La Princesse Renée & moi nous pâmes très-affaiblis de son procédé. Le Duc eut envie de lui commander de sortir, & par la force de ses regards nous jugeâmes qu'il alloit lui dire quelque chose de désagréable. Mais la sage Princesse, à qui un moment suffisoit dans les plus grandes occasions pour prendre les seuls partis raisonnables, remettant le calme dans ses yeux, s'avança vers l'Amiral avec un air de majesté capable de faire trembler le plus téméraire. Bon-

Bonivet, lui dit-elle, vos espions vous ont bien servi. Il est vrai, j'ai voulu recevoir les adieux du Prince qui part demain. Je ne prétens pas m'en cacher; il m'a dit tout ce qu'il a voulu me dire, mais, je ne lui ai pas encore parlé. Je suis bien-aïse que ce soit devant vous, & je vous assure même que ce sera avec moins de contrainte. Seigneur, dit-elle, en se tournant vers le Comte, je ne puis assez vous dire que j'ai été sensible à tous les chagrins que vous avez eu. Que je souhaite que votre fortune devienne meilleure. Que je me souviendrai toujours avec plaisir de votre vertu, & que si mon estime étoit nécessaire au bonheur de votre vie, vous seriez l'homme du monde le plus heureux; parce que rien n'a pu l'égaliser. Adieu Prince, continua-t-elle, en se faisant un grand effort pour demeurer maîtresse d'elle-même. Adieu, souvenez-vous quelquefois de nous. Elle lui tendit la main en disant cela; le Prince la prit avec autant d'amour que de respect, & la baisa d'une manière passionnée. Après quoi, Madame Renée & moi l'embrassâmes, & lui dîmes ce que nous pûmes: mais notre trouble s'expliquoit bien mieux que nos paroles.

Je vous dirai, que pendant tout ce que je viens de vous représenter, l'Amiral étoit demeuré, malgré son audace naturelle, dans une confusion que je ne puis exprimer. Il ne s'étoit point attendu à l'air ni aux paroles de la Princesse, qui l'avoient si fort déconcerté, que c'étoit une chose pitoyable de le voir ainsi.

Quand nous eûmes fait nos adieux au Prince, la Duchesse d'Alençon nous prit sous les bras, Madame Renée & moi, & marcha vers la porte; mais, avant de sortir, voyant qu'elle laissoit le Duc de Bourbon & l'Amiral ensemble, elle recula d'un pas, & se tournant vers ce dernier: Bonivet, lui dit-elle, je vous prie d'aller dire à Madame la

Sé-

Sénéchal de me venir parler. L'Amiral en passant lui fit une profonde révérence, elle le suivit en faisant encore un signe de tête au Duc de Bourbon.

Ce Prince se crut moins malheureux qu'il ne l'avoit été de sa vie, & quand il faisoit réflexion aux paroles que la Princesse avoit dites devant l'Amiral, il y trouvoit un charme jusqu'alors inconnu à son cœur. La retenue & la vertu de Madame d'Alençon qui alloient jusqu'à la plus grande sévérité, ne lui avoient jamais rien laissé dire de semblable; & ces paroles si simples & si ordinaires dans le commun usage de la civilité, devenoient d'un prix infini pour le Connétable prononcées de la bouche de cette Princesse. Il alla dès le soir même prendre congé du Roi, qui ne s'opposa point à son départ, n'étant pas fâché qu'il subsistât quelque temps à cause des violences continuelles de sa mere, qui causeient tous les jours quelque nouvel éclat.

Cette Princesse sentit vivement ce départ; elle aimoit encore mieux le voir ingrat, que de ne le point voir du tout. La douleur qu'elle en ressentoit, se répandit avec tant d'aigreur sur la Duchesse d'Alençon, que toute la Cour en murmuroit. Le Duc d'Alençon même, qui connoissoit la vertu de sa femme, eut quelques paroles piquantes avec sa belle-mere sur la persécution qu'elle lui faisoit; le Roi aussi lui en parla avec chagrin. La Duchesse d'Alençon, toujours prudente & respectueuse, jugea à propos de s'absenter aussi, jusqu'à ce que la fureur de sa mere fût apaisée. Elle le fit trouver bon à son mari & au Roi; elle choisit une parfaitement belle maison à une distance assez éloignée de Paris, afin que les visites ne l'importunassent point. Bien des Dames s'empresserent pour la suivre; & si elle eût voulu, la Cour eût été bientôt déserte par

le nombre de celles qui vouloient grossir la suite. Elle les remercia avec cet air charmant qui lui gagnait si bien les cœurs. Elle pria le Comte de Sancerre de trouver bon que je l'accompagnasse; il y consentit par d'extrême complaisance qu'il avoit pour moi, & nous fîmes enfin notre voyage qui ne laissa pas d'être long. Il dura près de quatre mois. Pendant ce temps la Reine vint trois fois voir la Princesse: Madame Renée y vint trois fois, & y demeura huit jours chaque fois. Le Roi y venoit très-souvent: je puis dire que quoique nous fussions allés toutes, je ne me suis jamais moins ennuyée; car, comme le Duc d'Alençon n'y étoit pas, nous n'avions aucune contrainte; & l'hôteur & l'esprit de la Princesse & des charmes qui faisoient mon unique satisfaction.

Quoiqu'elle ne fût pas bien gaye, elle ne laissoit pas de se divertir dans ce beau désert. La maison de la Duchesse étoit grande, & composée de femmes très-aimables, & de très-honnêtes gens. Il y avoit tous les jours des musiques charmantes. Le fameux Goudimel les conduisoit. Comme toutes ces personnes savoient chanter & jouer de divers instrumens, elle avoit destiné un grand cabinet à côté de sa chambre, où presque à toutes les heures du jour il y avoit quelque agréable symphonie. Souvent ces airs si tendres nous faisoient ressouvenir & des temps & des lieux où nous les avions entendus. Rien ne rappelloit plus les choses qui se sont passées. Hélas! me disoit-elle quelquefois, j'ai dansé cela avec le Comte de Sancerre une autre fois il m'a appris cette chanson. Vous souvenez-vous, poursuivait-elle, de la nuit où j'étois si parée à cette fête, où le hasard fit que ce Prince eût les mêmes couleurs que moi. Mais tout seroit malgré elle & lui ramener mille choses dans l'esprit qui n'étoient pas des souvenirs si agréables à ce pauvre Prince.

Un jour que j'étois occupé à parler de quelques affaires avec un homme que le Comte de Sancerre m'avoit envoyé, la Princesse passa dans son cabinet dans le dessein de lire. Elle lut en effet, & la musique qui étoit tout auprès ne la détourna pas d'abord; mais, comme elle l'aima avec une passion extrême, insensiblement elle ne sut plus ce qu'elle lisoit, elle ne tourna plus les feuillets de son livre, & elle rêva sans s'apercevoir elle-même qu'elle rêvoit. Des airs admirables de violons que toutes sortes d'instrumens jouoient, mêlés à la douceur des voix, la firent revenir à elle. Elle se leva, & s'assit sur un petit lit de repos le dos renversé & appuyé sur des carreaux; tous ces divers sons l'attachèrent profondément. Elle entendit enfin les airs du ballet des Satires: ils l'agiterent, & lui rappellerent de doux souvenirs.

La musique a cela de propre, qu'elle émeut aisément l'âme, & y va pour ainsi dire réveiller toutes les passions. La tendresse semble lui être assujettie. La Princesse l'éprouva, elle se sentit attendrie: l'image du Connétable vint remplir toute l'étendue de son cœur. Elle se souvint de son amour & de ses malheurs. Enfin, que ne pensa-t-elle point? Elle changea de situation, & baissant son corps elle appuya ses deux mains sur son visage.

En cet état il fut en un moment tout couvert de larmes, qu'il lui fut impossible de pouvoir retenir; elle leur laissa un libre cours, & revenant tout d'un coup à elle-même, sa foiblesse l'épouvanta, elle leva les yeux au Ciel en la déplorant; & sortant brusquement elle descendit un perron qui donnoit dans un parterre; elle le traversa en courant, & s'enfonçant dans un grand Bois, elle eut par cette fuite éviter ce qu'elle avoit trop fortement dans le cœur. Elle avoit beau fuir l'in-

112 HISTOIRE DE LA REINE

L'infortunée Princesse, elle portoit avec elle ce qu'elle croyoit fuir : sa course précipitée ne s'arrêta que quand elle fut hors d'haleine, & que de lassitude elle se laissa aller sur l'herbe ; elle s'y coucha tristement en étendant ses beaux bras ; elle reposa son corps accablé ; mais elle sentit bien qu'elle ne donnoit aucune treve aux peines de l'esprit : honteuse d'un état dont elle ne se rendoit pas absolument la maîtresse, elle en soupira de regret. Elle rappella toute sa raison, & voulut lui redonner le même empire auquel son ame s'étoit si souvent soumise.

Mais quoi ! on a des jours de foiblesse où le plus fort ne sçauroit résister ; elle l'éprouva, ses pleurs recommencerent à couler avec plus de violence, & je la trouvai en cet état. Ayant été avertie du lieu où elle étoit, par ses filles qui l'avoient vue de loin, & qui ne s'en étoient pas approchées par respect : Qu'avez-vous, lui dis-je, ma belle Princesse ? effrayée de la trouver ainsi, & m'asséyant à terre auprès d'elle : Qu'avez-vous, Madame ? Avez-vous reçu des nouvelles du Roi qui vous affligent ? Non, reprit-elle, c'est moi-même qui me réduis ainsi avec une bassesse extrême. Une idée cruelle du Connétable, & plus persécutante que jamais, est venue me jeter dans ce désordre où vous me voyez. Enfin, je suis plus foible que je ne l'ai jamais été. Gourmandez ma foiblesse, ma chere Comtesse, ne m'épargnez pas, faites-moi honte, je suis outré de confusion contre moi-même. Hélas ! lui dis-je, je suis bien plus étonnée, quand je vois qu'avec une si opiniâtre persévérance vous avez résisté à l'amour si fidele & si désintéressé du plus aimable de tous les hommes. Car enfin, si vous avez été sensible à un mérite si éclatant, il n'en a pas été pour cela plus heureux, & vous n'en avez pas moins souffert. Depuis quel temps, bon Dieu, vivez-vous dans

dans la contrainte, sans jamais vous laisser échapper à rien qui pût flatter sa passion? Vous tyrannisez incessamment la vôtre: qu'il seroit heureux s'il sçavoit seulement que vous avez pensé un moment à lui. J'y pense trop, reprit la Princesse, pour le repos de ma vie: je m'y suis abandonnée aujourd'hui avec une foiblesse que j'ai peine à comprendre moi-même. Vous m'avez quittée. J'ai passé dans mon cabinet, je n'ai pu rien faire, j'ai entendu la musique avec plaisir: elle m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je me suis ressouvenue des danses que j'ai dansées avec le Connétable des airs que nous avons tant chantés, ils m'ont ramené insensiblement à ce même temps. La Fête de Vénus, les Jeux de Flore, la Grotte de Didon, le Ballet des Satires, toute cette délicieuse harmonie est venue renverser & confondre tout ce que j'ai conservé jusqu'ici de raison. Il faut même que je l'aye entièrement perdue, pour vous avouer mes égaremens.

C'est ainsi que la plus sage personne qui ait jamais été, m'avoit des mouvemens si involontaires, tandis que le Prince son Amant n'osa jamais venir se montrer dans sa solitude, tant il étoit soumis & respectueux, sçachant bien qu'il l'offenseroit mortellement; car ayant prévu qu'il pourroit bien former ce dessein, elle m'ordonna de le lui défendre de sa part.

Le Roi, s'ennuyant d'être si long-temps privé de la vue d'une sœur si chère, vint pour la ramener lui-même accompagné de la Princesse Renée; la Duchesse sa mère la reçut avec une froideur un peu radoucie, soit qu'elle voulût complaire au Roi son fils, ou qu'elle eût connu toutes ses injustices.

Madame de Sancerre en étoit en cet endroit de l'Histoire de la Reine, quand Madame de Caumont entra dans le cabinet; elle arrivoit de Paris, & ayant

ayant ſçu que les Princesſes Eſpagnoles étoient à la Cour, elle venoit les voir, ayant fait une grande amitié avec elles durant le voyage de la Duchefſe d'Alençon à Madrid, où elle avoit ſuivi cette Princeſſe. Elles s'embraſſerent avec une grande tendreſſe, & après s'être dit bien des choſes avec cette agréable confuſion qui marque ſi bien le caractère de la véritable joie, Madame de Caumont leur dit que la Reine & la Princeſſe les attendoient pour ſ'aller promener enſemble.

Elles furent toutes quatre les trouver, & monterent avec elle dans une eſpèce de chariot, leurs Dames & leurs filles ſuivirent à cheval, comme c'étoit la coutume.

La Princeſſe Renée demanda aux Eſpagnoles où elles en étoient des aventures de la Reine? Alphonſine prenant la parole, nous étions, dit-elle, à la Maifon de campagne où la Reine s'étoit retirée, & à un endroit qui m'a fait une vive impreſſion par la peinture naturelle qu'a fait la Comteſſe de Sancerre des effets de la Muſique. J'ai cru être à tout ce qu'elle a dit, je me ſuis représenté tout ce que la Reine avoit ſenti, & la Muſique a un ſi grand charme pour moi, que je ne ſaurois l'entendre ſans être transportée hors de moi-même. Vous parlez, reprit la Reine, comme ſi vous n'étiez pas la plus gaye perſonne du monde; & il eſt étonnant qu'une ame qui aime la joie, ſe laiſſe ſi fort toucher à la Muſique. J'aurois bien plutôt cru que la Princeſſe d'Arragon l'auroit aimée. Je l'aime auſſi, Madame, reprit-elle, & avec une telle paſſion que rien n'en peut approcher. Je n'ai rien perdu de ce que Madame de Sancerre nous a dit, & en cet endroit de ſon récit je me ſuis appliquée tous les mouvemens que la Muſique a cauſés. Je ſuis perſuadée, dit la Princeſſe, qu'on l'aime de quelque humeur que l'on ſoit,

DE NAVARRE, I. Partie. 177
soit, une personne gaye peut s'attendrir, & une
personne plus sérieuse ira d'ordinaire jusqu'à la
passion.

Elles n'en purent dire davantage, parce que
toutes les jeunes & belles personnes qui sui-
voient la Reine & la Princesse entourèrent leur
chariot, & la plupart leur parlèrent. Alphonse
les regardoit avec un merveilleux plaisir, & pré-
féroit dans son cœur les coutumes libres de Fran-
ce à celles d'Espagne qui sont toujours contrain-
tes: elle se faisoit nommer tout ce qui lui plai-
soit dans l'un & dans l'autre sexe. Je voudrois bien
sçavoir, Madame, dit-elle à la Princesse Renée,
qui est ce grand homme dont le visage est si
agréable & si riant, qui est sur ce cheval isabel-
le à crin noir, & qui parle à cette jeune person-
ne qui est si belle, mais dont l'air innocent me
fait croire qu'elle n'a pas tant d'esprit que de
beauté. La Reine & celles qui étoient avec elle
firent un éclat de rire aux paroles d'Alphonse.
L'homme dont vous parlez, dit la Princesse Re-
née, s'appelle la Roche du Maine: c'est le plus
galand Courtisan que nous ayons, l'esprit le plus
délié, & le cœur le plus volage; cette jeune fil-
le à qui il parle s'appelle Pleuvant, elle est de-
puis six mois après de moi, & je suis assurée qu'il
lui jure dans ce moment un amour & une fidélité
éternelle. Elle ne me paroît pas trop raffinée non
plus qu'à vous. Je crains qu'il ne lui persuade
tout ce qu'il lui dira.

Madame de Vendôme arriva à cheval avec la
sœur du grand Bâtard de Savoie; & les Princeses
quelque tems après descendirent dans un bel en-
droit de la forêt, & se promenerent à pied. Le
Prince de Melphe prit ce temps-là pour s'approcher
de la Princesse de Salerne. La Reine, qui l'esti-
moit beaucoup, lui donna la main quelque tems,
&

& ensuite prenant Madame de Caumont, elle lui laissa une liberté entière.

Alphonfine fut un peu sérieuse se voyant avec lui, & elle eut une espèce d'embarras qui ne fit point de peine à Caraciol. Il crut voir dans ses beaux yeux quelque langueur qu'il n'y avoit jamais remarquée. Belle Alphonfine, lui dit-il, aurez-vous imaginé quelquefois dans cette dure absence qui nous a trop long-temps séparés, que je mourois d'ennui de ne vous voir pas, que je vous cherchois par toute la Terre; & que toujours plein de mon amour, je vous donnois sans distraction tous les momens de ma vie? Seigneur, reprit la Princesse en rougissant; je crois qu'il n'y a pas trop de mal à vous avouer une partie de ce que vous me dites. Je crois que vous nous avez plaintes & cherchées, & je souhaite que vous-ayez pensé à nous avec quelque sorte d'application: mais, Seigneur, apprenez-moi ce qu'est devenu le Marquis du Guast? Que pensa-t-on chez l'Infante Isabelle quand on ne nous trouva plus? Et pourquoi me paroissez-vous attaché à cette Cour? Madame, reprit le Prince de Melphe, je vais vous apprendre tout ce que vous me demandez, & il me semble que je ne vous l'aurai jamais assez-tôt dit.

Il y avoit déjà quelque temps que l'on vous avoit enlevées, vous & la Princesse d'Arragon, avant que les premiers Gardes de la Maison de l'Empereur en fussent avertis. Quelque passant ayant vu de loin la violence qu'on vous faisoit en vinrent apporter la nouvelle, mais non pas assez-tôt pour y pouvoir remédier. On envoya de tous côtés par l'ordre de l'Empereur, & nous courûmes avec plus de promptitude que les autres, le Marquis du Guast & moi, mais avec aussi peu de succès; & le lendemain n'étant arrivés qu'un peu tard à la cérémonie des Noces de l'Empe-

pereur, il nous en fit mauvais visage, quoiqu'il dût excuser mieux qu'un autre les manquemens que l'amour fait faire, étant, comme vous le sçavez, le plus susceptible de tous les hommes. L'Infante Isabelle fut très-affligée de votre perte; elle en fut touchée en amie, & en Princesse glorieuse aussi, qui sentit vivement l'insolence de l'attentat qu'on avoit osé commettre dans sa Maison. On ne connut que c'étoit le Duc de Nagera, & Dom Sanche de Léve, qui avoient eu cette audace, que quand on ne les vit pas au Mariage de l'Empereur. Il fut extrêmement irrité contre l'un & l'autre. Pescaire étant mort, le Connétable de Bourbon alla remplir sa place dans l'Armée d'Italie, & le Marquis du Guast eut des ordres précis de se rendre auprès de lui. Du Guast me quitta le désespoir dans l'ame de ne sçavoir point où étoit la Princesse d'Arragon, lui & moi avions envoyé par toute l'Europe pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles. Nous nous embrassâmes mille fois en nous séparant; & l'Empereur m'ayant encore proposé de lui remettre entre les mains l'Abruzze, parce qu'il ne lui manquoit presque que cette Province pour être maître de tout le Royaume de Naples, je le refusai; & jugeant qu'il vouloit me faire un mauvais parti, je le quitai & m'en allai en diligence à Naples. J'y trouvai le Prince votre pere outré de votre enlèvement, & piqué aussi contre l'Empereur; je lui communiquai le dessein que j'avois pris de m'établir pour toujours en France, il l'approuva. Vous sçavez, ma Princesse, que j'y avois déjà servi, & que j'y avois pour ainsi dire honoré mes premieres armes. Le Prince de Salerne me commanda de vous épouser en quelque endroit du Monde que je vous trouvasse, & voilà une Lettre, Madame, par où vous connoîtrez ses intentions. La Princesse Alphonsine la prit en rougissant, & la

la lut avec un désordre qui parut sur son beau visage : elle tâcha de se remettre pourtant. Seigneur, dit-elle à Caraciol, les ordres de mon pere sont si précis, que je vois bien que je ne puis lui desobéir sans attirer son indignation : aussi ce n'est pas mon dessein, poursuivit-elle en souriant d'une maniere agréable ; mais, si vous le trouvez bon, quoi qu'il me prescrive, écrivons-lui, Seigneur, que je suis ici, après quoi je ferai sans répugnance ce qu'il continuera de m'ordonner en votre faveur ? C'est reculer mon bonheur que de vous obéir, Madame, reprit le Prince de Melphe ; mais il faut vous satisfaire, dit-il en soupirant. Heureux s'il n'y a point quelque raison funeste qui vous oblige à m'éloigner du bien glorieux que l'on a mis en ma disposition : je vous ai vue froide & insensible pour moi en Espagne, je n'ai jamais connu en vous que le dessein de remplir votre devoir, quand le Prince de Salerne me destina à la gloire d'être votre Epoux. Verrai-je encore la même froideur en France, & ne puis-je me flatter qu'un amour aussi pur, aussi tendre, & aussi fidele que le mien, ait enfin pu toucher votre cœur ? Seigneur, reprit Alphonsine, je dois en effet assez à la persévérance de vos sentimens, pour ne plus devoir me contraindre à vous cacher l'état de mon ame. Je n'ai point été insensible en Espagne, je ne le suis point en France. J'ai estimé votre mérite, je n'ai point haï votre personne, & j'ai chéri votre amour, me trouvant mille fois plus heureuse que je ne puis vous le dire, de ce que le Prince mon pere autorise des sentimens que mon cœur avoit reçus avant ses ordres. Ah ! ma Princesse, s'écria Caraciol, quel mortel eût jamais un sort pareil au mien ! les Dieux même n'ont pas une félicité si parfaite. Eh bien, Seigneur, continuait-elle d'un air gai, je veux vous rendre semblable

aux

aux Dieux, & vous serez heureux si le cœur d'une mortelle suffit pour votre bonheur. Mais dites-moi, je vous prie, que fait le Marquis du Guast? Il est en Italie, reprit le Prince de Melphe, avec le Connétable, comme je vous l'ai déjà dit; & du moment que je vous ai vue, je lui ai dépêché un homme exprès pour l'avertir que vous & la Princesse d'Arragon étiez ici.

Caraciol alloit continuer, & disoit à Alphonse qu'il avoit déjà appris au Roi les engagements où il étoit avec elle, lui ayant montré les Lettres qu'il avoit du Prince de Salerne qui marquoient si bien sa volonté, lorsque son aimable Maîtresse & lui furent abordées par la Princesse Renée & la Princesse d'Arragon. Ils s'entretinrent quelque temps ensemble, & Donna Maria & le Prince de Melphe se séparant un peu, il lui parla de son cher Alphonse, & lui fit une peinture vive de la tendresse de son fidèle Amant.

Dans ce temps-là, la Princesse Renée & la belle Alphonse s'étant jointes à quelques personnes qu'elles virent parler avec tout l'enjouement & toute la liberté qui pouvoient les attirer, elles y portèrent le même esprit. La Roche du Maine brilloit à son ordinaire, & en divertissant les autres, il se divertissoit le premier. Alphonse & lui ne furent pas longtemps à faire connoissance; il lui dit cent galanteries. Elle les reçut à sa mode, qui n'étoit pas éloignée du caractère de l'esprit de celui qui les disoit. Il se forma entr'eux, dès ce moment, une espèce de sympathie d'humeur: ils étoient ensemble comme s'il y eût eu long-temps qu'ils se fussent connus. Ils se dirent de petits secrets, & il fut dans un merveilleux étonnement de voir comment elle lui démêloit déjà les intrigues de la Cour: elle lui dit sa pensée sur
la

la fille du Bâtard de Savoye, qu'on appelloit Villars; elle l'assura que Montmorenci l'aimoit aussi; non pas cela, lui dit-il, Madame, j'ai cru autrefois la moitié de ce que vous dites. Je m'intéressois pour elle, & je craignis que Montmorenci ne l'aimât. Mais c'est un ambitieux, qui ne s'attache qu'à la fortune: si Villars n'avoit pas de si beaux yeux, & qu'elle fût aveugle comme elle, ou qu'elle fît une négociation, ou un traité de politique, peut-être l'aimeroit-il; & pour Villars, c'est une tigresse, qui rebuterait le chasseur le plus déterminé. Alphonse rit à ces paroles; & quoique le Prince Hercule voulût rendre Madame Renée attentive à ce qu'il lui disoit, elle rit aussi, ayant entendu de quelle manière la Roche du Maine s'expliquoit.

Le Roi avoit joint toute cette belle compagnie, & il étoit suivi du Roi de Navarre, & de plusieurs Princes; il donna la main à la Reine sa sœur, & après s'être long-temps promenés, il la mena dans un fort bel endroit de la Forêt, où il avoit fait dresser ses tentes, & où il lui donna un souper magnifique & aux Dames qui étoient avec elle; après quoi il y eut une Musique qui n'empêchoit, ni la conversation, ni la promenade. La nuit étoit belle, & chacun se sépara suivant l'envie qui lui en prit.

La Reine de Navarre & Alphonse s'écartèrent, & se voyant un peu éloignées, elles remarquèrent un homme qui les suivoit pas à pas; elles eurent peur, & retournant brusquement, la Reine appella les premières personnes qu'elle entendit; car quoique la nuit fût agréable, elle étoit obscure, & cet homme au premier accent de la voix de la Reine, avoit quitté la route, & s'étoit enfoncé dans la Forêt. Alphonse
dit

dit à la Reine, qu'elle avoit senti quelque chose d'étrange à l'approche de cet homme; & la Reine lui répondit qu'elle avoit eu une émotion extraordinaire, mais elles parlerent d'autres choses sans plus de réflexion.

La Princesse Renée étoit avec Madame de Sancerre; elles s'étoient un peu éloignées aussi; elles entendirent courir près d'elles, & s'arrêtant derrière un arbre sans parler, elles s'aperçurent qu'on s'arrêtoit aussi, & qu'après quelque silence une personne dit à demi bas, comme répondant à un autre: Non, je ne saurois vivre, & voir tout ce qui devoit faire ma félicité entre les bras d'une autre; & ces personnes se remettant à marcher, leur voix se perdit. Ah! dit la Princesse, quel son de voix a frappé mon oreille; & m'a percé le cœur, reprit Madame de Sancerre avec une agitation épouvantable. Ah! ma Princesse, ne diroit-on pas que c'est la voix du Connétable? Elle-même, reprit Madame Renée, & ces paroles ne lui convenaient que trop: je ne douterois pas que ce ne fût lui-même qui les a prononcées; si contre toutes les apparences il les pouvoit proférer en ce pais-ci. Hélas, poursuivit la Comtesse de Sancerre, je sens un frisson par tout le corps: c'est sans doute le génie de ce malheureux Prince, qui vient se plaindre autour de nous, que j'avons tant aimé. Elles en eussent dit davantage, mais elles se virent aborder par le Roi de Navarre, le Prince Hercule, Dragut, Lautrec, & Saint Severin, qui leur apprirent qu'il y auroit le lendemain Bal, où les Masques seroient reçus. Un peu après, le Roi, la Reine, & leur belle troupe, reprirent le chemin du Château. Chacun se retira & tâcha de prendre un repos que toutes ces différentes personnes n'eurent pas également.

Alphonse passa la nuit en amante satisfaite, sa compagne fut éloignée de goûter un sommeil si tranquille : elle ne pensa qu'au Marquis du Guast, dont l'absence l'inquiétoit ; ses desirs lui faisoient de la peine, & sa peine augmentoit ses desirs.

Dès que les deux Princesses virent la Reine, elles lui témoignèrent une grande envie de savoir le reste de ses aventures ; & quand cette Princesse eut dîné, elle le laissa avec Madame de Sancerre, qui reprit ainsi le fil de son discours.

Suite de l'Histoire de la Reine.

Le Roi, qui vouloit recouvrer le Duché de Milan, méditoit d'en faire la conquête ; il assembla ses Troupes, & manda au Connétable qui les commandoit sous lui, de venir le retrouver : il s'excusa sur une maladie. La mère du Roi empoisonna cette réponse ; & elle fut bientôt après cruellement contente, quand deux amis du Duc de Bourbon le trahirent par un motif de conscience, & découvrirent ses Traités avec l'Empereur.

Et effet, il avoit conclu avec le Comte de Rœux, & il avoit envoyé La Motte des Noyers en Espagne chercher la ratification de Charles-Quint. Toute la Terre a sçu ce fameux Traité, je me contenterai de vous dire, qu'outre les Provinces que le Connétable devoit faire soulever, il devoit être créé Roi de Bourgogne, & joindre à cette Monarchie une grande étendue de pais. Mais un des articles, & qui étoit le principal, fut que le Duc épouserait Eléonor Reine de Portugal, & Sœur de l'Empereur, avec tout l'héritage de la Maison d'Autriche, si l'Empereur n'avoit point d'enfans.

Co

Ce fut le seul article que l'amoureux Bourbon refusa de signer, ne pouvant consentir que cet obstacle le séparât encore plus qu'il ne l'étoit de sa belle Princesse.

Le Comte de Roaix devint, obstiné à lui faire signer cet article, qui, plus que tous les autres, assuroit l'Empereur du Connétable: il résistoit, & il eut plutôt tout rompu, ne pouvant se résoudre à un pareil engagement; mais la Duchesse d'Angoulême le détermina, & fit seule tout son malheur, celui de sa fille, celui du Connétable, & celui de la France. Le Traité de l'Empereur & du Connétable fut signé par les deux personnes qui le trahirent, comme je l'ai dit. Le Roi, qui l'aimoit, & qui l'estimoit véritablement, ne le crut pas d'abord; ensuite il espéra le faire revenir à lui.

Il se résolut de l'aller trouver lui-même à Moulins, tandis que nous prenions la route de Lyon. Il reçut le Roi en criminel embarrassé de sa vue. Le Roi lui fit cent caresses, & sans plus se contraindre, laissant agir sa bonté naturelle, il lui dit qu'il sçavoit les Traités qu'il avoit faits contre lui. Il lui dit comme il les sçavoit, & lui promit de lui pardonner, pourvu qu'il lui avouât tout. Le grand cœur du Connétable souffrit d'une pareille générosité. Il avoua tous ses crimes; il ne s'avisa pas même d'y chercher des excuses; il se fit voir outragé par les injurieux procédés de la mère du Roi, qui l'avoit si injustement dépouillé de tous ses biens. Le Roi lui en promit la restitution après la mort de sa mère, & la valeur, tandis qu'elle vivroit. Le Duc, moins touché de la générosité de ses offres, que de la tendresse qu'il avoit pour celui qui les faisoit, promit d'être fidèle, & de rompre ces Traités, & assura le Roi qu'il l'iroit trouver dès que sa santé le lui permettroit.

Il l'auroit fait, belles Princeses, touché de

ses remords, pénétré des manières si nobles & si franches du Roi, attendri par l'amour qu'il avoit pour la Princesse; tout le déterminoit à rentrer dans son devoir, quand il reçut une Lettre si desobligeante & si injurieuse de la Duchesse d'Angoulême, qu'il oublia tout ce que l'honneur lui dictoit, pour ne se souvenir que de la haine qu'il lui portoit, & pour fuir d'un pays qu'elle habitoit: sur-tout, elle faisoit une raillerie piquante & cruelle sur l'article de la Reine Éléonor; & comme il ne l'avoit pas encore signé, elle en attribuoit le bruit à sa seule vanité, & disoit que l'Empereur & cette Reine n'avoient garde de vouloir d'un rebelle. Elle fondoit cette raison sur tant de mépris, que le cœur superbe & orgueilleux du Connétable ne put les supporter. Dans ce moment il résolut de se venger; le Comte de Rœux fut content; le Connétable signa cet article important, & fut bien-aise par-là de montrer à la Duchesse d'Angoulême & à toute l'Europe, qu'un homme comme lui alloit à tout, & qu'il n'y avoit point d'honneurs si élevés où il n'eût droit de prétendre.

Voilà donc son Traité en état d'être exécuté, & pour cela il se sauva de la manière que toute la Terre a sçu, suivi seulement du fidele Pomperan.

Le Roi apprit sa fuite à Lyon, & son Conseil ne jugea pas à propos qu'il allât lui-même en Italie, & qu'il sortît de son Royaume, où l'on avoit lieu de craindre une révolte, & même une guerre civile, par la prodigieuse tendresse que tous les François avoient pour le Connétable, & l'estime dans laquelle étoit sa valeur.

Les parens du Connétable se piquèrent sur-tout, quelque fort attachement qu'ils eussent pour lui.

Il étoit d'ailleurs d'un

d'être fideles au Roi : & leur conduite & leur zele sauverent la France. Le Duc de Lorraine, son beau-frere, fit paroître son affection pour le Roi. Les Comtes de Vendôme & de St. Paul firent pour leurs païs cent actions éclatantes. Le généreux Lautrec sauva la Guienne, & la Trimonille la Picardie. Je passe légèrement sur des faits dont la postérité parlera mieux que je ne sçau-rois faire.

Ce fameux rebelle voulut d'abord aller trouver l'Empereur. Le Comte de Rœux l'en empêcha, lui remontrant qu'il ne falloit pas paroître devant lui, ni devant la Reine sa maîtresse, dans la posture d'un fugitif, & d'un Prince dépouillé; qu'il falloit ne se montrer qu'en vainqueur, s'étant remis en possession des Provinces de son appanage, & après avoir vaincu ses ennemis.

Dans cette pensée il s'arrêta d'abord à Genes, & envoya Le Peloux, Arnaud, & tous ses autres amis, pour faire soulever les François. Il leur en coûta cher par la perte de leurs biens; quelques uns y perdirent la vie. Lautrec eut la douleur de se voir contraint de défendre Bayonne contre un Prince qu'il aimoit.

Bonivet apprit sa révolte avec une joye nonpareille, & reçut à Verceil, où il étoit, les Patentes du Généralat. Les Troupes en eurent autant de douleur qu'il en eut de satisfaction. Elles le méprisoient, & ne pouvoient s'empêcher de faire la comparaison de ce Chef avec l'illustre Duc de Bourbon, dont ils pleuroient tous la fuite.

Il courut à Milan, dès qu'il sçut que Bonivet s'y acheminoit. La vanité de l'Amiral ne s'en promettoit pas moins que la conquête. Je ne puis vous dire toutes les belles & grandes choses

que fit le Connétable. Il remportoit tous les jours quelques avantages, & caufoit à tous momens quelque perte à Bonivet. Enfin, une fois il obligea Lanoy, un des Généraux de l'Empereur, à suivre les François. Ce Chef peu expérimenté lui résistoit, si le Marquis de Pescaire ne se fût rangé de son avis, & n'eût avec lui forcé Lanoy. Ils poursuivoient donc l'Amiral, qu'ils trouverent près de Kavissingue, marchant en bataille. La Lune étoit levée, il faisoit clair comme en plein jour. Il n'eût pas été juste aussi que tant d'actions héroïques se fussent passées dans les ténèbres & l'obscurité. La première attaque fut impétueuse, & repoussée des François avec chaleur; & l'invincible Duc de Bourbon, ayant enfin reconnu son indigne Rival, lui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut, & l'aborda avec cette noble fierté qui l'accompagne dans les combats: il s'attacha à lui.

Bonivet ne lui opposa pas une valeur égale, mais il se défendit avec un grand courage. Il eut l'honneur en cette occasion de mesurer ses armes avec celles du second Prince du Sang. Elles lui furent funestes, & le vaillant Prince vit bien tôt rougir les siennes du sang de l'Amiral. C'est moi, lui dit-il, Bonivet, où vous devez justifier par votre valeur l'audace de vos pensées, & me faire voir si vous êtes digne d'entrer en quelque concurrence avec moi.

En disant cela il lui perça le bras droit, & voyant par-là l'Amiral sans défense, il dédaigna de l'achever. Va, malheureux, lui dit-il, reçois la vie de ton plus mortel ennemi.

Cet vaillant Prince porta ailleurs ses coups redoutables, & le désespéré Bonivet ne songea plus à se retirer, pour ne pas tomber encore une fois entre ses mains. Il remit son emploi à l'illustre

Bayart,

Bayart, &, comme au plus digne, il lui fit le commandement de l'Armée. Bayart l'accepta, & lui dit avec une généreuse liberté de parler, que le mal étoit sans remède, mais qu'il alloit mourir & sauver les restes de l'Armée. Il tint parole: ce Guerrier si fameux se couvrit dans ces derniers momens d'une gloire immortelle, aussi bien que Vandenesse son compagnon d'armes, qu'il avoit fait son Lieutenant.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, que l'illustre Bayart, tout percé de coups, se fit mettre au pied d'un arbre, le visage tourné du côté des ennemis. Le Connétable le trouva en ce pitoyable état. Comme il l'avoit beaucoup aimé, & qu'il l'estimoit intimement, il donna des larmes au malheur de ce grand-homme. Ah! mon cher Bayart, lui dit-il! Eh! comment vous voisi-je? Faut-il que vous périissiez ainsi, pour avoir obéi à Bonivet, auquel vous étiez en toutes manières si digne de commander? Seigneur, lui répondit Bayart, je ne veux point de votre pitié: je meurs en homme de bien, en servant mon Roi & ma Patrie. Mais vous, grand Prince, que faites-vous? Vous avez les armes tournées contre ces généreux François, qui vous aiment si tendrement. Ah! si la Cour vous avoit offensé, falloit-il pour cela les punir de ses crimes? Il ajouta à ces paroles un discours si touchant, que j'ai sçu que le Prince, en toute sa vie, n'avoit été si pénétré ni si pressé de ses remords.

Pour vous dire encore un mot de cet illustre Chevalier, le Marquis de Pescaire étant arrivé, & voyant ce généreux Prince occupé à vouloir le faire panser, il fit dresser en cet endroit une superbe tente; &, durant quatre ou cinq heures qu'il vécut, on lui rendit tous les soins & tous les services qu'il auroit pu recevoir dans le sein

de sa famille: tant il est vrai que la vertu trouve des admirateurs, même parmi les plus grands ennemis.

Après cette victoire signalée, que le Duc de Bourbon avoit si absolument remportée, Bonivet revint à la Cour; mais, si au fond du cœur il avoit de la honte, il n'en fit pas moins paroître d'audace sur son visage; il attribua son malheur au sort des armes, qui ne sont pas toujours heureuses même entre les mains des Héros. Il fut fort bien reçu par l'adresse de la mere du Roi, qui, le sçachant ennemi irréconciliable du Connétable, voulut toujours le lui opposer.

Il persuada le jeune Monarque d'entreprendre lui-même la conquête du Duché de Milan; & comme il écouta aussi volontiers son ardeur guerrière, que les avis de son favori, il se préparoit à marcher, lorsque la mort lui ravit la Reine son épouse. Cette aimable Princesse fut universellement regrettée, & pour la mémoire des vertus de Louis XII. son pere, & pour les belles qualités qu'elle possédoit. Dans cette perte générale, rien ne fut égal à la douleur de Madame Renée sa sœur, ni à celle de la Duchesse d'Alençon.

Le jour qu'elles menoient le deuil, le jeune Roi de Navarre arriva à la Cour. C'est un Prince très-bien fait, comme vous le voyez. Il vit la Princesse à cette funeste cérémonie: tout étoit lugubre autour d'elle; sa tête étoit couverte de voiles noirs, & ses yeux divins éclatoient à travers ces sombres nuages, & tout noyés de larmes ils lançoient des traits qui ne pénétoient que trop dans l'ame de ce jeune Monarque. L'amour prit ce moment fatal pour l'assujettir. Il aima dès lors la Princesse, & il l'aima si éperdument, que rien au monde n'est encore égal à son ardeur.

Il présenta la main à la Princesse, en revenant de la Pompe funebre. Mille feux brilloient autour d'elle. Elle brilloit elle-même de plus de feux, & elle en alluma de plus durables dans le cœur du jeune Prince. Il parut tout troublé & tout agité en la considérant, elle essuyoit encore ses pleurs, il fut prêt d'en répandre. Que vous êtes à craindre, lui dit-il, dans cet état de douleur ? Que devez-vous être dans un état ordinaire ? Que suis-je venu voir ici ? O Dieu ! quelle merveille ! On n'a, ni la force, ni la volonté de vous résister. La Princesse ne lui répondit que par un air modeste, & le jeune Roi voyant ses femmes autour d'elle, & qu'elle avoit besoin de repos, se retira après lui avoir fait une profonde révérence.

Le Roi, dont la douleur étoit modérée, voulut prendre ce temps-là pour exécuter ses desseins sur le Milanois. Il partit, excité par l'ambitieux Bonivet, qui croyoit réparer son malheur, & qui prétendoit autant s'élever par le moyen de la guerre, qu'il l'avoit été par les agrémens de sa personne, & l'adresse de son esprit.

Le Roi prit le chemin d'Italie : je ne vous dirai point que pendant qu'il s'arrêta à Lyon, & chez le Duc de Savoye, le Connétable fit cent exploits glorieux, & vainquit par-tout où il porta ses armes. On lui avoit donné Moncade pour l'observer, & pour lui conseiller toujours des desseins avantageux à l'Espagne. L'Empereur fut en effet si content de ce qu'il s'acquittoit si bien de sa commission, qu'il l'éleva au plus haut degré d'honneur, & lui donna le commandement de l'Armée Navale.

Le Duc de Bourbon continua ses progrès, & ravageant la Provence voulut aller à Rome. Moncade traita ce dessein de téméraire, & l'arrêtant devant Marseille inutilement, ce fameux rebelle leva le siège, & revint à Milan.

Il fut abrégé des matieres où je suis très-ignorante. Bonivet ayant toute la jeunesse de l'Armée pour lui, entraîna le Roi à sa perte. C'étoit un écho retentissant, qui répétoit ses volontés. Ils faisoient de continuelles railleries sur l'armée des ennemis; ils disoient qu'elle étoit toute délabrée; & comme ils connoissoient l'inclination amoureuse du jeune Prince, ils lui promettoient la possession de la plus grande Beauté de la Terre. C'étoit une jeune fille, qui étoit renfermée dans Milan, & que Colone avoit passionnément aimée.

Je viens sans art à vous parler de la perte du Roi, à la bataille de Pavie. Jamais journée n'a été plus illustre pour les vaincus, comme pour les vainqueurs: ils se couvrirent également de gloire. Le Marquis du Gast commandoit le premier corps d'infanterie, & vous sçavez que sa valeur ne contribua pas peu à cette grande victoire. Le Prince de Melphé s'y signala hautement: mais il faut dire la vérité, le fameux Bourbon se trouva par-tout, & fit tout; il sembloit lui-même le démon des batailles, il fut formidable ce jour-là.

Après avoir parlé de la valeur de cet illustre Guerrier, que pourrois-je vous dire de celle d'un jeune Roi, qui oubliant son précieux caractère, s'exposa comme le plus simple soldat, & fit toutes les fonctions du plus grand Capitaine. Il est certain, Princesses, que notre généreux Monarque fit des miracles de sa personne; mais enfin sa valeur céda au nombre, ou à la destinée du Duc de Bourbon. Il fut couvert de quatre prodigieuses blessures; & se voyant environné d'ennemis, il ne sçavoit à qui se rendre, lorsque Pomperan accourut, après avoir vu son cheval percé qui tomboit sous lui. Ce grand Prince avoit une blessure au front, & le sang qui co-

couloit défiguroit tout son visage. Dans cet état il étoit encore plus terrible, & ne laissa pas d'être reconnu par Pomperan. Il écarta les Espagnols, se prosterna devant son Roi, qui eut quelque joie de le voir. Mais qu'elle dura peu ! car Pomperan ayant envoyé chercher le Duc de Bourbon, il parut ; & le Roi, frémissant à sa vue, le traita avec la hauteur d'un maître irrité, & protesta qu'il ne se rendroit jamais à un ingrat & à un rebelle ; & se tournant de l'autre côté avec un air aussi impérieux que s'il eût été au milieu de son armée triomphante, il commanda qu'on allât chercher Pescaire, du Gualt, ou Lanoy. Lanoy eut la gloire de lui présenter la main, & de recevoir sa foi. Il fut mené au camp ennemi ; & à son souper le Duc de Bourbon, se mettant à genoux, lui présenta la serviette. Le Roi demeura assez de temps irrésolu pour consulter ce qu'il devoit faire ; mais, ayant jetté les yeux sur le Prince, il vit les larmes mouillées de quelques larmes, & son visage rempli d'une si profonde tristesse, que les sentimens du malheureux Connétable, se faisant passage en un moment jusqu'à l'ame du Roi, il se sentit tout-à-coup adoucir, & souffrit ses services. Vous n'ignorez pas sans-doute une particularité qui arriva pour lors ; mais je la trouve si belle, & j'ai tant de plaisir à y penser, que je ne puis m'empêcher de vous la redire. Comme le Roi étoit à table, quelques Espagnols entrèrent, pour voir quelle contenance pouvoit tenir un vaincu de cet ordre : peu à peu la troupe grossit ; enfin, toute l'armée s'y rendit, de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de la tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiscrets, qu'une curiosité insolente, peut-être, attiroit. Mais qu'ils changerent bientôt, quand ils virent ce généreux captif, avec

touté la majesté d'un grand Roi, qu'ils virent ce jeune Prince si beau & si tranquille! il fit à tous un accueil agréable; il parla peu, mais il parla juste; il loua quelques actions de valeur qu'il avoit vues; sur-tout il exalta celles du Marquis du Guast. Les Espagnols furent épouvantés de le voir dans une si grande infortune si fort maître de lui-même, ils l'admirent, & l'adorent presque; ils comparèrent son courage avec la vie oisive de l'Empereur, ils alloient jusqu'à le souhaiter pour maître. Un murmure agréable s'élevoit déjà, & flattoit avec plaisir les oreilles de cet illustre Prisonnier, quand les Chefs Espagnols firent retirer ces généreux soldats.

Je n'ai pu m'empêcher de vous dire une chose si remarquable, & dont vous aurez sans-doute entendu parler.

Je tais tout ce qui se passa pour conduire le Roi à Madrid; le brave du Guast le mena à Piqueson, & de-là Lanoy le ravit à la générosité du Duc de Bourbon; car il est certain qu'il avoit formé le dessein de le sauver, & de lui rendre la liberté; mais on le soupçonna, & on le mena par ordre de l'Empereur à Madrid.

Il eut bien des compagnons dans sa captivité. Le jeune Roi de Navarre fut pris, & se sauva par adresse, comme vous le sçavez, aussi bien que le Comte de Saint Paul. Le Maréchal de Montmorenci, Brion, Fleurange, Genouillac, Lorge, Rochefort, Montejean, Boilly, Curton, & Langey, furent faits prisonniers.

Pour les morts, ils furent sans nombre: j'y perdis le Comte de Sancerre, le Duc d'Alençon mourut; & il sembloit qu'il y eût une fatalité, que la Princesse & moi eussions été mariées en même jour, & que notre veuvage fût le même jour aussi.

La Trimouille finit-là une vie bien glorieuse. Tonnesremourut aussi, le Grand-Maitre de Saint Severin, Clermont, d'Amboise, le Maréchal de Chabanes, d'Aubigni, Maratin, le généreux Tranc, & son brave fils.

Les Barbes Noires firent des actions prodigieuses de valeur. Suffolc, & Vaudemont, qui les commandoient sous Fleurance, se firent tailler en pieces, & on les rencontra après la bataille sous un tas de morts, où ils avoient trouvé une digne sépulture.

Pour le malheureux Bonivet, auteur de tant d'infortunes, se reprochant trop tard sa faute, il n'écouta plus que son désespoir, il dédaigna de se sauver; &, après avoir cherché vainement le Connétable pour avoir la gloire de mourir de sa main, il leva audacieusement la visiere de son casque, & tendit la gorge à l'épée du premier soldat, qui le tua. Comme il étoit superbement armé, il fut bientôt dépouillé; & le Duc de Bourbon, qui le cherchoit par un motif d'animosité & de vengeance, sentit bientôt sa fureur desarmée, quand il le vit ainsi nud & mort. Il frémit à cette vue, & se contenta de dire en passant: *Ab, malheureux, tu es cause de la perte de la France & de la mienne!*

Je me suis peut-être un peu trop étendue, belles Princesses, sur le malheur qui arriva à ma patrie en ce triste jour; mais je n'ai pu retenir un zele qui m'a menée trop loin, & qui vous a sans-doute ennuyées.

Je ne sçaurois vous exprimer notre désolation à ces tristes nouvelles; outre le malheur général, chacun en avoit à regretter quelqu'un en particulier. La Princesse fut sensible à la mort du Duc d'Alençon, mais elle fut inconsolable de la captivité du Roi son frere. En partant, il avoit laissé Madame d'Angoulême Régente, & elle se ser-

voit de son autorké pour calmer tout dans ce terrible désastre, & pour se mettre en état de négocier la liberté de son auguste Fils.

Que ne pensa point la Princesse dans un si grand malheur? Prêtez-moi votre secours, épargnez-moi la peine de vous le dire. Jamais elle n'avoit encore rien senti de si touchant pour son cœur, que la fuite & la rebellion du Connétable: je ne vous en ai point parlé, parce que les regrets qu'elle fit, son indignation contre lui, & les retours de sa tendresse, qui ne paroissoit jamais que malgré elle, étoient des choses qui auroient mené mon discours trop loin. Hélas! si ce que je viens de vous dire fut la première & plus vive douleur de cette malheureuse Princesse, la déplorable victoire du Connétable, & la prison du Roi, fut ce qu'elle éprouva en sa vie de plus sensible. Ah! Madame de Sancerre, me disoit-elle, concevez-vous que c'est le Duc de Bourbon qui gagne une bataille, & ce n'est pas pour nous. Il est le Dieu de nos Ennemis, il ravage sa patrie, il tue les François, & prend le Roi mon Frere prisonnier; & tout cela se fait par un homme qui m'aime. Cet homme qui m'aime m'enfonce un poignard dans le sein, il l'ouvre, il y cherche mon cœur pour le percer de cent coups mortels. Ah! Madame de Sancerre, avez-vous jamais vu de telles circonstances? avez-vous vu une personne aussi malheureuse que moi?

Hélas! Madame, lui dis-je, nous sommes tous malheureux: ce n'est pas l'infortuné Connétable qui nous afflige ainsi, c'est son destin cruel. Il a pleuré sa victoire, j'en suis sûre: il pleure tous nos malheurs, & peut-être est-il aussi à plaindre que nous. La Princesse soupiroit. Vous ne le haïssiez pas, s'écrioit-elle: Eh bien, je le haïrai donc toute seule; mais quelle se trompoit, & quel

quelque temps après quand nous scûmes que le Roi étoit à Madrid, un jour qu'elle & moi nous nous prominions, nous vîmes un garçon du jardin, qui quittant son travail alla cueillir quelques fruits, qu'il présenta à la Princesse; elle les reçut avec sa bonté ordinaire; & comme il vit qu'il n'y avoit que moi auprès d'elle, il lui présenta une Lettre. La Princesse & moi le regardant fixement, nous le reconnûmes en même temps pour Le Peloux. Le cœur battit un peu à la Duchesse d'Alençon, elle refusa cette Lettre en rougissant; mais ce fidèle ami du Connétable, prenant la parole, lui dit des choses si touchantes, jointes à celles que je dis aussi, qu'elle la prit enfin, & y lut ces paroles.

Puis je vous parler, Madame, & reconnaîtrez-vous le plus fidèle Amant du monde sous la figure d'un cruel ennemi? Ah, Madame, que je souffris à prendre le plus insupportable parti que mon cœur pouvoit envisager! Vous savez les outrages que l'on m'a faits, & sans compter le reste, vos rigueurs m'ont entraîné dans le crime que j'ai commis. J'ai gémi mille fois du malheur de ma Patrie, je me reproche tous les maux qui sont arrivés, & mes remords déchirant mon cœur avec une persécution sans relâche. Je ne vous dirai point, Madame, que j'aurois résolu d'enlever & de sauver le Roi mon Seigneur; la fortune a trompé mon dessein: mais je parviens dans ce moment, j'assurai à Madrid aussi sûr que lui; j'ai des amis dans le Conseil d'Espagne, je vais tout souléver pour lui, jusqu'à me servir du crédit de cette Reine, que l'on destine pour la récompense de mes persiles services. Je ne serai jamais à elle. Ces engagements contrainsts où l'on m'a jeté, ne rompront jamais ceux où je me suis lié avec une volonté si pleine, & si parfaite. Le Trône de tant d'Espagnols ne sauroit me tenter, & que

que le moindre espoir peut briller en ma faveur. En dis-je trop, Madame; & si nous trouvons les moyens de rendre la Paix à deux grands Empires, me défendrez-vous de prétendre à la gloire de pouvoir vivre auprès de vous?

Le Peloux nous raconta au long comment le Prince s'étoit ouvert au Marquis de Pescaire pour délivrer le Roi, & que cet Espagnol lui avoit promis son assistance, qu'il s'étoit acquise par les plus sensibles promesses des dons les plus précieux. Il nous récita tous leurs projets au long, dont apparemment vous avez entendu parler. Et Lanoy les ayant découverts en avoit averti l'Empereur, & avoit lui-même enlevé le Roi, & le faisoit conduire à Madrid. La Princesse par mon conseil crut devoir répondre au Connétable, quand ce n'eût été que pour ne rien négliger de ce qui regardoit les intérêts d'un frere qui lui étoit si cher. Mais elle ne put s'y résoudre sans consulter la Princesse Renée, qui fut absolument de mon avis, & qui lui dit qu'elle le devoit faire. Voici sa Lettre.

Je vous reconnois, Seigneur, malgré l'état effroyable où vous me paroissez; & vous pourrez me parler, quand vous me direz que vous travaillez la liberté du Roi. Ne perdez pas un moment pour un dessein si généreux, & qui peut effacer, & faire oublier vos crimes. Employez tout pour réussir, jusqu'au pouvoir d'Eléonor. Cette Reine, qui est entre vous & moi, m'empêche d'en dire davantage.

Après avoir écrit cette Lettre, la Princesse me l'en fit lire, & la fermant brusquement elle me pria de la donner à Peloux, me disant que si elle la reffoit, elle ne se résoudroit jamais à en

l'envoyer. Il ne croîra pas, disoit-elle à la Princesse Renée, que c'est le salut du Roi mon frere qui m'a obligé à lui répondre; il se flatte-
ra que j'ai conservé pour lui une bienveillance dont il ne devoit pas se trouver digne, s'il se rendoit justice. Et pourquoi, lui répondit-elle, ne voulez-vous pas qu'il se flatte? Il en servira mieux le Roi; & s'il pouvoit penser que vous seriez la récompense de ses services, il ne trouveroit point d'obstacles à ses desseins. Et la Reine de Portugal, s'écria-t-elle, qu'en voulez-vous faire? Ne doit-il pas l'épouser? Et ne vous la sacrifie-t-il pas dans sa Lettre? repris-je. C'est peu de chose que son engagement; les plus solennels se rompent tous les jours entre les personnes de votre qualité. Le même intérêt, qui les unit dans une rencontre, les sépare pour jamais dans une autre.

Vous êtes cruelle, me dit la Princesse, de me parler comme vous faites: ne me laissez voir que la liberté du Roi, ne faites point naître des espérances qui me seront peut-être fatales. Je sçai que je suis libre, & que je puis sans crime laisser paisiblement l'idée du Connétable dans mon cœur. Hélas! Madame, c'est le seul plaisir que j'ai goûté dans ma vie, & c'est le seul temps où j'ai pu l'aimer innocemment, je jouis en tremblant de cette innocence. Si le Ciel vouloit nous être enfin favorable, que nous serions heureux! Je n'ose me flatter; n'aidez point à ma foiblesse. J'en sentirois plus vivement mes maux, si j'avois encore à être misérable. Ah! ma Princesse, interrompois-je, tout fera pour nous: jouissons d'un espoir agréable. Quoi! disoit-elle à demi-bas, & comme craignant que l'air n'emportât & ne fit entendre ses paroles, je pourrois être unie avec ce Prince si charmant, & si aimé? Madame de
San-

Sancerre, une ame tendre comme la mienne ne ſçauroit ſupporter une ſatisfaction ſi entiere; je ſuis ſenſible, ne portons point ma penſée juiqu'à ce bonheur.

Le Roi de Navarre, qui s'étoit rendu auprès de la Régente, nous vint interrompre, & accabla Madame d'Alençon de la continuation d'un amour qu'elle ne pouvoit ſouffrir, d'autant moins qu'elle le voyoit appuyé par ſa mere qui le favorifoit en tout.

Cependant on négocioit autant qu'on pouvoit pour la liberté du Roi, & le Maréchal de Montmorency s'y employoit avec toute ſon adreſſe & cette capacité qu'il a pour les grandes affaires; mais celles de cette nature ſont toujours difficiles, & d'une grande longueur. La Princeſſe en avoit plus de chagrin que les autres, & tous les obſtacles qu'on ne ſurmontoit pas aſſez promptement lui étoient inſupportables.

Un ſoir, qu'elle étoit dans la rêverie que lui cauſoit la priſon du Roi ſon frere, j'entrai dans ſon cabinet ſalvé d'un homme, qui, quelque déguifé, fut bientôt reconnu. C'étoit Le Peloux, qui apportoit un paquet; elle l'ouvrit, & fut étonnement ſurpriſe d'y trouver une Lettre du Roi, avec une autre du Connétable; elle prit avec précipitation celle du Roi, & la portant à ſa bouche avec tranſport, elle lui donna mille baiſers: ſon ſaiſiſſement fut ſi grand, qu'à peine put-elle lire ces paroles.

Le Duc de Bourbon répare autant qu'il peut les ſuites qu'il a commiſes: il travaille à ma liberté; & pour ſa maſtreſſe qu'il me cede, je la lui promets ma chere Sœur. Ne m'en déditez point, & ſi vous avez de la tendreſſe pour moi, regardez le Connétable comme un homme que je vous prie de vouloir pren-

prendre pour époux. La persévérance de son amour méritoit une si charmante récompense. Cet article de la Paix est entre l'Empereur, lui & moi. Vous comprenez bien, ma chère Sœur, les raisons que nous avons pour ne le rendre pas public : entrez dans notre secret, mais aimez-moi assez pour le recevoir avec joie, & témoignez à celui qui m'oblige, que je puis vous donner. Vous êtes le seul bien qui me reste, & le seul qui puissiez payer dignement le prix de ma liberté : adieu.

La Princesse ne sortit pas d'émotion pendant qu'elle lut cette Lettre; & sachant de ne point faire connoître ses mouvemens à Peloux, elle ouvrit celle du Connétable, où elle trouva ces paroles.

Ce seroit à vos pieds, Madame, où j'entendrois l'Arrêt que vous prononceriez sur ma destinée, si l'intérêt du Roi ne me retenoit auprès de lui. Le désavouerez-vous des promesses glorieuses qu'il m'a faites? J'ai tout bouleversé ici. J'ai changé les esprits en sa faveur, & les cœurs mêmes ne m'ont pas résisté. Ne puis-je rien faire sentir au vôtre? ne puis-je y faire naître des sentimens qui s'unissent aux espérances que l'on me donne?

La Princesse se rendit maîtresse d'elle-même avant qu'elle le put; elle sentit bien qu'elle rougissoit en priant Le Peloux de l'instruire un peu mieux des choses qu'on lui demandoit. Il lui en fit un détail fort étendu, & lui dit que l'Empereur & le Roi avoient conclu le mariage du Roi avec la Reine Eléonor, & celui de la Princesse avec le Connétable. Il ajouta que la Reine de Portugal avoit paru en avoir de la douleur, mais seulement aux yeux du Duc de Bourbon qu'elle témoignoit perdre à regret. Le Peloux
nous

nous dit que dès qu'on seroit convenu de ce qui se traitoit en public, on concluroit promptement ce qu'on avoit arrêté en particulier, & que selon les apparences la Paix seroit bientôt faite.

Je vous avoue que je n'ai jamais eu tant de joye que j'en eus alors, & qu'ayant eu peine à la cacher devant Le Peloux, elle éclata avec d'agréables transports, quand je n'eus plus que la Princesse Renée pour témoin. Je passe tout ce que nous dîmes, il vous est impossible de ne pas l'imaginer.

Il falut renvoyer Le Peloux. Voici ce que la Princesse répondit au Roi.

Vous pouvez disposer de tout, Seigneur, de ma vie comme de ma personne. Peut-on trop acheter ce que l'on aime passionnément ? Je vous reverrai donc, Seigneur, selon toutes les apparences, & votre vue si désirée fera bientôt ma félicité.

Cette Lettre, qui marque bien sa violente affection pour le Roi son frere, fut écrite dans le premier emportement de sa joye; elle montra moins celle qu'elle avoit pour le bonheur que l'on préparoit au Connétable: voici ce qu'elle lui mandoit.

Acbez, Seigneur, toutes vos entreprises; & puisque le Roi autorise ce que je puis vous dire, puissent tous vos projets avoir une heureuse exécution; & veuillent les destindes ne vous être plus contraires.

Que le Connétable sentit vivement le charme de ce peu de paroles ! J'ai sçu, belles Princesses, qu'il en pensa mourir de joye; que ne fit-il pas pour avancer de si importantes négociations !

Il sembloit qu'un esprit familier avertissoit la Duchesse d'Angoulême des desseins qu'on formoit à Madrid contre son amour. Elle persécutoit incessamment sa fille en faveur du Roi de Navarre; & elle lui parloit bien plus de sa passion, que ce Prince n'osoit le faire lui-même. La Princesse s'abandonnoit doucement à des espérances légitimes, & son cœur si tendre en sentoit un plaisir qui lui avoit été inconnu jusqu'alors; elle avoit donné de si austères bornes à sa tendresse, où plutôt elle l'avoit si cruellement cachée toute sa vie au Connétable, que c'étoit avec une joye toute pure qu'elle s'y livroit entièrement par les ordres du Roi son frere. L'importunité du Roi de Navarre la fatiguoit bien, quelquefois, mais après tout, ni ses soins assidus, ni les sollicitations de sa mere, ne l'empêchoient pas de goûter avec douceur des espérances que jusqu'à ce moment elle n'avoit jamais osé concevoir.

Nous attendions des nouvelles d'Espagne avec une impatience extraordinaire; mais un temps si considérable se passa sans que nous en eussions; qu'enfin nous en fîmes allarmées. Je cachois aisément mon inquiétude à la Princesse, parce que je tombai malade d'une certaine langueur qui accable, & qui fait que tous les chagrins qu'on a sont attribués à une espèce d'indolence. Mais la Princesse sentit vivement une circonstance, qui lui donnoit de justes soupçons de quelque malheur. Elle en fut d'abord agitée; & cherchoit à pénétrer tout ce qui pourroit traverser son bonheur. Ensuite elle se plongea dans une rêverie profonde; elle se retiroit souvent en particulier, parce que l'accablement où j'étois m'empêchoit d'être aussi souvent auprès d'elle, que j'avois accoutumé.

Un jour que je fus frappée de l'état pitoyable où

où je la voyois, je me trainai, comme je pus, de mon appartement au sien : je la trouvai étirant, quelques larmes couloient sur ses belles joues, je m'avançai sans qu'elle me vit, & je lus ces Vers qu'elle avoit écrits.

*Mes yeux, n'avez-vous pas assez versé de larmes ?
Triste cœur, avez-vous encore des soupçons ?*

Je sens de nouvelles alarmes :

A-je encore à sentir de nouveaux déplaisirs ?

Je posai doucement la main sur ce papier : non, ma Princesse, lui dis-je, vous n'aurez plus de nouveaux déplaisirs, séchez ces pleurs, ouvrez votre âme à la félicité parfaite qui vous attend. Hélas ! à peine avois-je prononcé ces paroles si éloignées de la vérité, qu'un Courrier d'Espagne entra chargé de passeports pour la Duchesse d'Alençon, que le Roi demandoit, parce qu'il étoit dangereusement malade.

Quelle douleur ! figurez-vous tout ce qu'elle se dit affreux & de touchant, quand elle vient percer un cœur qui sait aimer.

La Princesse poussa des cris, versa des larmes, vouloit mourir ; mais sa raison reprenant bientôt un empire qui lui étoit naturel, elle se mit en état de partir la nuit même pour aller trouver ce cher frere. Ce fut en vain que la Régente vouloit par de frivoles précautions retarder un voyage dont elle craignoit tant l'issue, & dont elle étoit au désespoir. Madame d'Alençon ne l'écoula pas, & lui dit nettement, que quand il y alloit des ordres du Roi, elle pouvoit bien n'être pas soumise à ses avis une fois en sa vie.

Elle partit, & j'eus la douleur sensible de ne la pouvoir suivre. C'étoit la première fois depuis notre enfance, que nous nous étions séparés.

Vous

Vous sçavez, belles Princesses, comment elle arriva à Madrid; vous sçavez que toute la Cour fut éblouie à l'aspect de cette vive lumière, & que la Princesse porta des feux dans tous les cœurs, que votre Empereur les ressentit, & que les plus graves Ministres n'en furent pas exempts; mais vous ne sçavez pas le particulier de toutes ces choses, sur-tout ce qui se passa entr'elle & l'infortuné Connétable.

Le Roi voulut que le Duc de Bourbon fût auprès de lui à l'arrivée de sa sœur; ainsi ce fut l'Empereur seulement qui alla au devant d'elle. Car comme toutes les actions d'éclat sont sçues, on vouloit dans ces commencemens ménager la mere du Roi, qui n'auroit pas manqué d'interpréter en mal cet empressement, & d'opposer peut-être des obstacles aux desseins secrets qui s'étoient formés dans cette Cour; mais l'amour en fit assez naître, ce Dieu se nourrit de discorde & de pleurs.

Les premiers regards de la Princesse, soumi-
rent l'Empereur; & les premières résolutions
qu'il fit, furent de l'enlever au Connétable. Son
amour & la surprise qu'il eut de voir cette mi-
raculeuse Beauté, passèrent, malgré qu'il en eût,
dans le désordre qu'il fit voir dans sa personne
& dans son discours. Madame d'Alençon le
reçut avec une gravité pleine de charmes, &
lui demanda au-plutôt qu'elle pût voir le Roi
son frere. Il lui présenta la main avec beau-
coup de respect, & le mena jusques dans la
chambre du Roi; elle se jeta dans ses bras lan-
guissans; ils s'embrassèrent mille fois. Le Con-
nétable le soutenoit, il regardoit la Princesse,
elle lui rendoit ses regards; & l'Empereur vit
trop dans les yeux de ces tendres Amans, de
quoi faire naître une jalousie qu'il ressentit aussitôt
que son amour.

Quand

Quand la Princesse eut été quelques heures en particulier avec le Roi, l'Empereur la vint prendre, & la conduisit à son appartement, où la Reine de Portugal la vint visiter. On remarqua qu'elle rougit, & qu'elle soupira, en voyant Madame d'Alençon; elles se firent un accueil honnête, & tel qu'il se pratique d'ordinaire entre les personnes de ce rang.

Quand la Princesse fut débarrassée de toutes ces importunes cérémonies, & après qu'elle eut soupé, n'ayant auprès d'elle que quelques-unes des filles qu'elle avoit amenées, le Connétable suivi de Pomperan entra dans sa chambre: il courut se jeter à ses genoux, & il les embrassa avec des transports que je ne suis pas capable de vous représenter. La Princesse se sentit saisie à sa vue; elle le reçut pourtant de la manière qui pouvoit le plus le satisfaire, & le pria de se relever en lui tendant la main: elle avoit un trouble dans les yeux, & des regards si vifs & si tendres, que le cœur sensible du Connétable ne fut pas assez fort pour supporter tant de joye: il se fit un long silence entre deux personnes qui avoient tant d'esprit, & qui avoient tant de choses à se dire. Enfin le Connétable, le rompant le premier, Puis-je croire mes yeux, lui dit-il, Madame? ma Princesse se présente à moi sans tous ces nuages terribles, qui l'environnoient autrefois, & qui l'ont si souvent dérobée à ma vue, & c'est en Espagne que je vous vois. Oui, Seigneur, lui dit-elle d'un air plein de charmes. Me voici pour vous telle que le Roi, mon frère, me le commande. Le passionné Connétable se rejette à ses pieds, & vous y consentez? reprit-il. Dites-le-moi, Madame. Récompensez par un seul mot toutes les peines que j'ai souffertes. J'y consens, repliqua-t-elle; & sans vous dire que le Roi m'a expliqué tantôt ses volontés, je vous

ap.

apprendrai que la mienne est comme la vôtre, & que je desire que rien ne traverse plus nos cœurs & nos fortunes. Nous avons assez souffert l'un & l'autre, & dès que le Roi aura repris sa santé, il fixera dans ce Pays toutes les peines que nous avons ressenties, afin d'épargner à Madame la Régente l'embarras que notre union lui causera : ensuite nous suivrons le Roi mon frere en France, & j'aurai la satisfaction de vous redonner à votre patrie.

Je ne finirois point, si je vous disois tous les transports du Prince, sa joye le conduisoit jusqu'à l'égarement ; il vous suffira de sçavoir que ces momens qu'ils passèrent ensemble, repareront bien chèrement tout ce qu'il avoit enduré de fâcheux.

Le lendemain, l'Empereur vint prendre la Princesse pour la mener chez le Roi, & comme il la voyoit empressée à vouloir régler les articles de sa délivrance, il se hâta d'en proposer un que l'on n'eut jamais deviné : & se trouvant le soir avec la Duchesse d'Alençon : Il y auroit un moyen plus sûr & plus prompt que tous les autres, Madame, lui dit-il, pour rendre la liberté au Roi ; vous avez changé la face des affaires. Je croyois être indépendant, Madame ; & je sens que je vous suis soumis, vos yeux ont vengé votre frere : il peut prendre quand il voudra le chemin de France, si vous consentez à demeurer à Madrid. C'est m'expliquer, Madame ; & je devois attendre que mes services & mes soins vous eussent touchée ; mais je m'apperçois que le temps vous est cher, je vous présente mon cœur & mon Empire. Répondez, Madame ; & si vous acceptez ce que je prends la liberté de vous offrir, décidez en maîtresse du destin du Roi votre frere, & des conventions que vous voulez qui s'exécutent.

Seigneur, reprit Madame d'Alençon, un peu étonnée d'une si brusque déclaration, à laquelle elle ne s'attendoit pas, Votre Majesté me propose un honneur que je n'avois pas lieu d'espérer, n'ignorant aucun des engagemens où vous êtes, le Roi & vous. Je sçais que l'Infante Isabelle vous est promise solennellement, je sçais aussi qu'il avoit plû au Roi de disposer de moi. Ce que vous me dites maintenant, Seigneur, peut causer un grand mouvement dans l'Europe; ce n'est pas à moi à décider. Je parlerai au Roi des desseins de Votre Majesté, ne pouvant jamais répondre de ce qui me regarde qu'avec ses ordres. Elle lui parla de la sorte pour s'ôter le cruel embarras où elle étoit, & finit la conversation de l'Empereur par des raisons de politique & de bienfiance, qui lui servirent à cacher l'agitation de son esprit.

Elle rendit compte au Roi son frere de ce qui s'étoit passé, & lui dit nettement qu'il lui feroit plaisir de ne disposer plus de sa personne, qu'elle avoit déjà été sacrifiée; que de son choix elle seroit au Connétable, ou qu'elle ne seroit jamais à qui que ce soit. Le Roi protesta qu'il ne la contraindrait point, & que pour se défaire de l'Empereur, il lui diroit que c'étoit à elle à régler sa destinée, parce qu'il lui avoit juré de ne s'en pas mêler. Eh bien, Seigneur, laissez-moi faire, reprit la Princesse, je vous rendrai bientôt la liberté, & nous renverrons l'Empereur à ses premieres amours.

La Princesse tint parole, elle agit avec tant d'application, qu'elle avança extrêmement la négociation. Tout le Conseil d'Espagne lui fut assujetti: ils furent tous charmés de l'étendue & de la capacité de son esprit. Le Chancelier Gattinara sentit échouer toute sa prudence auprès de cette divine Princesse, il l'adora, content de l'a.

l'adorer sans s'expliquer que par les services qu'il lui rendoit.

Le Duc d'Albe, naturellement amoureux & galant, sentit renaitre cette passion pour elle, & le Cardinal Salviati, que Sa Sainteté avoit envoyé pour travailler à la négociation, connut avec regret que sa plus grande affaire étoit de dompter les mouvemens de son cœur.

Un matin qu'il étoit entré dans sa chambre pour la consulter sur un article que l'on avoit long-temps débattu, il la trouva encore au lit. Elle étoit si extraordinairement belle, & la nuit avoit mis un désordre si avantageux en toute sa personne, que le Cardinal ébloui, & peut-être ému, ne put jamais parler après qu'il se fut assis. Il la considéroit avec des regards qui ne s'accordoient pas avec son caractère, & toute sa contenance marquoit absolument un homme qui ne sçait plus où il en est.

La Princesse, qui avoit déjà connu l'état de son ame, eut envie de rire, mais considérant ensuite avec pitié la misère du cœur humain, Votre Éminence, lui dit-elle, a mal pris son temps pour m'entretenir. Allez, continua-t-elle en lui prenant la main, allez dans mon cabinet, je vais me lever, & nous raisonnerons après cela avec plus de commodité. Elle le congédia ainsi pour lui donner le temps de finir son embarras & de se remettre.

Elle le trouva dans un état plus raisonnable, & ayant fini avec lui la conférence, le Chancelier Gattinara entra, à qui elle en accorda une autre: ils se débattirent quelque temps sur l'article qui étoit en contestation. Durant la dispute, la robe de Madame d'Alençon s'ouvrit, & son sein parut à découvert. Le Chancelier, frappé à cet aspect, y porta toujours ses curieux regards, & ne sçachant plus ce qu'il disoit, il accorda l'ar-

ticle & le signa. Madame d'Alençon, occupée par de si grands intérêts, ne s'avisait pas de ce qui l'agitoit; mais le Chancelier se laissant tomber tout d'un coup à ses pieds: Qui peut vous résister! s'écria-t-il. Voulez-vous aussi la Couronne de l'Empereur? & se relevant promptement, il sortit sans tourner la tête, & sans la saluer. La Princesse fut toute étonnée d'une telle fatllie dans un homme si sage: elle s'aperçut enfin de l'état où elle étoit, & ayant appelé la d'Escars qui l'avoit suivie en Espagne, comme vous le sçavez, elle lui fit part de ses deux aventures; elles en rirent beaucoup: la d'Escars lui disoit plaisamment, qu'elle alloit révolter tous les Sujets de l'Empereur, & qu'elle avoit déconcerté toute la gravité Espagnole. Le Connétable entra comme elle étoit dans la bonne humeur où la foiblesse de ces deux hommes l'avoit mise; il s'en divertit avec elle, voyant bien qu'elle n'en feroit que mieux servie, & que les affaires de France en iroient mieux. Il lui témoignoit pourtant quelque chagrin au sujet de l'Empereur. Le Roi avoit changé d'avis, & n'avoit plus voulu se charger de lui répondre; il avoit prié sa sœur de le faire pour lui, & quand le Duc de Bourbon lui témoignoit quelque appréhension, Ne craignez rien, lui disoit-elle. J'ôterai tout espoir à l'Empereur, & je sçaurai bien le réduire à ma volonté.

Vous croyez bien que l'Empereur dans cette attente étoit en quelque impatience. Il se rendit auprès d'elle avec autant de timidité, que le moindre de ses Sujets en eût pu avoir. Je viens apprendre mon sort, lui dit-il, Madame, & si la paix est faite entre le Roi votre frere & moi? Seigneur, reprit-elle, les vaincus n'imposent point de loix, & le Roi & moi sçavons trop que c'est à vous à nous en faire. Car,
Sei-

Seigneur, pour la galanterie qu'il vous a plu de m'adresser, soit qu'il y ait de la vérité, soit qu'il n'y en ait pas, le Roi à qui j'ai rendu compte de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, me laisse maîtresse de moi-même, & ne veut plus forcer ma volonté. Hé bien, Madame? Ne puis-je pas espérer que vous voudrez bien régner avec moi sur la plus grande partie de l'Univers? Seigneur, repliqua-t-elle, je n'ai pas tant d'ambition. Je connois si bien le prix de la liberté, que, puisqu'on me la donne, j'en jouirai, & je passerai le reste de ma vie dans le repos auprès du Roi mon frere. Je vbus dirai pourtant, Seigneur, que si c'étoit une nécessité absolue que je fusse la victime de la politique & du bien de l'Etat, j'aimerois mieux être unie avec vous qu'à tout le reste des Rois du Monde, & cela seulement, Seigneur, par l'estime que j'ai pour votre personne, & point du tout pour l'offre de l'Empire que vous possédez. Je ne puis me flatter, s'écria l'Empereur, par des paroles, dont l'effet leur est si opposé. Madame, continua-t-il, si l'aversion que vous avez pour moi est si invincible, cette ardente amitié que vous avez pour le Roi votre frere ne devoit-elle pas vous faire envisager qu'il est encore dans mes prisons, & que la France souffre & gémit? Seigneur, reprit la Princesse, qui savoit les affaires de l'Empereur comme lui-même, le Roi est dans vos prisons; je le sçais, sans qu'il soit besoin que vous m'en fassiez souvenir; & nous trouverons bien les moyens de l'en retirer. La France gémit, il est vrai, mais elle a cent mille bras tous prêts à se faire raison des insultes & des caprices de la fortune. La Princesse dit tout cela d'un air dédaigneux & méprisant, mais l'Empereur ne sentit que le refus de son amour.

Dès ce moment il prit une horrible haine contre le Connétable; il ne vit que trop qu'il étoit la

cause des refus de la Princesse. Il traita autant qu'il put la négociation en longueur, & jusqu'au point que le temps du passeport de Madame d'Alençon étoit prêt d'expirer, sans qu'elle y fit réflexion.

Elle s'étoit un soir retirée fort tard, & elle venoit de se mettre au lit, quand Papethun, cet agréable fou de l'Empereur, & qui n'affectoit de l'être qu'avec beaucoup d'esprit, se mit à crier & à faire un désordre enragé à la porte de son appartement. Les femmes de la Princesse, qui ne sçavoient ce que c'étoit, lui ouvrirent: il se jeta d'abord à terre, il dit qu'il étoit perdu s'il ne voyoit pas la d'Escars, parceque son premier sommeil avoit été troublé par un mauvais songe. Il ne regardoit pas Madame d'Alençon, il appelloit toujours la d'Escars. La Princesse, qui rioit de la peur qu'avoient eue ses femmes, commanda qu'on allât chercher la d'Escars, qui vint toute deshabillée. Papethun fit semblant de ne la pas reconnoître; il crioit qu'on la lui avoit changée; que ce n'étoit pas elle; & paroissant tout effrayé quand elle le caressoit, il se mit à fuir vers le lit de la Princesse, y mit la tête, & d'une main tenant la couverture, de l'autre il lui donna une Lettre, en lui disant qu'elle étoit du Duc de Bourbon; & faisant encore cent extravagances, il s'en alla en tapageant, & disant qu'on lui avoit dérobé la d'Escars.

Quand Papethun fut sorti, la Princesse se fit apporter une bougie, & s'imagina que le Connétable lui donnoit un avis bien important, puisqu'il s'étoit servi d'une voye si extraordinaire. Elle ouvrit la Lettre, & y lut ces paroles.

On veut vous surprendre, Madame, & vous amuser jusqu'à ce que le temps de votre passeport soit expiré: il le sera dans cinq jours, après quoi si vous êtes sur les Terres d'Espagne, on aura sans violer
la

la foi publique un prétexte de vous retenir prisonnière. Je suis indigné ; ma Princesse , des projets qu'on ose former. Vous ne pouvez être assez sçue avertie : pensez au remède.

La Princesse abandonnoit toute entière à l'étonnement , & sa franchise naturelle lui faisoit regarder l'attentat qu'on vouloit exécuter en sa personne comme une trahison , lorsqu'elle entendit tomber quelque chose de fort pesant sur le haut de son lit. Elle fit regarder incontinent ce que ce pouvoit être. On lui donna une masse de plomb à laquelle un papier étoit attachée. C'étoit le même avis que le Connétable venoit de lui donner ; elle crut reconnoître que c'étoit de la part de Gatinara , & elle lui en sçut bon gré : cependant elle ne perdit pas de temps , elle dit à ses femmes de se tenir prêtes , & de faire avertir les Officiers de sa Maison ; & dès que le jour parut elle fit éveiller l'Empereur pour l'avertir qu'elle alloit partir. Elle embrassa le Roi , bien assurée qu'elle le reverroit dans peu. Elle dit au Duc de Bourbon à la hâte ce qui pouvoit le plus le contenter , ensuite adressant une raillerie piquante à l'Empereur , elle lui dit adieu pour jamais , & monta sur le plus vite de ses chevaux , suivie de peu de ses hommes & de deux de ses filles seulement , les autres vinrent dans son équipage ; elle alla toujours sans se reposer , & sa diligence fut si grande , qu'elle arriva sur les Terres du Roi de Navarre une heure avant que le temps de son passeport fût fini. J'ai ouï dire à la d'Escars qui l'accompagna dans cette course , qu'elle n'a jamais été si gaie. Elle fit cent chansons sur son aventure , & fut enfin reçue sur la frontiere par une bonne escorte de braves François que commandoit Clermont-Lodève , & par le Roi de Navarre lui-même , qui ne laissa pas échapper cet empressement à son amour. La

Princesse le reçut à son ordinaire, & voyant après Caumont & Lautrec qui avoient quitté la Régente pour venir au devant d'elle, elle leur fit cent caresses, & leur témoigna l'amitié qu'elle avoit pour eux. Elle eut aussi un Courrier de l'Empereur, qui lui écrivoit pour sçavoir de ses nouvelles, & qui lui mandoit qu'afin de consoler le Duc de Bourbon de son départ précipité, il vouloit lui donner le Duché de Milan. Il ajoutoit artificieusement, qu'il avoit d'autres prétentions qu'il mettroit bien-tôt au jour.

Madame d'Alençon ne fut point surprise de ce que lui mandoit l'Empereur; elle sçavoit bien de quoi elle étoit convenue avec le Connétable au sujet de son mariage avec elle. Elle répondit à l'Empereur d'un stile enjoué, & d'une manière délicate, où elle lui reprochoit son procédé avec tout l'esprit du monde.

Elle prit quelques jours de repos, & rejoignit tout à loisir la Duchesse d'Angoulême : elle la reçut du même air qu'elle avoit accoutumé, lui disant seulement, que si elle eût voulu, elle eût revu plutôt le Roi son fils; qu'il avoit eu trop de condescendance pour elle, en ne lui ordonnant pas d'épouser l'Empereur; & qu'elle avoit paru avoir peu d'amitié pour ce cher frere & pour son pais, en refusant un tel établissement. Quoique la Régente se contraignît, il parut un fond d'aigreur dans ce peu de paroles, à quoi la Princesse répondit que le Roi n'avoit pas voulu la contraindre. Il a bien fait, reprit sa mere, puisqu'il vous aime plus que sa liberté. Cependant elle affecta de ne lui plus parler du Roi de Navarre comme elle avoit accoutumé, & ce Prince perdoit tous ses soins auprès de la Princesse. Elle reçut plusieurs fois des Lettres du Connétable, qui l'assuroient qu'il se rendroit auprès d'elle aussi-tôt que le Roi seroit en liberté.

Ce

Ce temps si désiré arriva enfin, l'échange du Roi & des Enfans de France se fit, & le Roi s'arrêta quelque temps à Bayonne, où il n'avoit de satisfaction que quand il étoit en particulier avec sa chere sœur. Ils étoient l'un & l'autre dans l'impatience de l'arrivée du Connétable, sçachant qu'il devoit quitter le service de l'Empereur; & ils ne sçavoient à quoi ils devoient attribuer son retardement, lorsqu'un jour Madame la Régente, sçachant que le Roi étoit chez Madame d'Alençon, s'y rendit. Elle avoit quelque altération sur le visage, & tout le monde s'étant retiré : Je viens d'apprendre, lui dit-elle, qu'un des Gentilshommes du Duc de Bourbon est inconnu dans Paris; il ne peut y être avec de bons desseins, tout doit vous être suspect d'un tel ennemi. J'ai commandé qu'on l'arrêtât; on l'a fait, & on va le conduire ici par mon ordre. Le Roi & la Princesse crurent aisément la chose, & s'imaginant que le Connétable envoyoit quelqu'un des siens, comme cela lui arrivoit souvent, ils virent bien que la Duchesse auroit fait prendre ses Lettres, & qu'ainsi elle étoit éclaircie des desseins du Roi, pour le mariage du Connétable avec Madame d'Alençon. Ils semblerent se préparer par un coup d'œil qu'ils se donnerent, à une chose, qu'il ne pouvoient aussi bien éviter.

On conduisit celui qu'on avoit pris, dans le Cabinet, où le Roi étoit avec sa mere & sa sœur. Ils le reconnurent pour Leurcy, un des plus fideles serviteurs du Connétable, ce qui persuadoit encore mieux le Roi qu'il étoit venu porter des Lettres à la Duchesse d'Alençon. Aussitôt qu'il parut, la Régente lui demanda d'un air fier ce qu'il venoit faire en ce païs, & dans quel dessein il se tenoit caché. Il répondit qu'il c'étoit pour ses propres affaires, & que le Duc

de Bourbon étoit assez mal avec le Roi pour qu'un homme à lui dû prendre quelque précaution; car, continua-t-il avec une feinte ingénuité, comme tout espoir nous est ôté de revenir désormais en France, le Prince mon Maître manquant aux promesses qu'il avoit faites au Roi à Madrid de venir épouser la Princesse sa sœur dès qu'il seroit en liberté, vous voyez bien, Madame, que ne le faisant pas, & ayant quelque intérêt à ménager ici, je ne pouvois prendre trop de soin pour me cacher.

Comment, dit Madame la Régente, en se tournant vers le Roi, & faisant tout-à-fait l'étonnée, vous avez disposé de ma fille sans avoir la bonté de m'en faire part? Madame, lui répondit le Roi, n'entrons point en éclaircissement, & sachons seulement ce que Leurcy a à dire. Continuez, lui dit le Roi, & dites-moi pourquoi votre Maître refuse l'honneur que je lui voulois faire de lui donner ma sœur? Sire, reprit Leurcy, le Duc de Bourbon a toujours les mêmes sentimens de respect pour Madame d'Alençon; mais il a été un peu piqué de ce que Votre Majesté lui a enlevé la Reine de Portugal, dont le mariage lui donnoit de si éclatantes Dignités. L'Empereur, qui brûle d'amour pour la Princesse votre sœur; l'a prié de la lui céder, & lui fait de si grands avantages, qu'un homme encore moins intéressé que mon Maître n'auroit pu s'empêcher de les accepter. Et quels sont-ils ces avantages, reprit le Roi? C'est le Duché de Milan, Sire, répliqua Leurcy, dont l'Empereur l'a déjà investi, & le Royaume de Naples qu'il lui promet avec l'Infante de Portugal qu'il lui donne.

Aux paroles de Leurcy la Princesse avoit senti son cœur frappé de la plus sensible douleur, mais après cette première émotion elle se rendit si fort maîtresse d'elle-même, qu'aucun trouble

ble ne parut sur son visage. La Régente l'observoit, & Leurcy alloit continuer, lorsque le Maréchal de Montmorency vint dire au Roi que Moncade venoit d'arriver en poste de la part de l'Empereur. Le Roi jetta d'abord les yeux sur sa sœur, comme pour lui dire que selon les apparences ils alloient avoir la confirmation de ce que Leurcy leur avoit dit; & voyant qu'il n'y avoit plus rien à ménager, il commanda qu'on le fit entrer. Moncade donna un paquet au Roi, qui l'ouvrant y trouva le Contrat de mariage du Duc de Bourbon avec l'Infante de Portugal. Il étoit signé de la main de ce Prince. La Régente en voulut voir la signature, & la Princesse la reconnut.

Le Roi lut la Lettre de l'Empereur, par laquelle il lui demandoit encore la Duchesse d'Alençon en mariage, & lui donnoit des raisons spécieuses pour autoriser celui du Duc de Bourbon avec la Princesse Isabelle.

Après cette lecture le Roi ordonna à Moncade de parler. Il dit que l'Empereur avoit eu beaucoup de peine à résoudre le Duc de Bourbon à l'alliance qu'il lui proposoit; mais que la considération de tant d'avantages dont l'Empereur le combloit, jointe à la vue de l'Infante que le Duc avoit été trouver à Séville, l'avoit déterminé. La Duchesse d'Angoulême, jugeant que c'étoit là le temps propre pour montrer ses fureurs, éclata en emportemens & en injures contre le Connétable. Le Roi, quoique très-offensé, se rendit maître de son ressentiment, & pria sa mère de se modérer. Elle le fit en effet, & reprenant la parole d'une manière plus retenue, elle fit un fort beau discours de politique pour obliger le Roi à accorder sa sœur à l'Empereur, mais aux seules conditions qu'ils opprimeroient ensemble

le Duc, & qu'ils le poursuivroient jusqu'au bout du Monde.

Le Roi y répondit que la Princesse étoit libre, & qu'il ne la contraindrait jamais: alors Moncade lui présenta une Lettre de la part de l'Empereur, la Duchesse ayant demandé au Roi la permission de la prendre. Le Roi congédia Moncade, & lui dit qu'il auroit incessamment sa réponse.

Après qu'il s'en fut allé, le Roi, se tournant vers Leurcy, lui ordonna de sortir incessamment du Royaume, & de ne se présenter jamais devant lui, ne voulant pas le punir comme il le méritoit.

Madame la Régente, se voyant seule avec le Roi & sa fille, s'évapora en injures contre le procédé du Connétable, & se retira pleine de courroux en apparence.

Quand la Princesse ne vit que le Roi auprès d'elle, sa douleur parut sans contrainte pour l'horrible injure qu'elle recevoit. Elle envoya chercher la Princesse Renée, qui, s'étant rendue auprès d'elle, partagea bien vivement l'outrage qu'on lui faisoit. Madame d'Alençon versoit des torrens de larmes, elle s'étoit fait une si grande violence devant sa mere pour renfermer son ressentiment, qu'elle en pensa mourir. Elle demandoit pardon au Roi de ses foiblesses, comme s'il eût été un Juge bien sévère: il la tenoit entre ses bras, & Madame Renée étoit dans une affliction inconcevable. Enfin, quand la Duchesse d'Alençon fut un peu moins agitée, elle dit au Roi qu'elle honoroit trop un ingrat par de si tendres témoignages de douleur, qu'elle vouloit les cacher aux yeux de toute la Terre, lui demandant seulement une grace, qui étoit de lui donner trois jours avant que de renvoyer Moncade, afin qu'elle eût le temps de prévenir le Connétable, qui,

qui, selon ce qu'on leur avoit dit, n'avoit point encore terminé son mariage. Je veux donc, continua-t-elle, épouser le Roi de Navarre. Ah ma sœur! Ah Madame! que voulez-vous faire? s'écrierent en même temps le Roi & la Princesse Renée. Ce que vous me conseilleriez sans-doute vous-mêmes, si vous entriez bien dans mes intérêts, reprit la Duchesse d'Alençon. Je veux que le Connétable sente que je le dédaigne, & en même temps m'affranchir tout-à-fait de l'autorité de ma mère, & n'en demeurer pas moins auprès de vous, continua-t-elle en regardant tendrement le Roi. Mais, lui disoit-il, si vous avez à prendre un époux, acceptez les offres de l'Empereur. Je m'en garderai bien, poursuivit-elle. Le Duc ne me regarderoit que comme une ambitieuse; & je veux que, sçachant qu'il ne dépend que de moi d'être Impératrice, il croie que le Roi de Navarre a touché mon inclination: elle pria le Roi de le faire avertir de ses desseins; & pour vous abréger un discours qui tire trop en longueur, dès le lendemain elle se fiança au Roi de Navarre, & ils s'épousèrent le jour d'après.

Moncade fut le triste spectateur de ce mariage, & il retourna porter à l'Empereur son Maître une si surprenante nouvelle.

La Régente se posséda merveilleusement dans cette aventure, où sa joie étoit si grande. Celle du jeune Roi de Navarre fut excessive, & après son mariage il se sentit mille fois plus amoureux qu'il ne l'étoit auparavant.

Le Roi, offensé jusqu'au vif contre le Duc de Bourbon, envoya en Italie lui annoncer une inimitié éternelle, & que, sur quelque prétexte que ce fût, il ne mit jamais le pied en France, sous peine de la vie.

Le Connétable devoit bien penser par une manière si éclatante, que le Roi le haïssoit, & qu'il étoit

étoit son ennemi irréconciliable. Nous avons ~~scu~~ depuis, qu'il se mit à la tête des Impériaux, & qu'il fit quelques progrès considérables qui l'ont fait croire plus attaché que jamais à Charles-Quint.

On étoit encore tout rempli de ce qui venoit d'arriver, quand nous vîmes Le Peloux à la Cour, qui y venoit sans crainte & sans précaution, puisqu'il croyoit annoncer l'arrivée du Prince son Maître, qui devoit être dans peu de jours. Il écrivoit à la Princesse une Lettre plus passionnée que toutes celles qu'il lui avoit jamais écrites. Mais je ne puis vous dire l'étonnement de Peloux, quand il apprit tout ce qui venoit de se passer au sujet du mariage du Duc de Bourbon & de l'Infante de Portugal. Il fit bien voir qu'il n'y avoit jamais pensé, que c'étoit une fourbe malicieusement inventée pour ruiner la fortune de son Maître, & dit tant de choses circonstanciées sur ce que le Duc avoit refusé ce prétendu mariage, que le Roi, la Princesse Renée & moi, ne scavons plus que penser, lorsqu'un bon Religieux demanda à parler en secret à la Reine de Navarre, & pris instamment que le Roi y fût présent.

Il leur apprit que Leurcy venoit de rendre l'ame entre ses bras; qu'au-lieu de partir comme on l'avoit cru, il étoit demeuré caché dans leur Couvent, d'où il sortoit quelquefois déguisé; qu'en étant sorti le matin, il y étoit rentré avec toutes les couleurs de la mort peintes sur le visage; que s'étant trouvé mal, il lui avoit déchargé sa conscience; si bien que, pour s'acquitter de son devoir, il venoit dire au Roi & à la Reine sa sœur, que Leurcy avoit été gagné par Madame la Régente, & qu'il avoit trahi le Connétable, qui n'avoit jamais eu de pensée que pour Madame d'Alençon, n'aimant rien au monde qu'elle. Quant on vit que l'Empereur étoit devenu amoureux de la Princesse, il avoit averti Madame la Régente.

Régente de tout ce qui s'étoit passé en Espagne, & des desseins secrets que le Roi & lui avoient de donner Madame d'Alençon au Connétable; que depuis ce moment la Régente & l'Empereur avoient toujours été d'intelligence; que c'étoit elle qui lui avoit conseillé d'arrêter sa fille aussi-tôt que les passeports expireroient; & qu'ayant manqué ce coup elle lui avoit fait savoir qu'elle avoit un blanc seing du Duc de Bourbon, & qu'elle l'avoit trouvé dans ses papiers quand il sortit de France. Il l'avoit autrefois confié pour quelque affaire importante à la Duchesse de Beaujeu sa belle-mère. La Régente s'en étoit saisie pour s'en servir au besoin, & pour en faire l'usage qu'elle jugeroit à propos. Elle avoit envoyé ce blanc seing à l'Empereur, lui demandant de le remplir d'un faux Contrat de mariage avec l'Infante I'abelle, & qu'il profitât de l'aigreur où seroit Madame d'Alençon, pour l'obliger par-là à le recevoir pour époux; & voilà ce Contrat, continua ce bon Religieux en le tirant de sa poche. Il leur dit encore que Moncade & Leurcy étoient d'intelligence, & que le premier, voyant leur artifice trompé par le mariage de la Reine, avoit rendu ce papier à Leurcy, qui le devoit remettre ce jour même à Madame la Régente; mais qu'il étoit mort bien repentant de ses crimes, & en demandant mille fois pardon à Leurs Majestés.

La Reine remercia le bon Religieux, & le congédia; elle parut plus morte que vive aux yeux du Roi, la noirceur du procédé de sa mère lui faisoit horreur. Le mariage où elle s'étoit engagée, lui devenoit odieux, & l'innocence & l'infortune du Connétable lui inspiroient une pitié qu'elle exprimoit par toute la tendresse de son cœur.

Le Peloux courut annoncer ce malheur à son illustre Maître. La Reine a vécu depuis dans une

contrainte perpétuelle ; mais comme elle a une grandeur de courage insurmontable , elle cache sa douleur , & il n'y a que le Roi , la Princesse Renée & moi , qui la voyons sensible & tendre comme elle est. Je ne lui ai point vu de joye depuis ce temps-là , que celle que votre arrivée lui a causée. Et puisque vous sçavez toute l'Histoire de ses malheurs , aidez-nous à la consoler , & plaignez avec nous le sort d'une si admirable personne.

Si je la plains , s'écria la Princesse d'Arragon ! Ah , Madame , je n'ai jamais été plus touchée ! l'idée de mes propres malheurs me quitte , je ne puis penser qu'à ceux de cette grande Reine , & de l'infortuné Connétable. Je l'ai fort connu à Madrid , & j'ose dire qu'il voulut bien me permettre de l'estimer infiniment , & qu'il n'est pas sans amitié & sans confiance pour Alphonse & pour moi. Je ne croyois pas , reprit la Princesse de Salerne , que les sentimens que j'ai pour lui pussent jamais augmenter ; mais tout ce que je viens d'apprendre me le rend si cher , qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour le voir heureux. Je hais horriblement la Régente : je ne sçaurois souffrir le Roi de Navarre , & je voudrois bien qu'il mourût bien-tôt. La Comtesse de Sancerre sourit de l'impétuosité qu'Alphonse avoit eue à dire ce qu'elle pensoit , & après avoir encore donné une triste attention aux souvenirs de tant d'événemens extraordinaires , on vint les avertir de songer à se séparer pour le Bal que le Roi devoit donner le soir.

Fin de la I. Partie.

HISTOIRE

DE LA

COMTESSE

DE

GONDENZ.

SECONDE PARTIE.

OUS me pressez. Madame, d'une manière trop obligeante de vous donner la suite de mon Histoire ; pour m'en défendre plus long-temps. J'ai écrit pour vous amuser. J'ai peut-être mis peu d'ordre dans ce que vous avez déjà lu ; je ne suis pas capable d'en mettre davantage dans ce que vous allez lire. Je ne cherche point à vous séduire, en m'assujettissant à des règles prescrites pour cette fin : la vérité est mon seul guide ; & l'amitié dont vous m'honorez, vous intéressant à mes aventures, vous fera pardonner ce que vous ne pardonneriez peut-être pas à tout Auteur qui n'écriroit que pour plaire.

J'ai toujours eu pour Mademoiselle de Jussy un tendre attachement. Jugez, Madame, si elle le mérite. Une taille admirable ; des graces vives & naturelles, qui vous dérobent ce que cette aimable fille peut avoir d'irrégulier dans les traits ; un esprit étendu & juste ; une imagination brillante ;

te; une raillerie fine, qui ne la compromet jamais & ne choque personne; des faillies heureuses, qui animent toute une société, & y jettent de la gayeté; des connoissances acquises par l'étude, qui ne la rendent jamais hardie à décider; de la noblesse dans le cœur, de la droiture dans ses procédés, & tous les sentimens vertueux: voilà Mademoiselle de Jussy. Elle étoit née avec une fortune qui ne répondoit pas à la noblesse de sa naissance. A la mort de son pere elle n'avoit que sept ans. Une mere d'un rare mérite a pris soin de son éducation; unique-mais solide plaisir d'une femme toujours languissante, qui ne sortoit presque jamais. Madame de Jussy, qui de bonne heure avoit étudié le caractère de sa fille, lui donna une honnête liberté: à vingt ans elle étoit dans le monde presque sur sa fol, & sa conduite ne donna jamais d'inquiétude à cette tendre mere, qui voyoit sa fille chérie dans les sociétés les plus estimables. Un frere de Madame de Jussy, vieux garçon, s'avisa de mourir, & laissa une grosse succession. Mademoiselle de Jussy touchoit alors à sa vingt & deuxieme année: la voit riche, mais toujours la même: aucun changement dans ses manieres, caractère doux & simple, toujours soutenu. On ne fut surpris, ni de sa modestie, ni de l'empressement de plusieurs partis avantageux qui se présenterent. On admira la sagesse de cette fille, qui se débarassa de tous ces adorateurs intéressés sans les choquer, & qui pour se donner sans-doute le temps de choisir, lui faisoit dire assez souvent, mais sans affectation, qu'elle ne se sentoit gueres de penchant pour le mariage.

Dès que la santé du Chevalier ne me donna plus d'inquiétude, je fus voir cette aimable fille. Elle sortoit pour aller chez Madame de Venneville. Je résistai à la façon qu'elle fit de vouloir

remettre sa visite; je lui dis naturellement que j'achèverois de lui rendre la mienne chez la Comtesse. Nous y fûmes ensemble, nous la trouvâmes seule avec Disenteuil. Mon frere entra dans le moment, nous passâmes dans l'appartement du Chevalier. Il s'amusoit à lire Britannicus. La catastrophe de ce jeune Prince, dit Madame de Venneville, doit faire trembler toutes les personnes à qui la nature a donné un cœur tendre. Pourquoi, Madame? repliqua Disenteuil; le siècle des Nérons est passé. Il est vrai, reprit la Comtesse, que dans le nôtre on n'éprouve point ce genre d'obstacles qui traverserent les feux de Britannicus & de Julie; mais on ne trouve aussi que très-rarement cette heureuse sympathie qui avoit uni si étroitement ces illustres infortunés. Les personnes faites comme vous, Madame, lui dit Disenteuil, trouvent presque dans tous les cœurs qu'elles croient dignes d'elles, cette sympathie que vous dites être si rare... «Oh! voilà, interrompit Madame de Venneville, le Comte qui veut débiter du galant; je l'arrête, & je veux qu'il me réponde sérieusement. Laissons-là la sympathie, aussi bien ce ne seroit pas une chose aisée à définir. Dites-moi, Comte, n'est-ce pas un grand malheur de prendre de la passion pour une personne qui se trouve prévenue en faveur de quelque autre? Oui, Madame, répondit vivement Disenteuil: c'est le plus grand des malheurs, dès qu'il ne laisse point de doute. Quand on se trouve dans cette triste situation, il n'y a point d'autre parti à prendre, que de souffrir & se taire: ni les discours, ni les actions du malheureux ne fléchissent point la personne prévenue; & si l'objet préféré ne travaille à se détruire lui-même, le malheureux ne peut espérer de cesser de l'être. Mais, repliqua la Comtesse, si l'on n'a pas une entière certitude de la préven-

tion,

tion, que doit-on faire? S'éclaircir bien vite, répondit Disenteuil; il n'est rien de si pressé. L'Amour nous donne plus d'un moyen pour sortir promptement d'une incertitude, où souvent nous serions mieux de rester; mais c'est un parti que l'homme ne sauroit prendre. Nous approuvâmes tous le sentiment de Disenteuil. La Comtesse l'assura qu'elle n'oublieroit pas ses avis, si elle se trouvoit jamais dans le cas, mais qu'elle l'éviteroit avec attention. Tant d'attention, ma chere Comtesse, dit Mademoiselle de Jussy, ne nous annonçeroit-elle pas que vous aurez bientôt besoin de quelque éclaircissement? L'affectation que vous avez, lui dit Madame de Venneville, de badiner sans-cesse sur toutes les conversations dont l'Amour est le sujet, me donne de la défiance; elle en donne à toute notre société: nous ne sommes plus les dupes de votre fine raillerie: ne déguise-t-elle point chez vous la situation de votre cœur? Le difficile étoit de nous défier; votre gayeté nous en imposoit: nous soupçonnons; vous allez être étudiée, & vous serez développée. Développée? reprit cette charmante fille; je n'en crois rien. Le Comte de Disenteuil ne vient-il pas de vous dire que l'Amour seul est capable de faire cette opération? Je n'ai dans cette aimable société, ni Amans, ni Femmes jalouses. Mon secret, si tant est que j'en aye un, est en sûreté. La gloire de le découvrir est réservée à d'autres personnes. Ces personnes mêmes auront bien de la peine à en venir à bout, & je crois que ce secret ne cessera de l'être que lorsqu'il me pèsera trop; alors, pour me soulager, je ne me donnerai plus la peine de la garder. Vanité, dit la Comtesse, qui vous sied bien, que l'on vous pardonne, mais qui ne nous empêchera pas d'aller notre train.

Quelques jours après cette conversation Ma-
de-

demoiselle de Jussy étant venue chez moi, nous rappellâmes une partie de tout ce qui s'étoit dit dans la chambre du Chevalier, & nous convinmes que les regards & les discours de Madame de Venneville, quoiqu'étudiés, avoient décelé la situation de son cœur. Nous nous affermissons dans notre sentiment, quand Disenteuil entra. Mademoiselle de Jussy trouva sans peine l'occasion de parler de la Comtesse; elle loua sa beauté & son esprit, & adressant la parole au Comte, elle lui-dit: Je ne crois pas que Madame de Venneville oublie aisément le service que vous avez rendu au Chevalier de Fanime; j'entrevois chez elle un mouvement de reconnoissance, qui, pour être doux, n'en est pas moins vif. Je sçai, Mademoiselle, répondit Disenteuil, que rien n'échappe à votre pénétration, lorsque vous voulez vous en servir; mais je sçai bien aussi que, pour avoir matière à railler finement vos amis, vous dites souvent avoir découvert ce que vous ne pensez que dans l'instant, & que vous sentez propre à vous réjouir. Vous voilà dans le cas. Poursuivez, je me prête de bonne grace à votre plaisir. C'est vous, reprit Mademoiselle de Jussy, qui voulez railler. Pour moi, je vous dis sérieusement que le Chevalier de Fanime vous trouve généreux, que sa sœur vous trouve aimable, & que peu de soin vous acquéroient la gloire d'en être aimé. Continuation de plaisanterie, reprit Disenteuil. C'est se mal tirer d'affaire Monsieur le Comte, que de badiner, repliqua Mademoiselle de Jussy. La Comtesse vous aime, vous l'avez deviné; & la manière mystérieuse dont vous vous défendez, me persuade que vous ne négligerez pas cette conquête. Je n'ai pas la fatuité, Mademoiselle, lui dit Disenteuil, de croire pouvoir inspirer de l'amour; lorsque je n'en ressens pas. Mon cœur a été pénétré de la plus vive

ten.

tendresse: j'ai fait tous mes efforts pour plaire; je n'ai pu même réussir à me faire écouter, & j'ai été forcé à contraindre tous mes mouvemens, pour me conserver encore le dangereux plaisir de voir l'objet de ma tendresse. De pareilles expériences m'apprennent le peu que je vaudrai, & que je ne suis point du nombre de ces hommes, s'il en est, qui, sans aucuns soins, & sans même y penser, embrassent le cœur des Belles. Oh! pour cela, Mademoiselle, repris-je alors, vous avez tort & trop bonne opinion de vous. Quoi! vous croyez faire parler le Comte, lorsqu'il ne le voudra pas? & sûrement il ne le voudra jamais, quand vous voudrez pénétrer ce qui se passe dans son ame. Vous devez sçavoir, depuis que vous le connoissez, que c'est le plus discret de tous les hommes. Gardez vos lumieres, faites vos réflexions sur son chapitre, puisque cela vous amuse, mais ne comptez pas de tirer de lui aucun éclaircissement. J'avois senti que le Comte prenoit un tour qui l'auroit mené plus loin que je ne voulois; je crus devoir rompre une conversation embarrassante pour lui, pour moi, & qui pouvoit me faire juger qu'il étoit toujours le même à mon égard. Je voulois du-moins qu'il me fût permis de douter, mais je ne le pus long-temps. Disenteuil m'ayant trouvée seule le lendemain, me parla ainsi.

Mon silence devient trop dangereux, Madame, pour le garder plus long-temps: je crains qu'il ne vous persuade à la fin, que les sentimens que j'ai osé vous faire voir dans un temps où vous les avez désapprouvés, ne soient plus les mêmes. Je les conserve, Madame, ces sentimens avec la même vivacité; & voici ce qui m'a engagé à les taire, depuis qu'il m'est permis de vous les montrer sans vous offenser. Je n'ai prétendu par mon silence que vous faire sentir que vous ne deviez

deviez point songer que Monsieur de Brionsel a pour moi une tendre amitié. Que, Madame, c'est à vous seule à faire un choix. Mais doutez-vous que si ce choix tomboit sur moi, je ne fusse au comble de la félicité? & que le seul malheur que je crains, & auquel peut-être je ne pourrois survivre, seroit d'en voir un autre honoré? Si je suis destiné à cette infortune, croyez, Madame, que je renfermerai ma douleur, je vous en ôterai la connoissance: mais, pour prix de ce dur sacrifice, ne me refusez pas la grâce de croire que le mortel que vous rendrez heureux ne se fera pas, du-moins par la délicatesse & la violence de sa passion, plus digne de recevoir votre main, que l'étoit Disenteuil. J'étois embarrassée de ce que je devois répondre à ce discours, lorsque Madame de Venneville entra. Le Comte ne resta que le temps qu'il falloit pour ne pas paroître incivil. A peine fut-il sorti que la Comtesse me dit: C'en est fait, mon malheur est certain; Disenteuil est amoureux, je n'en puis douter, j'en ai la preuve. Quelle est cette preuve? lui dis-je. La voici, repliqua-t-elle.

Tourmenté de l'incertitude si Disenteuil aime ou non, j'ai voulu le sçavoir, & le sçavoir de lui-même. Tout ce que ma vanité a pu obtenir de moi a été de ne pas me commettre. Voici ce que je fis il y a quelques jours. J'envoyai à la porte de Disenteuil une boîte, qui renfermoit un nœud d'épée, avec cette Lettre.

*Si vous aimez, vous aimez avec trop de mystère. Si vous êtes indifférent, vous l'êtes trop pour qui ne l'est pas pour vous. Ne voyez-vous aucun objet digne de vous toucher? aucun dont les manières prévenantes fassent naître chez vous le desir d'y répondre? Un intérêt, peut-être trop tendre, demande d'être éclairci sur ce qui se passe dans votre cœur. S'il n'est
pré-*

prévenu en faveur de personne, mettez ce nœud d'épée; ne le quittez point, que vous ne sachiez qui vous l'envoie. Cette complaisance, qui marquera que vous êtes libre, enbardira à vous dire ce que vous devriez avoir deviné, si votre pénétration n'étoit en léthargie par quelque cause que l'on ignore, mais que l'on souhaite d'approfondir.

Ah ma chere Comtesse, continua-t-elle, quelle honte & quelle douleur pour moi! Disenteuil n'a pas fait seulement assez de cas de l'avis, pour mettre ce nœud au jour. Il aime, & il aime avec tant de délicatesse, qu'il croiroit l'avoir blessée, s'il avoit mis ce ruban par un simple mouvement de curiosité, ou de galanterie. C'en est donc fait, je suis sans espérance; j'ai une Rivale, & votre discrétion m'en dérobe la connoissance. Que vous êtes cruelle! Je crois cependant la deviner. Ah! c'est Mademoiselle de Jussy. Oui, c'est elle que le Comte adore; oui, elle jouit du bonheur d'être aimée de cet homme parfait. Parlez, ma chere Comtesse, me dit-elle, parlez; convenez qu'elle est ma Rivale. Il pourroit aimer, lui dis-je Mademoiselle de Jussy, sans que je m'en fusse aperçu. Il se peut aussi que quelque autre objet l'occupe. Disenteuil est si discret, & si sage, qu'il en devient impénétrable. Non, me repliqua-t-elle, il ne l'est pas pour vous: vous savez son secret, j'en suis sûre; & vous pouvez, ma chere Comtesse, me refuser la consolation de m'apprendre quel est cet objet à qui il sacrifie tout? Quoi! l'état où vous me voyez ne vous fait aucune pitié: & je ne pourrai obtenir de votre amitié de vous faire parler? Heureusement je n'eus pas le temps de lui répondre, nous fûmes interrompues par Mademoiselle de Jussy: sa présence redoubla l'agitation où étoit la Comtesse, qui

qui sortit un instant après, ne se sentant pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher un chagrin plein de dépit.

Qu'a donc Madame de Venneville ? me dit Mademoiselle de Jussy ; il paroît du trouble sur son visage ; à peine m'a-t-elle regardé. Serois-je brouillée avec elle sans le sçavoir ? Oui, lui repliquai-je. Alors je lui contai l'erreur de la Comtesse, & tout ce qu'elle venoit de me dire : je lui dis aussi la conversation que je venois d'avoir avec Disenteuil. Elle trouva comme moi son procédé généreux. La démarche que vient de faire la Comtesse, lui dis-je, m'assure qu'elle mettra tout en usage pour découvrir si vous êtes véritablement sa rivale ; elle sera bientôt défabusée, & je tremble que sa jalousie ne retombe sur moi. Je vous admire, me dit Mademoiselle de Jussy ; l'amour vous rend le cœur très-bon pour vos amies. Je vois que vous êtes charmée que Madame de Venneville me prenne pour sa rivale, & que vous aimez mieux qu'elle me haïsse que vous. Mais ce n'est pas-là mon compte ; car cette haine mettra du divorce dans notre société, & je ne veux pas en être la victime sans l'avoir mérité : c'est vous qu'elle doit haïr, & c'est vous, s'il vous plaît, qu'elle haïra. Votre gayeté, lui dis-je, commence à impatienter ; elle vous fait sans-cesse badiner sur les choses les plus sérieuses. Consentez, je vous prie, à rester encore quelque temps la rivale de la Comtesse ; j'ai besoin de son erreur pour n'être pas traversée dans mes desseins. Si elle découvre que c'est moi que Disenteuil aime, elle me reprochera de ne lui avoir pas tout avoué ; l'amour me montrera à elle comme son ennemie ; il lui fera croire que je ne puis être indifférente pour un homme de ce mérite, & qu'elle aime : mon frere, qui découvrira son rival dans Dis-

Disenteuil, deviendra contraire au Chevalier ; il se rangera d'abord du parti du Comte, & de mon père : le Chevalier même, que Madame de Venneville animera contre Disenteuil, deviendra jaloux, il craindra un tel rival ; pressé par sa sœur, il exigera un sacrifice, que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon père, me défendent d'accorder ; sa tendresse s'alarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sages, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïsoit. Mais, de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-temps l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu, durant ce temps, presque tous les jours ; ma tendresse n'étoit plus un mystère pour lui, & la sienne paroïssoit en avoir redoublé. L'impatience qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez long-temps sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec confiance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée que vous pouvez me croire

capable de cesser de vous adorer? Quelle seroit la femme assez téméraire pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidèle? Ah, Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous! quelle estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractère & de votre vertu ont fait naître & nourri ma passion! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre confiance; ce n'est pas par ces sentimens que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincère, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frère, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre; mais ses yeux sûrent me marquer le contentement de son âme.

Je passai quelque temps dans cette heureuse situation. Mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit aucun soupçon sur le Chevalier; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins de douceurs; enfin j'espérois tout du temps, & de cette générosité que Disenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la passion de Madame de Venneville pour Difenteuil ; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une maniere contraire à mes intérêts : je sentois , par mes propres sentimens , que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les " mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bientôt desabusée des soupçons qu'elle avoit conçu contre Mado-
moiselle de Jussy ; je la vis plus ardente que ja-
mais, pour découvrir la personne que Disenteuil
aimoit. Elle réussit. Elle sut aussi les dernières
volontés de Monsieur de Gondez, & de-plus
elle vit mon pere étoit, que j'obéisse aux inten-
tions

Disenteuil, deviendra contraire au Chevalier ; il se rangera d'abord du parti du Comte, & de mon père : le Chevalier même, que Madame de Venneville animera contre Disenteuil, deviendra jaloux, il craindra un tel rival ; pressé par sa sœur, il exigera un sacrifice, que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon père, me défendent d'accorder ; sa tendresse s'alarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sages, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïsoit. Mais, de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-temps l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu, durant ce temps, presque tous les jours ; ma tendresse n'étoit plus un mystère pour lui, & la sienne paroïssoit en avoir redoublé. L'impatience qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez long-temps sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a-prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec confiance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée que vous pouvez me croire

capable de cesser de vous adorer? Quelle seroit la femme assez téméraire pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidèle? Ah, Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous! quelle estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractère & de votre vertu ont fait naître & nourri ma passion! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre constance; ce n'est pas par ces sentimens que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincère, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frere, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre; mais ses yeux scurent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque temps dans cette heureuse situation. Mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit aucun soupçon sur le Chevalier; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins de douceurs; enfin j'espérois tout du temps, & de cette générosité que Disenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la passion de Madame de Venneville pour Disenteuil; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une maniere contraire à mes intérêts: je sentoie, par mes propres sentimens, que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bientôt desabusée des soupçons qu'elle avoit conçu contre Mademoiselle de Jussy; je la vis plus ardente que jamais, pour découvrir la personne que Disenteuil aimoit. Elle réussit. Elle scut aussi les dernières volontés de Monsieur de Gondez, & de plus elle vit que mon pere étoit, que j'obéissois aux inten-

Disenteuil, deviendra contraire au Chevalier ; il se rangera d'abord du parti du Comte, & de mon père : le Chevalier même, que Madame de Venneville animera contre Disenteuil, deviendra jaloux, il craindra un tel rival ; pressé par sa sœur, il exigera un sacrifice, que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon père, me défendent d'accorder ; sa tendresse s'alarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sénéscuques, me dit Mademoiselle de Jusly, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïssoit. Mais, de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-temps l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu, durant ce temps, presque tous les jours ; ma tendresse n'étoit plus un mystère pour lui, & la sienne paroïssoit en avoir redoublé. L'impatience qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez long-temps sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a-prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec confiance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée que vous pouvez me croire

capable de cesser de vous adorer? Quelle seroit la femme assez téméraire pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidèle? Ah, Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous! quelle estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractère & de votre vertu ont fait naître & nourri ma passion! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre confiance; ce n'est pas par ces sentimens que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincère, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frere, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre; mais ses yeux scurent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque temps dans cette heureuse situation. Mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit aucun soupçon sur le Chevalier; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins de douceurs; enfin j'espérois tout du temps, & de cette générosité que Disenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la passion de Madame de Venneville pour Disenteuil; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une manière contraire à mes intérêts: je sentoie, par mes propres sentimens, que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bientôt desabusée des soupçons qu'elle avoit conçu contre Mademoiselle de Jussy; je la vis plus ardente que jamais, pour découvrir la personne que Disenteuil aimoit. Elle réussit. Elle scut aussi les dernières volontés de Monsieur de Gondez, & de plus elle vit que mon pere étoit, que j'obéissois aux inten-

Disenteuil, deviendra contraire au Chevalier ; il se rangera d'abord du parti du Comte, & de mon père : le Chevalier même, que Madame de Vennerville animera contre Disenteuil, deviendra jaloux, il craindra un tel rival ; pressé par sa sœur, il exigera un sacrifice, que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon père, me défendent d'accorder ; sa tendresse s'allarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sages, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïssoit. Mais, de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-temps l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu, durant ce temps, presque tous les jours ; ma tendresse n'étoit plus un mystère pour lui, & la sienne paroissoit en avoir redoublé. L'impatience qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez long-temps sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a-prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec confiance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée que vous pouvez me croire

capa

capable de cesser de vous adorer? Quelle seroit la femme assez téméraire pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidèle? Ah, Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous! quelle estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractère & de votre vertu ont fait naître & nourri ma passion! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre confiance; ce n'est pas par ces sentimens que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincère, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frere, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre; mais ses yeux scurent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque temps dans cette heureuse situation. Mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit aucun soupçon sur le Chevalier; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins de douceurs; enfin j'espérois tout du temps, & de cette générosité que Disenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la passion de Madame de Venneville pour Disenteuil; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une maniere contraire à mes intérêts: je sentoisi, par mes propres sentimens, que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bientôt desabusée des soupçons qu'elle avoit conçu contre Mademoiselle de Jussy; je la vis plus ardente que jamais, pour découvrir la personne que Disenteuil aimoit. Elle réussit. Elle scut aussi les dernières volontés de Monsieur de Gondez, & de plus elle vit que mon pere étoit, que j'obéissois aux inten-

Disenteuil, deviendra contraire au Chevalier ; il se rangera d'abord du parti du Comte, & de mon père : le Chevalier même, que Madame de Venneville animera contre Disenteuil, deviendra jaloux, il craindra un tel rival ; pressé par sa sœur, il exigera un sacrifice, que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon père, me défendent d'accorder ; sa tendresse s'allarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sages, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïssoit. Mais, de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-temps l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu, durant ce temps, presque tous les jours ; ma tendresse n'étoit plus un mystère pour lui, & la sienne paroïssoit en avoir redoublé. L'impatience qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez long-temps sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a-prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec confiance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée que vous pouvez me croire

capa

capable de cesser de vous adorer? Quelle seroit la femme assez téméraire pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidèle? Ah, Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous! quelle estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractère & de votre vertu ont fait naître & nourri ma passion! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre confiance; ce n'est pas par ces sentimens que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincère, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frere, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre; mais ses yeux scirent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque temps dans cette heureuse situation. Mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit aucun soupçon sur le Chevalier; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins de douceurs; enfin j'espérois tout du temps, & de cette générosité que Disenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la passion de Madame de Venneville pour Disenteuil; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une maniere contraire à mes intérêts: je sentoisi, par mes propres sentimens, que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bientôt desabusée des soupçons qu'elle avoit conçu contre Mademoiselle de Jussy; je la vis plus ardente que jamais, pour découvrir la personne que Disenteuil aimoit. Elle réussit. Elle scut aussi les dernieres volontés de Monsieur de Gondez, & de-plus celle où mon pere étoit, que j'obéissois aux inten-

tions de ce mari mourant. Dès ce moment, la Comtesse ne fut plus occupée qu'à nuire aux desfeins de Disenteuil; elle desira bien plus ardemment de me voir unie au Chevalier; l'amour & la jalousie lui firent chercher les moyens de mettre les choses dans un état à rebuter entièrement le Comte, & à forcer mon pere à donner son consentement en faveur du Chevalier. Ce ne fut plus la fortune de son frere qui fit son zele; ce fut l'intérêt de sa passion. Il étoit difficile qu'elle parvint à son but sans donner atteinte à ma réputation? Je ne sçai, s'il lui en coûta pour prendre son parti; mais, dès qu'elle l'eut pris, elle ne respecta rien.

Le premier trait de sa noire politique fut de me cacher ce qu'elle avoit appris, & de le taire au Chevalier. Mais, dans une conversation qu'elle eut avec moi, elle chercha à s'assurer de mes sentimens. Je ne feignis point de lui dire que le Chevalier pouvoit compter sur ma main. La fortune de mon frere ne répond pas à la vôtre, me dit-elle. Si Monsieur de Brionfel regarde votre choix sans indulgence, qu'il le désapprouve, qu'il ait peut-être d'autres vues, que ferez-vous? Je résisterai avec fermeté, lui dis-je, & j'attendrai du temps, & de mon respect pour mon pere; que l'un & l'autre puissent défarmer sa sévérité. Je crains bien, me repliqua-t-elle, que ce profond respect, & le pouvoir absolu que Monsieur de Brionfel a sur vous, ne ruinent à la fin les affaires de mon frere: car enfin, vous n'avez pas encore fait une démarche pour applanir les difficultés que vous prévoyez. Qu'attendez-vous, ma chere Comtesse? continua-t-elle: voulez-vous donner le temps au Comte de Brionfel de prendre des engagements? Votre âge vous soumet encore aux volontés de ce pere absolu; cependant l'état de veuve devroit vous guérir

de cette excessive crainte. Il est vrai, repris-je, que je crains mon pere presque autant que je l'aime ; & je conviens que je suis dans un embarras extrême , pour lui découvrir mes sentimens pour le Chevalier. Que je serois à plaindre, ajoutai-je, s'il les desapprouvoit d'une maniere dure ! Cette appréhension me fait encore temporiser. Il faut, je le vois bien, reprit la Comtesse, il faut aider à votre timidité, & que quelqu'un fasse pressentir à Monsieur de Brionsel que vous êtes sensible à la tendresse que mon frere a pour vous. C'est à Mondelis à rompre la glace, ou à Disenteuil, qui est aussi cher à votre pere que son propre fils. Ah ! m'écriai-je, que voulez-vous faire ? Non, continuai-je, ne pressons rien, attendons : le temps de mon deuil, qui n'est pas prêt à finir, nous fournira des occasions favorables à gagner l'esprit de mon pere ; je les chercherai, je les saisirai... Vous ? repliqua la Comtesse ; si l'on vous laisse faire, dans six mois vous ne serez pas plus avancée qu'aujourd'hui. Vous devriez rougir, non de votre passion, mais de votre foiblesse à la découvrir. Ah ! ma chere Comtesse, repris-je, songez donc que si nous faisons parler si brusquement, Disenteuil & mon pere pourroient me soupçonner d'avoir eu une intelligence secrete avec le Chevalier, dans un temps où mon devoir me le défendoit. Je mourrois de douleur, si ces hommes, dont l'estime m'est si précieuse, me croient criminelle. Le Ciel m'est témoin que j'aime le Chevalier de l'amour le plus pur & le plus vif, que je ne connois de bonheur que celui de m'unir à lui : mais je serois capable d'y renoncer, s'il falloit l'acheter aux dépens de ma gloire ; & je pense assez avantageusement de votre frere, pour croire qu'il y consentiroit. Que vous l'aimiez foiblement, ce frere ! me dit la

174 HISTOIRE DE LA COMTESSE

Comtesse ; & qu'il est loin d'être heureux. Si mon âme, lui repliquai-je, il doit l'être, étant persuadé que rien ne pourra jamais me faire changer de sentiment. Il est vrai que le caractère absolu de mon père peut nous faire trembler ; mais sa tendresse pour moi, qui est extrême, le ramènera à mes desirs.

Madame de Venneville comptoit bien, par ce que je venois de lui dire, que je n'aurois pas la force, du-moins de long-temps, de parler à mon père : elle craignoit même que je n'eusse pas celle de lui résister. L'estime qu'elle me connoissoit pour Disenteuil, dont je ne faisois point de mystère, l'allarmoit encore. Enfin, pour porter sa jalousie à l'extrême, il arriva ce que je vais vous conter.

Mon frere fut un matin chez Disenteuil. Il trouva sur la table de son cabinet le nœud d'épée que la Comtesse lui avoit envoyé, il y avoit déjà quelque temps. Mon frere le trouva jolî : le Comte lui dit de le prendre, puisqu'il le trouvoit de son goût. Madame de Venneville étoit dans ma chambre lorsque mon frere entra ayant ce nœud fatal à son épée. La Comtesse n'eut pas de peine à le reconnoître. Est-ce-là une emplette de votre choix ? lui dit-elle ; ou bien est-ce une galanterie qu'on vous a faite ? C'est une galanterie de Disenteuil, reprit mon frere. Je vis le dépit & la rage exprimés sur le visage de la Comtesse : elle me lança un regard furieux, que je pris innocemment pour une confidence de ce qui se passoit dans son âme. Mais que je me trompois, & que l'imprudence de Disenteuil pensa à me coûter cher ! car je crois que ce dernier trait mortifiant déterminâ la Comtesse à ce qu'elle fit ensuite. Le don que le Comte avoit fait au premier venu de ce nœud, la piquoit ; mais l'idée que c'étoit sans-doute un sacré-

sacrifice qu'il me faisoit, l'enflammoit de colere. Le desir de se venger la saisit. Elle ne le pouvoit que par une perfidie. Pour se justifier ce dessein à elle-même, il falloit me croire perfide à son égard : la jalousie le lui persuada. Le mystere que je lui avois toujours fait de la passion du Comte, lui parut criminel : sa jalousie alla plus loin ; elle ne crut pas que Disenteuil m'eût rendu des soins inutilement, elle étoit trop pénétrée de son mérite : enfin, oubliant l'air naturel avec lequel je lui avois parlé du Chevalier, elle pensa que j'étois de mauvaise foi. Je crois que quand elle auroit rendu justice à mes sentimens, elle ne m'en auroit pas moins haï : elle adoroit Disenteuil, & mon crime à ses yeux étoit capital ; j'étois aimée de lui. Enfin, elle voulut prévenir tout ce qu'elle croyoit avoir à craindre ; voici comme elle s'y prit.

Je vous ai dit, Madame, que j'avois surpris le Chevalier dans le temps de sa blessure, tenant mon portrait ; mais je ne vous ai pas dit qu'il en a rendu le maître, & je dois vous l'apprendre. Avant que d'aller en Bretagne j'avois eu la complaisance pour Monsieur de Gondé de me faire peindre par le fameux Largilliere. Le Chevalier, qui l'avoit appris, engagea un homme qui faisoit la mignature, d'aller chez ce Peintre, & sous prétexte d'étudier & d'admirer ses ouvrages, de tâcher de tirer adroitement une copie de ce portrait. Il le fit, & réussit assez bien. Le Chevalier sçavoit que j'avois eu, du hazard d'une Lotterie, une boîte d'or ; que Madame de Venneville en ayant loué l'ouvrage singulier, & sur-tout le secret qui mettoit une peinture en toute sûreté, je lui en avois fait la galanterie. Le Chevalier la demanda à sa sœur, qui se fit un plaisir de la lui donner. Mon pere & Disenteuil

la connoissoient , & mon pere ignoroit que j'en eusse fait présent à la Comtesse.

Elle pria le Chevalier de lui confier mon portrait dans cette boîte. Le Chevalier, qui n'avoit aucune raison de soupçonner sa sœur, la lui donna. Madame de Venneville vint sur le champ chez moi. Disenteuil , qu'elle y cherchoit , y étoit : elle trouva le moment de lui dire qu'elle le prioit de venir chez elle le lendemain à dix heures , pour une affaire qu'elle vouloit lui communiquer, qui le regardoit. Disenteuil le lui promit , & sortit dans l'instant. Elle resta peu de temps après lui , & lorsqu'elle m'eut quittée, elle passa dans l'appartement de mon pere. Je viens vous demander, Monsieur, lui dit-elle en l'abordant, si vous voulez bien me faire l'honneur de venir demain à trois heures chez moi : j'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse. Mon pere lui répondit avec politesse qu'il se rendroit à ses ordres. Disenteuil fut chez elle le lendemain , & voici comme elle lui parla.

Ce que j'ai à vous dire regarde le bonheur de Madame de Gondez. Vous sentez-vous assez de pouvoir sur vous-même pour lui sacrifier le vôtre ? Que puis-je faire, Madame, reprit Disenteuil d'un air étonné ; qui puisse contribuer au bonheur de Madame de Gondez , & qui doive me coûter le mien ? J'ai peine à le comprendre. Ses intérêts me sont si chers, qu'il est difficile que je n'aie pas avec plaisir au devant de tout ce qui peut lui marquer mon attachement. Vous êtes surpris, repartit alors la Comtesse, de ce que je vous dis ? Mais, pour vous mettre en état de m'écouter avec attention, & pour vous donner la confiance nécessaire pour me répondre, je vous dirai que Madame de Gondez m'a fait confiden-

ce

cc de votre tendresse pour elle, des dernières volontés d'un mari, & de celles de son pere. Malgré tous ces avantages, qui semblent vous donner des droits sur sa possession, voulez-vous l'obtenir par la contrainte ? Moi, Madame, s'écria Disenteuil, moi, chercher à contraindre Madame de Gondrez ! Le Comte de Brionsel peut me faire l'honneur de penser à moi ; mon oncle peut avoir envisagé avant de mourir, que cet établissement conviendrait à l'un & à l'autre ; mais Madame de Gondrez m'a-t-elle vu me prévaloir de ces dispositions favorables d'un mari & d'un pere ? Non ; & elle est trop juste, & doit trop me connoître, pour penser que je veuille me servir d'aucune autorité pour lui arracher son consentement. Non, Madame, il faut que ce soit le cœur de Madame de Gondrez qui lui fasse donner la main : plus elle mérite d'être aimée, plus il est nécessaire d'être aimé d'elle, pour être heureux en la possédant. Eh bien, Monsieur, reprit la Comtesse, il faut donc vous dire que son bonheur dépend de vous voir renoncer à elle. Cet effort est digne de votre générosité, & son estime pour vous est au point de croire que vous êtes capable d'un tel sacrifice. Madame de Gondrez, repliqua Disenteuil, auroit pu elle-même me faire l'honneur de m'expliquer ses sentimens : elle me connoît assez pour ne devoir pas douter que ses volontés ne soient pour moi des ordres absolus. C'est parce qu'elle vous connoît, lui dit la Comtesse, qu'elle n'a pas la force de vous avouer elle-même la passion dont elle est prévenue ? Son amitié pour vous n'a pu y consentir. Enfin, vous sçavez qu'elle dépend d'un pere absolu & inébranlable dans ses volontés ; que le choix qu'il a fait de vous selon vos desirs, met un obstacle aux desseins de Madame de Gondrez que vous seul pouvez lui faire surmonter :

178 HISTOIRE DE LA COMTESSE

ter : c'est donc à vous à guérir Monsieur de Brionfel de sa délicatesse sur l'exacritude du point-d'honneur, pour rendre sa fille maîtresse de son sort. Cette délicatesse sur le point-d'honneur me regarde, Madame, repliqua Disenteuil, autant & plus que Monsieur de Brionfel. Non, je ne puis, par aucune démarche, donner occasion à un homme que je respecte, & qui me fait l'honneur de m'aimer, de penser que je n'ai pas répondu de bonne foi à ses desseins, lorsqu'il me les a communiqués avec sincérité. Mon estime pour Madame de Gondez est la même. Monsieur de Brionfel pourroit croire qu'elle est altérée, ou que mes sentimens varient, & que j'ai pris contre ma parole quelque autre engagement : je chéris trop son amitié pour risquer de la perdre par une conduite si contraire à ce que je lui dois, & à ce que je me dois à moi-même. Madame de Gondez, continua-t-il, a le pouvoir sur son pere, que le sang, & la connoissance d'un vrai mérite, donnent ; qu'elle agisse, ou fasse agir, & lorsque Monsieur de Brionfel sera ébranlé, je remplirai le devoir d'un honnête homme. Vous déguisez en vain, Monsieur, lui dit la Comtesse ; vous connoissez trop le Comte de Brionfel, pour penser que rien puisse l'ébranler : ainsi c'est toujours contraindre Madame de Gondez, que de conserver son pere dans votre parti. Je le vois bien, continua-t-elle, il faut sans aucun détour vous instruire de tout. Madame de Gondez & mon frere le Chevalier s'aiment depuis plus de deux ans ; ce n'est pas une passion naissante, qu'aucun devoir puisse surmonter. Vous paroissez ému à ce discours, lui dit-elle. Il est vrai, Madame, répondit Disenteuil ; & je ne puis penser sans trembler, qu'une vertu aussi... Tenez, reprit la Comtesse en lui coupant la parole, tenez, voilà la preuve de ce que je vous

vous dis, en lui montrant mon portrait. Madame de Gondéz le donna à mon frere, en partant de Paris pour aller en Bretagne; &, de plus, le voyage que le Chevalier a fait à Gondéz étoit de son aveu. Je ne vous dis plus rien, continua-t-elle; je crois vous avoir mis en état de prendre le parti que la délicatesse & l'honneur exigent de vous. Je sens, Madame, reprit Difsenteuil, la conduite que je dois tenir, & je me flatte que Madame de Gondéz aura lieu d'en être satisfaite. Il laissa la Comtesse dans un désordre qu'elle ne put même lui cacher, & qui ne lui échappapas.

Mon pere alla chez elle, comme il le lui avoit promis. Elle lui dit: Il y a long-temps, Monsieur, que je balance à vous instruire d'une chose qui vous affligera peut-être; mais l'amitié que j'ai pour Madame de Gondéz, m'engage à rompre le silence, pour vous apprendre qu'elle est prévenue d'une passion violente, que ni son respect, ni la crainte de vous déplaire, ne sauroient surmonter. Permettez-moi, Madame, lui dit mon pere, de vous dire que je vous crois mal instruite. Si ma fille a de la prédilection pour quelqu'un, c'est de mon consentement. Vous êtes son amie; mais ce n'est pas d'elle, sans doute, que vous tenez cette confidence. Ma fille le sçait que j'ai des vues pour elle: sa soumission à mes volontés, & plus que tout son caractère, me défendent de la soupçonner seulement de manquer jamais à ses devoirs. On hazarde rarement, Monsieur, repartit la Comtesse, une pareille confidence à un pere tel que vous, lorsque ce n'est pas de la bouche même de sa fille qu'on tient le secret de son cœur. Celui de Madame de Gondéz m'est entièrement connu; &, si vous lui refusez les sentimens de pere dans cette occasion, j'ose vous assurer qu'elle sera la plus malheureuse.

reuse femme du monde. Quoi ! Madame, s'écria mon pere tout ému, il seroit vrai que ma fille aimeroit ? Oui, Monsieur, repliqua la Comtesse, elle aime. Eh bien, Madame, reprit mon pere brusquement, apprenez-moi le choix de ma fille : sans-doute que je ne dois pas l'approuver, puisqu'elle me l'a caché avec tant de soin jusqu'à ce jour. Non, Monsieur, lui dit la Comtesse, son choix ne lui fait point de honte, & je crois qu'il ne vous fera pas rougir. C'est mon frere, c'est le Chevalier de Fanime, qu'elle aime : sa naissance, & , si j'ose le dire, son mérite personnel, ne le rendent pas indigne des bontés de Madame de Gondez. Sa fortune seule pourroit être contre lui ; cependant elle n'est pas assez médiocre, pour être un obstacle suffisant pour vous arrêter. Madame, lui dit mon pere, le mystere que ma fille m'a fait de ses sentimens, m'a donné le-temps de prendre des engagements pour elle : j'ai donné ma parole. ma fille peut refuser sa main ; mais je refuserai mon consentement pour tout autre que celui sur lequel j'ai jetté les yeux. Ce n'est pas, Madame, continua-t-il, que je n'estime le Chevalier de Fanime ; je connois sa naissance & son mérite. Souffrez cependant que je vous dise, que me parler aujourd'hui seulement de cette passion réciproque, ce n'est pas me demander mon consentement, c'est vouloir me l'arracher ; & ma fille étoit assez instruite de mes sentimens, pour devoir éviter cet engagement. Il étoit formé, reprit Madame de Venneville, avant que Madame de Gondez pût prévoir vos volontés. Non, Madame, s'écria mon pere, & sa foiblesse est d'autant plus criminelle, qu'elle est la preuve de sa desobéissance à mes ordres. Eh bien, Monsieur, lui dit la Comtesse, il faut la justifier : elle aime mon frere depuis plus de deux ans, . . . Et vous ju-

stifiez

flifiez ma fille, Madame, s'écria mon pere. Mais non, continua-t-il, on veut surprendre ma crédulité: ma fille n'est pas capable d'un pareil égarement. Ce portrait, reprit la Comtesse, qu'elle donna à mon frere en partant pour la Bretagne, est un témoin de leur passion mutuelle. Mon pere ne douta plus de tout ce que la Comtesse venoit de lui dire, lorsqu'il vit mon portrait, sur-tout dans cette boîte, qu'il reconnut d'abord pour avoir été à moi. Il fut transporté de colere, tint plusieurs discours dont le désordre marquoit celui de son ame. La Comtesse lui dit: Croyez-moi, Monsieur, respectez-vous; respectez une fille qui n'est que malheureuse. Donnez-vous le temps de vous consulter vous-même: peut-être, lorsque vous aurez pris conseil de votre raison, aurez-vous plus de douceur pour Madame de Gondrez, & vous sentirez la nécessité de ne point vous opposer à son bonheur. Mon pere ne put écouter cette remontrance sans des mouvemens de colere qui éclattoient dans ses yeux. Il quitta la Comtesse sans lui répondre.

Voilà Madame de Venneville, qui réfléchit sur ce qu'elle venoit de faire. Peu contente de Disenteuil, elle l'étoit moins de mon pere; & point du-tout d'elle. Elle ne goûtoit pas les premieres douceurs qu'elle avoit attendu de sa perfidie: le Comte avoit été incrédule, & mon pere inflexible; elle étoit criminelle & imprudente, & prévoyoit qu'elle n'en seroit pas plus heureuse. Elle se repentoit, je crois, non par vertu, mais par intérêt & vanité.

Mon pere rentra chez lui sur le champ. Je fus assez heureuse pour ne m'y pas trouver. Disenteuil arriva presque comme lui. Il le trouva si ému, qu'il lui en demanda la cause. Ah, mon cher Comte, s'écria mon frere, que je suis à plain-

plaindre! On vient de me defiller les yeux sur la conduite d'une personne qui m'est chère; & ce que je viens d'en apprendre, me force à passer subitement de la plus haute estime au plus parfait mépris. Hélas! mon cher Comte, continua-t-il, qu'il m'en coûte pour renoncer à ma prévention, rien ne m'y avoit jamais préparé! D'où venez-vous? lui dit Disenteuil: dites-le moi, Monsieur, j'ai des raisons qui autorisent cette question. Je sors de chez la Comtesse de Venneville, lui répliqua Disenteuil, ne perdez rien de cette haute estime que vous avez toujours eue pour une fille respectable; je vais la justifier, avant même que vous m'ayez dit le sujet qui vous irrite.

Je suis assez malheureux pour être la cause innocente de la noire manœuvre de Madame de Gondrez, & vos vœux qu'elle a pénétré, ont porté la fureur dans une âme que j'ai rendu sensible sans y penser. La Comtesse de Venneville vous aime! reprit mon père étonné. J'ai lieu de le croire, lui répondit Disenteuil; & ce n'est point la vanité qui me le persuade. J'ai bien prévu, continua-t-il, qu'une tendresse, que la malignité de mon étoile a fait naître, produiroit des effets qui me seroient funestes, & qui porteroient contre Madame de Gondrez. C'étoit pour détruire toute l'estime que j'ai pour elle, & me forcer à renoncer au dessein de lui plaire, que ce matin on m'a tenu des discours que je n'ai achevé d'entendre, que pour être instruit jusqu'où va la malice de Madame de Venneville. C'est pour vous forcer sans doute à faire un éclat capable de me faire prendre mon parti, que cette femme artificieuse vient de vous tenir le même langage. Cette intelligence qu'elle a voulu vous persuader être formée depuis plus de deux ans entre Madame de Gondrez & le Chevalier de Fanime, est une impostu-

re; le portrait en est une suite: le Chevalier en est possesseur, il est vrai; mais je sçai, & j'en ai la preuve, que Madame de Gondez ne l'a jamais donné au Chevalier. Souvenez-vous, Monsieur, qu'elle fit faire son portrait quelque temps avant que d'aller en Bretagne. Le Chevalier aura séduit quelque élève de Largilliere, par le moyen de qui il en aura eu une copie. Mais, reprit mon pere, il est dans une boîte qui étoit à ma fille: comment a-t-elle passé dans les mains du Chevalier? Par sa sœur, repliqua Disenteuil, à qui je sçai que Madame de Gondez la donna à-peu-près dans ce temps-là. Je conviendrai, Monsieur, ajouta Disenteuil, que l'intérêt que j'ai toujours pris à Madame de Gondez, m'a fait pénétrer dès sa naissance la passion du Chevalier de Fanime; mais cette première connoissance, jointe à l'avantage de n'avoir pas quitté de vue Madame de Gondez, ne sauroient me rendre sa conduite suspecte. Si elle avoit aimé le Chevalier, auroit-elle pressé elle-même mon oncle d'aller en Bretagne, où elle a resté un an entier presque malgré lui? Vous pouvez m'en croire, la plus austere vertu n'a rien à reprocher à votre fille; elle a toujours été ferme dans ses devoirs. Enfin, Monsieur, continua Disenteuil, voyant que mon pere ne paroissoit pas encore convaincu, vous faut-il un témoignage plus certain pour achever de vous desabuser? Tenez, lui dit-il, lisez cette Lettre, en lui présentant celle que le Chevalier m'avoit écrite en partant de Rennes, & que Disenteuil m'avoit volée dans une cassette que j'avois étourdiment laissé ouverte. Alors il conta à mon pere le voyage du Chevalier en Bretagne, & la manière précipitée dont il étoit parti de Gondez. Vous me rendez la vie, mon cher Comte, lui dit mon pere. Cependant, continua-t-il, c'est en son nom que la Comtesse m'a parlé... Et je suis sûr,

reprit

lui qui vient de m'ouvrir les yeux sur l'innocence de votre conduite, que la Comtesse a voulu noircir par la calomnie la plus affreuse. Alors il nous raconta la manœuvre de cette artificieuse femme avec lui & le Comte. Qui peut avoir instruit, dis-je à mon pere, Madame de Venneville des sentimens du Comte pour moi, & de vos desseins? C'est moi, reprit mon frere, outré de douleur & de colere; c'est mon imprudence, ou plutôt ma foiblesse, qui vous a fait courir le risque de perdre l'estime de mon pere. Vous en êtes puni, lui dis-je, puisqu'elle vous arrache à une erreur qui vous étoit peut-être trop chère, & qu'elle vous démasque la Comtesse. J'avoue, continuai-je, que j'ai manqué d'expérience pour connoître un caractère aussi dangereux. Vous en êtes instruits tous deux, reprit mon pere; conduisez-vous en conséquence, & ne faites rien dont je puisse me plaindre. Je n'attens pas vos ordres, Monsieur, dit alors mon frere, pour vous assurer que je ne verrai plus Madame de Venneville; la vanité & l'honneur auront bientôt étouffé la passion que j'avois pour elle; en un mot, je dois me sacrifier à ma sœur, & je me le dois à moi-même. Songez à la parole que vous me donnez, lui dit mon pere. Pour vous, ma fille, continua-t-il, je ne vous dis rien; un reste d'amitié, que l'habitude seule avoit formée, doit céder sans peine à votre raison. Triste conversation, qui me fournit une ample matière à des réflexions bien affligeantes!

Mon pere, en me quittant, donna ordre à son Suisse de ne laisser jamais entrer le Chevalier, soit qu'il me demandât, ou qu'il demandât mon frere. Le procédé de Madame de Venneville rompoit pour jamais le lien de l'amitié entre elle & moi. La seule idée consolante qui se présentoit à mon esprit, étoit de penser que le Chevalier n'avoit point

point de part à la perfidie de sa sœur ; la connoissance que je croyois avoir de son caractère, celle qu'il avoit du mien, m'en assuroit. Je résolus donc de lui écrire. Je voulois le voir, & ne savois en quel endroit. Madame de Jussy mourante m'ôtoit la liberté de prendre la maison de sa fille, qui étoit l'unique pour moi. Enfin, je pris le parti que vous allez apprendre par ces mots.

La maison de mon pere vous est défendue, & je m'interdis pour jamais celle de Madame de Venneville. Peut-être que ce discours est une énigme pour vous, du moins je le souhaite. Trouvez-vous ce matin à dix heures aux Thuilleries sur la terrasse des Capucins, où vous arriverez par le Carouzel : j'aurai la douleur de vous apprendre des choses qui vous affligeront par les endroits les plus sensibles. Adieu, Chevalier. De la constance & de la fermeté dans nos sentimens, peuvent seules mettre fin à des obstacles malheureux, qui peut-être ne font que de commencer.

Le Chevalier se rendit aux Thuilleries avec une inquiétude facile à comprendre. J'y allai avec Souville. Le Chevalier m'aborda d'un air troublé, en me disant : La maison de Monsieur de Brionfel m'est défendue, Madame ! De quel crime me punit-il ? & quel est celui de ma sœur pour se trouver enveloppée dans mon malheur ? C'est elle, lui dis-je, qui a mis les choses dans l'état où elles sont ; c'est sa perfidie à mon égard, . . . Ma sœur ! s'écria le Chevalier en m'interrompant. Ah ! Madame, êtes-vous bien informée ? Ecoutez-moi, lui dis-je, avant de vous étonner. Alors je lui contai l'amour de la Comtesse pour Disenteuil, tout ce que cette passion lui avoit fait faire, enfin ce qui s'étoit passé la veille.

Justifiez-la à présent, continuai-je ; ou, plutôt, justifiez-vous d'avoir abandonné mon portrait

à des desseins perfides. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, ayez pitié de l'état où je suis; ne m'accablez pas du reproche d'avoir eu assez de confiance pour une sœur que j'en croyois digne, & que même votre amitié pour elle autorisoit. Ma sœur, continua-t-il, sacrifie votre gloire, la mienne, & la sienne, au desir de se satisfaire: non, le mépris le plus outrageant ne sçauroit la punir assez; j'y joindrai celui de ne la voir jamais. Je vous défens, lui dis-je, de faire un éclat qui tourneroit contre moi: ne la punissez pas d'un égarement dont elle portera toute la peine. Mais, continuai-je, il n'est plus question du mal qu'elle vient de nous faire, il faut y chercher un remède. Je ne sçaurois plus vous voir qu'il n'en coûte à ce que je me dois. La maison de Mademoiselle de Jussy est la seule où je puisse me permettre cette licence: la mort de sa mère, que je viens d'apprendre, nous en ôte la liberté pour quelques jours; je ne vous verrai donc que lorsque cette aimable fille sera en état de nous recevoir. Que je suis à plaindre, Madame! me dit tendrement le Chevalier: ma sœur, perfide à votre égard & au mien; Monsieur de Brionfel déclaré contre moi, & prévenu peut-être dans ce moment contre ma probité; & plus que tout cela, Madame, un rival que vous venez de me découvrir. Et quel rival encore! Un homme redoutable par son mérite, qu'un pere ambitieux & altier vous ordonne de prendre pour époux! Je ne vous verrai plus que rarement & qu'avec contrainte, tandis que ce rival si dangereux vous verra tous les jours. Votre cœur seul est pour moi. C'en est assez, lui dis-je, pour vous rassurer. Que je crains, reprit le Chevalier, l'autorité de Monsieur de Brionfel, & votre respect pour lui! Je ne suis point accoutumée, lui repliquai-je, à desobéir à mon pere;

re;

re; cependant je vous promets de résister à ce qu'il veut. Oui, je me conserverai libre, jusqu'à ce que je puisse me donner à vous. Estimez-moi assez pour ne pas mettre en doute la parole que je vous donne. Le Chevalier étoit si pénétré de douleur, que ses discours n'avoient aucune suite. Les miens se ressentoient aussi de l'agitation où j'étois. Enfin je le quittrai, en l'assurant que rien n'ébranleroit jamais mes sentimens. Il me pria de lui donner la permission de m'écrire. Je fais plus; lui dis-je, je vous promets de répondre à vos Lettres: ce seroit être trop cruels à nous-mêmes, que de nous refuser ce plaisir dans nos malheurs.

J'allai, en sortant des Thuilleries, chez Mademoiselle de Jussy; lui témoigner la part que je prenois à sa douleur. Je la trouvai si pénétrée de la perte qu'elle venoit de faire, que je crus devoir l'arracher de chez elle. Mon pere la reçut avec une amitié d'autant plus sincère, qu'il l'estimoit véritablement. Il l'avoit toujours fort aimée; cent fois il avoit souhaité qu'elle eût été l'objet de l'attachement de mon frere.

Après le dîner, je laissai Mademoiselle de Jussy dans l'appartement de mon pere, & je passai dans le mien. A peine y étois-je, qu'on m'annonça Disenteuil. Votre modestie souffrira-t-elle, lui dis-je, que je vous témoigne ma reconnoissance d'avoir développé à mon pere des vérités qui m'ont dérobée à son ressentiment, & qui m'ont conservé toute son estime? C'est à vous aujourd'hui que je la dois. Vous ne la devez, Madame, reprit modestement Disenteuil, qu'à l'innocence de votre conduite: je vous devois le témoignage que j'en ai rendu à Monsieur de Brionfel. En effet, Madame, qui peut avec plus de connoissance que moi vous rendre justice, & vous estimer autant que vous le méritez? Heureux, si j'avois

à des vœux
Chéray
m'accu
confian
& que
Ma
la m
non
punir
ma
éclat
pas
pein
du
che
qu'il
de
me
que
pour
que
nous
me
perfid
Brion
être d

mérite pas des sentimens si tendres. Il garda assez long-temps le silence, les yeux attachés sur moi ; & , se relevant tout-à-coup, il dit, Adieu, Madame, je ne vous verrai plus, vous dois cet effort : je vais partir pour aller en Bretagne, non pour vous oublier, mais pour ne pas y regretter le reste de ma vie. C'en est donc fait, continua-t-il, je vous quitte. Juste ciel, puis-je le penser ! .. Adieu, Madame, reprit-il encore en m'embrassant tendrement ; je souhaite que vous soyez aussi heureuse que je vais être à plaindre. Il me quitta sans me donner le temps de lui répondre. Je sentis dans cet instant une véritable affliction de l'état où je voyois Disenteuil ; j'avois trop d'amitié pour lui, & je lui devois trop de reconnoissance, pour ne pas ressentir une sincère douleur de l'excès de la sienne.

Un caractère aussi vertueux que rare, une conduite qui ne s'est jamais démentie, des actions répétées & toujours généreuses, vous intéressent pour Disenteuil, & je sens que vous vous révoltez contre moi ; mais suspendez votre jugement. Je l'avouerai cependant, je sentis dans cette occasion une secrète confusion de la préférence que j'avois donnée au Chevalier sur Disenteuil. J'aurois voulu m'arracher au premier, pour me donner à l'autre, qui me forçoit malgré moi, & même malgré ma prévention, à regarder son malheur comme un effet d'un caprice honteux pour mon discernement ; car je ne pouvois refuser à Disenteuil l'aveu intérieur de la supériorité de ce vrai mérite, qui seul devoit justifier la foiblesse des femmes. Mais mon cœur, nourri dans l'espoir de rendre le Chevalier heureux, & entraîné par son penchant, étoit plus fort que la raison, qui me faisoit rougir inutilement. Dans cette situation, lorsque mon pere me dit : avez-vous, ma fille ? me dit-il : vous paroissez

j'avois pu m'arrêter à ces simples sentimens! Ne vous alarmez point, Madame; je ne romps aujourd'hui le silence, que pour vous dire, en prenant congé de vous, que je pars plus pénétré que jamais de la violente passion que vous m'avez inspirée. Je ne vous parlerai point, lui dis-je, de l'estime que j'ai pour vous : c'est un sentiment que je partage avec toutes les personnes qui vous connoissent : mais la plus solide amitié, & la plus sincère reconnoissance, ne peuvent-elles vous arrêter? Pourquoi me donner la douleur de vous voir partir si précipitamment, dans le temps que je dois le plus à votre générosité? Vous ne lui devriez rien, Madame, me dit Disenteuil, si je restois à Paris : les bontés que Monsieur de Brionsel a pour moi, seroient toujours un obstacle à ce que vous pouvez regarder comme votre bonheur. Non, Madame, je ne veux point le traverser. C'est en m'éloignant que je veux conserver toute votre estime, & vous laisser maîtresse absolue de votre sort. Monsieur de Brionsel est déjà instruit de mes sentimens : il sait que je donneroie la moitié de ma vie pour vous posséder; mais il sait aussi, Madame, que je ne voudrois vous obtenir que de vous-même. Enfin, je l'ai prié de ne plus vous contraindre sur le choix d'un époux. Que je suis injuste! m'écriai-je, & que vous êtes malheureux! lui dis-je, pénétrée d'admiration. Ah, Madame, s'écria Disenteuil en se jettant à mes genoux, que mon sort est en effet digne de pitié! Je vous adore, & je vous perds! Un autre vous possédera! Quel tourment pour moi, seulement d'y penser! Il ne fut plus le maître dans ce moment, ni de sa douleur, ni de ses larmes, qu'il répandit sur mes mains qu'il tenoit serrées dans les siennes. J'avoue que je n'eus pas la dureté de les lui arracher. Que faites-vous, lui dis-je, mon cher Comte? A quoi vous sert toute votre raison? Servez-vous-en contre moi: je

ne mérite pas des sentimens si tendres. Il garda assez long-temps le silence, les yeux attachés fixement sur moi; &, se relevant tout-à-coup, il me dit, Adieu, Madame, je ne vous verrai plus, je vous dois cet effort: je vais partir pour aller en Bretagne, non pour vous oublier, mais pour vous y regretter le reste de ma vie. C'en est donc fait, continua-t-il, je vous quitte. Juste Ciel, puis-je le penser! .. Adieu, Madame, reprit-il encore en m'embrassant tendrement; je souhaite que vous soyez aussi heureuse que je vais être à plaindre. Il me quitta sans me donner le temps de lui répondre. Je sentis dans cet instant une véritable affliction de l'état où je voyois Disenteuil; j'avois trop d'amitié pour lui, & je lui devois trop de reconnoissance, pour ne pas ressentir une sincere douleur de l'excès de la sienne.

Un caractère aussi vertueux que rare, une conduite qui ne s'est jamais démentie, des actions répétées & toujours généreuses, vous intéressent pour Disenteuil, & je sens que vous vous révoltez contre moi; mais suspendez votre jugement. Je l'avouerais cependant, je sentis dans cette occasion une secrète confusion de la préférence que j'avois donnée au Chevalier sur Disenteuil. J'aurois voulu m'arracher au premier, pour me donner à l'autre, qui me forçoit malgré moi, & même malgré ma prévention, à regarder son malheur comme un effet d'un caprice honteux pour mon discernement; car je ne pouvois refuser à Disenteuil l'aveu intérieur de la supériorité de ce vrai mérite, qui seul devoit justifier la foiblesse des femmes. Mais mon cœur, nourri dans l'espérance de rendre le Chevalier heureux, & toujours entraîné par son penchant, étoit plus fort que ma raison, qui me faisoit rougir inutilement. J'étois dans cette situation, lorsque mon pere entra. Qu'avez-vous, ma fille? me dit-il: vous paroissez

paroissez troublée. Disenteuil, qui sort de votre appartement, vous cause-t-il ce désordre? Oui, Monsieur, lui repliquai-je; il vient de prendre congé de moi, & j'avoue que son départ me touche sensiblement. Le principe qui le fait partir est si généreux, que je me reproche de n'être pas la maîtresse de l'arrêter. Je souhaite que vous ne vous fassiez jamais que ce reproche, reprit mon pere; & puissiez-vous ne jamais regretter Disenteuil! Mais ma fille, souvenez-vous qu'un homme tel que lui est rare. Mademoiselle de Jussy, qui entra dans le moment, interrompit un discours très-embarrassant pour moi. Je passai le reste du jour & la nuit occupée du départ de Disenteuil. La noblesse de ses procédés me frappoit au point, que j'aurois voulu lui sauver la douleur de me voir au Chevalier; & je tremblois presque dans le même instant que mon pere ne fût inexorable.

Le lendemain, Souville me rendit une Lettre du Chevalier. A peine avois-je achevé de la lire, que mon pere entra. Disenteuil est parti, Madame, me dit-il; sa générosité vous délivre de mes importunités, puisqu'il m'a prié de ne plus penser à lui. La conduite toujours soutenue du Comte de Disenteuil, repliquai-je, m'a accoutumée à tout ce qu'il peut faire de plus généreux, sans en être surprise. Deux jours après mon pere eut avec moi cette conversation.

Je m'en suis déjà expliqué avec vous, ma fille, me dit-il: je ne veux pas vous contraindre à épouser Disenteuil: je vous sacrifie le desir ardent que j'avois d'unir cet homme estimable à ma famille. Je vous demande pour reconnoissance, à votre tour, un sacrifice: il vous coûtera, je le crois; mais mon estime pour Disenteuil, ma prudence, & ma tendresse pour vous, l'exigent. Songez-vous quel homme vous refusez?

sez ? Avez-vous mûrement réfléchi , ma fille , quel est celui que vous lui préférez ? Disenteuil possède toutes les qualités qui composent un homme parfait. Il joint , à ces qualités , une grande naissance , & plus de cent mille livres de rente. Le Chevalier de Fanime est de bonne maison , j'en conviens , mais sa fortune est médiocre ; & , quelle que soit votre prévention , vous ne sauriez vous empêcher de connoître que son mérite est bien inférieur à celui de Disenteuil. Cependant , ma fille , je ne m'opposerai point à ce que vous voulez , si le Chevalier de Fanime vous mérite , & si vous persistez dans votre dessein , lorsque vous aurez passé avec moi une année à Mondelis. Voilà le sacrifice que je vous demande ; mon consentement y est attaché. Vous n'avez pas besoin , Monsieur , répondis-je à mon pere , de joindre à vos ordres une récompense de ce prix , pour m'engager à vous obéir ; il suffit que vous ordonniez : mon respect & mon attachement pour vous me feront toujours condescendre , sans même murmurer , à tout ce qui pourra vous prouver que je mérite vos bontés. Vous voulez que j'aille à Mondelis , je suis prête à partir : marquez-moi le jour de votre départ , & je vais me préparer à vous suivre. Oui , mon pere , continuai-je , vous êtes & serez toujours le maître de ma conduite. Que je suis content de vous , ma fille , me dit-il en m'embrassant. Plaise au Ciel que vous soyez aussi heureuse que vous méritez de l'être ! & que je me sens heureux pere de vous voir tant de vertu ! Il me dit ensuite que mon frere venoit aussi à Mondelis , & que nous partirions dans huit jours. Je lui demandai s'il approuveroit que j'engageasse Mademoiselle de Jussy de venir passer avec moi une partie de son deuil. Mademoiselle de Jussy mérite votre amitié , me répondit-il ; choisissez toujours des amies de cette espece, vous

ne vous en repentirez jamais. Tâchez, continuait-il, de la déterminer à ce voyage; je serai charmé qu'elle contribue à vous rendre le séjour de Mondelis aimable.

Mademoiselle de Jussy reçut avec plaisir la proposition de venir passer un tems considérable à Mondelis. L'amitié qu'elle avoit pour moi, & le desir de se tirer de l'embarras où la mort de sa mere la jettoit, la déterminèrent. Je fus sensible à sa complaisance; je crus tirer de sa compagnie des secours pour adoucir l'absence du Chevalier, qui me paroissoit dure à soutenir. Il m'écrivoit tous les jours, je me donnois la douce liberté de lui répondre. Je lui marquai le départ de Disenteuil: je ne pus m'empêcher de lui parler des procédés généreux de ce Rival; j'en étois pénétrée, & la vanité n'avoit nulle part au détail que je lui en fis. Je crois pourtant que ce détail lui causa plus d'inquiétude, que l'éloignement de Disenteuil ne lui fit de plaisir. Je m'en aperçus dans ses Lettres. Mon respect pour mon pere, ma timidité à ne vouloir rien prendre sur moi pour la voir, & le mérite de Disenteuil, à qui il rendoit justice, tout cela l'effrayoit, & cet effroi délicat me charmoit. La veille de mon départ, qu'il ignoroit encore, je lui mandai de se trouver chez Mademoiselle de Jussy, qui étoit allée chez elle donner des ordres domestiques.

J'avois prié cette aimable fille de prévenir le Chevalier sur mon voyage. Lorsque j'entrai, il me dit avec une douleur & un abattement extrême: C'est donc, Madame, pour me dire adieu, que votre bonté vous amène ici? Je vous perds, & je vous perds demain. Il est vrai, lui dis-je, que je pars, mais il n'est pas vrai que vous me perdiez: je me flatte qu'un heureux retour nous fera oublier les maux de l'absence. Mon
pere

pere m'a parlé avec assez d'amitié pour devoir l'espérer. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, que je crains la politique de Monsieur de Brionfel! Son amitié pour Disenteuil, que dis-je? son ambition le fera renoncer avec bien de la peine à ses premières vues. Disenteuil ne songe plus à moi, repliquai-je. Vous pouvez le souhaiter, Madame, reprit le Chevalier; mais pouvez-vous le croire? Non, & Disenteuil espere encore tout du temps, & des ruses ménagées de Monsieur de Brionfel. Il vous arrache de Paris, c'est avoir déjà gagné beaucoup; votre soumission l'assure du reste; & si j'ose le dire, me laisse en proie aux plus vives inquiétudes. Oui, Madame, continua-t-il, je vous perds, c'en est fait, je le sens; la douleur mortelle dont je suis saisi, en est le sûr pressentiment. Tenez une conduite à laquelle on ne puisse rien reprocher, lui dis-je, & je vous réponds de notre bonheur. Je connois mon pere, je sai comme il m'a parlé; enfin, je vous quitte avec une sorte de tranquillité qui doit vous en donner, & je l'exige. Quoi! Madame, me dit douloureusement le Chevalier, je ne vous verrai d'un an, & vous voulez que je reçoive ce coup affreux avec tranquillité? Non, Madame, ma tendresse est trop violente pour me laisser tant de raison. Hélas, continua-t-il, si j'osois me plaindre de la vôtre, & vous dire que si votre cœur... Je vous aime, Chevalier, lui dis-je en l'interrompant, & je vous aime assez pour ne connoître de bonheur que celui d'être unie à vous. Croyez donc que si j'envisageois des difficultés insurmontables, vous me verriez peut-être plus affligée que vous ne l'êtes. Plus vous cherchez, Madame, reprit le Chevalier, à m'adoucir la douleur que je ressens de vous perdre, plus j'en suis pénétré. Votre bonté la redouble, en me faisant sentir l'excès de mon bonheur.

heur. Est-il possible, s'écria-t-il, que je puisse être en même temps aussi heureux, & aussi malheureux ? Mais, Madame, continua-t-il, vous ne me dites rien des moyens qui pourront me faire supporter votre absence. Pourrai-je vous écrire ? Ne me rassurerez-vous point par vos Lettres ? Enfin, ne me permettrez-vous pas de tout tenter pour vous voir à Mondelis ? Non, lui dis-je : gardez-vous bien de vous y montrer ; je vous y verrois avec trop d'inquiétude, & cette démarche pourroit nous perdre l'un & l'autre. Quoi ! Madame, me dit-il tendrement, je vais être un an sans vous voir ? Oui, lui répliquai-je, c'est un sacrifice qu'il faut faire à notre tendresse ; elle exige de nous de la prudence & de la fermeté. Mes Lettres vous adouciront, autant que je le pourrai, la peine que vous causera mon éloignement ; les vôtres me donneront la force d'attendre ce que j'espère du tems. Ce sera à Souville, à qui vous les adresserez ; les miennes vous seront rendues par son frère, que mon pere laisse à Paris.

Nous passâmes le reste du jour dans la situation qu'on peut comprendre, lorsque deux personnes s'aiment, qu'ils vont se séparer, qu'ils craignent & qu'ils espèrent. Tous ces mouvemens différens se terminèrent par les protestations de tenir ferme contre tout ce qui s'opposeroit à notre bonheur.

Nous prîmes le lendemain la route de Mondelis. Mon pere avoit une satisfaction répandue sur le village, d'autant plus vive, qu'il croyoit voir sur le mien de la sérénité. Il est vrai que je partoisois avec assez de tranquillité : la parole que j'avois de mon pere, & la passion violente que je croyois pour moi dans le cœur du Chevalier, me faisoient soutenir avec force une démarche nécessaire, & que je croyois utile à mes desseins.

Nous arrivâmes donc à Mondelis. Mademoi-
selle

felle de Jussy fut étonnée de la magnifique situation de ce château, à qui la Loire sert de canal. Le Bâtiment, les Jardins, les Eaux, ne la surprirent pas moins. En effet l'Art, quoique recherché, n'y étouffe point les beautés de la Nature, & concourt avec elle à en faire un séjour délicieux.

Le Chevalier répondit à mon impatience, je reçus, presque en arrivant à Mondelis, une de ses Lettres. La lecture m'en fit un plaisir extrême; sa tendre douleur y étoit exprimée si naïvement, que je m'applaudissois d'avoir inspiré une passion si vive, à un homme pour qui j'en avois une assez véritable, pour surmonter, par ma patience & ma fermeté, tout ce qui s'opposeroit à la rendre heureuse. Toutes les Lettres qui suivirent cette première, étoient du même stile. Je le nourrissois par le mien. La pureté de mes sentimens me donnoit une liberté qui devoit lui plaire. Ce doux commerce jettoit un calme dans mon ame, qui se répandoit dans toutes mes actions. J'étois toujours occupé du Chevalier; mais je l'étois sans tristesse, & presque sans inquiétude.

Mon pere nous donnoit tous les jours quelque nouveau plaisir; il étoit, par ses manieres prévenantes & par sa gayeté, le plus jeune de la troupe. Il s'occupoit également du soin d'arracher Mondelis à sa passion, de me distraire de la mienne, & d'amuser Mademoiselle de Jussy. Son amitié pour elle augmentoit, à mesure qu'il connoissoit mieux la bonté & la douceur de son caractère. Je vis même que mon frere s'accoutumoit à son esprit: il commençoit à être non seulement à son aise avec elle, mais il la cherchoit d'un air où la complaisance ni les bienséances n'entroient plus pour rien: sa conversation lui faisoit un plaisir qui l'entraînoit doucement vers cette aimable

file. Elle le railloit souvent sur un ennui & un air rêveur qu'il n'avoit plus. Il se défendit d'abord en homme du monde, mais il ne tarda pas à se défendre d'un ton plus sérieux. Mon pere s'aperçut que le séjour de Mondelis devenoit aimable à mon frere; il en ressentit un plaisir d'autant plus sensible, que ce lui étoit une preuve que l'absence, & Mademoiselle de Jussy, commençoient à faire leur effet.

Un jour que je me promenois avec lui, il me dit, Me trompai-je, ma fille? Mademoiselle de Jussy ne fait-elle pas oublier à mon fils Madame de Venneville? Elle en est bien capable, lui repliquai-je; & je crois que vous pardonneriez de bon cœur à mon frere cette légèreté. Répondez-moi sérieusement, reprit mon pere; qu'en pensez-vous? Ils sont tous deux aimables, lui dis-je, ils se voyent à tous momens; on peut prévoir, sans être forcier, ce qui arrivera. En qu'arrivera-t-il? repliqua mon pere. Que mon frere aimera Mademoiselle de Jussy, lui dis-je. Ils ne s'en doute pas encore, & tant mieux: ne l'en faisons point appercevoir; laissons agir son cœur, qui l'a déjà mené de la complaisance aux soins, & qui des soins le mènera bien vite à l'amour, & à l'amour tel que nous le voulons. Oui, mon pere, continuai-je, ils s'aimeront, je vous en donne ma parole. Vous me dites de bien jolies choses, repliqua mon pere en riant; mais vous ne me dites pas de trop bonnes raisons. En voici d'excellentes, lui répondis-je. Mon frere a pris l'habitude d'aimer; il est au désespoir de n'avoir rien dans le cœur, depuis que la Raison lui a fait voir l'indignité du procédé de Madame de Venneville. Mademoiselle de Jussy, sans en faire trop, se présente de bonne grace; elle voit mon frere libre, elle l'estime; elle n'a jamais rien aimé, mais elle a un cœur pour aimer: elle se

se trompera tout comme mon frere se trompe encore; elle l'écouterà d'abord pour s'amuser, le raillera, badinera, & enfin l'aimera sérieusement. Il faut avouer, me dit alors mon pere d'un ton railleur, que vous autres femmes vous avez le sentiment bien fin sur tout ce qui s'appelle tendresse; & je trouve que vous en savez beaucoup pour une femme de votre âge & aussi raisonnable que vous l'êtes. Oh! Monsieur, je n'en saurois pas tant, lui répondis-je sur le même ton; si je l'étois moins, je n'aurois pas eu le loisir de tant réfléchir.

Je vis mon frere s'échauffer peu à peu pour Mademoiselle de Jussy, & l'idée de Madame de Venneville s'affoiblir à mesure qu'il trouvoit cette fille aimable. Il lui disoit toujours des choses tendres, & d'un air où le vrai se faisoit sentir. Elle en badinoit sans-cesse, quoique sa pénétration pût bien lui faire appercevoir que mon frere ne badinoit point; aussi la manière dont elle le plaisantoit n'avoit rien de rebutant. Enfin, mon frere s'aperçut qu'il l'aimoit véritablement. La connoissance qu'il avoit de son mérite, le rendit content de son choix; mais il étoit infiniment allarmé de son indifférence naturelle. Il me confia sa tendre crainte. Je fus charmée de cette passion, qui me parut telle que je la souhaitois. Je lui dis que je travaillerois de mon mieux à son bonheur. Que vous aurez de peine, me répondit-il, à lui persuader que je l'aime! Effectivement, lui dis-je, ce devroit être votre ouvrage. Mais pourquoi, continuai-je, désespérez-vous si fort de la convaincre? Pourquoi? me repliqua-t-il. C'est que vainement je lui parle de ma tendresse, elle n'en croit pas un mot; une raillerie fine, dont Madame de Venneville est toujours l'objet, termine tous nos entretiens. Tant mieux, lui dis-je, & vous aurez plus d'obligation que vous ne

pensez à Madame de Venneville; elle met doucement le cœur de Mademoiselle de Jussy en mouvement : l'incrédulité dont vous vous plaignez, est déjà chez elle un desir d'être aimée; & sachez, mon frere, que toute femme qui n'est pas coquette, est bien prête d'aimer, lorsqu'elle desireroit de l'être.

Vous me sauriez peut-être mauvais gré, Madame, si je m'arrêtois trop longtemps sur le progrès que l'amour fit dans le cœur de mon frere, & dans celui de Mademoiselle de Jussy. Votre Impatience veut que je vous ramene à votre principal objet; & je vais le faire, lorsque je vous aurai dit que mon frere persuada enfin cette aimable fille, & que mon pere, plein d'estime & d'amitié pour elle, obtint sa parole pour épouser son fils à notre retour à Paris, qui étoit le temps où son deuil devoit finir.

Le Chevalier m'écrivoit toujours avec la même régularité & la même tendresse; toutes ses Lettres étoient pleines d'une impatience vive de me voir, ne fût-ce qu'un moment. Il murmuroit contre ma rigueur, qui lui défendoit de faire aucune démarche; & je m'applaudissois du pouvoir que j'avois sur lui, qui le rendoit si soumis à mes ordres : enfin, j'étois dans une sécurité sur son compte, qui partoît du peu d'expérience que j'avois du commerce du monde.

Depuis trois mois que nous étions à Mondelis, je m'étois liée de société avec la Marquise de Menzou, qui étoit une femme aimable & de beaucoup d'esprit. La Terre, où elle demouroit une bonne partie de l'année, n'étoit qu'à deux lieues de celle de mon pere. Nous nous visitions souvent. Un jour qu'elle étoit à Mondelis, & que nous nous promenions seules, je nommai par hazard le Chevalier de Fanime. Elle me dit qu'elle le connoissoit fort, à l'occasion d'une de
ses

ses amies, dont il avoit été très-amoureux. Je lui demandai, avec une émotion que je me fis un effort de cacher, s'il y avoit longtemps. Il peut y avoir six mois qu'il ne la voit plus, me dit-elle, & ils se sont aimés plus d'un an. Mon émotion augmenta avec ma curiosité: je la priai, d'un air assez simple, de me conter cette aventure pour nous amuser; je lui dis d'un ton plaisant, qui me coûta, que la campagne donnoit la permission de parler un peu de son prochain. Elle consentit à me conter cette intrigue du Chevalier, à condition de ne pas me nommer son amie; & voici les traits mortels dont elle me perça le cœur.

Il y aura deux-ans au mois de Mai, que passant sur le rempart avec mon amie, l'essieu de mon carrosse se rompit. Nous étions très-embarrassées, le Chevalier de Fanime, que je connoissois, vint à avoir vu dans le monde, passa. Il arrêta dans le moment, & m'offrit son carrosse d'une manière trop polie, pour le refuser. Cet accident me fit prendre le parti d'aller chez moi. Le Chevalier me donna la main jusques dans mon appartement. En me quittant, il me pria de trouver bon qu'il me rendit ses devoirs, je le lui accordai avec d'autant plus de plaisir qu'il est aimable. Mon amie le trouva tel; & comme elle est très-jolie, qu'elle est pleine de grace & de vivacité, le Chevalier la regarda avec le desir de la connoître plus particulièrement. Enfin, ils se virent & s'aimèrent. Le mari de mon amie, amoureux éperdument de sa femme, homme jaloux & violent, prit bientôt ombrage du Chevalier. Il défendit à sa femme de le recevoir. Cette défense irrita une passion naissante. Mon amie, plus fine que je ne le croyois; me fit mystère de la jalousie de son mari, & par-là se conserva la liberté de se trouver chez moi avec

le Chevalier. Il est amusant, mon amie est vive & badine, ainsi je les recevois l'un & l'autre avec plaisir : je soupçonnois même assez légèrement leur intelligence. Dans ce tems - là le Chevalier fit un voyage en Bretagne. Il me demanda la permission de m'écrire, je la lui donnai bonnement. Il demanda aussi la même grace à mon amie; elle la lui accorda, mais plus mystérieusement que moi, & à condition, lui dit-elle, que Madame de Menzou voudra bien que vos Lettres pour moi soient dans celles que vous lui écrirez. J'y consentis. Avez-vous fait, lui dis-je, assez de cas de ces Lettres, pour les garder? Oui, me répondit-elle; & je vous les ferai voir, pour peu que vous en ayez de curiosité : vous les trouverez jolies. Je vous prie au mot, lui dis-je; je serai charmée de voir le Chevalier de Fanime écrit aussi bien qu'il peut. Mais achevez votre histoire, je m'intéresse déjà pour votre amie.

Le voyage du Chevalier fut court, reprit la Marquise; il revint aussi amoureux qu'il étoit parti, & leur intelligence continua. Je sus qu'ils se voyoient furtivement dans la maison d'une femme qui avoit été autrefois à mon amie : je crus alors que je devois prier le Chevalier de ne plus me faire de visite, & je l'ai peu vu depuis ce temps-là. Le mari découvrit assez de manœuvre de sa femme, pour entrer en fureur; il gronda, menaça, & n'avança rien. Les difficultés devinrent plus grandes, mais les précautions furent mieux prises. Ils se virent. Le jaloux, quoique violent, avoit une sorte de sagesse dont il faisoit parade dans le monde, qui donnoit de la confiance à nos Amans. Il y avoit plus d'un an que les choses étoient en cet état, lorsque le Chevalier de Fanime fut attaqué la nuit par trois hommes. Vous avez sans-doute su le détail de cette affaire, puisqu'

que c'est au Comte de Disenteuil qu'il dut la vie, par le secours qu'il en reçut. Le Chevalier sortoit de chez cette femme dont je vous ai parlé, où il avoit soupé avec mon amie. Je n'ai jamais douté que ce ne fût le mari, que la jalousie & la vengeance avoient déterminé à faire un mauvais tour au Chevalier. Le Chevalier même en a été persuadé. Le caractère du mari, & quelques discours qui furent tenus à Fanime en l'attaquant, tout cela, dis-je, l'instruisit suffisamment du parti qu'il devoit prendre de ne jamais voir mon amie. Lorsqu'il fut entièrement hors de danger, le mari jaloux & furieux emmena sa femme brusquement dans sa Province, où il lui fait faire, je crois, une dure pénitence d'avoir blessé la foi conjugale.

J'avois eu le plaisir pendant le discours de Madame de Ménéville de me remettre en apparence du trouble extrême où j'étois. Je la remerciai de sa complaisance; je lui dis que je plaignois son amie, que la punition qu'elle souffroit de sa faute me faisoit oublier qu'elle étoit coupable. Je lui fis encore, & malgré moi, quelques questions sur son amie, & tâchai vainement de lui faire nommer cette femme.

La Marquise voulut s'en retourner chez elle ce même jour. Je m'y opposai foiblement: les Lettres dont elle m'avoit parlé, me causotent un desir ardent de la savoir en lieu de me les montrer. Je ne vous parlerai point, Madame, de la nuit affreuse que je passai; j'ai honte de m'en souvenir: de plus, il faut vous conduire, selon votre impatience, dans le cabinet de la Marquise.

J'allai chez elle dès le lendemain. Je me fis effort pour ne lui pas parler d'abord de notre conversation de la veille; mais, après quelques discours généraux, qui furent courts, & que je

trouvai très-long, je la sommai de sa parole, de la manière la plus aisée que je pus. Enfin, je vis les funestes témoignages de la perfidie du Chevalier. Son écriture, les dates, le lieu, tout me fit voir une vérité dont j'aurois voulu douter. La dernière étoit du même jour que celle qu'il m'avoit écrite à Gondez: je la mis adroitement dans ma poche sans que la Marquise s'en aperçût. Lisez-la, Madame, la voici.

Vous me l'aviez bien prédit, Madame, que je me repentirois de la complaisance que j'ai eu d'accompagner Monsieur & Madame la Duchesse de.... aux Etats de Bretagne. Heureusement, j'ai trouvé une raison plausible pour les quitter, & je parts. Je laisse une compagnie très-vivable, mais très-ennuyeuse. Quelle vie pour un homme de mon caractère, que d'être obligé d'écouter de longs complimens, de jouer gros jeu, de boire beaucoup de vin, toutes choses que je hais! J'ai voulu m'éloigner des hommes qui sont toujours ensemble, pour m'approcher des femmes qui sont presque seules. J'en ai trouvé qui ont de la beauté; mais c'est tout. Quoiqu'elles ne soient pas toutes Bretonnes, l'air y est si contagieux, que telle qui m'avoit paru pleine de charmes à Paris, en a perdu plus de la moitié en moins de rien. Je parts donc, Madame, avec l'impatience de vous revoir, & de me retrouver entra vous & notre aimable inégale. Si elle pouvoit se guérir un peu de ce léger défaut, qu'elle seroit parfaite! Ne lui faites point voir la fin de ma Lettre; elle lui donneroit peut-être un air sérieux, qui me déconcerteroit quand je l'aborderai. Adieu, Madame; je suis ma Lettre de si près, que je compte arriver aussi-tôt qu'elle.

Vous êtes sans-doute touchée, Madame, de ma situation; le Chevalier vous devient odieux, &
vous

vous desiriez de me voir triompher d'une foiblesse qui me faisoit refuser un établissement brillant, offert par un homme amoureux, aimable, & fidele; la foiblesse qui me rendoit rebelle aux volontés d'un pere respectable & respecté; d'une foiblesse, enfin, qui ne me laissoit d'autre desir, que celui de me donner à un homme dont je voulois réparer la fortune qui étoit médiocre, en le rendant maître de la mienne qui étoit considérable.

Cependant, je l'avouerois à ma honte, mon premier mouvement passé, je sentis mon ressentiment se rallentir: & des réflexions, que je crus partir de ma raison, & qui n'étoient que les effets d'une passion qui avoit pris trop d'empire sur moi, chercherent à diminuer le crime du Chevalier, que je ne qualifiois plus que de faute. N'ignoroit-il pas mon adresse? disois-je à la fidele Souville. La sévérité de ma conduite ne lui a-t-elle pas dû permettre de s'amuser? A-t-il dû, a-t-il pu, résister aux manieres prévenantes & séduisantes d'une personne aimable? Et cette pureté de sentimens délicats & soutenus, qui fait la gloire des femmes dans les passions malheureuses, se trouve-t-elle jamais dans les hommes? Non, elle n'y fut jamais, il ne faut pas l'exiger. (Hélas! mon aveuglement me faisoit oublier dans ce moment, qu'il étoit un Disenteuil dans le monde.) Enfin, ma chere Souville, continuai-je, il a donné des soins à cette femme, il est vrai; mais mon devoir, qui me défendoit de l'écouter, ne me défend-il pas de lui faire un crime de cette dissipation? Cependant, s'il avoit continué d'aimer cette femme, s'il en aimoit actuellement une autre... que je ferois à plaindre! Quoi! Souville, le Chevalier ne m'auroit jamais aimée? La vanité seule lui auroit fait entreprendre de me séduire? Non, je ne puis consentir à le mépriser

trouvai très-longs, je la sommai de la manière la plus aisée que je pus les funestes témoignages de la perlier. Son écriture, les dates, lui fit voir une vérité dont j'aurois vu la dernière étoit du même jour qu'elle avoit écrite à Gondez: je la mis dans ma poche sans que la Marquise s'en aperçût. Venez-la, Madame, la voici.

Vous me l'aviez bien prédit, repentirois de la complaisance de pagner Monsieur & Madame aux Etats de Bretagne. He une raison plausible pour les laisser une compagnie très-misérable. Quelle vie pour moi, que d'être obligé de m'ennuyer, de jouer gros jeu, de faire toutes choses que je hais, de voir des hommes qui sont toujours des femmes qui sont prêtes à tout, qui ont de la beauté, qui ne soient pas toutes Bretonnes, que telle qui est à Paris, en a plus de rien. Je parts d'ici, sans attendre de vous revoir.

Je n'ai pas le courage de vous le dire, mais je suis sûr que vous le savez. Il est vrai, mais il est si difficile de vous le dire, que je ne l'ai pas fait. Je vous en prie, ne le dites pas à personne. Je vous en prie, ne le dites pas à personne. Je vous en prie, ne le dites pas à personne.

Quand vous serez à Paris, je vous en prie, ne le dites pas à personne. Je vous en prie, ne le dites pas à personne. Je vous en prie, ne le dites pas à personne.

que si
astron-
de har-
Je crains
traîné par
de 10.
ne de vo-
m'écriai-
dame, me
mettez ce
fance & de
tre le dan-
dire: mais
pité avec les
ur offensé,
e sent par,
de fortun/
fin, il s'e
comme
dame,
le sa Le
n'y
l'ouv
vous
t ?
So
F

venir tu me fais
sans parler : en-
à Souville-
rai plus ra-
si parlerai ja-
e veux le faire
e faire un pe-
ai rien à lui re-
meus, je regar-
ple desir de si
m'est possible.
Paris, qui fut
tout le Cheva-
jusqu'à la moi-
profondir, & de
pour découvrir la
gardeient le Che-
ente.

ons, aux inquié-
cette con-
vient de dis-
de crainte &
l'estime que j'avois
je veux, &
s'il est possible,

que les Lettres que j'écrivois au
se sentissent pas de la situation
ne tarda-t-il gueres à se plain-
eur, qui vouloit le trouver inno-
mpoit au point de me faire croire
es étoient pleines de toute l'inquié-
mour le plus vif & le plus sincere pen-
eus encore la foiblesse de lui mander
ne pourroit m'arracher à lui, si les sen-
se son cœur & sa conduite répondoient à
me ; ainsi que c'étoit à lui à se rassu-
rancer.

assez, pour le croire. Il y va pourtant du repos de ma vie, de connoître son cœur: plus je l'aime, plus il peut me rendre malheureuse. Hélas, que deviendrois-je, s'il avoit dans le cœur le germe du libertinage que je crains d'y trouver! Mais, ma chere Souville, continuai-je, tu gardes le silence; n'as-tu rien à me dire en faveur du Chevalier? Parle, dis-moi ce que tu penses. Eh bien, Madame, me dit-elle, je vais vous parler naturellement: vous m'en donnez la liberté, & le tendre & respectueux attachement que j'ai pour vous, me défend de me taire.

Le Chevalier est presque aussi coupable, que si vous lui aviez dit que vous l'aimiez. Il vous trompoit également, puisqu'il avoit eu assez de hardiesse pour vous dire qu'il vous adoroit. Je crains bien, Madame, que son cœur, trop entraîné par la volupté, ne rende le vôtre la victime de votre tendresse. Ah! ma chere Souville, m'écriai-je, que tu m'affliges! N'importe, Madame, me dit-elle, ma tendresse pour vous (permettez ce terme au soin que j'ai pris de votre enfance & de votre éducation) veut que je vous montre le danger où vous êtes. Je tremble de vous le dire: mais je crois que le Chevalier a peu de probité avec les femmes, & qu'il ne croit pas l'honneur offensé, pour chercher à persuader ce qu'il ne sent pas, sur-tout lorsqu'il prévoit qu'une grande fortune peut devenir le prix de sa fausseté. Enfin, il s'en faut bien que je regarde sa conduite comme innocente à votre égard. Comment, Madame, votre foiblesse vous fait oublier le trait de sa Lettre qui vous regarde uniquement! Combien n'y êtes-vous point offensée? Et vous refusez d'ouvrir les yeux sur le caractère du Chevalier! & vous voulez croire qu'il vous aimoit tendrement! Non, Madame. Que t'ai-je fait, ma chere Souville, lui dis-je, accablée de douleur, pour me poigner-

der si cruellement? C'est quel avenir tu me fais craindre! Je restai quelque temps sans parler: enfin, revenant un peu à moi, je dis à Souville: Sous quelque prétexte spécieux j'écrirai plus rarement au Chevalier: non, je ne lui parlerai jamais de ce que j'ai appris. Mais je veux le faire observer de si près, qu'il ne puisse faire un pas que je n'en sois instruite. Si je n'ai rien à lui reprocher depuis qu'il fait mes sentimens, je regarderai cette affaire comme un simple desir de se dissiper; enfin je l'oublierai, s'il m'est possible. Ce fut le frere de Souville, resté à Paris, qui fut chargé du soin de faire suivre par tout le Chevalier, de m'écrire tous les jours jusqu'à la moindre de ses démarches, de les approfondir, & de n'épargner ni soins ni argent pour découvrir la vérité. Aucune de celles qui regardoient le Chevalier, ne pouvoit m'être indifférente.

Me voilà donc livrée aux soupçons, aux inquiétudes, avant-coureurs de la jalousie: cette confiance, qui me rendoit si heureuse, vient de disparaître: mille mouvemens confus de crainte & d'incertude lui succèdent: l'estime que j'avois pour le Chevalier n'est plus ferme: je veux, & je ne veux pas. Peignez-vous, s'il est possible, une ame en cet état.

Il étoit difficile que les Lettres que j'écrivois au Chevalier, ne se sentissent pas de la situation où j'étois: aussi ne tarda-t-il gueres à se plaindre; & mon cœur, qui vouloit le trouver innocent, me trompoit au point de me faire croire que ses Lettres étoient pleines de toute l'inquiétude que l'amour le plus vif & le plus sincere peut causer. J'eus encore la foiblesse de lui mander que rien ne pourroit m'arracher à lui, si les sentimens de son cœur & sa conduite répondoient à la mienne; ainsi que c'étoit à lui à se rassurer lui-même.

Do:

Durant plus d'un mois le frere de Souville me mandoit tous les jours, que le Chevalier ne sortoit presque pas de chez lui; qu'il n'avoit pas de maison affectée où il allât plus souvent que dans une autre; qu'il passoit sa vie avec sa sœur, & que sa sœur voyoit peu de monde. Ce journal de la conduite d'un homme qui m'occupoit sans cesse, me flata, & me fit croire qu'il n'auroit jamais été criminel à mon égard, s'ils s'étoit cru aimé.

Je ne jouis pas longtemps de cette douce erreur. Je reçus une Lettre du frere de Souville, qui m'arracha l'espérance que j'avois de trouver le Chevalier innocent. J'appris qu'il étoit attaché à la Marquise de Jaillac; qu'il la voyoit chez sa sœur la Comtesse de Venneville avec des précautions. Voici comme ce garçon habile le découvrit.

La vie uniforme & retirée du Chevalier, qui ressembloit si peu à celle qu'il avoit accoutumé de mener, lui fit soupçonner quelque intrigue secrète. Madame de Jaillac étoit d'une liaison intime avec Madame de Venneville, & passoit les journées entières chez elle avec le Chevalier. Cela lui parut suspect. Il étend alors sa commission, qui ne regardoit que Fanime sur la conduite particulière de Madame de Jaillac, qui ne voyoit aussi presque personne chez elle, pas même le Chevalier. Cette dernière circonstance ne détruit point le soupçon de mon homme; il va en avant, sans pourtant jusques-là me rien apprendre, craignant de m'inquiéter peut-être mal à propos.

Il étoit lié d'une grande amitié, & je crois un peu amoureux d'une des femmes de Madame de Venneville; il ménagea avec tant d'adresse cette fille, qu'elle lui dit que le Chevalier étoit amoureux & aimé de Madame de Jaillac, depuis près de

de quatre mois. Il falloit en favoir davantage pour m'instruire : il continua de se taire, & gagnant peu à peu la confiance de cette personne, elle lui découvrit que depuis deux mois le Chevalier sortoit presque toutes les nuits, & qu'il ne rentroit qu'au jour ; qu'elle ne doutoit point que ce ne fût chez la Marquise de Jaillac qu'il alloit. C'en fut assez au frere de Souville ; il ne vouloit qu'être en état de pister le Chevalier. Il le fit dès la même nuit, & vit mon perfide entrer & ressortir de la maison de la Marquise par une porte de derriere. Il n'hésita plus à me faire ce cruel détail. Son zele alla, je crois, plus loin ; il voulut me venger. Il écrivit au Marquis de Jaillac le commerce du Chevalier avec sa femme, & l'informa des circonstances les plus capables de l'animer. Monsieur de Jaillac est le plus emporté de tous les hommes : son humeur féroce est capable, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, de lui faire faire des sottises irréparables. Il en fit donc, Madame, que je vous dirai dans un moment.

Ce que j'avois appris de Madame de Menzou, les réflexions sages que Souville me forçoit de faire à tous les instans contre un ingrat, tout devoit me préparer à ce terrible coup de foudre. Cependant ce coup, quoiqu'attendu, n'en étonna pas moins ma raison ; elle ne me fut d'aucun secours pour donner des bornes à ma douleur. Elle fut si violente qu'elle m'ôta même la liberté de me plaindre. Plus j'avois fait pour le Chevalier, plus je le trouvois criminel. La nécessité, que je voyois de renoncer à lui, me perçoit le cœur de mille traits. Je voyois ma bonne foi & ma tendresse payées de la plus noire ingratitude. Quel caractère ! me disois-je à moi-même. Eh ! que devient celui que je lui avois trop libéralement accordé !

Je restai quelques jours sans prendre de résolution

tion ferme avec moi-même, je tremblois seulement d'en envisager une. La sage Souville crut qu'elle ne devoit pas, dans l'état où j'étois, me rendre les Lettres du Chevalier; elle craignoit qu'elles n'ajoutassent encore à ma douleur, & qu'elles ne rendissent ma volonté plus incertaine. Le silence de ce perfide m'affligea; je fus sensible autant que si je n'avois à lui reprocher que ce manquement. Dans ces momens honteux de foiblesse, j'oubliois qu'il étoit indigne de mes bontés. Vingt fois je pris la plume pour écrire à cet infidèle, & vingt fois je la quittai; le désordre de mon ame ne me permettoit pas assez de liberté, pour délibérer ce que je devois lui écrire. Il falloit pourtant prendre un parti, j'en sentois bien la nécessité; mais qu'il étoit difficile à prendre, & plus encore à soutenir!

Je reçus dans ce temps-là une Lettre du bon Calemane: la voici.

Je ne suis pas peu embarrassé, Madame, à vous écrire. Je veux me plaindre d'une personne que vous estimez assez pour l'honorer d'une tendre amitié: c'est, le croirez-vous? c'est du Seigneur de ce Château dont je veux vous parler. Ce n'est plus cet homme d'esprit, aimable, égal dans la société, qui méritoit d'être aimé de tous ceux qui étoient assez heureux pour le connaître, tout Disenteuil a disparu. Qui pensez-vous qui ait pris sa place? Un rêveur sombre & distrait, qui se promène dans le plus chaud du jour, ou quand il pleut; qui ne rentre que pour s'enterrer dans un cabinet, où il ouvre des Livres qu'il ne lit point; enfin, qui m'évite, & que je ne vois que comme un Moine voit son camarade au Chœur ou au Réfectoire. Un changement si surprenant annonçoit quelque maladie: je me suis trompé dans ce jugement. Disenteuil se porte encore assez bien, & continue ce genre de vie

vie bizarre. Rassuré pour sa santé corporelle, je crains davantage pour lui; son ame est sûrement malade. Je cherche le genre du mal, & mes lumières, que je croyois assez étendues sur ce chapitre, se trouvent courtes. Enfin, l'intérêt que je prens en lui, quoiqu'il ne le mérite guères, m'oblige d'aller à la consultation: & c'est vous, Madame, que je prie de m'éclairer. Si vous étiez à portée de voir le Comte, comme je le vois, la connoissance de son mal ne vous échapperroit pas; mais comme cent lieues vous séparent, il faut vous rapporter les symptômes les plus ordinaires dont il est affligé. Si vous en trouvez la cause, soyez assez bonne pour m'apprendre ce que je dois faire pour guérir ou pour soulager un malheureux digne de quelque pitié. Quand je lui dis qu'il est riche, estimé, que tout le monde est content de lui, & que je lui demande pourquoi lui seul ne le paroît pas être, un soupir, ou bien un ris forcé, est toute sa réponse. Je me fâche; je lui dis que je ne le reconnois plus qu'à quelques traits de son visage, qui seuls ne l'avoient pas mis dans mon esprit au-dessus des autres hommes; je l'assure que si je l'avois toujours vu tel que je le vois, je ne me serois jamais attaché à lui; j'ajoute que je veux le quitter, non pour me retirer à Vannes, que je serois trop près de lui, mais dans quelque autre lieu que j'ignore, & qu'il ignorera quand je l'aurai choisi. Alors il me dit, Vous n'en ferez rien, mon cher Calémance; vous êtes trop mon ami. Je repars que je ne le suis plus, & que l'amitié ne tient point contre le manque d'ouverture de cœur soutenu trop longtems. Ce dernier trait paroît le percer; il m'embrasse, & me dit d'une voix qu'il arrache de ses entrailles, Vous saurez tout, mon cher Calémance, & plutôt que je ne voudrois. Il me quitte sans attendre que je lui réplique; il court se cacher dans le fond de son Parc, où il passe sa vie, & dont je ne crois pas qu'il sache les routes; il en revient plus tranquille en apparence; il m'entretient

de

de choses indifférentes; je lui parle de Monsieur de Brionfel, quelquefois de vous; il me laisse, & détourne cette conversation, pour me faire sentir le chagrin qu'il a de voir la Paix de l'Europe trop affermie, pour espérer que la Guerre recommence de longtems. Je le raille sur son avidité pour la gloire, & il rougit. Il se jette ensuite dans son cabinet, dont il me fait encore la grace de me permettre l'entrée. Je le suis; je le trouve qui débire ce qu'il vient d'écrire. Le plaisir de la Chasse ne le touche plus; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve mauvais que je n'exerce pas son équipage, moi, le plus ignorant Veneur qui fut jamais; & qui sais à peine ce que c'est qu'une brisée. Enfin, il néglige ses affaires, lui qui toute sa vie, dans une dépense voisine de la profusion, fut toujours l'homme du monde le plus rangé. Il me les renvoie, des affaires, à moi qui ne fus jamais capable d'arrêter le misérable compte que Dupré, je crois pour rire, s'avise de me présenter de loin à loin. Vous voilà, Madame, instruite, communiquez-moi vos découvertes, en m'honorant de vos ordres.

Dans le temps que je reçus cette Lettre, j'étois si occupée de ma malheureuse passion, que je crus lire l'Histoire naïve d'un Infortuné, victime, comme moi, de l'ingratitude & de la pernie. Ce ne fut qu'à une seconde lecture que je m'aperçus que Disenteuil étoit cet Infortuné, & que Calémance s'étoit servi d'une manière aussi fine que singulière, pour m'apprendre la vie triste que le Comte menoit à Gondez. La situation de mon âme me fit sentir combien Disenteuil étoit à plaindre: mais je sentis qu'il l'étoit moins que moi; il n'étoit point trahi. Il est vengé ce Disenteuil, me disois-je à moi-même: le Chevalier est indigne de mes bontés. Rougi, malheureuse, d'une honteuse préférence; oublie un ingrat, que dis-je?

je? un perfide, & ne l'embarasse point du sort de Disenteuil: le mépris qu'il te doit, arrachera de son cœur une passion que tu n'as jamais méritée.

Pendant que toutes ces choses se passaient, mon frere étoit à Paris pour des affaires qui regardoient Mademoiselle de Jussy. Cette tendre amie, qui me croyoit contente du Chevalier, ne pouvoit comprendre les raisons de la tristesse mortelle où elle me voyoit plongée. Cette aimable fille en étoit touchée; elle cherchoit toujours à me distraire par quelques amusemens. Enfin, il y avoit huit jours que j'étois dans cette situation, lorsque je vis entrer dans ma chambre le frere de Souville. Je ne doutai point en le voyant, que ce ne fût un nouveau coup de poignard qu'il venoit me donner. Que viens-tu faire? lui dis-je toute émue. Ah! tu vas m'annoncer quelque nouvelle perfidie! Parle..... Non, Madame, me dit-il, mais je viens vous apprendre que vous êtes vengée. Vengée! m'écriai-je. Quoi! le Chevalier seroit-il assassiné? Il ne l'a pas été, Madame, me repliqua-t-il; son adresse & sa valeur ont su le faire échapper au mauvais dessein de Monsieur de Jaillac, comme vous l'allez apprendre.

Il y a trois jours que le Chevalier de l'annee, à une heure après minuit, entra chez Madame de Jaillac, par une porte qui est au bout de son jardin. A peine a-t-il été entré, qu'il a vu trois hommes sortir de dessous un berceau, & venir à lui l'épée à la main. Monsieur de Jaillac étoit un des trois. Le Chevalier s'est mis en défense. Il étoit muni de pistolets: il a tiré sur le Marquis, qu'il a reconnu d'abord; mais il l'a manqué. Madame de Jaillac, dont l'appartement est de rez-de-chaussée, a entendu le coup, elle a eu l'imprudence de venir dans le jardin; &, voyant le Chevalier se défendre seul contre trois, elle n'a

n'a plus été maîtresse d'elle-même : le danger où elle a vu son Amant, lui a fait jeter de grands cris; elle s'est mêlée dans le combat en femme éperdue, sans même s'appercevoir que l'un de ces trois hommes étoit son mari. Le Chevalier a blessé l'un des deux. Heureusement la femme de chambre confidente, qui avoit conservé du sang-froid, a ouvert la porte, & le Chevalier a trouvé le moment de se sauver. Le bruit que Madame de Jaillac avoit fait, le coup de pistolet tiré, le cliquetis des épées, tout cela a arrêté le Guet près de cette porte; il a poursuivi le Chevalier qui fuyoit l'épée à la main, & l'a enfin attrapé. En vain le Chevalier a voulu persuader au Guet qu'il n'étoit, ni un voleur, ni un assassin; il n'a point voulu le relâcher. Se voyant dans cette extrémité, il a dit à l'Officier de le conduire chez le Président de La Croix du Chevalier, jointe à cette proposition, a fait prendre à l'Escouade le parti qu'il desiroit; &, sur la parole du Président, le Guet l'a laissé chez lui. Le Chevalier n'a donc pas été blessé? dis-je alors; il a donc été assez heureux pour se tirer d'une affaire aussi périlleuse? Pourquoi, continuai-je, n'a-t-il pas autant de droiture qu'il a de valeur? Mais apprends-moi les suites de cette affaire. Elle est publique dans ce moment, Madame, me dit-il: tout Paris la fait, & la conte. Monsieur de Jaillac, pour ne la pas rendre équivoque, a sur le champ fait partir sa femme, pour aller, dit-on, dans un Couvent au fond de la Gascogne. Les domestiques du Marquis, ceux du Président, le Guet, tout a parlé, & a instruit le Public d'une aventure trop plaisante pour lui, pour n'en pas faire la nouvelle de Paris.

Mademoiselle de Jussy reçut ce même jour une Lettre de mon frere, qui lui faisoit tout le détail de

de cette affaire. Il lui mandoit qu'il croyoit à propos qu'elle m'instruisît de cette aventure. Mais cette tendre amie n'en eut pas la force. Elle fut trouver mon pere, à qui elle communiqua cette Lettre. Son premier mouvement fut d'être touché d'apprendre combien j'étois trompée. Ce sentiment fit bien-tôt place à un autre plus animé. Il sentit une joie vive de ce que le Chevalier venoit de se rendre indigne de moi. Il ne doutoit pas que ma passion ne fût forte; mais, en homme sensible à l'injure, il pensa qu'elle céderoit bien-tôt au mépris. Il pria Mademoiselle de Jussy de me faire voir cette Lettre. Elle refusa longtemps cette commission desagréable; mais mon pere exigea d'elle avec tant de vivacité cette complaisance, qu'elle ne pût s'en défendre.

Elle entra dans ma chambre, tenant cette Lettre. Je tremble, ma chere Comtesse, me dit-elle, à vous apprendre une triste nouvelle, dont Monsieur de Brionfel juge pourtant que vous devez être instruite. Il la fait, il y est sensible, & sent trop à quel point vous le serez, pour vouloir en être le témoin. Il croit que votre douleur sera moins contrainte avec moi: c'est ce qui l'oblige à exiger de ma complaisance de ne point vous taire ce que je voudrois que vous pussiez ignorer toute votre vie. Est-ce là une Lettre de mon frere? lui dis-je froidement. Oui, me repliqua-t-elle, en m'embrassant presque les larmes aux yeux: Lisez-la, continua-t-elle, car je souffrirois trop à vous dire ce qu'elle contient. Je le sai, lui dis-je; je suis informée de tout; & mon pere sera content de la conduite que je tiendrai. Il y avoit environ une heure que Mademoiselle de Jussy étoit dans ma chambre, lorsque mon pere entra. La bonté avec laquelle vous ressentez, lui dis-je, le chagrin où me jette une erreur bonteuse pour moi, adoucit bien la

dou-

douleur que j'avoue ressentir du procédé d'un homme qui ne méritoit, ni ma tendresse, ni votre condescendance. Mais, Monsieur, continuai-je, je vous rends votre parole, & vous donne la mienne, que je ne ferai rien qui soit indigne, ni de vous, ni de moi. Ah! ma fille, me dit-il en me serrant dans ses bras, que je serois à plaindre dans ce moment, si vous étiez unie à un homme si peu digne de vous posséder! Je ne fus pas la maîtresse de retenir mes larmes à ce discours. Mon père, en me voyant si pénétrée de douleur, sortit sans me parler, & dit à Mademoiselle de Jussy, Je vous ai laissée avec ma fille : faites-la souvenir qu'elle doit se servir de sa raison pour étouffer des mouvemens indignes d'elle.

Ce jour étoit marqué pour ne me pas laisser un moment de relâche. Souville vint me dire en tremblant, que le Chevalier étoit caché dans un coin du Parc, & qu'il demandoit à me voir. Tout ce que je venois d'apprendre m'avoit causé ces mouvemens différens ; mais ce dernier assaut me fit trembler. Je ne pouvois comprendre que le Chevalier, criminel autant qu'il l'étoit, eût le front de se montrer à moi. Je voyois que mon repos, ma gloire, ma tendresse même ; m'ordonnoit de renoncer pour jamais à cet infidèle : cependant je sentoie que ma passion combattoit encore avec avantage ma raison, & que le temps seul pouvoit affermir cette raison chancelante. Je voulus suivre du moins son premier conseil, qui étoit de ne point voir le Chevalier. Non, dis-je à Souville, je ne le verrai point ; qu'il parte, je n'ai rien à entendre. Eh! que veut-il me dire? Il croit sans doute que je ne suis pas instruite ; il veut surprendre ma crédulité ; il se flatte que le pouvoir qu'il a sur moi, lui fera trouver grace d'une faute qu'il croit pouvoir colorer : ma tendresse, & son esprit artificieux, le rassurent, & lui donnent la hardiesse de

de se présenter devant moi. Il faut le priver de toutes les ressources qu'il croit avoir : va , ma chere Souville, dis-lui que je ne veux pas le voir; apprends-lui que je suis instruite de tout; & persuade-lui, s'il est possible, que c'est sans effort que je le sacrifie au mépris que sa conduite m'inspire. Enfin, Souville, fais-le partir, sauve-moi du danger où me jetteroit un artificieux repentir, va, & n'attends pas que ma foiblesse triomphe de ce qu'il m'en coûte dans ce moment pour ne pas l'écouter. Souville usa si bien du pouvoir que je lui donnai, que le Chevalier, après mille prieres lautiles, reprit le chemin de Paris.

Deux jours après, me promenant seule dans le Parc, je vis un laquais qui tenoit dans ses mains les Lettres qu'il venoit de chercher à la Poste. Je lui demandai s'il n'y en avoit point pour Souville. Il me dit qu'il y en avoit une. Je la pris avec vivacité, & reconnus d'abord le Chiffre ordinaire du Chevalier. Mon premier mouvement fut de l'ouvrir; mais, m'arrêtant tout d'un coup, Quoi! me dis-je, je veux lire ce que m'écrit ce perfide? Ai-je donc si peu de soin de ma gloire, & veux-je lui donner des armes contre moi? Non, ne la lisons point. Cependant, continuai-je, s'il se justifie d'une maniere assez convaincante pour le trouver innocent? Que dis-je; malheureuse? innocent! Peut-il l'être? & veux-je être assez ennemi de mon repos, pour l'aider à me persuader qu'il l'est? Quel outrage attendrai-je donc de lui, pour l'arracher de mon cœur? Enfin, je voulois, & ne voulois pas, ouvrir cette Lettre, lorsque je vis mon pere venir à moi. Sa présence me donna des forces. Voilà, lui dis-je, une Lettre du Chevalier de Fanime; débarrassez-m'en, Monsieur; je ne veux pas savoir ce qu'elle contient. Lisez-la, faites pour moi la réponse que vous jugerez à propos. Mon pere

fut si charmé de ma confiance & de ma fermeté qu'il me dit en m'embrassant tendrement, Je n'ai rien à vous dire, ma fille; vous vous conduisez avec trop de sagesse, pour vous en ôter le mérite par le plus léger conseil. Je vais dans ce moment, continua-t-il, renvoyer la Lettre au Chevalier, & même sans l'ouvrir. Celle que j'y joindrai, lui fera connoître que je suis content de vous, & qu'il ne doit rien espérer.

Je ne vous parlerai point, Madame, des réflexions ni des combats qui se passoient chez moi. Peignez-vous tous les mouvements qui peuvent agiter une âme dans la situation où la mienne se trouvoit; voyez-moi accablée de douleur, & toujours occupée du soin de la cacher. Hé! repense de l'état où j'étois, je voulus y porter le remède qui pouvoit m'en arracher. Je m'imposai la loi de ne jamais prononcer le nom du Chevalier; je défendis à Souville de me parler de lui, quasi-quelque mal à m'en dire; je lui ordonnai de m'interrompre, ou de me quitter, si je voulois m'en entretenir. Je songeois aussi le danger de la solitude, & je pris le parti de n'être jamais seule. Ah! Madame, quelles entreprises!

Mon frère arriva peu de jours après la Lettre. Son amitié, & la honte de son amour, lui firent partager le chagrin où il me trouva. Il me demanda si je lui pardonnois le mal qu'il m'avoit fait, mais qu'il l'avoit cru nécessaire. Je doute, lui dis-je, que vous puissiez m'en faire par un principe dont je puisse me plaindre. Alors je lui contai tout ce que je savois du Chevalier, & la manière dont je l'avois appris. Je le priai ensuite de ne plus me parler de lui, d'oublier à quel point il étoit méprisable, & sur-tout d'oublier que j'avois fait un choix si indigne de moi.

Il y avoit plus d'un mois que je faisois la conduite que je m'étois proposée, sans sans es-

fort; mais enfin je la soutenois, lorsque mon pere me dit un jour: Les affaires de Mademoiselle de Jussy, les miennes, le mariage de mon fils, tout exige, ma fille, que nous quittons Mondelis. Je vais donc partir pour Paris, & je vous y renvoie avec confiance; je la dois à la conduite que je vous vois tenir. Que je suis sensible, répliquai-je, aux témoignages de bonté & d'estime que vous me donnez! Cependant, Monsieur, j'ose vous assurer que je mérite l'une & l'autre, & que je ne démentirai jamais l'idée que vous avez de moi. Vous pouvez me voir prendre le chemin de Paris sans aucune inquiétude: je ne ferai point de faux pas; votre vertu & votre fermeté, que j'ai toujours admirées, & que je veux imiter, doivent vous en assurer.

Bien, je quitterai Mondelis, après six mois de séjour. Je revins à Paris avec une mélancolie dont je n'osois pas même examiner le principe. Le desir ardent que j'avois de me surmonter, me fit chercher à me distraire. La fin de mon deuil m'en donnoit la licence, & le mariage de mon frere, qui se préparoit, m'occupoit souvent. A peine le Chevalier fut-il de retour, qu'il mit tout en usage pour me parler. Pour lui en ôter l'occasion, je ne sortois point sans mon pere, qui avoit pour moi la complaisance de venir aux spectacles & aux promenades, comme un jeune homme. En arrivant de Mondelis, il avoit ordonné à son Suisse de lui remettre à lui-même toutes les Lettres qu'il recevoit pour moi, de quelque part qu'elles vinssent.

Il y avoit six semaines que j'étois de retour, lorsque le Chevalier, fatigué de chercher vainement l'occasion de me parler, & désespérant de la trouver, prit enfin le parti de hasarder de m'écrire. Mon pere entra dans mon appartement, & me dit: voilà une Lettre que je crois être de

Chevalier de Fanime. Ne voulez-vous pas, ma fille, en faire le même usage que de celle que vous avez reçue à Mondelis? Je restai interdite, & un moment sans répondre, mais honteuse de ma surprise. Il faut Monsieur, lui dis-je, la lui renvoyer sans l'ouvrir. Souville qui étoit alors dans ma chambre, me dit, Madame, me pardonneriez-vous ce que j'ai osé prendre sur moi à Mondelis? J'ai six Lettres du Chevalier, que j'ai reçues pour vous, & que je ne vous ai point rendues; je vais vous les remettre. Il faut les joindre à celle-ci; reprit mon pere. Le paquet fut fait dans le moment; je mis le dessus de ma main, & le frere de Souville le lui porta. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit engager ce garçon à lui ménager le moyen de me parler, mais ce fut inutilement.

Mon pere vit avec un plaisir extrême arriver le jour où Mademoiselle de Jusly donna la main à mon frere. Les voilà unis, & mon pere content. Le jour du mariage il me dit: ce qui manque encore à ma félicité, dépend de vous:... vous m'entendez, ma fille. Je vais vous parler, lui dis-je avec la naïveté que votre bonté exige. J'en rougis en le disant; mais enfin, je l'avoue à ma honte, j'ai eu de la tendresse pour le Chevalier de Fanime. Je me dis tous les jours à moi-même, combien je dois le mépriser; je crois ne plus l'aimer: cependant Monsieur, c'est le temps seul qui peut m'en assurer assez, pour me donner la hardiesse de disposer de ma main. Le Comte de Disenteuil en est digne, mon estime pour lui me le fait regarder comme le seul qui le soit. Je sais combien vous desirez que je la lui donne, & vous ne me verrez jamais vous demander votre aveu que pour lui. Mais, Monsieur, je vous demande par toute la tendresse que j'ai pour vous, de me laisser maîtresse de mon sort, jusqu'à ce que je ne puisse plus douter que je le suis de moi-même.

me. Eh! ce n'est pas l'ouvrage d'un jour! Vous êtes trop raisonnable, me dit mon pere, pour que je ne vous accorde pas ce que vous me demandez. Je ne vous parlerai plus de Disenteuil; mais je doute que votre reconnoissance pour lui, votre amitié pour moi, votre raison, & plus que tout, son mérite & sa conduite ne vous déterminent à former une union que je desiré, parce que je vous aime.

J'avoue, Madame, que dans le moment que je parlois à mon pere d'une maniere si satisfaisante pour lui, j'étois dans la ferme résolution de ne jamais me remarier; reste malheureux d'une flamme mal éteinte! Mais je croyois devoir cacher ce sentiment d'un pere tendre, que j'aimois avec passion, & qui ne souhaitoit rien tant que de me voir unie à Disenteuil.

Je ne puis me refuser le plaisir de m'arrêter sur celui que je ressens d'avoir Mademoiselle de Jussy pour ma belle-sœur. La voilà donc la Comtesse de Mondelis; voilà les nœuds de notre amitié qui viennent de se serrer pour jamais, mon attachement pour elle ne pouvoit augmenter, mais son frere vient de le rendre indissoluble. Voilà aussi ce frere, qui m'est si cher, au comble de ses vœux: il est possesseur de la plus aimable & de la plus estimable femme qu'un honnête homme puisse desirer; il a pour elle une passion violente, & il en est aimé, & le sera toujours; la connoissance que je vous ai fait faire avec elle dans ce journal, & l'idée que vous avez sans doute conçue de son caractère, vous en assure. Mon pere avoit exigé de mon frere de loger avec lui, ainsi nous étions tous rassemblés.

Un jour que j'étois seule, on m'annonça le Marquis de Jaillac. Ma surprise fut extrême; à peine le connoissois-je, cependant je ne crus pas devoir refuser sa visite, & voici le compliment singulier qu'il me fit.

Votre mérite & votre conduite vous ont acquis, Madame, une estime générale : ceux même qui ne vous connoissent pas personnellement, prennent un intérêt vif à ce qui vous regarde. La démarche hardie que je fais en est une preuve. Des circonstances enclavées dans ce qu'il importe que vous sachiez, doivent me faire soupir : mais n'importe. . . . Ces paroles, obscures pour un autre, ne l'étoient pas ailes pour moi, pour ne me pas causer du trouble ; je remerciai Monsieur de Jaillac de sa bonne volonté, & le priai de me dire ce qu'il croyoit que je devois savoir.

Madame de Jaillac, continua-t-il, vous est sans doute connue, Madame, par un endroit méprisable pour elle, peut-être sensible pour vous, & sûrement honteux pour moi. Son aventure a fait trop de bruit, pour que je cherche, ni à m'abuser, ni à la justifier. J'ai trouvé, parmi ses bijoux, un Portrait : il est si ressemblant, que je m'ai pas eu de peine à vous reconnaître. Il étoit enveloppé d'une Lettre que je vous remet, aussi, Madame, & qui vous fera sans doute connoître de qui Madame de Jaillac tenoit ce portrait. Je la reçois lors de Monsieur de Jaillac ; & dans le temps que je regarde avec étonnement le Portrait & la Lettre, le Marquis de Jaillac me fait une profonde révérence, & sort avec tant de précipitation, que je n'ai pas le temps de lui dire un seul mot. Je parcours avec avidité ce fatal Extrait, dont voici les propres termes.

Si je n'étois sûr de votre tendresse, je me plaindrois de votre bizarrerie. Quel exubérance, de vouloir que je vous remette un Portrait qu'on ne m'a pas donné, mais que je garde de l'aveu de la personne peinte, & que je ne garde que deux des vôtres éloignées que vous ne désapprouvez pas ? Vous ne sauriez douter ma passion pour vous. Et c'est

qu'on vous parlant confidemment d'une affaire que je ménage depuis longtemps ; je vous donnois une preuve d'attachement à laquelle vous devez être d'autant plus sensible, qu'elle marque une confiance entière de ma part. Après ce préambule, vous croyez que je vous le refusa, ce double de Portrait, qui vous met martel en tête : non, le voilà, bien certain, que vous me le rendrez dans le temps où il devra être dans mes mains. Cette restitution ne vous coûtera guères : vous verrez sans peine que je songe à ma fortune, tandis ; qu'à tous les instans de ma vie vous ne me verrez occupé que de vous. J'ai jusqu'à présent badiné avec l'amour ; vous seule m'avez forcé de lui donner sérieusement de l'encens. Je ne m'en repensirai jamais, si vous m'êtes aussi fidèle que je vous le serai.

L'infidélité du Chevalier ne m'avoit causé qu'une douleur accablante, qui me laissoit encore sentir la vivacité de ma passion ; mais la perfidie de l'ingrat me causa de l'indignation. L'idée de l'honnête homme, que j'avois voulu toujours conserver malgré l'irrégularité d'une conduite qui répondoit si peu à la mienne, s'évanouit. Toutes les réflexions qu'une personne intéressée pouvoit faire sur une pareille Lettre, se présenterent en foule. Je rougis de ma fatale prévention, & me fis une violence extrême pour cacher à tout le monde, par un dehors assez tranquille, le trouble de mon ame.

Quinze jours après la visite de Monsieur de Jallac, je fus atteinte d'une grosse fièvre, accompagnée d'accidens fâcheux, qui firent craindre pour moi. Je ne sai si je dois attribuer cette maladie, ou à une disposition naturelle, ou à la contrainte que je me faisois pour paroître tranquille, contrainte qui me coûtoit beaucoup. Mon pere m'auroit trop pour n'être pas infiniment touché, sur-tout lorsque, dans des redoublemens

journaliers, je perdois toute connoissance. Quand je revenois à moi, que j'avois quelque intervalle, je voulois le consoler, & je l'affligeois davantage. Mon frere & sa femme avoient trop de douleur de me voir dans cet état périlleux; pour adoucir celle de cet endrassere. Madame de Mondelis avoit fait mettre un lit dans ma chambre, & je ne voyois plus autour de moi que des gens qui dévoreroient leurs larmes.

Le onzieme jour de ma maladie fut le plus dange-reux. Le transport, qui étoit toujours la suite du redoublement ordinaire, fut une espece de létargie. On me saigna du pied sans que je m'en appercusse; c'étoit l'unique ressource qui restoit aux Médecins, dont pourtant ils n'espéroient gueres: cependant, tel fut le prompt effet de cette saignée, que mes yeux, qu'on croyoit couverts du voile de la mort, s'ouvrirent. Le premier objet qui me frappa, fut Disenteuil fondant en larmes à côté de mon lit. Je lui tendis la main, en lui disant, est-ce vous, mon cher Comte? Ne me trompai-je pas? Oûi, Madame; c'est moi, me repliqua-t-il d'une voix entre-coupée de sanglots, qui m'assura que je ne révois point. Quoi! c'est vous! lui dis-je: il vous restoit donc enepre cette preuve d'attachement à me donner! que je suis heureuse de pouvoir, avant de mourir, vous marquer quelle est ma reconnoissance! car mon estime ne s'est jamais démentie pour vous. Eh! comment auroit-elle pu varier, avec les procédés que vous avez toujours eu pour moi? Le souvenir m'en sera cher jusqu'au dernier moment de ma vie. A peine eus-je assez de force pour achever ces mots. Disenteuil étoit trop pénétré de la douleur que lui causoit ma mort prochaine, dont il ne doutoit presque pas, pour me répondre. Il baisa la main que je lui avois tendue, & qu'il tenoit serrée en-tre

Me les siennes. lorsque mon pere s'approchant me dit: Eh bien ma fille, voilà le Comte de Disenteuil, qui sur la nouvelle que je lui ai donnée que nous craignons pour vous, est venu avec une diligence extrême savoir l'état où vous êtes. Il y est aussi sensible que nous ma fille. C'est toujours ce même homme, qui donneroit sa vie pour vous rendre la santé. Ce seroit l'acheter trop cher, répondis-je à mon pere. Disenteuil ensével dans une tristesse qui lui avoit ôté l'usage de la parole depuis que j'avois commencé à lui parler s'écria, Ah! Madame, que je m'estimerois heureux de donner ma vie pour prolonger la vôtre, dussiez-vous regarder avec indifférence ce sacrifice! Je regardai le Comte d'une maniere obligeante, en lui disant: Ne soyez pas injuste, quand vous êtes si généreux.

Je passai la nuit, qui suivit cette saignée, assez tranquillement; le redoublement qui venoit régulièrement sur le midi, ne parut point le lendemain, vers le soir je vis la sérénité revenir sur le visage de tout le monde. Nous avons ma fille, me dit mon pere, encore un Courier à te présenter. Il n'a pu venir aussi vite que le Comte, il en est bien fâché; il arrive dans ce moment, & quoique fatigué il souhaite de te voir. Ah! mon pere, dis-je alors, faites-le venir; c'est sans doute ce pauvre Calemane. Comte, dis-je à Disenteuil qui étoit avec mon pere, n'est-ce pas Calemane? Oui Madame, me repliqua-t-il, c'est lui-même, & le voilà qui entre. Approchez mon cher ami, lui dis-je; que je vous salue de bon gré de cette démarche! L'amitié que vous avez pour moi, l'attachement que vous avez pour le Comte, vous font encore revoir Paris; & j'espère que ma santé revenant, nous vous le serons trouver aimable. Parlez moins Madame, me dit Calemane, Je les dans vos yeux tou-

ce que vous voulez me dire; & je vois de plus dans ses yeux un vif qui n'est point févieux, & qui m'annonce votre guérison. Effectivement mon mal diminua tous les jours; la fièvre cessa; ma jeunesse & un bon tempérament me rendirent très-prômpement mes forces.

Quand je fus en état de prendre le grand air, mon pere me mena un matin aux Thuilleries. Mon frere, ma belle-sœur, le Comte & Galemane m'accompagnèrent. Nous prîmes notre promenade par la terrasse du côté de l'eau, & nous trouvâmes en face le Chevalier de Fanime, qui n'osant retourner sur ses pas, car il étoit trop loin de l'escalier, passa près de nous, en faisant une grande révérence, sans nous regarder. Je remarquai quelque altération dans les yeux de mon pere. Le croirez-vous, Madame? Cette rencontre imprévue ne me causa qu'une émotion si légère, qu'elle ne fut point apperçue. L'aventure du Portrait me rendoit le Chevalier trop méprisable; je le vis sans le craindre. C'est le premier moment où, depuis plus de huit mois, je fus contente de moi. J'en donnai une preuve à mon pere, en lui disant assez bas pour qu'il n'y eût que lui qui pût m'entendre, ne craignez rien Monsieur, la fièvre ne me reprendra pas. L'air libre dont j'accompagnai ces mots; où je me raillais moi-même, répandit la joye sur son visage. Celui de Disenteuil me parut un instant étonné, & Galemane nous passoit tous en revue avec des yeux perçans, qui ne me firent aucune peine.

Nous étions au commencement de l'été. Je vis que mon pere souhaitoit, sans le dire, d'aller à Mondelis. J'en avois autant d'envie que tout Paris m'embarassoit: il falloit que je fusse toujours chez moi, ou exposée à trouver le Chevalier de Fanime par tout. Sa vue ne me troublait plus d'une manière à me faire sentir une faiblesse dont

je voulois perdre le souvenir : mais quand je le voyois , je n'étois pas absolument la maîtresse d'un petit mouvement d'indignation désagréable pour moi , quoiqu'infructueux pour lui ; & je voulois éviter les occasions de le faire naître. Ainsi je proposai gayement le voyage à mon père , en présence du Comte , charmé de mon dessein. Nous convinmes sur le champ , avec ma belle-sœur , du jour de notre départ. Calémene dit alors le Comte , nous partirons le même jour pour la Bretagne ; car je ne dois pas que les affaires que tu as à Paris demandent un plus long séjour. Vous mon cher Comte , s'écria mon père , aller en Bretagne ! Je n'ai pas cru , en acceptant la proposition de ma sœur , que nous dussions nous séparer. Ni moi en vérité ; en la faisant , mon cher Comte , dis-je alors... Calémene , qui vit l'embarras où étoit Disententil pour répondre à ces discours obligeants d'une manière convenable à l'air de discrétion qu'il tenoit depuis si long-temps , dit , Eh bien , voilà qui s'obtient : puisqu'il le faut , nous irons à Mondels ; car quoiqu'on ne parle point de moi , personne ici n'ignore que le Comte & moi ne faisons qu'un. Je suis charmé , mon cher Calémene , lui répondit mon père , que vous le preniez sur ce ton-là : il m'assure que vous viendrez à Mondels avec plaisir. Et moi , ajoutai-je , je m'assure qu'il ne s'y ennuiera gueres , & sûrement il ne nous ennuiera pas.

Nous voilà donc tous à Mondels , & Disententil charmé d'y être de mon avenu. L'air de libéré , répandu dans toutes mes actions , rendoit les sennes affectés ; attentif à tout il ne perdoit aucune occasion de me donner des soins dont il déguisoit le principe ; & je ne pouvois comprendre qu'il fût autant maître de lui , qu'il le paroissoit. Un Amant , qui fait se taire à propos , ne perd rien ,

rien, lorsque l'objet de sa tendresse est pénétré d'estime pour lui. Quand il échappoit à Difen-
teuil de certains discours dont seule je pouvois
trouver le sens, fine à ma manière, je lui laissois
voir quelquefois qu'il étoit entendu; & sans son-
ger que je pouvois aller plus loin, je croyois ne
pas devoir lui refuser ce léger plaisir. La vie
qu'il menoit à Mondelis étoit bien différente de
celle dont Calemane m'avoit fait le récit par la
Lettre qu'il m'avoit écrite de Gondez.

Un jour que je me trouvai seule avec cet ami
commun, il me marqua qu'il avoit un petit su-
jet de se plaindre de moi. Je parus étonnée du
reproche. Vous n'avez pas daigné, Madame,
continua-t-il, répondre à ce que j'ai eu l'honneur
de vous écrire: il s'agissoit pourtant d'une affaire
importante. Vous êtes malin, Calemane, lui re-
pliquai-je. Vous avez voulu m'inquiéter, il n'est
pas possible que votre ami soit dans l'état où nous
le voyons avec plaisir, s'il avoit aussi été malade
que vous le faisiez. Bien loin de charger mon
récit, me répondit Calemane, j'ai supprimé tout
ce qui pouvoit vous trop alarmer; je ne voulois
que mettre votre amitié un peu en mouvement;
cependant je n'ai pas réussi. Vous avez trop
d'esprit pour moi, mon cher Calemane, lui dis-
je en souriant. Je n'en ai gueres, reprit-il, puis-
que je ne me fais pas entendre. Mais pourquoi
me faire ce mauvais procès? repliquai-je. S'agit-
il aujourd'hui de parler d'une indisposition légère,
dont il ne reste aucune trace? Votre ami est gai;
jamais je ne le vis si digne d'être chéri d'une so-
ciété. N'est-ce point aussi, mon cher Calemane,
la solitude à laquelle vous n'étiez point accoutu-
mé, qui vous rendoit triste? Votre philosophie
n'est-elle point en défaut? Et ne se peut-il pas
bien que vous ayez cru trouver dans les autres
les mouvemens dont vous étiez affecté? Fort bien

repliqua Calemane : vous m'accusez d'une espece de folie, pour éluder la difficulté. Mais, Madame, trouvez bon que je vous la propose encore. Le mal de mon ami paroît soulagé, j'en conviens; le changement d'air peut lui avoir fait quelque bien, mais il ne doit pas être toujours sous un Ciel aussi heureux. Nous retournerons à Gondez; là peut-être une rechûte, plus dangereuse que la premiere attaque, me fera craindre... Oh ! pour cela Calemane, dis-je en l'interrompant, ne soyez point comme Cassandre, ne prédisez point de malheur. Cependant, me répondit-il, si je prophétise aussi juste que Cassandre... Pour lors je répondrai, repris-je, à votre Lettre, & à celle que vous m'écrirez pour m'instruire de ce nouvel accident; je vous dirai mon sentiment avec naïveté; & si je puis trouver quelque remede qui ne soit pas désagréable au malade, je vous l'indiquerai. Souvenez-vous-en Madame, me dit Calemane, souvenez-vous-en. Dans ce moment Distentuil entra, & mit fin par sa présence à une conversation qui ne m'avoit point ennuyée.

Calemane étoit accoutumé, depuis long-temps, à se lever matin. Il préféroit l'Etude au plaisir de la Chasse. Il étoit alors occupé de l'Histoire. Nous exigeons de lui presque toutes les après-dînées, qu'il nous rendit compte de sa lecture du matin. Il le faisoit avec une netteté & une précision charmante. Il ne se contentoit pas de rapporter les faits importants & les grands événements, il entroit dans le Cabinet des Princes; il étoit présent à toutes leurs délibérations; il pénétoit les raisons secrètes, qui souvent petites & très-frivoles en elles-mêmes, avoient fait entreprendre de grandes choses; sa maniere vive de les rendre, séduisoit au point, qu'on pensoit dans le moment qu'il avoit été le témoin de ce qui s'étoit passé il y avoit plusieurs siècles; & ses con-

lectures raisonnées sur les endroits les plus obscurs & les plus difficiles, nous faisoient croire que nous appercevions la vérité. C'est ainsi que Calémant nous alloit à son étude; il se chargeoit charitablement de tout le travail; & en partageoit libéralement avec ses amis les agréables & utiles fruits.

Voilà, Madame, comme nous nous entretenions. La parure des âmes, les liens communs de galanterie, les réflexions malignes sur les actions d'autrui, n'étoient jamais les sujets de nos conversations. Ne croyez pourtant pas que jaye la vanité de vouloir en partager le mérite en égales portions; je suis de bonne foi. Disceuteuil étoit d'un esprit supérieur; il étoit moins éclairé que Calémant, que parce que la Comtesse l'avoit toujours occupé. Ces deux Amis nous donnoient le ton. Mon frère a l'esprit naturellement. Ma belle-sœur est vive sans étouffement. Pour moi, née sérieuse, j'étois beaucoup, & parlois peu; & lorsque nous nous entretenions, nos hommes nous tenaient avec douceur, sans que notre amour-propre en souffrit. Pour mon père, il alloit presque tous les jours à la chasse; mais quand il se trouvoit à nos disputes, où il ne gâtoit rien, il étoit charmé quand nous étions battues ma belle-sœur & moi. Il avoit souvent ce plaisir.

Il y avoit environ trois mois que nous étions dans cet aimable séjour; quand Souville en apprit, que dans un village à une lieue au-dessus de Mondelis, il étoit arrivé une douzaine de personnes, dans un bateau chargé de plusieurs grandes caisses & de quantité de pièces de charpente, que Calémant avoit été plusieurs fois sur le bord de la rivière depuis quelques jours, où on l'avoit vu en conférence particulière avec ces étrangers, que personne ne connoissoit. Je ne perdis point d'abord

d'abord ce mystère : mais après avoir rêvé, je pensai que le jour de ma fête approchoit, & que Disenteuil étoit homme à me faire quelque galanterie. Je dis à Souville de faire ce qu'elle m'avoit dit. Ce soin du Comte ne me déplut pas, & j'attendis tranquillement ce qu'il produiroit.

Enfin la veille de cette fête, je m'aperçus que Calémancie avoit à sa ceinture un cordon d'argent tressé, mêlé d'un peu de bleu, & que son épée avoit un nœud dans le même goût. Je ne devinai, ni ne demandai la raison de cette petite parure recherchée. Sur les cinq heures, Calémancie nous dit qu'il faisoit le plus beau temps du monde, & que nous ferions bien de faire un tour sur la terrasse, dont la Rivière mouilloit les murs. Je me confirmai dans mon soupçon. Comme la terrasse étoit à l'extrémité d'un jardin très-spacieux, on avoit eu le temps, sans qu'aucun domestique s'en fût aperçu, d'y dresser une grande tente superbement ornée par le dehors, & doublée d'une étoffe argent & bleu. Tout le monde fut étonné de cet appareil : je fis semblant de l'être. Madame de Mondelis s'écria, Ah ! que nous sommes heureux ! il y a ici quelque Fée qui nous aime ; que de plaisirs & de richesses elle va nous prodiguer ! Huit jeunes garçons habillés galamment en Esclaves, chargés de corbeilles, entrèrent dans la tente, & la jonchèrent de fleurs. Ils avoient tous des chaînes & des voliers d'argent ; leur vêtement étoit vert. Un Amour, vêtu d'incarnat, marchoit à leur tête. Son carquois & ses flèches étoient d'or. Il tenoit aussi une corbeille, mais plus ornée que les autres. Il la présenta à Calémancie, qui vint me l'offrir. Je la reçus d'un air riant, & ayant vu un papier que couvroient les fleurs, je ne doutai pas qu'il ne fût mystérieux : je le pris, j'y trouvai des Vers que je lus tout haut, & que voici.

L'A.

232 HISTOIRE DE LA COMTESSE

L'Amour se déroband aux charmes du sommeil,
Et plus diligent que l'Aurore,
Arriva si matin dans les jardins de Flore,
Qu'il la surprit à son réveil.
La jeune Déesse en allarmes,
De voir l'Enfant malin que redoutent les Dieux,
Baisse modestement les yeux,
Et cache avec ses mains la moitié de ses charmes
A cet Immortel curieux.
Qui vous amène dans ces lieux ?
Lui dit-elle, en tremblant. Ne craignez point mes
armes,
Répond l'Amour avec un doux souris ;
Rassurez-vous, reprenez vos esprits.
Je ne veux point troubler le bonheur de Zéphire ;
Et si je viens dans votre Empire,
C'est pour vous demander quelques fleurs pour Iris.
On célèbre aujourd'hui la Fête,
Et d'une guirlande de fleurs,
Peinte des plus vives couleurs,
C'est à vous, belle Flore, à couronner sa tête.
Si vous répondez promptement,
Déesse, à mon empressement,
Qu'à vos vœux je serai propice !
J'en jure par Vénus, en ce jour votre Amant
M'acquittera d'un tel service,
Par plus d'un tendre sentiment.
La Déesse rougit, une douce espérance
Lui rend le teint plus éclatant.
Amour, je vais répondre à votre impatience,
Et vous allez être content.
Elle dit, & vole à l'instant,
Cueille des fleurs qui ne font que d'éclorre,

Que

Que d'un de ses regards elle embellit encore.

L'Amour les reçoit de ses mains;

Et ce vainqueur des Dieux & des Humains

Me charge, Iris, de vous les rendre.

Pour remplir un pareil emploi,

L'Amour a cru qu'il devoit prendre,

De ses Esclaves le plus tendré.

Pouvoit-il mieux choisir que moi?

Nous louâmes tous Calémane, qui soutint gravement son personnage. Disenteuil seul ne parut pas si content des Vers. Nous lui en demandâmes la raison. Il ne voulut entrer dans aucun détail de critique: il se contenta de dire, que le Poëte n'exprimoit que foiblement les sentimens vifs dont sans-doute il étoit pénétré. Eh bien, Monsieur, lui dit Calémane d'un ton sérieux, faites mieux, si vous le pouvez: j'y consens. La petite altération entre ces deux Amis nous parut plaisante & délicate. Dans le temps de cette petite discussion, les Esclaves ouvrirent la partie de la tenté qui étoit du côté de la Rivière. L'appui de la terrasse étoit couvert de la même étoffe argent & bleu, avec des carreaux. Nous y sûmes tous, & nous vîmes fort loin de nous un château flottant, qui nous parut éclatant par l'or & l'argent dont il brilloit. Eh bien, dit Madame de Mondelis, ne voilà-t-il pas la Fée qui vient nous voir? Calémane qui est en commerce avec cette demie-Divinité, devoit bien nous instruire du cérémonial qu'il faut observer pour la recevoir. Il ne faut que regarder attentivement, répondit Calémane, & la Fée sera contente, j'en répons.

Cependant le château flottant avançoit, mais si lentement, qu'il nous causoit de l'impatience. Calémane qui avoit pourvu à tout, nous fit présenter une lunette de longue vue. Par le secours
de

de cet instrument, que nous nous arrachions l'un à l'autre, nous découvrîmes que ce château étoit dans le milieu d'une espèce de Galere à plusieurs rames argentées. L'édifice étoit peint en bleu, le comble étoit terminé par une figure de l'Amour, tournée de notre côté. A mesure qu'il s'approchoit, nous vîmes que les Rameurs, en canifote de satin blanc avec des écharpes bleues, ne se donnoient aucun mouvement, qu'un seul Marinier aux mêmes livrées faisoit agir le gouvernail, pour ne pas perdre le fil de l'eau, & que toute la Galere ne faisoit son chemin qu'à la faveur du courant de la Rivière. Le temps avoit été si bien compté, que le château ne fut vis-à-vis de nous, qu'une demi-heure avant la nuit. Les Mariniers jetterent alors deux ancrs, qui nous parurent d'argent; & nous vîmes distinctement des Emblèmes, des Devises, & des Chiffres, dont un Amour mystérieux nous parut être l'auteur. Enfin, la nuit arriva. Le château fut dans un moment tout en feu. L'artifice étoit si bien servi, que rien ne languit. La pureté de l'eau de la Loire multiplioit les fusées & les serpenteaux; & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce feu, qui dura plus d'une grosse demi-heure, finit tout à coup, & nous passâmes si subitement d'une clarté brillante à une grande obscurité, que nous pouvions croire que la Galere avoit coulé bas dans un instant.

Mais cette obscurité céda bientôt à une lumière éclatante, produite par une quantité prodigieuse de bougies qui éclairerent la Terre, & par des pots à feu qui illuminerent la terrasse & le grand parterre par où nous devons retourner au château. Les Esclaves nous présentèrent des fruits, des confitures seches, des glaces, & des liqueurs, dans des vases de porcelaine & de cristal. Mon pere étoit charmé de me voir de la gayeté;

gayeté ; il la croyoit l'effet d'une sensibilité naissante, & elle ne venoit pourtant que de la liberté dont mon cœur jouissoit. Dans cette situation, loin de se refuser aux plaisirs innocens, on s'y livre de bonne grace. Ce n'est pas que je ne me sentisse obligée à Disfenteuil ; l'admiration que me donnoit sa tendresse mystérieuse, flattoit ma vanité. Ce mouvement si naturel aux femmes, & qu'une malheureuse passion avoit éteint dans mon âme, y renaissoit : je ne le combattois point : il m'assuroit d'une tranquillité que je chérissais comme le souverain bien.

Enfin, la fête fut complète, & ne finit qu'assez avant dans la nuit. Calemane fut accablé de complimens. Je lui marquai que j'étois trop sensible à ce qu'il venoit de faire, pour l'en remercier. Madame de Mondelis lui dit, qu'il ne s'avisât plus de se plaindre, ni de son âge, ni de sa fortune ; qu'il nous en avoit imposé ; & qu'enfin il devoit de nous donner une preuve que sa bourse n'étoit point épuisée, ni son goût usé. A l'égard de la bourse, répondit Calemane, c'est l'affaire de la fée ; mais pour le goût, j'avoue à ma honte que je me suis défié du mien, que j'ai consulté celui de gens qui l'ont plus délicat que je ne l'eus jamais : ils m'ont prêté volontiers leurs lumières ; je leur laisse la gloire du détail, & ne garde que celle du premier dessein. Voilà, dit Madame de Mondelis, un dernier article difficile à vous accorder. Et pourquoi, Madame ? repliqua Calemane. Demandez-en la raison à ma sœur, lui répondit-elle en me regardant. Je ne pus m'empêcher de rire, & de répondre que je ne voulois point qu'on me fît expliquer ; que je savois à quoi m'en tenir ; mais que ce que je savois étoit tout pour moi, que je n'en ferois part à personne. C'est en tenant de semblables propos, que nous regagnâmes le château.

Nous

Nous fûmes encore après cette fête une quinzaine de jours à Mondelis. Pendant ce temps-là Difenteuil donnoit un peu plus de hardiesse à ses regards. Je ne les évitois point, & prêtois une attention obligeante à toutes les expressions fines dont il se servoit pour m'assurer qu'il m'adoroit, où le mot de tendresse & de passion ne se trouvoit pourtant jamais.

Enfin, nous revînmes à Paris, & voilà encore le Chevalier de Fanime sur la scène. Je suis bien fâchée d'être obligé de vous le montrer; je crois que vous êtes assez dans mes intérêts, pour que les siens vous soient du moins indifférens: mais il est nécessaire de vous rapporter des faits essentiels à mon Histoire; où le Chevalier de Fanime n'a pas joué le rôle brillant.

Quelque temps après mon retour de Mondelis, le bruit se répandit à Paris que j'épousois Difenteuil. Le Chevalier de Fanime perdit à cette nouvelle, qu'il crut certaine, l'espoir de me tromper encore: il ne douta plus que l'amour du Comte, soutenu de l'estime qui m'avoit toujours parlé en sa faveur, n'eût enfin vaincu ma résistance. Il trouva ma belle-sœur un matin au Palais; il lui parla en homme convaincu & désespéré de cette nouvelle. Madame de Mondelis eût la malice de ne le point dissuader; elle se contenta de lui dire, qu'elle lui conseilloit de ne plus songer à moi, & de prendre son parti. Oui, Madame, lui dit-il, je le prendrai; & la quitta sans lui rien dire de plus. Lorsqu'elle fut rentrée, elle me rendit compte de cette conversation. Le respect que je croyois que le Chevalier de Fanime devoit avoir pour moi, m'empêcha de percer le sens d'une réponse brusque & animée.

Le même jour mon père proposa d'aller à l'Étoile. Nous y fûmes, ma belle-sœur, moi, & le Comte. Mon père, Calémane & Mondelis
nous

nous suivirent. Lorsque nous nous fûmes promenés assez longtemps, nous dîmes à nos Cavaliers, de nous permettre de nous asseoir, & que nous leur permettions de nous laisser seules. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous nous reposions, quand je vis le Chevalier de Fanime de l'autre côté de l'allée, avec sa sœur & d'autres Dames. Ils les quitta, & vint droit à nous. Nous nous levâmes, le voyant approcher. Il me dit en m'abordant: Me sera-t-il permis, Madame, de saisir cette occasion? Il y a trop longtemps que je cherche ce moment, & que je suis occupé vainement du desir ardent de le trouver, pour le laisser échapper. Je ne puis Madame, continuait-il, me refuser la triste consolation de me plaindre de la rigueur avec laquelle vous me traitez depuis si longtemps. Non Madame, je n'ai jamais été assez criminel pour mériter une aussi longue punition. Vous m'excuserez, Monsieur, lui dis-je, si je ne répons pas à ce discours: un accident qui m'est resté d'une maladie, m'empêche d'en comprendre le sens; j'ai perdu entièrement la mémoire, je ne me souviens plus de tout ce qui est antérieur à cette maladie. Le Chevalier, outré de cette réponse, me repliqua: Vous n'avez pas sans-doute oublié, Madame, que Disenteuil vous aime, & depuis longtemps. C'est la seule chose dont je me souviens, lui repliquai-je. Peut-être qu'il peut y avoir des personnes qui gagnent à la perte que j'ai faite; mais le Comte de Disenteuil y perdrait trop, si j'oubliois sa conduite & ses procédés: je dirai plus, j'y perdrais moi-même. C'est ce qui vous détermine, me dit-il, à récompenser une tendresse qui vous est devenue chère.... Cette curiosité vous sied mal, Monsieur le Chevalier, lui dis-je: je ne confie plus mes secrets qu'à des gens dont le cœur droit m'est connu. Le Comte de Disenteuil

teuill mérite seul ma confiance: je lui dis & j'aurais mes sentimens; je crois qu'il en est & qu'il en sera content: c'est aujourd'hui tout ce que je desiré. Il est donc vrai, Madame, s'écria le Chevalier, que vous... Si vous voulez, lui dis-je en l'interrompant brusquement, vous éclaircirez de quelque chose de plus, voilà mon pere; il aura assez de bonté pour vous répondre pour moi: vous pouvez l'aborder, il vient à nous avec Disenteuill & mon frere. Je le quittai sans attendre de réponse, & le laissai dans un mouvement de dépit qui éclatoit dans ses yeux.

Il n'étoit pas à quatre pas de nous, que Madame de Mondellis céda à l'envie qu'elle avoit de rire. De quoi riez-vous? lui dis-je. De quoi je ris? me dit-elle: demandez-moi plutôt comment je n'ai pas étouffé pour garder mon sérieux. Quelle femme vous êtes, lorsque vous voulez n'être pas bonne! Nos Cavaliers nous joignirent dans ce moment. Est-ce le Chevalier de l'Animo, dit mon pere, qui vous fait tant rire? Oui, c'est lui, répondit ma belle-sœur, & c'est de lui que je ris. Alors elle raconta la mauvaise plaisanterie que je venois de lui faire. Mon pere l'approuva fort, & Disenteuill me regarda d'un air satisfait.

Quelques jours après nous sortîmes un matin; Madame de Mondellis & moi, pour faire des emplettes. Nous avions pris Calémane avec nous; il nous paroissoit plaisant de consulter un Philosophe sur le choix de nos parures. Nous rentrâmes sur les onze heures: nous trouvâmes mon pere & le Comte, qui s'entretenoient dans l'embrasure d'une fenêtre. Disenteuill parloit fort bas, & mon pere l'écoutoit avec une grande attention, lorsque j'entendis ce dernier qui dit d'un ton assez haut: Il n'y a pas à balancer, il faut que vous partiez sur le champ pour la Bretagne. J'aurai l'œil à tout, & dans une

une affaire aussi délicate, vous pouvez compter sur les attentions d'un homme qui vous regarde avec des yeux de père. Ce discours me frappa : je fus à eux : Que parlez-vous, mon père, de départ & de Bretagne ? Qu'est-il arrivé au Comte ? Instruisez-m'en, je vous prie ? Doutez-vous l'un & l'autre de ma tendre amitié pour lui ? Vous êtes trop prudente, Madame, me dit Disenteuil, pour que Monsieur de Baioncel & moi ayons rien de caché pour vous ; & Madame de Mondelis, ni Calémanc (qui s'étoient avancés) ne peuvent m'être suspects. Voici donc ce qui vient de m'arriver.

J'ai été ce matin pour vois un homme qui loge vers la Place de Vendôme. Son Portier m'a dit qu'il étoit parti, mais qu'il rentreroit dans une heure. Pour l'attendre avec moins d'impatience, je suis entré aux Thuilleries par l'Orangerie, ayant laissé mon carné à la porte de mon homme. J'ai pris ma promenade par la terrasse des Capucins. A peine en ai-je eu fait un tiers, que j'ai vu le Chevalier de Fanime venir à moi. Il m'aborde, en me disant qu'il n'avoit pas cru qu'en lui, saillant généreusement la vie, j'eusse voulu la rendre malheureuse en le perdant dans l'esprit de Madame de Gondrez. Je lui ai répondu que ces basses manœuvres ne conviennent pas à un homme comme moi ; & que s'il se trouvoit coupable de rien à l'égard de Madame de Gondrez, il pouvoit se flatter hardiment d'avoir encore toute l'estime dont elle m'avoit paru prévenu pour lui ; que le caractère ferme de cette Dame, qui faisoit honneur à son sexe, devoit le convaincre de ce que je lui disois. Cette froide plaisanterie, Monsieur, m'a répliqué le Chevalier, me fait sentir que mes soupçons ne sont que trop bien fondés. Sans-doute, a-t-il continué, vous avez chargé une aventure, qui ne paroît criminelle que parce qu'on

qu'on en ignore , ou qu'on en supprime les vraies circonstances. J'avoue, lui ai-je dit en l'interrompant , qu'il est nouveau à Disenteuil d'être soupçonné d'imposture , & d'écouter de sang-froid un discours dont les termes sont si peu ménagés. Sa modération pourtant, fût-elle connue de tout le monde, ne sauroit lui faire de tort : il est connu , ce Disenteuil. Mais s'il s'embarrasse peu de ce que vous pensez sur son compte , il s'embarrasse beaucoup que Madame de Gondez soit le sujet d'une conversation aussi vive, qui commet une réputation & une vertu que vous devez respecter. Croyez-moi, brisons-là. En un mot, l'estime & la vénération que nous devons à une femme de cette qualité & de ce mérite, nous en doivent imposer. Votre morale, m'a-t-il répondu, est moins l'effet de votre prudence, que de la certitude de votre bonheur prochain ; & , sans examiner si j'ai tort ou raison, je veux devenir un ingrat, & arracher, si je puis, la vie à qui je la dois. L'entreprise n'est pas sans risque, lui ai-je dit froidement. Mais croyez-moi, modérez cet excès d'emportement maléfique à un galant homme ; calmez-vous. Je vous laisse, & vous plains de ne pas faire un meilleur usage de votre raison. Je l'ai quitté. J'ai fait encore quelque tours de promenade, sans prendre garde si le Chevalier me suivoit. Je suis ressorti par la même porte de l'Orangerie. J'ai entendu marcher précipitamment sur mes pas ; je me suis retourné : j'ai vu le Chevalier qui a mis l'épée à la main, en disant ce seul mot, Finissons. La manière dont il m'a attaqué, ne m'a pas permis de me défendre mollement ; je l'ai vu reculer un pas, la pointe de son épée basse : j'ai cru voir du sang sur un habit presque blanc qu'il porte. Des gens, qui fortoient des Thuilleries, venoient à nous ; j'ai pensé qu'ils pourroient lui donner du secours,

cours, s'il en avoit besoin ; & je me suis retiré heureusement sans être suivi. J'ai regagné mon carrosse à petits pas , & me suis rendu auprès de Monsieur de Brionfel, pour lui rendre un fidele compte de mon aventure, & pour suivre ses avis, qui seront toujours la regle de ma conduite.

Ce récit glaça presque mon sang dans mes veines. Les suites fâcheuses que ce combat pouvoit avoir pour Disenteuil, dont les intérêts m'étoient infiniment chers, ce qui avoit occasionné la querelle, tout me jetta dans un accablement qui ne me permit pas de préférer un seul mot. Ah! Madame, d'où vient ce silence ? s'écria Disenteuil : me croyez-vous criminel ? Et mon ennemi trouve-t-il grace auprès de vous ? Vous êtes injuste, mon cher Comte, repliquai-je : vous criminel ! Non, votre vertu est trop pure. L'extravagance du Chevalier me touche, & non son malheur. Vous ne m'avez point vu d'impatience pour savoir la fin de cette triste aventure ; vous la contiez. Mais quoique vous soyez sorti de cette affaire comme de toutes celles qui vous sont arrivées, je me reproche d'en être la cause ; & je chériss si fort votre estime, que si la hardiesse du Chevalier l'altéroit, j'en serois inconsolable. Il prit alors une de mes mains, & dans un vif transport il la balsa sans me répondre.

Pour rendre le départ de Disenteuil moins suspect, Calémanc ne le suivit point ; le Comte l'en pria. Mais cet ami fidele auroit eu de la peine à condescendre à ce qu'il desiroit, s'il n'eût voulu suivre l'affaire qui venoit de se passer, & voir par lui-même la tournure qu'elle prendroit. Nous embrassâmes tous le Comte les larmes aux yeux, & il partit.

J'étois trop affligée pour examiner la nature de mes mouvemens. Je sentis une véritable douleur du départ de Disenteuil, sans penser qu'elle

pouvoit naître d'un sentiment plus tendre que celui de l'amitié. Je le vis donc partir avec une forte d'attendrissement, que je ne lui cachai point, & qui le fit s'éloigner de moi avec quelque consolation, se flattant au moins que tout mon ressentiment tomboit sur le Chevalier.

Nous sûmes qu'il étoit blessé dangereusement, que sa famille lui avoit fait porter une plainte contre un inconnu qui l'avoit attaqué. Le bruit qui se répandit de ce combat, ne porta point sur Disenteuil: son caractère prudent éloignoit tous soupçons; & l'on ne connoissoit pas assez la folie du Chevalier, pour penser qu'il eût forcé le Comte à se battre malgré lui. Cependant le Parlement voulut prendre connoissance de cette affaire. Les premiers Magistrats furent chez le Chevalier, qui soutint avec un air qui paroissoit vrai, qu'il ne connoissoit point l'homme, qui, après l'avoir heurté d'un coup de coude, avoit mis l'épée à la main. Il étoit très-mal dans ce moment; on ne douta point de ce qu'il disoit. Les témoins n'avoient vu qu'un homme par derrière qui se retiroit, & le besoin qu'avoit eu le blessé de leur secours, les avoit empêché de courir sur celui qui avoit fait le coup.

Mon pere auroit bien voulu n'avoir pas fait partir le Comte si brusquement, sur-tout lorsqu'il apprit que le Chevalier étoit hors de danger, & qu'il persistoit dans ce qu'il avoit dit. Les procédures se rallentirent, & nous sûmes assez heureux pour que l'on crût même que ce combat étoit encore une suite de quelque galanterie peu ménagée du Chevalier, qui s'étoit attiré le fastueux & ridicule titre d'homme à bonne fortune.

Quelque plaisir que nous eussions d'avoir Calémane avec nous, nous ne résistâmes point à l'impatience qu'il avoit d'aller joindre son ami, & de l'instruire de tout ce qui s'étoit passé depuis son dé-

départ. Je le vis nous quitter sans peine; je commençois à craindre la solitude pour Disenteuil.

Peu de jours après le départ de Calemane, mon pere fut obligé d'aller à Rouen. Mon frere l'accompagna. Pendant leur voyage, qui ne fut pourtant que de huit jours, un palefrenier, par quelque imprudence dont on ne fait pas le détail, mit le feu aux écuries qui étoient dans une arriere-cour. On s'apperçut, dès le point du jour, de l'incendie. Il n'y eut pas moyen de sauver les écuries, qui parurent toutes embrasées. Le feu avoit déjà communiqué au gros du bâtiment, par l'aile la plus voisine des écuries. Les Pompes publiques agissoient, & toute la maison étoit pleine d'un peuple curieux ou allarmé. Il y avoit deux jours, qu'en sortant de mon lit, je m'étois donné une entorse; j'étois, par cet accident, hors d'état de me donner aucun soin. Madame de Mondelis, dans cette confusion, donnoit ses ordres de sang froid. Les domestiques, plus effrayés, démeubloient. Souville avoit apporté sur mon lit la cassette où étoient toutes mes pierrieres, lorsque je vis entrer dans ma chambre le Chevalier de Fanime, qui, profitant du désordre, avoit percé jusqu'à mon appartement, sans obstacles & sans être reconnu. Sa hardiesse me causa de l'indignation. J'allois la lui marquer, quand il se jeta à genoux devant moi, & me dit: Ce n'est donc, Madame, qu'en craignant pour vos jours, que je trouve un moment à vous parler sans témoins. Mais comment pourrai-je profiter de cet instant pour me justifier, dans le trouble extrême où je suis du danger que vous courez? Ne vous allarmez point pour moi, lui dis-je; le feu diminue, & je ne cours aucun risque, pas même en vous voyant. Mais, de quel droit, continuai-je, osez-vous entrer dans la maison de mon pere? & comment osez-vous vous mon-

Mais il fut envoyé en exil au fond du Berry, dans la Terre de Disenteuil. Je lui écrivis une Lettre, qui fut dictée par la reconnoissance & par le tendre attachement, qui me parloient pour lui dans cette occasion. Jugez, Madame, si Disenteuil fut sensible aux témoignages qu'il reçut de mon amitié, & aux soins qu'il apprit par mon pere que je m'étois donnés pour lui. Il me remercia d'une maniere si tendre & si touchante, que je sentis encore redoubler mon zele pour le tirer de son exil. Mais ses parens & ses amis me conseil-lerent de laisser passer quelque temps sans agir. L'intérêt que j'avois pris à sa disgrâce, redoubla. Je me sentis le cœur ému en sa faveur. Je me dis à moi-même toutes les raisons qui me parloient pour un homme si estimable & si malheureux, sa passion toujours constante, les dernières volontés de Monsieur de Gondez, celles de mon pere. Enfin mon injustice me parut odieuse, & l'amour se développa dans mon cœur, sous le nom de la reconnoissance & de la générosité. Pressée de toutes ces réflexions, j'allai trouver mon pere, à qui je parlai en ces termes.

C'est moi, Monsieur, qui ai causé le malheur du Comte de Disenteuil: s'il n'avoit point eu une affaire avec le Chevalier de Fanime, il ne se seroit pas trouvé aux Etats de Bretagne, il n'auroit point essuyé une longue & dure prison, dont il n'est sorti que pour aller en exil. C'est donc à moi à le consoler dans cet exil. Ma main seule peut le lui adoucir. Je viens vous l'offrir pour lui. Je satisfais en même temps à mon devoir, à la reconnoissance, & au desir ardent que vous avez, depuis plus de trois ans que je suis veuve, de me voir unie à un homme si digne de cette récompense. Ah! ma fille, s'écria mon pere, dans quel excès de contentement me jetez-vous? Quel plaisir pour moi de vous voir enfin rendre jus-

justice au mérite ! Quoi ! Disenteuil dans l'exil vous touche ? Il obtient votre main dans une circonstance où je n'aurois osé vous la demander pour lui ? Je fais plus, lui dis-je ; il ne tient qu'à vous que je parte pour la lui aller donner en Berry. J'adoucirai & je partagerai sa disgrâce, je me flatte même de la lui faire oublier. Oui, c'en est fait, continuai-je ; mon cœur vient de se déclarer pour lui, & je sens qu'il nous rendra heureux. Que Disenteuil va être content ! me dit mon pere ; & que je ressens vivement la joye que va lui donner cette nouvelle. Quel plaisir pour lui, de vous posséder dans le temps que le malheur le poursuit ! Eh ! c'est ce malheur, lui dis-je, soutenu d'un mérite si éclatant, & d'une conduite si peu commune ; qui vient de me déterminer en sa faveur. Mais, mon pere, ajoutai-je, je vous demande une preuve de votre tendresse pour moi, & de votre amitié pour le Comte. Partez avec mon frere ; allez trouver ce cher exilé ; dites-lui que je vous suis pour attacher mon sort au sien : je partirai avec ma belle-sœur, que je crois qui voudra bien m'accompagner. Partez, mon pere : c'est à moi, c'est à ma famille, à le consoler d'un malheur que je lui cause, & que je ne me reproche plus que foiblement, puisqu'il aura produit notre bonheur. Mon pere ne pouvoit parler, tant il étoit pénétré de joye : il me tint un quart-d'heure dans ses bras, en répétant vingt fois, Ah, ma fille, que je suis content, & que Disenteuil sera heureux !

Après avoir parlé à mon pere, j'entrai dans l'appartement de Madame de Mondelis. La joye étoit sur mon visage. Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ? me dit-elle : avez-vous enfin obtenu le rappel du Comte ? Non, lui repliquai-je avec transport : mais je l'aime ; je viens de le dire à mon pere ; je vous le dis, ma chere sœur.

L'amitié que vous avez pour le Comte, & votre attachement pour moi, vont vous engager à m'accompagner en Berry. Venez, ma chere sœur, venez me voir payer, par le don de ma foi, la tendresse du plus digne de tous les hommes. Partons, me répondit-elle, partons; je vois bien que ce n'est pas la reconnoissance qui vous fait faire ce voyage. Non, lui dis-je, la reconnoissance n'a aucune part à ce que je sens. Ne croyez pas, continuai-je, que je n'aime le Comte que d'aujourd'hui. Je vois bien qu'il me devint cher dans le temps de ma maladie; que sa conduite à Mondelis m'a charmé; que ce qu'il fit pour ne pas se battre contre un extravagant; que son éloignement forcé, autant & plus que son malheur; qu'enfin, toutes ces choses m'ont menée insensiblement au point où me voilà arrivée. Quel plaisir n'aurai-je pas d'avouer au Comte que je l'aime, puisque j'en ai tant à vous en faire la confidence! En vérité, ma sœur, me repartit Madame de Mondelis, qu'une passion heureuse sied bien! qu'elle embellit! Mais, dites-moi, la tendresse que j'ai pour votre frere me sied-elle de même? En suis-je mieux? Vous ne répondez point. Je ne pourrai, malgré l'amitié que j'ai pour vous, ne pas être jalouse, si l'amour fait des miracles pour vous seule. Que vous êtes folle! ma chere Marquise, lui dis-je en l'embrassant! mais que vous êtes aimable!

Mon pere & Mondelis prirent la poste deux jours après. Nous étions à la fin de l'hiver; mais, quoique la saison fût encore assez rude, Madame de Mondelis, charmée de me donner une preuve sensible de son amitié, en répondant à l'empressement de mon pere qui étoit pénétré de joye, lui dit, Partez, Monsieur; nous avons, ma sœur & moi, autant d'impatience d'arriver que vous, & nous vous suivrons de bien près. Mon pere ne

ne donna aucun avis au Comte de son voyage, il voulut le surprendre. Il l'aimoit si tendrement, même dans le temps qu'il désespéroit d'en faire son gendre; que si mon frere n'avoit été lié à Disenteuil par les nœuds d'une amitié à toute épreuve, il auroit dû être jaloux des tendres attentions que mon pere avoit toujours eu pour le Comte.

Nous voilà en chemin; ma belle-sœur & moi, Souville étoit dans mon carrosse avec nous. Enfin, Madame, me dit cette digne fille, vos malheurs sont finis, vous allez être heureuse. Tu es donc un peu contente, ma chere Souville? lui dis-je. Si je le suis, Madamel me répondit-elle: non, ma joye ne cede qu'à celle de Monsieur le Comte & à la vôtre. Le Ciel vous avoit formés l'un pour l'autre; & j'ai gémi sans désespérer, lorsque des obstacles se sont opposés à votre bonheur. Tu es contente? lui repliquai-je encore une fois: eh bien, je le suis aussi, & ne desire plus rien. Madame de Mondelès me félicitoit, en cent manieres différentes, du triomphe de Disenteuil. Je l'écoutois avec plaisir, & ne lui répondois qu'en lui disant: Ah! ma chere sœur, ne me faites jamais souvenir que je ne l'ai pas toujours aimé; je ne saurois le croire. Mon cœur, je le sens bien, n'a commencé de goûter cette joye sensible, qu'une tendresse que fait naître l'ellime y répand, que dans l'instant que j'ai avoué à mon pere ce que je sentoie pour mon cher Comte.

Mon pere, en arrivant, ne trouva point Disenteuil: il étoit à la chasse avec Calenane, qui, touché de ne voir sortir son ami de prison que pour aller en exil, n'avoit pas voulu l'abandonner à lui-même, dans des circonstances où la solitude étoit plus propre à nourrir ses chagrins, qu'à les dissiper. Disenteuil vit, avec autant de plaisir qu'il étoit capable d'en ressentir dans la situation où il étoit, cette marque d'atta-

chement de son ami : son cœur avoit besoin de s'épancher, & il étoit trop sage pour en déposer tous les mouvemens, que dans le sein d'un homme qui à bon titre méritoit depuis longtemps toute sa confiance. Mon pere défendit qu'on avertît le Comte. Le jour baissoit, & dans l'instant Disenteuil & Calemane parurent au bout d'une avenue. Ils virent deux hommes qui venoient à eux : ils étoient bien loin de penser que c'étoit Monsieur de Brionfel & son fils. Enfin, Disenteuil les ayant reconnus, s'écria ; C'est Monsieur de Brionfel & Mondelis ! Il mit pied à terre, & fut les embrasser, en disant : Eh ! qui vous amène dans cette solitude ? Vous allez l'apprendre, lui répondit mon pere d'un air assez froid, & qu'il avoit bien de la peine à soutenir. Vous n'ignorez pas, Monsieur, continua-t-il, les soins de ma fille pour mettre au jour votre innocence. Quoique toutes les personnes qui vous connoissent, sensibles à votre infortune, se soient mises en mouvement pour vous être utiles, Madame de Gondez a plus fait seule que tous les autres ensemble ; c'est une justice qu'on ne peut lui refuser. Après vous avoir marqué son zele, elle espere qu'à votre tour vous lui marquerez celui qu'elle se flatte que vous avez pour elle. L'auriez-vous cru ? Elle demanda une récompense de ce qu'elle a fait ; & en bon pere, je me suis chargé de venir savoir de vous-même, si vous êtes ingrat ou reconnoissant. Que puis-je faire pour Madame de Gondez ? s'écria Disenteuil : son doute & le vôtre m'offensent : parlez, Monsieur. Lui donner la main ! reprit Disenteuil d'une voix basse & entrecoupée. Moi ! Oui ; vous ; & ma fille, sans ce prix de ses soins, que vous devez plus à la tendre estime qu'elle a toujours eue pour vous, qu'au nom que vous portez, ne peut être contente. Le visage de Disenteuil fut couvert à l'instant de

de larmes : mon pere & mon frere ne purent retenir les leurs, & le Philosophe pleura. Ces quatre hommes s'embrasserent à diverses reprises, sans parler. Cette scene muette étoit éloquente pour eux ; & , sans le secours de la parole, ces personnes, qui s'estimoient infiniment, trouverent le moyen de se communiquer les sentimens de leur cœur. Après ces marques d'une joye extrême, mon pere recouvrant la parole, Modérez des movemens, dit-il, mon cher Comte, que je vois avec plaisir, & dont je serai encore le témoin dans peu de jours : je crois même que, dans l'instant que je vous annonce, vos transports seront infiniment plus vifs que ceux qui viennent d'éclater. Eh ! que pouvez-vous m'annoncer, reprit le Comte, après ce que vous venez de me dire ? L'arrivée de ma fille, répondit mon pere. Madame de Gondez, augurant bien de ma négociation, est partie de Paris avec Madame de Mondelis : elles viennent droit à Disenteuil, & ne devoient rebrousser chemin qu'en cas qu'une de mes Lettres leur eût appris que je ne vous avois pas trouvé disposé à les bien recevoir. Je ne crois pas devoir leur écrire, & mon silence ne les alarmera point, puisque, par notre convention, il doit les instruire que tout s'est passé ici selon leurs desirs. Je dis leur desirs ; car, mon cher Comte, Madame de Mondelis aura, je pense, presque autant de plaisir que ma fille, à vous revoir. Quoi ! Madame de Gondez vient me chercher ! Non, je ne puis le croire, disoit le Comte. Ma tendresse l'a enfin touchée ! Quel est mon bonheur ! Ma captivité, mon exil, ne m'ont affligé, que parce que ces disgrâces me privoient du plaisir d'être auprès d'elle ; quoique je fusse sans espérance d'aller jusqu'à son cœur. Elle me l'offre, ce cœur ; que dis-je ? je la connois, c'est me le donner, que de me présenter sa main. Et

dans quel temps ! Toutes les circonstances ajoutent à ma félicité. Mes malheurs ont fait agir sa générosité ; & , lorsque cette qualité rare & précieuse n'a plus rien à faire , Madame de Gondex ouvre les yeux sur ma conduite , & la juge digne d'une récompense qui va me rendre le plus heureux des hommes. Après ces discours , les embrassemens recommencerent. Mon pere aimoit trop Disenteuil , pour n'être pas charmé de le voir hors de lui-même ; & mon frere & Calémane croyoient partager la joye de l'un & de l'autre.

Peu de jours après on avertit Disenteuil , à l'entrée de la nuit , qu'un valet de chambre de Madame de Mondélis venoit d'arriver , & qu'il demandoit à lui parler en particulier. Ce mystere l'effraya ; il crut qu'il nous étoit arrivé quelque malheur ; & que ma belle-sœur s'adressoit à lui , pour qu'il prît ses mesures pour l'apprendre à mon pere & à mon frere. Il ouvrit en tremblant la Lettre que ce Courier lui présenta , & voici ce qu'elle contenoit.

Vous auriez , je crois , sujet de vous plaindre de moi , mon cher Comte , si je m'adressois à Monsieur des Brionfel , ou à mon mari , pour leur apprendre que nous arriverons demain chez vous. Madame de Gondex approuvera , lorsqu'elle sera arrivée , l'avis que je vous donne , auquel peut-être elle auroit résisté , si je lui avois fait part de mon dessein. L'impatience où vous allez être , va vous faire passer une nuit qui , sans le secours du sommeil , ne sera pas sans charmes pour vous , puisqu'elle vous doit promettre un avenir dont la seule idée est assez réjouissante. Il est permis à Madame de Mondélis de bazarder des expressions qui n'auroient pas convenu à Mademoiselle de Jussey ; ainsi point de critique , mon cher Comte. Mais je suis folle de craindre ; vous avez bien d'autres choses à vous occuper.

Et vous allez, je crois, faire une longue treve à l'esprit, pour ne vous livrer qu'aux douceurs que la délicatesse de vos sentimens méritoit depuis longtemps.

La lecture de cette Lettre remit le Comte de la frayeur qu'il avoit eue en la recevant. Il ordonna à un de ses gens d'avoir soin du Courier de Madame de Mondelis, & que personne ne le vît.

Difenteuil proposa le lendemain à mon pere, & à Mondelis, d'aller voir une Cascade naturelle qui n'étoit pas éloignée du chemin par où nous devions passer. C'étoit, à ce qu'il leur dit, l'unique curiosité remarquable dans un canton ingrat. Ils monterent à cheval, & arriverent au pied d'un rocher très-élevé & très-escarpé. C'étoit du haut de ce rocher que tomboit à grand bruit une assez grande quantité d'eau, pour faire aller une Forge qui étoit à cent pas de cette chute. Dans le temps que le Comte faisoit faire attention à ce qu'il y avoit de plus singulier dans cet ouvrage de la Nature, un de ses gens lui vint parler à l'oreille. Le Comte, sans dire un seul mot, tourne le dos, & pousse à toute bride vers le grand chemin, suivi du seul domestique qui venoit de lui parler. Mon pere, Mondelis, & Calemane, surpris d'un départ si brusque, coururent après lui; mais ils le perdirent de vue, & s'arrêtèrent à une croisée de chemins, ne sachant lequel prendre, & sachant encore moins que penser.

Nous n'étions, ma belle-sœur & moi, qu'à cinq lieues des personnes que nous avions impatience de voir, lorsque je tombai dans une rêverie profonde. Madame de Mondelis, qui m'avoit vue très-gaye pendant tout le voyage, me demanda la raison de ce changement subit. Hélas! lui dis-je en soupirant, plus j'approche de Difenteuil, plus ma délicatesse me reproche cette prévention.

fatale qui l'a rendu si longtems malheureux. La vive tendresse que je ressens pour lui n'est-elle point trop tardive? Parlez, ma chere sœur, ne me déguisez rien. Lorsque mon devoir m'a jusqu'ici demandé compte de ma conduite, je le lui ai rendu sans rougir. Ah! que l'amour que je ressens, & qui me demande le même compte, est bien plus difficile à satisfaire! Comment convenir avec lui de mes injustices? Je suis pénétrée de la plus vive douleur, quand les mouvemens de la joye devoient m'occuper seuls. Ces sentimens, ma chere Comtesse, me répondit ma belle-sœur en m'embrassant, me ravissent: qui les ressent mérite une ample absolution de ses petits égaremens; je vous l'accorde, & vous la promets pour le Comte. J'avoue que cette réponse gaye de Madame de Mondelis fit effet sur moi; elle me remit heureusement de mon trouble, dans l'instant que j'aperçus le Comte à la portiere de notre carrosse. Nous arrêtâmes, & comme il avoit mis pied à terre, nous voulûmes descendre. Il nous pria de n'en rien faire. Madame de Mondelis lui dit: Montez donc avec nous, il y a place pour vous.

Je ne saurois rapporter fidèlement les termes dont le Comte se servit pour m'exprimer sa tendresse, sa joye, & tous les mouvemens différens de son ame. J'écoutois, avec un plaisir extrême, des discours pleins de désordre. Il commençoit une phrase, & ne la finissoit point: il se faisoit pourtant entendre; il avoit dans mon cœur un fidele interprete, à qui rien n'échappoit. Je n'interrompois point le Comte, je me contentois de le regarder. Si j'avois parlé la premiere, je crois qu'il y auroit eu autant de confusion dans mes discours, qu'il y en avoit dans les siens. Enfin, m'étant un peu remise de l'agitation que m'avoit causée une si chere vue, je rompis le silence.

Oui,

Oui, mon cher Comte, lui dis-je, oui c'est moi, qui, après vous avoir donné mon cœur, viens vous donner la main, en la lui présentant, & qu'il baïssa avec transport. M'unir à vous est l'unique objet de mes desirs, & votre tendresse est le sûr garant de ma félicité. Quelle est la mienne ? s'écria Disenteuil. Vous posséder, & être aimé de vous, Ah ; Madame, quel mortel peut être aussi heureux que je le suis ! Vous m'aimez fort, nous dit Madame de Mondelis ; mais nous ferions bien du chemin ensemble, sans que vous vous avisassiez, ni l'un ni l'autre, de m'adresser la parole. N'est-il pas temps que la joye que je ressens de vous voir heureux, se déploie ? Embrassez-moi. Jamais l'amour n'unit deux cœurs si dignes l'un de l'autre, & jamais l'hymen ne fera d'assortiment qui lui fasse tant d'honneur. Nous étions, le Comte & moi, si persuadés de l'amitié de Madame de Mondelis, que, sans craindre qu'elle s'en plaignît, nous ne daignâmes pas répondre à ce qu'elle nous disoit d'obligeant. Que j'aime votre impolitesse ! s'écria-t-elle : j'en suis charmée. Je continuerai pourtant à parler ; vous ne m'écoutez point, & nous ferons tous ce que nous devons faire.

Dans ce moment, mon pere, qui avoit marché en avant, après avoir attendu inutilement à la croisée des chemins, nous joignit : il vit Disenteuil dans notre carrosse. Nous voulûmes arrêter, mais il nous cria, Marchez, marchez ; vous n'avez que faire de nous : je suis charmé que le Comte, que j'avois perdu, se soit retrouvé si heureusement. Nous demandâmes à Disenteuil ce que mon pere vouloit dire : il nous apprit comment il l'avoit quitté à la Cascade, & remercia Madame de Mondelis de l'avis qu'elle avoit eu la bonté de lui donner, & dont elle m'avoit fait un mystère.

Nous

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très-aise d'y trouver Calémane, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte voulut nous témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un Pais désert, dans un vieux château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis; car il ne me convient point. Tout ici me paroît & me paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit temps qu'il jouât du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y opposa, mais sans raison. Divers corps de logis, faits en divers temps, composoient une grande habitation sans aucune symétrie. Disenteuil étoit enfant lorsqu'il perdit son père & sa mère; il avoit été élevé chez son oncle; il n'avoit de sa vie été qu'une seule fois en Berry; & les soins d'un Concierge, qui ne voit & n'attend jamais son Seigneur, n'empêchent gueres le dépérissement de ce qui lui a été confié. Le Comte, en arrivant dans cette Terre, où il craignoit de faire un long séjour, ramassa tout ce qu'il y avoit d'Ouvriers dans la Province: il fit faire de grandes réparations en peu de temps; il avoit fait venir quelques meubles de Gondez; enfin il avoit rendu, en moins de deux mois, son château logeable. Ce qu'il y avoit de plus régulier dans ce bâtiment immense, étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une grosse tour carrée. C'est-là que je trouvai mon portrait, que j'avois laissé à Gondez.

dez. Il-falloit; me dit le Comte, que ce portrait fût ma consolation dans mon exil; sa vue adouciſſoit mes peines, dans un temps où je croyois que ma tendreſſe & ma fidélité ne toucheroient jamais votre cœur. Ah, Monsieur, dit Souville qui nous ſuivoit, ſi vous ſaviez le tour que Madame m'a joué! Elle avoit un petit portrait en mignature dans une belle boîte; j'ai oſé demander la peinture. Madame m'a donné la boîte, après en avoir tiré le velin; devinez pourquoi faire? pour le déchirer & le jeter au feu. Elle tira alors la boîte. Diſenteuil jetta les yeux deſus, & la reconnut. Je vis un mouvement de joye, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un air ſatisfait. Je rougis ſans être embarrasſée. Si je croyois, ma chere Souville, lui dit le Comte, pouvoir un peu réparer la perte que vous avez faite, en vous donnant ma figure, que ce fou de Calemane ſit faire dans mon dernier voyage de Paris, & qu'il la fourré dans cette tabatiere, je vous l'offrirois. Dans l'inſtant qu'il la lui préſenta, & que Souville diſoit avec emprefſement, Donnez, Monsieur, je la reçois, j'avantai la main, je me ſaiſis de la boîte, en diſant, Je m'oppoſe à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne ſuis-je pas bien chanceuſe? s'écria Souville; je devois avoir le portrait de ma Maîtreſſe & celui de mon Maître. & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane, qui entra dans ce moment, Vous aviez choiſi-là une tabatiere de bon goût, en la lui montrant. Ah! Madame, me répondit-il, rendez-la-moi; le Comte me l'a volée très-villainement. Voyez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boîte & lui montrant le portrait, voyez ſi je puis en conſcience vous la remettre? Que vous êtes devenue intéreſſée depuis quelque temps! me dit Calemane; vous voulez l'Original & la Copie.

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très-aise d'y trouver Calémane, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte voulut nous témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un País désert, dans un vieux château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis; car il ne me convient point. Tout ici me paroît & me paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit temps qu'il jouât du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y opposa, mais sans raison. Divers corps de logis, faits en divers temps, composoient une grande habitation sans aucune symétrie. Disenteuil étoit enfant lorsqu'il perdit son père & sa mère; il avoit été élevé chez son oncle; il n'avoit de sa vie été qu'une seule fois en Berry; & les soins d'un Concierge, qui ne voit & n'attend jamais son Seigneur, n'empêchent gueres le dépérissement de ce qui lui a été confié. Le Comte, en arrivant dans cette Terre, où il craignoit de faire un long séjour, ramassa tout ce qu'il y avoit d'Ouvriers dans la Province: il fit faire de grandes réparations en peu de temps; il avoit fait venir quelques meubles de Gondez; enfin il avoit rendu, en moins de deux mois, son château logeable. Ce qu'il y avoit de plus régulier dans ce bâtiment immense, étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une grosse tour carrée. C'est-là que je trouvai mon portrait, que j'avois laissé à Gondez.

dez. Il-faloit; me dit le Comte, que ce portrait fût ma consolation dans mon exil; sa vue adouciſſoit mes peines, dans un temps où je croyois que ma tendreſſe & ma fidélité ne toucheroient jamais votre cœur. Ah, Monsieur, dit Souville qui nous ſuivoit, ſi vous ſaviez le tour que Madame m'a joué! Elle avoit un petit portrait en miniature dans une belle boîte; j'ai oſé demander la peinture. Madame m'a donné la boîte, après en avoir tiré le velin; devinez pourquoi faire? pour le déchirer & le jeter au feu. Elle tira alors la boîte. Diſenteuil jetta les yeux deſus, & la reconnut. Je vis un mouvement de joye, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un air ſatisfait. Je rougis ſans être embarrasſée. Si je croyois, ma chere Souville, lui dit le Comte, pouvoir un peu réparer la perte que vous avez faite, en vous donnant ma figure, que ce fou de Calemane ſit faire dans mon dernier voyage de Paris, & qu'il la fourré dans cette tabatiere, je vous l'offrirois. Dans l'inſtant qu'il la lui préſenta, & que Souville diſoit avec emprefſement, Donnez, Monsieur, je la reçois, j'avancai la main, je me ſaiſis de la boîte, en diſant, Je m'oppoſe à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne ſuis-je pas bien chanceuſe? ſ'écria Souville; je devois avoir le portrait de ma Maîtreſſe & celui de mon Maître. & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane, qui entra dans ce moment, Vous aviez choiſi-là une tabatiere de bon goût, en la lui montrant. Ah! Madame, me répondit-il, rendez-la-moi; le Comte me l'a volée très-vilainement. Voyez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boîte & lui montrant le portrait, voyez ſi je puis en conſcience vous la remettre? Que vous êtes devenue intéreſſée depuis quelque temps! me dit Calemane; vous voulez l'Original & la Copie.

Eh

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très-aise d'y trouver Calemane, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte voulut nous témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un Pays désert, dans un vieux château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis; car il ne me convient point. Tout ici me paroît & me paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit temps qu'il jouît du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y opposa, mais sans raison. Divers corps de logis, faits en divers sens, composoient une grande habitation sans aucune symétrie. Disenteuil étoit enfant lorsqu'il perdit son père & sa mère; il avoit été élevé chez son oncle, n'avoit de sa vie vu sa seule fois en France, & les soins d'un oncle qui ne voyoit que son intérêt, ne lui avoient jamais servi à l'empêcher de se déperir. Il étoit donc devenu un être corrompu, en arrivant à Disenteuil. Il étoit venu de faire un voyage en France, ramenant avec lui un d'Ouvrier, pour les grandes réformes.

fût ma consolation dans mon exil : sa vue adou-
 cissoit mes peines, dans un temps où je croyois
 que ma tendresse & ma fidélité ne toucheroient
 jamais votre cœur. Ah, Monsieur, dit Souville
 qui nous suivoit, si vous saviez le tour que Ma-
 dame m'a joué ! Elle avoit un petit portrait en
 miniature dans une belle boîte ; j'ai osé deman-
 der la peinture. Madame m'a donné la boîte,
 après en avoir tiré le velin, devinez pourquoi
 faire ? pour le déchirer & le jeter au feu. Elle
 tira alors la boîte. Disenteuil jeta les yeux des-
 sus, & la reconnut. Je vis un mouvement de
 joye, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un
 air satis fait. Je rougis sans être embarrassée. Si
 je croyois, ma chere Souville, lui dit le Comte,
 pouvoir un peu réparer la perte que vous avez
 faite, en vous donnant ma figure, que ce fût de
 Calemane fit faire dans mon dernier voyage de
 Paris & qu'il a fourré dans cette tabatiere, je
 l'offrirois. Dans l'instant qu'il lui pré-
 sentoient avec empressement,
 le Comte, s'avançant la
 boîte, en disant, Je
 le Comte veut faire
 sa bien chère amie
 moi le portrait de
 de Madame. & je n'ai
 Calemane, qui entra
 dans la chambre.
 Calemane, le Com-
 te. Voyez mon
 portrait la
 et si je
 que vous
 temps me
 de Calemane.

de
 tre
 fa-

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très-aise d'y trouver Calemane, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte voulut nous témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un País désert, dans un vieux château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis; car il ne me convient point. Tout ici me paroît & me paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit temps qu'il jouât du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y opposa, mais sans raison. Divers corps de logis, faits en divers temps, composoient une grande habitation sans aucune symétrie. Disenteuil étoit enfant lorsqu'il perdit son pere & sa mere; il avoit été élevé chez son oncle; il n'avoit de sa vie été qu'une seule fois en Berry; & les soins d'un Concierge, qui ne voit & n'attend jamais son Seigneur, n'empêchent gueres le dépérissement de ce qui lui a été confié. Le Comte, en arrivant dans cette Terre, où il craignoit de faire un long séjour, ramassa tout ce qu'il y avoit d'Ouvriers dans la Province: il fit faire de grandes réparations en peu de temps; il avoit fait venir quelques meubles de Gondez; enfin il avoit rendu, en moins de deux mois, son château logeable. Ce qu'il y avoit de plus régulier dans ce bâtiment immense, étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une grosse tour carrée. C'est-là que je trouvai mon portrait, que j'avois laissé à Gondez

dez. Il-falloit, me dit le Comte, que ce portrait fût ma consolation dans mon exil : sa vue adouciſſoit mes peines, dans un temps où je croyois que ma tendreſſe & ma fidélité ne toucheroient jamais votre cœur. Ah, Monsieur, dit Souville qui nous ſuivoit, ſi vous ſaviez le tour que Madame m'a joué ! Elle avoit un petit portrait en mignature dans une belle boîte ; j'ai oſé demander la peinture. Madame m'a donné la boîte, après en avoir tiré le velin ; devinez pourquoi faire ? pour le déchirer & le jeter au feu. Elle tira alors la boîte. Diſenteuil jetta les yeux deſus, & la reconnut. Je vis un mouvement de joye, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un air ſatisfait. Je rougis ſans être embarrasſée. Si je croyois, ma chere Souville, lui dit le Comte, pouvoir un peu réparer la perte que vous avez faite, en vous donnant ma figure, que ce fou de Calemane ſit faire dans mon dernier voyage de Paris, & qu'il la fourré dans cette tabatiere, je vous l'offrirois. Dans l'inſtant qu'il la lui préſenta, & que Souville diſoit avec empreſſement, Donnez, Monsieur, je la reçois, j'avancai la main, je me ſaiſis de la boîte, en diſant, Je m'oppoſe à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne ſuis-je pas bien chanceuſe ? s'écria Souville ; je devois avoir le portrait de ma Maîtreſſe & celui de mon Maître. & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane, qui entra dans ce moment, Vous aviez choiſi-là une tabatiere de bon goût, en la lui montrant. Ah ! Madame, me répondit-il, rendez-la-moi ; le Comte me l'a volée très-villainement. Voyez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boîte & lui montrant le portrait, voyez ſi je puis en conſcience vous la remettre ? Que vous êtes devenue intéreſſée depuis quelque temps ! me dit Calemane ; vous voulez l'Original & la Copie.

Eh

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très-aise d'y trouver Calemane, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte voulut nous témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un País désert, dans un vieux château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis; car il ne me convient point. Tout ici me paroît & me paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit temps qu'il jouît de deux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y opposa, mais sans raison. Divers corps de logis, faits en divers temps, composoient une grande habitation sans aucune symétrie. Disenteuil étoit enfant lorsqu'il perdit son pere & sa mere; il avoit été élevé chez son oncle; il n'avoit de sa vie été qu'une seule fois en Berry; & les soins d'un Concierge, qui ne voit & n'attend jamais son Seigneur, n'empêchent gueres le dépérissement de ce qui lui a été confié. Le Comte, en arrivant dans cette Terre, où il craignoit de faire un long séjour, ramassa tout ce qu'il y avoit d'Ouvriers dans la Province: il fit faire de grandes réparations en peu de temps; il avoit fait venir quelques meubles de Gondez; enfin il avoit rendu, en moins de deux mois, son château logeable. Ce qu'il y avoit de plus régulier dans ce bâtiment immense, étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une grosse tour-quarrée. C'est-là que je trouvai mon portrait, que j'avois laissé à Gondez

dez. Il-falloit; me dit le Comte, que ce portrait fût ma consolation dans mon exil: sa vue adouciſſoit mes peines, dans un temps où je croyois que ma tendreſſe & ma fidélité ne toucheroient jamais votre cœur. Ah, Monsieur, dit Souville qui nous ſuivoit, ſi vous ſaviez le tour que Madame m'a joué! Elle avoit un petit portrait en mignature dans une belle boîte; j'ai oſé demander la peinture. Madame m'a donné la boîte, après en avoir tiré le velin; devinez pourquoi faire? pour le déchirer & le jeter au feu. Elle tira alors la boîte. Diſenteuil jetta les yeux deſus, & la reconnut. Je vis un mouvement de joye, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un air ſatisfait. Je rougis ſans être embarrasſée. Si je croyois, ma chere Souville, lui dit le Comte, pouvoir un peu réparer la perte que vous avez faite, en vous donnant ma figure, que ce fou de Calemane ſit faire dans mon dernier voyage de Paris, & qu'il la fourré dans cette tabatiere, je vous l'offrirois. Dans l'inſtant qu'il la lui préſenta, & que Souville diſoit avec empreſſement, Donnez, Monsieur, je la reçois, j'avancai la main, je me ſaiſis de la boîte, en diſant, Je m'oppoſe à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne ſuis-je pas bien chanceuſe? s'écria Souville; je devois avoir le portrait de ma Maîtreſſe & celui de mon Maître. & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane, qui entra dans ce moment, Vous aviez choiſi-là une tabatiere de bon goût, en la lui montrant. Ah! Madame, me répondit-il, rendez-la-moi; le Comte me l'a volée très-villainement. Voyez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boîte & lui montrant le portrait, voyez ſi je puis en conſcience vous la remettre? Que vous êtes devenue intéreſſée depuis quelque temps! me dit Calemane; vous voulez l'Original & la Copie.

Eh bien! gardez-le tout; & sortit en homme fi-
ché, tandis qu'il étoit dans une joye extrême de
juger, par mille bagatelles, que ma passion éga-
loit celle du Comte.

Ce même jour mon pere nous voyant tous
ensemble, nous dit: Enfin mes Enfans, nous
voici rassemblés pour la chose du monde que
j'ai le plus désirée: mais l'alliance qui est en-
tre nous, differe encore notre bonheur commun.
Que Mondelis parte pour Paris, chargé des
Lettres de créance nécessaires pour une pareille
négociation. Galemane, prenant la parole, & s'a-
dressant à mon pere, lui dit: Eh! Monsieur, ne
voyez-vous pas que Madame de Mondelis, ap-
prouvant votre dessein, n'approuve pas le choix
du Ministre? Tout le monde connoit ici mon ze-
le; je suis propre à cette commission; ma diligen-
ce & mes soins abrègeront les délais qu'il faut
que Monsieur & Madame de Gondrez subissent.
Oui, dit-il en nous regardant le Comte & moi,
il faut les subir, ces délais. Vous croyez avoir
ressenti tous les mouvemens de l'amour; non,
ceux de l'impatience vous étoient inconnus. Mais
que vous êtes heureux! votre impatience aura des
charmes qui ne céderont qu'aux douceurs que
mon retour vous annoncera. Mon pere consentit
au dessein de Galemane, que le Comte appuya;
& cet ami fidèle partit dès le lendemain.

Je crois, Madame, que je me suis un peu
brouillée avec vous. Si vous n'avez pas absolu-
ment blâmé ma conduite, vous avez du moins
blâmé mes premiers mouvemens. Le procédé
de Disentouil vous a intéressé; & celui du Che-
valier de l'Anime vous a révolté. Mais les der-
nières pages que vous venez de lire ne m'ont-
elles pas rendu votre amitié, qui étoit un peu
altérée? N'avez-vous pas senti que ce n'est
point la Raison qui m'a défilé les yeux? Que
c'est

c'est le mérite seul de Disenteuil qui a triomphé insensiblement de mes faiblesses, & m'a inspiré des sentimens qui m'étoient jusqu'alors inconnus ? Car enfin, dans le temps que Calemane étoit à Paris, que je voyois tous les jours le Comte, qu'il avoit réuni tous les suffrages, que sa passion me paroissoit extrême, & que je ne voyois rien qui pût s'opposer à notre bonheur, je craignois de le perdre. Cette crainte sans fondement ne m'assuroit-elle pas que j'aimois Disenteuil autant que j'en étois aimée ? Sans cette persuasion intime je n'aurois pu être heureuse.

Calemane fut près de deux mois dans son voyage, sans qu'on lui pût imputer la moindre négligence. Enfin, le jour tant désiré arriva. J'épousai Disenteuil, sans changer de nom ; car, d'abord après la mort de son oncle, il se fit appeler le Comte de Gondez, comme Chef de cette Maison, & l'Héritier de tous ses biens ; mais j'ai toujours voulu vous parler de lui sous le nom de Disenteuil, pour jetter plus de clarté dans mon récit.

Huit jours après notre mariage, mon père, à qui le Comte étoit devenu encore plus cher en prenant le titre de gendre, nous quitta pour aller à la Cour, mettre en mouvement ses amis, ceux de mon mari, & obtenir de la bonté du Prince la pleine liberté du Comte. Mon frère & ma belle-sœur passèrent encore quelques mois avec nous ; mais Monsieur de Brionfel, qui avoit besoin de l'un & de l'autre pour parvenir à faire réussir le projet qui avoit hâté son départ, les rappella. Ils nous quitterent sans peine, croyant nous être utiles à Paris ; & nous nous séparâmes, dans le doux espoir de nous revoir bientôt.

Cependant, malgré l'innocence de Monsieur de Gondez, le crédit & l'attention de toute notre

famille à ne perdre jamais un moment favorable , l'affaire tiroit en longueur. Mon mari, par la tendresse qu'il avoit pour moi, avoit des mouvemens d'une impatience chagrine, dont je le raillois : il craignoit que le séjour de Disenteuil ne me devînt eunuyeux. Il faut avouer de bonne-foi qu'il l'auroit été pour deux personnes moins occupées l'une de l'autre. Pour moi, je crois ne point songer à mon retour, quoique l'air marécageux que je respirois eût un peu altéré ma santé. Je souhaitois pourtant de voir le Comte dans le grand monde; je sentoís qu'il devoit attendre tout de son mérite, dès qu'il se retrouveroit en place de le montrer. Je desirois le voir revêtu des plus grandes Dignités, uniquement parce que je l'en croyois digne. Je desirois aussi que tout ce que je connoissois fût témoin de mon bonheur. Ma délicatesse me faisoit cacher ces différentes agitations, dans la crainte mal fondée que mon mari ne pût penser, que la vanité & les plaisirs généraux, que l'on ne trouve que dans la plus belle ville du Monde, n'excitassent dans mon cœur des desirs; & je n'en avois d'autre que de continuer à lui plaire.

Enfin, après dix-huit mois depuis le départ de mon pere, un Courier extraordinaire nous porta la plus courte & la plus énergique Dépêche qui ait jamais été écrite. En voici les termes.

Partez, mes Enfans: tout est fini selon vos souhaits. Rassemblons-nous, pour ne plus nous séparer.

Nous répondîmes à l'impatience de mon pere, & nous arrivâmes à Paris peu de jours après. Nous y fûmes accablés de visites & de complimens. Mon mari pouvoit avoir des envieux, mais il étoit difficile d'être son ennemi; & s'il

en.

en avoit quelqu'un, cet ennemi, honteux de l'être, ou pour pouvoir plus sûrement lui nuire, prenoit un soin extrême à se cacher.

Monsieur de Gondez fut reçu à la Cour comme un homme que l'on voyoit avec plaisir de retour de ses Terres; il n'y trouva point cet air froid & composé, continuation, ou du-moins suite très-ordinaire d'une disgrâce éclatante. Enfin, Madame, & je vous l'ai dit cent fois, je suis la plus heureuse femme du monde. Aimée d'un mari généralement estimé, & que j'adore, chérie d'un pere qui devoit servir de modele à tous les peres, d'un frere plein de mérite, d'une belle-sœur presque de mon choix, & honorée de la familiarité d'une personne aussi illustre que vous l'êtes.

Fin de la Seconde Partie.



HISTOIRE

S E C R E T E

D E

BOURGOGNE.

S E C O N D E P A R T I E.

HISTOIRE DE LA REINE.

 HARLOTTE DE SAVOYE n'avoit pas encore six ans, quand on la promit à Frédéric de Saxe. A mesure qu'elle avançoit en âge, elle témoignoit de la répugnance pour cet engagement, & disoit dans ses petites confidences à une jeune fille qu'elle aimoit, & qui s'appelloit Victoire Palavicin, tout ce qu'elle pensoit sur cela. Ah! pourquoi, disoit-elle, si on avoit à songer de si bonne heure à ma destinée, pourquoi ne l'unir on pas avec celle du Duc de Calabre? Il me semble qu'il n'y a que lui seul dans tout l'Univers pour moi: tout ce qu'on m'en conte me charme, & je me le suis si fort mis dans la fantaisie, qu'il m'emchera d'être heureuse avec le Prince de Saxe. La Princesse n'avoit qu'onze ans lorsqu'elle tenoit ces discours; mais il est vrai que plus elle alloit en avant, & plus elle sentoit malgré elle ses sentimens qui se fortifioient dans son esprit par une aveugle sympathie, qui formoit dans son cœur une vio.

Violente inclination pour le Duc de Calabre, qu'elle n'avoit jamais vu.

Un des Ministres de son pere, qui favoit l'aversion qu'elle avoit pour Frédéric, entra un soir dans sa chambre comme on l'alloit mettre au lit: Courage, ma Princesse, lui dit-il, on vous affranchit enfin d'un joug importun; vous ne serez point à Frédéric, on vient de rompre votre mariage: Ah! Victoire, s'écria la jeune Princesse en se jettant au col de cette fille, ma chere Victoire, je ne serai point à Frédéric! conçois-tu bien ma joye? Elle étoit si transportée, qu'elle ne regardoit pas seulement celui qui lui portoit une si bonne nouvelle: mais, ma Princesse, lui dit-il, vous ne me dites rien: est-ce ainsi qu'on récompense le bonheur qu'on vous annonce? Et si j'allois vous en dire un auquel vous n'oseriez vous attendre, que me donneriez-vous? La Princesse rougit, & parut émue. Et que me voulez-vous dire? lui dit-elle; il est des bonheurs que vous pourriez m'annoncer, dont vous seriez bien récompensé. Ah! Victoire, dit-elle encore, que veut-il dire? Je veux, lui repliqua-t-il, vous faire la plus grande Dame de l'Univers; en un mot, vous êtes Dauphine; votre mariage vient d'être conclu avec le Dauphin.

Je suis Dauphine! s'écria tristement la Princesse, en laissant aller sa tête sur l'épaule de Victoire, je suis Dauphine! & voilà ce rare bonheur que vous venez m'annoncer avec tant d'empressement? Le Ministre du Duc de Savoye fut très-surpris du peu de joye qu'il voyoit en la Princesse: il attribua cette insensibilité à sa jeunesse, car elle n'avoit pas alors quatorze ans; ou bien il crut que l'humeur fiere du Dauphin, dont elle favoit les démêlés avec le Roi son pere, lui faisoient peur.

Cependant elle passa la nuit sans dormir; & fai-

faisant demeurer Victoire auprès d'elle, tandis que toutes les femmes faisoient retentir leur joye dans tout son appartement: Qu'elles sont sottes! s'écrioit-elle; quelle allegresse mal fondée! Ah, Victoire, quelles nouvelles différentes! l'une m'affaranchit & me rend ma liberté: j'ai un moment d'espérance; mais frivole espérance, me voilà pis que jamais: j'épouse le Dauphin, & je sens que je suis séparée pour toujours de l'aimable Duc de Calabre.

Victoire eut beau lui représenter qu'elle épousoit le premier Prince du Monde, rien ne la consoloit, elle souhaitoit que le Duc qu'elle aimoit fût en sa place; mais, comme elle commençoit déjà à être la plus sage personne du monde, elle le souhaitoit avec honte & dépit, & elle en avoit une confusion qui la mettoit au désespoir.

On ne songea qu'aux préparatifs de son mariage, & comme ses chagrins l'avoient un peu abattue, & que le Duc de Savoye son pere ne vouloit pas qu'elle parût ainsi aux yeux des Ambassadeurs du Dauphin, il l'envoya pour quelques jours à une de ses Maisons de campagne près de Turin. La Princesse s'y remit en effet, & un peu de liberté rétablit entièrement sa beauté.

Un matin, qu'elle étoit à la Messe, & que la foule n'étoit pas bien grande, elle aperçut à un coin de l'Eglise un homme enveloppé d'un manteau d'écarlate: elle jeta la vue plusieurs fois sur lui, sans bien savoir pourquoi; & comme ce manteau lui cachoit le visage, elle ne pouvoit pas voir comme il étoit fait: le lendemain, elle l'aperçut encore de la même maniere, sa curiosité étoit grande, & elle la trouvoit mauvaise; c'étoit malgré elle qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'en avoir; enfin, le troisième jour cet homme s'étoit

s'étoit approché un peu davantage, il étoit appuyé contre le mur, & la Princesse apperçut ses yeux, qu'il avoit fort beaux, toujours arrêtés sur elle, le reste de son visage étoit caché, comme je l'ai déjà dit: la Princesse rougit, en s'apercevant de l'attachement que cet Inconnu avoit à la regarder; elle le regarda aussi, mais ce fut toujours en rougissant; enfin, elle attachâ ses yeux sur lui avec un tel oubli de toute autre chose, & avec une si grande attention, qu'elle vit tout d'un coup, & lorsqu'elle s'y attendoit le moins, tomber le manteau de l'Inconnu, & laisser à découvert le plus agréable visage que l'on sçauroit voir: elle a avoué depuis, qu'elle pensa faire un cri à cette vue, elle tressaillit, & souriant ensuite un peu, elle baissa les yeux sur un livre qu'elle tenoit dans ses mains.

L'Inconnu, qui n'avoit pu soutenir la force de ses regards, s'étoit oublié à son tour, & ne songeant qu'aux charmes de cette jeune Princesse, il ne s'étoit plus souvenu de se cacher; la chute de son manteau fit voir l'homme du monde le mieux fait: il ne prit plus soin de se cacher, il osa même regarder la Princesse avec une attention qui marquoit déjà beaucoup d'amour; mais elle, devenue plus timide, & entendant les regards de l'Inconnu, ne le regarda que bien peu, & ce fut encore d'une manière très-embarrassée.

Dès qu'elle eut dîné, elle entra dans son cabinet, où elle dit qu'elle vouloit être toute seule; elle y fut plus de six heures, l'esprit & le cœur dans une si grande agitation, que ne pouvant se suffire à elle-même, elle ordonna qu'on fit venir Victoire. Elle lui conta l'aventure de l'Inconnu; & s'appuyant sur son bras, elle la mena dans les lieux les plus reculés des jardins: Vous dirai-je ma foiblesse, lui dit la Princesse en continuant de

lui parler, cet Inconnu a fait une terrible impression sur mon cœur : vous croyez déjà qu'il le partage avec le Duc de Calabre ; je l'aime autant que j'aime le Duc de Calabre, & j'aime le Duc de Calabre comme j'aime cet Inconnu : je ne vous paroïs pas raisonnable, ma chere Victoire ; mais vous allez croire que j'ai tout-à-fait perdu la raison, quand je vous dirai que cet Inconnu n'est autre que le Duc de Calabre lui-même ; oui, c'est lui, j'en suis assurée par un instinct qui me parle incessamment : quel autre au monde joint droit à tant de mérite, à une si belle réputation, une si charmante figure ? Mes sens ne m'ont point séduite ; & mon cœur trop bien touché pour le Duc de Calabre, ne sçauroit être jamais ému que par lui. Mais Madame, lui disoit Victoire, par quel miracle voulez-vous que ce soit ce Prince ? L'inclination que j'ai pour lui, reprenoit la Princesse, est trop extraordinaire : elle ne peut jamais être partagée ; & le Ciel, pour rendre ma peine éternelle, a voulu me faire voir l'objet d'un si fatal attachement.

Elle s'entretenoit de cette sorte, & après bien des discours qui exprimoient le trouble de son ame, comme elle tournoit dans une grande allée, elle apperçut à quarante pas deux hommes qui venoient droit à elle ; elle sentit une émotion extrême, & reconnoissant l'un de ces hommes pour son Inconnu, elle le dit à Victoire, & lui fit remarquer la beauté de sa taille, & les agrémens de sa personne, à mesure qu'il approchoit. Victoire s'apperçut qu'il avoit toujours les yeux sur la Princesse. Quand ils furent à cinq ou six pas l'un des autres, ils s'arrêtèrent à se considérer comme de concert, ils se regarderent avec un espect d'admiration ; & la Princesse, fâchée contre elle-même, & honteuse de cette action, recommença de marcher : l'Inconnu s'ôta de son

par

passage, & prenant le bas de l'allée d'une manière respectueuse, il la salua avec beaucoup de soumission.

Quand la Princesse fut à quelque distance, elle tourna la tête pour voir encore l'Inconnu, & elle le vit arrêté, occupé à la considérer; hé bien ! Victoire dit-elle à cette fille, vous l'avez vu, que dites-vous de ma destinée ? Victoire ne sçavoit que lui répondre, car elle ne convenoit pas que cet Inconnu fût le Duc de Calabre, & elle déplorait l'état où se trouvoit la Princesse par la bizarrerie incroyable dans laquelle elle voyoit ses sentimens.

Elles continuèrent leur conversation, qui fut longue. Victoire se trouva au souper, où elles virent encore l'Inconnu; & le soir, quand la Princesse, suivant sa coutume, voulut entrer dans son cabinet avec Victoire, elle aperçut une Lettre cachetée sur la table, elle en fut surprise, elle l'ouvrit avec précipitation; & l'incrédule Victoire, à qui elle la lut, ne la vit qu'avec un étonnement sans pareil. Elle contenoit ces paroles.

JE vous ai aimée, Madame, dès le premier moment que j'ai ouï parler des charmes de votre beauté : j'ai toujours désiré de vous consacrer, avec mon cœur, une vie que je voulois qui fût à vous : c'est en vain que j'ai travaillé avec tant d'adresse à rompre votre mariage avec Frédéric, un génie plus fort que le mien vous livre au Dauphin : j'arrive trop tard; je vous vois, votre présence divine acheve ce que votre idée avoit commencé. Je me livre à vous sans aucune résistance : plaignez mon malheur, Princesse, il n'est pas commun; & quand je suis sans espérance, pardonnez-moi la triste satisfaction que je me donne de vous apprendre que je vous adore, &

M a

que

que ce malheureux dont le malheur & l'amour sont si extraordinaires, est l'infortuné Duc de Calabre.

La Princesse ne dit pas un mot après la lecture de cette Lettre, elle tomba sur un siege, & la présenta à Victoire: son saisissement fut grand, elle s'appuya sur une de ses mains, & bientôt après son visage fut tout couvert de larmes. Victoire gardoit un silence pareil au sien; mais enfin, le rompant tout d'un coup, j'admire, dit-elle, votre cœur qui vous a si bien averti que c'étoit le Duc de Calabre; mais j'admire autant cette rencontre surprenante de sympathie. Non, s'écria-t-elle, tout ce qu'on a jamais conté de l'amour & de ses effets n'approche point de ce que je vois ici: tristes effets, dit douloureusement la Princesse, tristes effets qui ne servent qu'à me rendre plus infortunée. Je ne vous dirai point tout ce que ces deux personnes dirent, je n'aurois jamais fait, & il est très-aisé de se l'imaginer. La jeune Princesse, dont la sagesse commençoit à lui donner ces grandes leçons qu'elle a depuis si bien mises en pratique, résolut de cacher toute sa vie sa foiblesse, & souhaita même que son mariage, qui se devoit faire si-tôt, s'accomplît encore plus promptement, croyant que les secours de ses devoirs la rendroient plus forte, & lui aideroient infailliblement à vaincre une passion qu'elle condamnoit tant elle-même.

Elle craignit que le Duc de Calabre ne la vît encore dans le jardin, & qu'il n'eût l'audace de lui parler, puisqu'il avoit eu celle de lui écrire; pour cet effet elle résolut de n'aller plus se promener.

Elle passa mal la nuit: un jeune cœur, attaqué de tant d'affauts différens, pouvoit-il être sans inquiétude? Mais ce qui acheva de l'augmenter, ce fut

fut la vue du Duc de Calabre : il ne manqua pas de se trouver à son dîner, son trouble fut plus grand qu'il n'avoit encore été ; elle regarda Victoire en soupirant, & évita continuellement les regards du Prince. Victoire connut qu'il remarqua cette affectation, il la regardoit, il considéroit la Princesse, & il paroissoit être agité d'une passion bien violente.

Il parut constamment à tous les repas de la Princesse durant quatre ou cinq jours, & une fois qu'elle témoignoit son chagrin à Victoire, elle apperçut encore sur la table de son cabinet une Lettre : d'abord elle voulut la déchirer sans la lire ; mais Victoire ayant remarqué que ce n'étoit pas la même écriture de celle qui avoit causé tant de troubles, elle l'ouvrit, & vit ces paroles avec une surprise sans égale.

POurquoi vous contraindre, Madame ? Laissez à votre cœur son penchant naturel, songez que le Ciel ne fait rien au hasard, c'est avec dessein qu'il vous a donné une si tendre inclination pour le Duc de Calabre, & qu'il a mis dans son ame une amour si passionnée pour vous ; suivez ses ordres, le Duc, si vous le voulez, peut vous enlever au Dauphin : un rang plus ou moins élevé ne fait pas le bonheur de la vie ; songez à ce que je vous dis, & si vous ne réglez pas avec le Duc dans la plus belle Monarchie de l'Univers, ne comptez-vous pas pour tout, de donner des loix à un cœur fidelle ?

La Princesse donna ses premiers mouvemens à l'étonnement, ensuite à la témérité que l'on avoit d'oser lui écrire ainsi ; mais les plus sensibles furent aussi les plus douloureux, en voyant clairement par cette fatale Lettre, que quelqu'un dans le Monde avec Victoire connoissoit les sentimens de son cœur, & elle n'hésita pas un mo-

ment à croire que le Duc de Calabre lui-même n'eût cette cruelle connoissance : cette pensée faillit à lui faire perdre l'esprit, elle ne douta point qu'il n'eût un démon familier qui l'avoit averti, car enfin elle n'avoit jamais dit ses pensées qu'à Victoire ; aussi la soupçonna-t-elle d'abord ; mais cette fille, tout éperdue de ce qu'elle voyoit, justifia aisément son innocence. Il est impossible de vous exprimer tout ce que dit & pensa la Princesse, les jours & les nuits ne suffisoient pas à s'en entretenir : elle n'alloit plus dans les jardins, comme je l'ai dit ; elle faisoit sa promenade dans les bains de cette maison, qui étoient magnifiques, & qui se terminoient par une longue galerie soutenue par des colonnes de marbre : c'étoit-là qu'en liberté la seule Victoire possédoit tout son secret : & une nuit où la clarté de la Lune éclairoit cette superbe galerie, la Princesse, après y avoir fait plusieurs tours, alla s'asseoir à l'un des bouts de cette galerie sur des marches de jaspe, & continuant sa conversation, je ne reviendrai jamais, disoit-elle, de la surprise que m'a causé cette Lettre singulière, par où je ne puis douter que le Duc de Calabre ne sache les sentimens que j'ai pour lui malgré moi ; & si jamais rien pouvoit m'exposer à la vue & à l'entretien de ce Prince, je mourrois de douleur & de confusion. Comme la Princesse disoit ces mots, elle vit sortir de derrière une de ces colonnes de marbre un homme qui vint précipitamment se jeter à ses pieds, & lui embrassa les genoux avec une telle force, que quand elle l'auroit voulu, il ne lui auroit pas été possible de s'en aller ; elle eut peur, & bien loin de se rassurer, elle apperçut encore à vingt pas de-là un homme dans la galerie. Victoire ne fut pas d'abord plus assurée qu'elle, mais ayant reconnu que cet homme qui étoit aux pieds de la Princesse étoit le Duc
de

de Calabre, elle se remit, & le dit à la Princesse, qui le voyoit comme elle. Pourquoi vous effrayez-vous, lui dit le Duc, c'est un amant discret, qui veut vous dire qu'il vous adore, & qui ne veut d'autre sort que celui que vous lui ordonnerez; n'ayez point de confusion, belle Princesse. Si j'ai appris vos bontés, ce lieu où nous sommes, continua-t-il, m'a révélé vos secrets par votre propre aveu. N'allant plus dans les jardins, je me suis introduit dans cette galerie, & si le respect que je vous dois en est blessé, l'amour fait mon excuse: le Marquis de Rossano, poursuivit-il, que vous voyez-là bas, & qu'une amitié sincère attache à mes intérêts, n'a pu connaître le bonheur dont votre cœur me favorise malgré vous, sans souhaiter de le voir parfait; il a pris la liberté de vous écrire sans me le dire qu'après l'avoir fait. Enfin, Madame, si vous voulez être persuadée de la passion que je sens pour vous, si j'osois vous prier d'écouter des mouvemens qui ne me sont pas contraires, je trouverois bien les moyens de vous ôter au Dauphin, sans que votre gloire y fût intéressée; croyez un fils de Roi qui vous parle, Madame, croyez-en son amour, ou plutôt croyez-en cette heureuse inclination que le Ciel a mis dans le fonds de votre cœur.

La Princesse avoit fait succéder, à la peur qu'elle avoit d'abord eue, une honnête honte de se trouver ainsi dans ce lieu, à cette heure, avec un homme qui l'aimoit, & qu'elle ne haïssoit pas: ensuite elle avoit senti un dépit mortel de ce qu'il osoit lui parler des sentimens qu'elle avoit pour lui. Son embarras fut d'abord excessif, mais prenant tout d'un coup une résolution très-digne de la plus vertueuse personne du monde, en considérant l'occasion périlleuse où elle étoit, & voulant retrancher à l'avenir celle qui pouvoit être

semblable, elle regarda le Prince avec une modestie charmante. Seigneur, lui dit-elle, je n'aurai point ce que mon indiscretion vous a appris, & ce que votre hardiesse vous a fait entendre; mais je suis étonnée qu'un homme raisonnable puisse s'arrêter aux paroles d'une personne de mon âge: regardez-les comme frivoles, croyez que je ne vais penser qu'à mériter les affections du Dauphin, & que soit qu'il soit vrai ou faux que vous ayez de la bienveillance pour moi, je vous supplie de ne me le jamais faire savoir: je vous supplie encore de me quitter tout présentement, de ne vous présenter plus à ma vue: en disant cela elle se leva, & quoi que le Prince fût pour la retenir, elle passa dans une des chambres des bains, & le laissa si confus & si étonné, qu'une si jeune personne se fût rendue si maîtresse d'elle-même, & eût témoigné tant de modération & de sagesse, qu'il ne savoit s'il veilloit, ou s'il dormoit.

Le Marquis de Rossano le surprit dans son étonnement; & comme il avoit espéré un succès tout différent, il fut étonné à son tour de voir ainsi leurs espérances trompées: il gronda néanmoins le Prince de n'avoir pas fait plus de résistance au départ de la Princesse. Que voulez-vous, lui disoit le Duc: je n'ai jamais entendu rien de si raisonnable que ce qu'elle m'a dit. C'est en vain que je l'aime, s'écria-t-il, elle est entièrement dévouée à ses devoirs; & cependant elle m'aime! reprenoit-il. Mais hélas! n'ai-je pas entendu dans toutes les conversations qu'elle a eu avec sa confidente, qu'elle combat incessamment ce malheureux penchant, & qu'avec la force & le courage que je lui ai connu ce soir, il est indubitable qu'elle le surmontera bien-tôt. Après mille choses qu'ils se dirent, & que je ne redis point, ils s'en allerent, & le
Duc

Duc ne parut plus effectivement aux yeux de la Princesse.

Je ne perdrai point le temps à vous dire la nuit qu'elle passa, & tout ce qu'une rencontre si surprenante lui donna occasion de dire à Victoire: vous voyez bien seulement, qu'elle avoit lieu d'être contente d'elle, qu'elle étoit sortie avec tous ses avantages d'un pas si difficile; mais ce n'avoit pas été sans de grands efforts.

Enfin on la tira de sa solitude: les Ambassadeurs du Dauphin arriverent, & son mariage se conclut. Il se fit avec la magnificence d'une maison où elle a toujours régné, & où elle semble être héréditaire; il y eut des courses & des tournois. Un Inconnu couvert d'armes simples, mais dont la bonne mine & l'adresse le firent admirer, remporta tous les prix, & les reçut de la main de Madame la Dauphine. Ce qu'il y eut de rare, fut qu'un de ces prix étoit une boîte où étoit son portrait d'un côté, & celui du Dauphin de l'autre: elle lui présenta cette boîte ouverte, où il vid ces deux objets si différens pour lui; il la reçut en s'abaissant comme par respect, mais s'avançant vers elle, pour n'être entendu que d'elle seule: Je jure, lui dit-il, que l'un sera toujours l'objet de mon aversion, & que j'adorerai l'autre tant que je conserverai la vie; & en disant cela il brisa avec le bout d'un javelot qu'il avoit à la main le portrait du Dauphin qui étoit d'émail, & eut la secrète joie de le laisser voir ainsi défiguré à Madame la Dauphine.

Cet Inconnu avoit un peu levé la visière de son casque en se mettant à genoux auprès de la Princesse, elle l'avoit reconnu pour le Duc de Calabre, & son visage s'étoit allumé de rougeur, parce que cette boîte étoit le prix destiné; mais voyant un amant qui avoit tant d'avantage sur

son cœur, elle sentit une douleur profonde. Elle fut obligée de lui donner elle-même une faveur : son trouble fut si grand, qu'à son retour qu'elle lui eut livré son portrait, elle craignoit de le perdre, & sentit avec dépit le serment qu'il faisoit au Dauphin, en traitant son portrait avec tant de mépris.

Elle partit enfin pour aller trouver son Prince, qui la reçut avec toute la dignité du plus grand Prince du Monde : il la trouva trop belle pour son âge, & fut avec une joie extrême qu'il lui com-
meur solitaire & sans aucun empressement les plaisirs.

Quand le Roi Charles fut mort, le Duc se hâta d'aller recueillir ce précieux héritage, & fit couronner la Reine avec pompe ; sa beauté charmerent ses sujets, & produisit l'admiration dans l'ame de tous les étrangers qui devoient leurs complimens à sa rencontre au nouveau Roi : elle ne se fit point aux ornemens de tant de magnificence, mais elle étoit si simple, qu'il étoit difficile de croire qu'il éclatât ; & jamais elle ne parut propre qu'elle à soutenir avec majesté ce qu'elle occupoit.

Je ne puis dire que, durant tous ces temps, le Duc de Calabre tenta ce qu'il put pour lui donner des marques de sa confiance continue. Sa vertu fut fort inutile : la vertu ne se laisse point corrompre par la confiance continue.

son adresse fit tomber en sa disgrâce, & elle fut bannie, jusqu'à ce qu'elle fut au Duc, & qu'elle pût s'im-

posé pendant
ens qui s'é

ROYAUME: la Reine, qui pour ces raisons étoit
 ours séparée, en obtint la permission d'al-
 les lors demeurer à Loches, elle y em-
 sa solitude de tout ce qu'elle put s'imagi-
 elle y vivoit tranquille en apparence; & si
 avenir de l'aimable Duc de Calabre venoit
 uefois troubler son repos, elle le repoussoit
 une fermeté étonnante pour un cœur qui
 pris de si fortes impressions.
 Prince, se servant de la liberté de sa sol-
 essaya bien des fois de la voir & de lui
 il la vid en effet, mais il ne lui parla
 elle le reconnut plusieurs fois déguisé dans
 ieres différentes; & si ce fut souvent avec
 n, ce ne fut jamais sans colere; elle se
 er même le Marquis de Rossano, & lui
 un ton à vouloir être obéie, le priant
 de sa part au Duc de Calabre de ne ten-
 des choses qui pourroient être enfin si
 ables à sa gloire: elle lui fit rendre ca-
 eau Roi: elle toutes les Lettres que ce Prince lui avoit
 ant de magn & il connut bien par-là, que la plus vé-
 t jamais per mission du monde devoit être désormais
 outenir avec sans espérance.

et trois ou quatre ans toujours persécu-
 e, durant tou pour si malheureux; & ne pouvant plus
 Calabre tenta sa violence, il partit inconnu, & alla
 ner des mar Loches, résolu de mourir ou de par-
 tucile: la ve Reine: il y réussit, il la trouva dans ce
 comanelle. tant où est le tombeau de la belle A-
 ombre. emble, dit le Comte d'Angoulême, en
 es, elle un peu, & en regardant Floris, que
 just le marqué pour des événemens extraor-
 Du mais enfin, dit-il, en poursuivant son
 s'is ut-là que l'amoureux Prince se présenta
 de l'étonnée Reine. Je ne viens point,
 en mettant un genou en terre, pour
 r à vos ordres, je viens vous présen-

ter un misérable qui ne veut que mourir à vos yeux. La Reine, tâchant de se rendre maîtresse de la première surprise, Seigneur, lui dit-elle, vous me témoignez mal les sentimens que vous dites avoir pour moi, en m'exposant comme vous faites à une aventure dont l'issue seroit terrible, si elle venoit jamais à la connoissance du Roi. Madame, lui repartit le Prince, j'ai si bien pris mes précautions que je n'ai rien à craindre que vos propres rigueurs; le Roi ne peut savoir mes secrets infortunés: ne parlons plus du Roi, repliqua la Reine, parlons de moi toute seule, qui me trouve très-offensée de l'audace que vous avez; il me suffit de savoir, quoique tout le monde l'ignore, que vous êtes ici, que je vous vois, & que vous me parlez. Ah! Seigneur, que ne m'épargnez-vous? Pourquoi croire toujours que vous pouvez abuser d'une foiblesse née dans l'enfance, & qui a passé aussi vite qu'elle? Je le vois bien, s'écria le Prince, je le vois bien, qu'elle a passé, cette foiblesse, qui eût dû me rendre si heureux. Il n'y a donc plus rien, Madame, au fonds de votre cœur; & puisque l'indifférence a pris la place des sentimens qui furent plus doux, vous consentez donc que je meure? Seigneur, lui dit-elle, ces discours outrés ne me conviennent point: vous ne mourrez pas, & je ne souhaite pas aussi votre mort, poursuivit-elle en rougissant; vivez, mais loin de moi, & vivez heureux, si vous le pouvez pour moi, vous savez que je suis indispensablement attachée à mes devoirs; du reste, dit-elle, sans pouvoir s'empêcher de le dire, la vie que je mène n'est point trop heureuse. Je vis ici retirée de tous les plaisirs d'une manière plus convenable à la femme d'un particulier qu'à celle d'un grand Roi. Après cela, je vous dirai pourtant que j'y vis contente, & que j'ai su accom-

accommoder mon humeur à la nécessité de plaire au Roi. Mais Seigneur, ne tâchez pas de troubler un repos que je cherche à me donner depuis si long-temps; faites que je ne perde jamais les derniers sentimens que je puis avoir pour vous: ils seront de l'estime la plus parfaite, si vous voulez bien ne me voir jamais. Le Prince contesta quelque temps avec la Reine, mais elle lui parla avec tant de sagesse, & pourtant avec une douceur si pleine d'autorité, qu'elle obligea ce Prince à lui promettre de ne la voir plus; &, comme emporté par son amour, & devenu plus hardi, puisque c'étoit la dernière fois qu'il la devoit voir, il prit la liberté de lui demander, si un jour de certaines choses arrivoient, il ne lui seroit pas permis d'espérer. La Reine qui l'entendit, se recria avec surprise, & d'une façon très-naturelle: Non Seigneur, lui dit-elle, Non, j'ai appris de l'admirable Blanche de Navarre que les Reines de France ne se remarquoient jamais. Que vous dirois-je encore? Le Prince fit voir plus d'amour que je ne vous le saurois dire, & la Reine demeura inébranlable dans ses sages desseins: il lui dit les choses du monde les plus touchantes, & ayant surpris la main de la Reine il y versa un torrent de larmes; elle parut toujours ferme; mais, l'ayant enfin quitté, qu'elle paya cher sa barbare constance! elle gémit à son tour, & ce malheureux fit verser des larmes aux plus beaux yeux de la Terre.

Elle a vécu depuis à son ordinaire, soit à Amboise, soit à Loches, & rarement à la Cour: elle s'occupoit de beaucoup de choses agréables, que vous savez comme moi; & lorsqu'elle s'y attendoit le moins, elle apprit, dans une Lettre que le Roi lui écrivit, la mort de l'infortuné Duc de Calabre. Ce coup l'abattit, son cœur sensible ne prit aucun avis de sa raison, sa douleur

fut excessive; mais enfin sa vertu reprit assez de force pour lui faire cacher sa douleur aux yeux de toute la Terre. J'avois oublié de vous dire, qu'à la dernière entrevue d'elle & du Duc, elle fut si touchée, que, croyant que les entretiens fréquens qu'elle avoit à son sujet avec Victoire, contribuoient à nourrir des sentimens qu'elle vouloit surmonter; elle défendit à Victoire de lui en parler, & de lui prononcer jamais son nom: en effet, elle eut un si grand pouvoir sur elle, que depuis ce moment elle ne parla plus de ce Prince malheureux; tellement, qu'à celui de sa mort, Victoire fut épouvantée de lui retrouver encore des sentimens si tendres: ce fut pour lors qu'elle lui ordonna de lui parler incessamment de ce Prince; il est mort, disoit-elle, il est mort, je puis errer autour de son tombeau, sans offenser le Roi, ni moi-même. Elle fit des dépenses extraordinaires, pour procurer à son ame le repos que la Religion nous enseigne, & les devoirs qu'elle exige de nous envers les morts: son unique satisfaction étoit de s'entretenir avec Victoire; & quelques jours avant mon départ pour venir ici, j'appris tout ce que je viens de vous dire par une aventure qui me causa bien de la surprise. Je m'étois oublié dans un de ces cabinets qui sont dans le Parc, j'étois couché sur un petit lit de repos qui est dans un enfoncement où je m'étois endormi. La Reine y entra, & se mettant d'abord sur une pile de carreaux devant une grande fenêtre, elle me tourna le dos: je ne sçai ce qui m'empêcha de me lever, car je me réveillai, je la vis, mais je ne le fis point, étant encore tout étourdi de mon sommeil; j'entendis que la Reine poursuivit ainsi un entretien que je vis bien qu'elle avoit commencé, avant que d'entrer dans ce lieu. Je le vois toutes les nuits, disoit-elle; il semble qu'il vienne me demander raison de mon

ingra-

ingratitude, & me reprocher toute la tendresse que j'ai eue pour lui, puisqu'il n'en a pas ressenti le bonheur. Pardonne, cher Prince, disoit-elle en répandant quelques larmes, pardonne, j'en ai été assez punie, les rigueurs dont je t'affligeois ont assez servi à mon tourment. Hélas! Madame, interrompit Victoire, vous affligerez-vous toujours? Si les morts savoient ce que font les vivans, que l'infortuné Duc de Calabre seroit satisfait de voir toutes les larmes que vous donnez à son trépas! Est-il possible que votre vertu ait toujours rendu sa vie misérable, & qu'une affection si parfaite rende sa mort si glorieuse? Hélas, dit la Reine, n'appellez point vertu ce qui m'étoit une nécessité. Pouvois-je faire moins? Je rejettois sa passion, & je demeurois fidèle au Roi; on n'a point de mérite à ces choses-là, & une honnête femme suit ses devoirs sans aucune contrainte: cependant, qu'il m'en a coûté pour ces tristes devoirs! Hélas, poursuivoit-elle encore, si j'étois un jour maîtresse, quelle satisfaction pour moi d'unir ma famille à celle de ce Prince infortuné, & de rendre nos enfans plus heureux que nous ne l'avons été! Comme la Reine parloit ainsi, s'abandonnant librement à toute sa confiance pour Victoire, cette personne tourna fortuitement les yeux du côté où j'étois, & m'aperçut: je vis une douleur mortelle dans ses yeux, & par un geste de désespoir elle connut mon embarras, mais le sien étant extrême, de peur que la Reine ne me vît, & sachant bien qu'elle en seroit inconsolable, elle la tira adroitement de ce cabinet; & prenant la Reine avec une familiarité qui lui étoit permise, elle se plaça si bien qu'elle me déroba à ses yeux. Le soir étant dans l'appartement de cette Princesse, j'abordai Victoire, & je lui fis si bien voir mon déplaisir pour être entré par hazard dans des se-

crets où l'on ne m'appelloit pas, que je la persuadai du regret que j'en avois; & je fus si bien faire par une curiosité qui étoit assez excusable, que, voyant que j'en savois tant, je-l'obligerai à me faire part du reste. Elle me raconta donc par le détail ce que je viens de vous dire, jugeant avec raison que ma discrétion seroit sûre envers une Reine pour laquelle j'ai tant de respect: je ne crois pas en effet, poursuivit le Prince, risquer son secret avec vous; il m'étoit nécessaire de vous l'apprendre, pour desabuser la Princesse des soupçons qu'elle pourroit avoir.

Ciel! s'écria le Comte de Riviere, qui avoit été présent & attentif à ce discours! Oh Ciel! a-t-on vu jamais rien de si admirable que cette grande & infortunée Reine? Il est vrai, dit la Princesse, que je ne la regarde qu'avec surprise dans toute la sage conduite qu'elle a eue dans une si grande passion: me voilà guérie à son égard; mais, Prince, qu'il y a encore de personnes charmantes auprès d'elle! & il me faudroit pour le moins l'histoire de chacune, pour me rendre l'esprit content. Je crois qu'elles seroient très-divertissantes à entendre, repliqua la Duchesse; mais, belle Princesse, sans que votre curiosité soit satisfaite là-dessus, vous devez l'être du Prince, je répondrois volontiers pour lui, & quand on vous aime, & qu'on peut se flatter de n'être point haï, croyez-moi, on ne porte point ses vœux ailleurs. Mais que j'ai l'esprit rempli de la Reine! je n'eusse jamais pensé que l'inclination pût mener si loin, & produire une passion si forte, quand on employe tous les momens de sa vie à la détruire: je ne pense pas qu'il y ait eu bien des choses semblables, ni dans ce siècle, ni dans les siècles passés; ce sont ces sortes de penchans, qui font tant de malheureuses, parce qu'elles n'y opposent pas une vertu comme celle la Reine.

Oh

Oh quelle est rare ! dit Floris , & que la sage Reine connoissoit bien les malheurs où l'Amour nous précipite ! Heureux qui n'aime point , ou qui enfin a le courage de se dégager ! Floris dit ces paroles avec une espece de transport : & le Prince le regardant comme lui demandant grace , y songez-vous , aimable Floris ? lui dit-il ; vous faites cruellement le procès à l'Amour : vos bon-tés s'évanouissent-elles tout d'un coup , & voulez-vous que la Princesse imite la Reine , & qu'elle me bannisse ? Non pas cela , Seigneur , dit Floris , en revenant à lui , & en souriant ; tout autorise les sentimens de la Princesse , & les vôtres vous sont heureusement permis ; je parlois seulement de ces amours infortunés produits sous un mauvais astre.

Comme Floris parloit ainsi , le Comte de Roucy entra dans le cabinet de la Duchesse , mais avec une agitation & une inquiétude sur le visage , dont tout le monde s'aperçut. Les Princeses lui en firent la guerre ; Riviere & le Prince en furent en peine , & Floris lui jetta des regards obligeans & modestes , qui pouvoient lui marquer la part qu'il y prenoit ; il répondit à toutes les demandes qu'on lui fit , que c'étoit des nouvelles qu'il venoit d'apprendre & qui l'embarassoient ; & peu après plusieurs personnes étant venues chez la Duchesse , il dit tout bas au Comte d'Angoulême , qu'il l'alloit attendre dans les jardins , qu'il le prioit d'amener Floris : le Prince s'y rendit un moment après , & Floris & lui ne tarderent pas à rencontrer le Comte de Roucy. Je vais vous surprendre & vous affliger , dit-il à Floris : écoutez une aventure qui vient de m'arriver ; il n'y a pas plus de deux heures que je me promenois dans ce petit bois qui est derriere la fontaine solitaire , & j'allois entrer dans un cabinet de verdure , quand j'ai vu le Comte de Campobache ,
qui,

qui, par une autre allée y portoit ses pas : je me détournais de la rencontre de cet homme, dont l'esprit & les manieres ne me plaisent pas, lorsque j'ai jetté les yeux sur celui qui étoit avec lui; & ce n'a pas été sans étonnement, quand je l'ai reconnu pour une de vos filles: cette vue m'est d'abord devenue suspecte, je me suis coulé derrière le cabinet pour les entendre, je ne pouvois en être vu par l'épaisseur du chevre-feuil dont ce cabinet est couvert, j'ai entendu que cette fille continuoit de parler. On ne vous résiste point, Seigneur, disoit-elle, il n'y a pas de secret qui puisse tenir devant vous. Ces paroles m'ont fait peur pour vous, Madame continua le Comte de Roucy, en regardant Floris; je prenois la résolution d'aller rompre cette conversation, & d'amener cette fille avant qu'elle eût rien déclaré, lorsque Campobache m'en a m'empêché en parlant de cette sorte. J'avoue, reprit-il, que je ne puis assez m'étonner de n'avoir pas connu sans votre secours que Floris est une fille. Son incomparable beauté devoit m'ouvrir les yeux; & j'admire que toute la Cour les tiens fermés à une vérité qui me paroît maintenant si claire. Mais êtes-vous sûre, poursuivit-il, que le Duc ne fait rien de son sexe? Non Seigneur, lui répondit-elle, il n'en fait rien, ni les Princesses aussi: mais dites-moi toute l'aventure de Souveraine, a continué le Comte de Campobache, comment & pourquoi elle est ici? Seigneur, reprit cette perfide, je n'en ai rien pu apprendre de plus positif de ma sœur, qui lui est entièrement dévouée: tout ce que j'en ai pu savoir, c'est que ma maîtresse, après la perte d'une personne qu'elle aimoit, n'écouta plus que son désespoir, elle voulut quitter la Reine, j'arrivai dans le feint équipage de son pere, nous suivîmes la route de Bourgogne, où elle prit d'abord une maison proche

che d'ici; après y avoir été quelque temps, elle disparut avec ma sœur, & elles furent environ six semaines ou deux mois, je ne sai où, après quoi elle se fit faire des habits d'homme, & elle nous en fit faire aussi à ma sœur & à moi. Depuis, nous sommes toujours demeurées auprès des Princesses; moi, peu instruite de la destinée de ma maîtresse: mais enfin, je vous en dis, Seigneur, tout ce que j'en sai. Oui, lui répondit Campobache, vous m'en dites assez pour assurer votre fortune, j'en prendrai soin: soyez-moi fidelle, avertissez-moi de tout ce que vous saurez, je prends déjà un grand intérêt en Souveraine. Eh! qu'il est différent, s'écria-t-il, de celui que j'avois auparavant: Eh! comment, bon Dieu, se peut-il que dans deux jours tant d'amour ait succédé à tant de haine? Ai-je pu haïr, s'écrioit-il encore, ai-je pu haïr cet objet adorable? Hélas! je voulois perdre cet innocent sujet de ma tendresse, quelle fureur barbare m'animoit! Ah! je ne suis pas moins misérable, ni moins agité, en aimant; un amour furieux me domine: il faut que je la possède, cette belle, cette divine Souveraine, je suis toujours dans le dessein de porter l'esprit du Duc à ne se séparer pas de cet aimable garçon, qui l'amuse, qui le divertit. C'est ce que ma Maîtresse craint, Seigneur, a répliqué cette fille, elle craint de suivre le Duc, & dans son déplaisir j'ai compris par quelques mots qu'elle disoit à ma sœur, qu'il n'y a point de parti, qu'elle ne prenne plutôt que celui-là; il ne dépendra pas d'elle, reprit Campobache, il faut qu'elle suive le Duc: mais à quoi cela vous servira-t-il, reprit cette fille, en serez-vous par-là possesseur? Campobache, après avoir rêvé quelque temps, tu as raison, a-t-il repris, & je puis l'enlever ici auprès des Princesses,

ses , encore plus aisément que dans l'embarras & la marche des armées.

J'ai cru en savoir assez , dit le Comte de Roucy, j'ai sorti tout épouvanté, & de la trahison de cette fille, & de l'horrible dessein de Campobache: d'abord je voulois leur aller percer le sein à l'un & à l'autre ; mais un mouvement plus modéré & prudent m'a retenu, je suis venu vous chercher, pour vous avertir d'un malheur qu'on vous prépare , & que nous détournerons bien. Mais il faut que vous nous disiez quel dessein vous prenez: je suis prêt à l'exécuter, quel qu'il puisse être, & je sai que le Prince vous y servira comme moi. Tandis que le Comte de Roucy parla, le Comte d'Angouleme fut frappé d'une douleur véritable pour les périls où il exposoit la généreuse Souveraine , & pour les chagrins que cette dernière aventure lui alloit causer. Mais, pour cette belle fille, elle se sentit saisie d'un mouvement affreux de crainte pour l'odieux amour de Campobache , & pour les résolutions qu'il avoit prises, & d'une tristesse excessive pour l'état malheureux où elle se trouvoit. Aussi n'y pouvant résister, son visage se trouva tout couvert de larmes à la fin du discours du Comte de Roucy, son corps succomba sous l'abattement de l'esprit, & s'appuyant doucement sur le Comte de Roucy, en frappant de la main sur l'épaule du Comte d'Angouleme: Voilà, dit-elle, où me conduit mon égarement funeste.

Ciel ! dit-elle un moment après , vous savez pourtant mon innocence , soyez protecteur de l'innocence. Le Comte d'Angouleme, qui n'étoit guere en meilleur état qu'elle, la vouloit consoler, & il le faisoit mal. Roucy, plus intéressé, fut éclairé de toute sa raison. Madame, lui dit-il, il faut prendre un parti, & le prendre vite;

vite; le Duc part dans trois jours; vous n'avez pas à hésiter; il faut vous résoudre à vous abandonner à la mienne, car je n'ose seul m'offrir, & nous vous remènerons en France: ou si vous voulez un moyen plus aisé & plus prompt, il en seroit un, continua-t-il en baissant la voix, il en seroit un qui feroit votre sûreté, & qui me rendroit le plus glorieux de tous les hommes: le Prince, qui comprit l'intention de Roucy, l'appuya de tout ce qu'il put imaginer qui pourroit toucher Souveraine; mais elle, les regardant languissamment, Eh! que me proposez-vous l'un & l'autre? leur dit-elle. Je voudrois pouvoir être au Comte de Roucy, je voudrois lui donner tout mon cœur, je ne suis plus digne de lui, il a pour moi des sentimens trop parfaits, mais j'y réponds en quelque maniere, en refusant l'honneur qu'il m'offre: Non, dit-elle, Seigneur, en s'adressant à lui, je ne l'accepte point, je n'irai pas augmenter le malheur d'une maison déjà trop infortunée, il vous faut des alliances qui rétablissent ce que la perte du Connétable vous fait perdre: n'y songeons plus, dit-elle, voyant qu'il alloit repartir, n'y songeons plus, il faut me résoudre à me découvrir, en montrant mon déguisement aux yeux de cette Cour; on le regardera comme une folie; mais qu'y faire, cet expédient, tout insupportable qu'il me paroît, m'est encore plus facile que celui de m'en retourner dans mon País avec vous; & si mes extravagances, dit-elle en regardant le Comte d'Angouleme, ne me font pas perdre l'amitié de la Princesse, je ne l'emploierai qu'en votre faveur, je ne souhaite de la conserver que pour vous.

Souveraine raisonna encore quelque temps avec les deux Princes, & s'étant absolument résolue, comme il étoit déjà tard, elle se retira dans sa chambre, où elle passa mal la nuit, & où elle
ache-

acheva de se déterminer à ce qu'elle avoit à faire, elle ne témoigna rien de ses ressentimens à la perfide créature qui l'avoit trahie : & dès qu'il fut jour elle se leva, & quand elle crut qu'on étoit éveillé dans le Château, elle alla au quartier des filles de la Duchesse, & droit à la chambre de Lalain & de Charni qui logeoient ensemble ; leurs femmes firent quelque difficulté de les éveiller & de laisser entrer Floris ; mais ayant dit qu'il avoit un ordre de la Duchesse, on lui ouvrit la porte : il étonna ces deux belles filles, quand elles furent qu'il étoit encore si matin, il s'assit entre leurs deux lits : je vais vous causer de la surprise, leur dit-il avec beaucoup de mélancolie sur le visage, & je ne sai comment vous allez recevoir l'aveu que je vais vous faire ; je suis, continua-t-il, non pas Floris, mais la plus infortunée de toutes les filles. A ces mots, elle rougit, & leur fit voir un sein dont la beauté n'avoit peut-être point de pareille au monde. Charni & Lalain s'écrierent en même temps, & en même temps l'une & l'autre se jetterent à son col avec une égale impétuosité, mais plus de retenue, & peut-être plus de tendresse, du côté de Lalain que de celui de Charni : elles lui firent cent questions, & lui demanderent mille fois comment il se pouvoit faire qu'elle ne fût plus garçon ? Souveraine les satisfit en peu de mots, & dit tout ce qu'elle pouvoit leur dire de sa fortune ; ensuite elle les pria de l'habiller, & de la mettre comme elle devoit être. Lalain lui donna un habit, & la coiffa ; & ce ne fut pas sans un étonnement fort grand, que chacune de ces deux filles remarquoit & voyoit naître pour ainsi dire de nouvelles beautés à mesure qu'elles lui mettoient des ornemens différens : quand elle fut prête, Charni descendit chez la Duchesse pour les faire avertir quand elle seroit éveillée, & quand la Princesse,

selon

selon sa coutume, se seroit rendue auprès d'elle; elles n'attendirent pas long-temps, & Lalain prenant Souveraine sous le bras, elle la conduisit: elle se cacha le visage jusqu'à la porte de la chambre de la Duchesse, là elle le découvrit, & entra avec Lalain. La Princesse étoit assise sur le lit de la Duchesse, & dès qu'elles jetterent les yeux sur le visage de Souveraine, elles se prirent à rire toutes deux, & crurent que Floris s'étoit ainsi mis pour les divertir; mais elles virent si peu d'enjouement dans les yeux de Lalain, & tant de sérieux dans ceux de Floris, qu'elle ne savoit que penser quand cette fille se jeta tout d'un coup à genoux, & pressant les mains des deux Princesses, elle les baisoit tantôt l'une, tantôt l'autre, & bientôt elle les eut baignées de ses larmes: au moment même qu'elle fit cette action, Charni & Lalain firent retirer tout ce qui étoit dans la chambre & sortirent aussi; rien au monde ne put exprimer l'étonnement des Princesses pour l'action libre de Floris, elles n'avoient pas la force d'ôter leurs mains d'entre les siennes, & elles se regardoient l'une l'autre avec une espece de stupidité, lorsque Floris haussant la tête, & leur faisant voir un visage tout noyé de pleurs, elle leva tristement les yeux au Ciel, je ne suis plus Floris, dit-elle, cet heureux Floris, dont le service vous a été si fidele: je suis une fille infortunée, vil rebut de la fortune, que les Cieux en courroux ne voyent plus qu'avec rigueur. Là ses sanglots étoufferent sa parole. Eh! comment dit la Duchesse, en se levant à demi, & en s'appuyant sur le coude? Eh! comment vous n'êtes plus Floris? Vous êtes une fille? bon Dieu! & d'où sortez-vous? Et qui a pu vous obliger à vous déguiser ainsi? Je vous dirai la vérité, Madame, je vous la dirai, reprit Floris avec un nombre infini de soupirs: je suis cette malheureuse.

Sou-

Souveraine, dont vous avez tant ouï parler, élevée auprès de la plus grande & de la plus vertueuse Reine du Monde, dont j'avois mérité l'affection, & qui dans mes disgraces ai eu le bonheur de passer quelques momens de ma vie auprès des plus grandes & des plus belles Princesses de la Terre: là elle se tût encore, & parut si affligée, que la Princesse, sur la main de laquelle elle étoit encore prosternée, lui pressoit la tête de l'autre, & s'attendrissant de sa douleur: Achévez de parler, ma chère fille, lui dit-elle, contez-nous vos douleurs, & espérez tout encore de notre amitié.

Souveraine se remit un peu à une assurance si propre à relever son courage, & après leur avoir demandé une audience un peu longue, elle leur fit un fidele récit de sa vie, de ses amours avec le Comte d'Angoulême, du changement qu'elle remarqua en lui après son voyage de Bourgogne, de la confiance qu'elle en fit à Polignac, de l'aveu que le Prince lui fit à elle-même, du désespoir qu'elle en ressentit; elle leur dit l'attachement que le Comte de Roucy avoit eu toute sa vie pour elle, & comme aux adieux qu'il lui fit lors de la disgrâce du Connétable, il lui apprit la passion que le Comte d'Angoulême avoit pour la Princesse de Bourgogne: elle n'oublia pas de marquer sa douleur infinie à cette connoissance fatale, à laquelle succéda l'étrange résolution qu'elle prit de venir en Bourgogne, & d'y faire tout ce qu'elle y avoit fait. avec tant de fermeté pour elle, & tant de bonne-foi pour le Prince. Souveraine fit son discours avec une si grande naïveté, & la vérité à cela qu'elle persuada si fort d'elle-même, que les Princesses n'eurent sujet que de la plaindre, & de l'aimer plus mille fois comme Souveraine, qu'elles n'avoient fait comme Floris: elles l'embrassèrent l'une & l'autre avec
beaucoup

beaucoup de tendresse, & après toutes les exclamations & toutes les questions qui n'étoient que trop naturelles en cette occasion, Souveraine leur demanda la permission d'achever ce qui lui restoit encore à dire : elle leur conta l'embarras où l'avoit mise la faveur du Duc, & la peur qu'elle avoit eue qu'on ne la menât à la guerre ; elle leur dit cela si agréablement, malgré sa douleur, que les Princesses ne purent s'empêcher d'en rire : elle vint ensuite à l'envie que Campobache lui avoit portée, & enfin à la séduction qu'il avoit faite d'une de ses filles, & à tout ce que le Comte de Roucy leur avoit appris dans le jardin, au Comte d'Angouleme & à elle ; & continuant son discours, en recommençant à pleurer : Voici le comble de mon malheur, grandes Princesses, poursuivit-elle, ce monstre m'aime, il a conclu ma honte par ses lâches desseins ; il me force à quitter mon déguisement, à paroître fille aux yeux du Duc : ce n'est pas, dit-elle, que je craigne rien de sa puissance, quand il me saura une misérable fille, sa vertu me rassure ; mais que dira de moi toute la Cour, & de quelle manière me me va-t-elle pas traiter ? Il faut lui fermer la bouche, mes Princesses, & que ma dernière action justifie les autres, & efface ce que mon déguisement peut avoir de moins bienséant pour les âmes scrupuleuses ; je vous prie de me permettre d'aller dans un Cloître, & de souffrir que j'y passe le reste de ma vie avec votre protection : la douleur de Souveraine pensa l'étouffer à la fin de ces paroles : Non, dirent en même temps les Princesses, non vous n'irez point dans un Cloître ; nous ne nous séparons point, dit la Princesse de Bourgogne, qui bien loin d'avoir de la jalousie contre elle, ou contre le Comte d'Angouleme, se sentoît des mouvemens de reconnoissance & de sensibilité pour Souveraine, qui alloient

aussi loin qu'ils pouvoient aller. Elles concerterent ensemble ce qu'elles diroient au Duc, & convinrent pour colorer le déguisement de Souveraine qu'il falloit lui avouer qu'elle avoit perdu en France un amant qu'elle aimoit; que n'écoulant qu'un aveugle désespoir, elle s'étoit ainsi travestie, en intention d'aller se cacher au bout du Monde; & que le hazard l'ayant conduite en Bourgogne, elle s'y étoit arrêtée comme tout le monde l'avoit su; qu'à mesure que sa raison étoit revenue, une honnête honte l'avoit empêchée de se découvrir; & qu'elle ne s'y seroit point du tout résolue, sans les pernicioeux desseins de Campobache, qu'elle avoit découverts le jour d'auparavant, ne doutant point du tout que le Duc ne fût touché de sa fortune, & qu'il excuseroit aisément ce qu'une passion désespérée faisoit faire dans une grande jeunesse: le pis que je puisse trouver à tout ceci, poursuivit la Duchesse en riant, c'est que le Duc ne vienne à vous aimer plus que de raison, quand au-lieu d'une espee de Favori que vous étiez, il vous trouvera une fort belle fille. Ah, Madame, s'écria Souveraine, comme on ne sait ce qui peut arriver, ne m'allez pas haïr! quoique possesseur de la plus parfaite personne de la Terre, il se pourroit bien faire que le Duc s'amuseroit à une misérable, qui ne craindrait rien tant au monde que cet amusement; & je crois qu'il me paroitroit plus terrible que les injustes desseins de Campobache; car du moins je le hais de toute ma haine. Ne craignez rien de l'affection du Duc, quand il en auroit pour vous, repliqua la Duchesse; il n'est jamais injuste ni violent, il est toujours galant & respectueux; & quoi qu'il arrive, les sentimens qu'il aura pour vous ne nous brouilleront point vous & moi, je vous en assure, dit-elle en l'embrassant encore: après quoi la Duchesse envoya prier le Duc de

vous.

vouloir bien passer seul dans sa chambre : comme il étoit déjà tard , il lui fit la guerre de la trouver au lit ; & comme Souveraine étoit encore à genoux , il crut que c'étoit quelque'une de leurs filles ; mais se sentant serrer les jambes , & la Duchesse prier pour une suppliante , il ne fut d'abord que penser : la Princesse se joignit à la Duchesse , qui enfin lui expliqua ce que c'étoit , dans le temps que le Duc étoit dans l'admiration des nouveaux charmes que l'habillement & la coiffure de fille mettoit sur le visage de Souveraine. Que vois-je , s'écria le Duc , expliquez-moi cette nouvelle apparition ? Alors la Duchesse , après avoir laissé quelque temps à son admiration , lui conta ce qu'elle étoit convenue de lui dire des aventures de Souveraine. Il étoit si surpris qu'à tout moment il interrompoit la Duchesse , & ce ne fut pas promptement qu'elle vint à l'article du Comte de Campobache : il a donc changé son envie & sa haine , continua la Duchesse , en un amour & en une violence qui ont déterminé Souveraine à se découvrir à nous , & à vous demander , Seigneur , votre protection. Elle l'aura toute entière , reprit galement le Duc , & puisque le plus beau garçon du monde ne me veut plus suivre à l'armée , je vous confie , Madame , pourfuivit-il en s'adressant à la Duchesse , la plus charmante fille que je vis jamais : tenez-la toujours auprès de votre personne ; ce sera un lieu assuré pour elle contre les injustes desseins de Campobache , je saurai les arrêter. Ah ! Seigneur , reprit la Duchesse , j'ai pris la liberté de vous le dire plusieurs fois , je vous le redis encore , je ne puis souffrir que vous vous abandonniez si entièrement à ce méchant homme , & que j'ai toujours cru tel : vous savez les avis qu'on vous a donnés , je frémis quand je sai qu'il commande votre armée , & qu'il a un pouvoir presque

n'avoit été égale à la sienne, de trouver la propreté & la magnificence qu'il avoit apperçue dans cette chaumière; qu'il n'avoit pu s'empêcher de demander à cet homme ce que cela vouloit dire, à quoi il avoit répondu sans s'étonner, que la Maîtresse étoit une Dame de Dijon, qui allant aux Eaux, étoit tombée malade, & qu'on lui avoit fait accommoder ainsi ce lieu-là; que s'y trouvant bien, elle y resteroit jusqu'à sa parfaite guérison. La Princesse trouva cette aventure singulière, elle la conta le lendemain à la Duchesse, & il lui prit, sans savoir pourquoi, une forte envie d'en démêler le mystère, & d'aller voir elle-même ce qu'elle croyoit qu'on lui avoit exagéré: elles partirent donc pour leur promenade, mais que la chaleur ne fut plus assez grande pour les incommoder; elles avoient à l'ordinaire leurs Gardes à cheval & leurs Dames: elles s'arrêtèrent à deux cens pas de l'endroit où on leur dit qu'étoit la maison, elles s'y en allèrent, suivies seulement de Souveraine, de Lalain, de Charni à pied, toutes cinq sans autre compagnie: quand elles furent à la porte, on fut long-temps à leur ouvrir: enfin une petite Paysane y vint, & fut très-surprise de les voir, & je crois que ce fut plus de la magnificence de leurs habits que de leur beauté: les Princeses demandèrent à entrer, & entrèrent en le proposant. La petite fille, toute étonnée, leur disoit qu'on n'y alloit pas ainsi: si elles étoient donc parentes de l'autre Dame? car elles étoient faites tout comme elle: elles répondirent que oui, & lui demandèrent où elle étoit: elle est sortie il y a bien une heure, dit la petite Paysane, avec ses deux femmes & deux hommes qui la suivent toujours; l'autre est allée à la ville chercher des provisions, & ma mère qui les sert n'est pas ici, où l'on m'a laissée toute seule, comme vous voyez: la troupe curieuse

rieuse rit de la naïveté de la petite créature, qui en disoit plus qu'on ne lui en demandoit: les Princesses la prièrent d'ouvrir les chambres, elle dit qu'on le lui avoit défendu; alors Souveraine lui donna quelque argent, & lui dit que si elle vouloit être bien obéissante, & faire tout ce qu'on voudroit, on la feroit riche; & comme elle regardoit fort les beaux rubans des Princesses, & qu'elle les touchoit, Charni & Lalain les désirèrent & tous les leurs, & en couvrirent la petite fille, qui étoit si aise qu'elle ne savoit quelle contenance tenir: la Princesse lui dit de les cacher, & de ne dire mot, après quoi elle fut tout en fantant leur ouvrir: elles trouverent d'abord trois petites chambres tapissées de ces belles toiles peintes de couleurs si vives; des pavillons de même couvroient des lits fort propres: mais la petite fille, prenant une clef particulière, leva la tapisserie & ouvrit une chambre où tout ce que la magnificence peut désirer s'y trouvoit: l'emmeublement étoit d'une étoffe cramoisi & or, avec toute la suite qui convenoit à une parure si riche; une porte entr'ouverte faisoit voir encore un cabinet qui répondoit à la beauté de la chambre; plusieurs instrumens qu'on y voyoit, laissoient imaginer que la personne qui l'habitoit s'en devoit servir, & devoit aimer la musique: les Princesses & leurs filles parcoururent tout; & comme la Duchesse repassa dans la chambre avec Souveraine, tandis que la Princesse étoit demeurée dans le cabinet à regarder des livres qui étoient sur des tablettes de bois de Cedre, la Duchesse s'étonnant avec Souveraine, & ayant mis par hazard la tête dans le lit qui n'étoit pas fait, elle apperçut un petit cordon qui passoit sous le chevet; elle le tira, & il fut suivi d'une boîte d'or, propre, mais très-simple: ce fut un bonheur qu'elle n'appellât pas la Princesse; car,

Pouvant brusquement, Souveraine & elle penferent tomber de leur haut, quand elles virent dans cette fatale boîte le portrait du Comte d'Angouleme : la Duchesse regarda Souveraine, & Souveraine la regarda, mais avec un étonnement qu'elles n'ont jamais bien exprimé elles-mêmes : la prudence de la Duchesse fit en cette rencontre ce qu'elle fait d'ordinaire, c'est-à-dire, qu'elle ne l'abandonna point. Que vois-je, ma fille, dit-elle à Souveraine ? Ah ! que voyons-nous, Madame ? lui repliqua-t-elle ; bon Dieu, que diroit la Princesse ! Gardons-nous bien de parler, reprit la Duchesse : mais il faut savoir ce que tout ceci veut dire, & refermant ce dangereux portrait, elle le mit dans sa poche, & dit tout bas à Souveraine de chercher avec elle pour voir si elles ne trouveroient point encore quelque chose qui pût leur donner de l'éclaircissement : il n'y eut donc endroit qu'elles ne visitassent : elles se résolurent de revenir dans deux jours, & la Duchesse dit que cette aventure la touchoit d'une si grande curiosité, qu'elle vouloit voir la personne qui habitoit ce beau palais, & savoir en toute maniere le motif d'une chose si peu commune. Pour cet effet elles s'en allèrent, & recommandèrent bien le secret à la petite fille ; elles ne parlèrent que de cette aventure ; mais la Duchesse & Souveraine ne savoient que penser, & elles se perdoient dans tous leurs raisonnemens ; le temps venu de leur pèlerinage elles furent à la petite maison, & ce ne fut pas sans douleur qu'elles n'y trouverent rien, ni personne, ni meubles, elle étoit entièrement abandonnée ; la Princesse en fut fâchée, mais rien n'égalait le dépôt de la Duchesse & de Souveraine. Nous sommes bien simples, disoit la Duchesse, nous n'avions qu'à laisser quelques gardes, & quand ils auroient vu l'apprêt de son départ,

départ, ils nous en auroient avertis, on auroit envoyé commander à cette personne de nous venir trouver: il ne falloit pas plus de façons que cela.

Ce fut un beau sujet pour les entretenir durant tout leur voyage: elles partirent & se rendirent à Gand, suivant les ordres qu'elles en avoient: pourquoi tirer le malheur du Duc en longueur? Nanci se rendit au Duc de Lorraine, le Duc piqué au vif voulut faire le blocus de sa ville; mais le traître Campobache, qui avoit mis à prix la perte du Duc, pour l'exécuter, fit faire un siège régulier, & voulut ensuite qu'on hazardât la bataille, & qu'il quittât le Duc, & se tournât du côté du Duc de Lorraine: les Allemans, qui combattoient pour lui, eurent la générosité de ne vouloir pas recevoir ce traître dans leurs troupes, qui, achevant sa trahison, fit tuer le Duc par les assassins qu'il avoit gagnés pour cela. Le Comte de Roucy & le Comte de Riviere ramassèrent les tristes débris d'une si florissante armée, la mirent dans des garnisons, & reprirent le chemin de Gand. Quelle vue pour les Princesses, quelle douleur! je tire le rideau sur des objets trop propres à émouvoir: la Princesse de Bourgogne fut déclarée Souveraine de tant de puissans Etats; mais, bien loin d'y être paisible, tout fut dans une confusion étrange, les plus fideles serviteurs du Duc, ou du-moins ceux qu'on croyoit tels, se rangerent du côté du Roi; le Roi lui-même, se servant du peu d'expérience de cette jeune Princesse, se rendit maître du Duché de Bourgogne par le Prince d'Orange, qu'il gagna à son parti; il se saisit d'Arras par le jeune Crevecœur: enfin, tout fut en désordre dans ses Etats. Ravestein, Hugonet, & Imbercourt, fideles à la Princesse, firent des propositions au Roi pour le mariage de leur Souveraine avec le

Dauphin; mais son jeune âge ne pouvoit permettre cette alliance: ils proposerent le Comte d'Angoulême, le Roi le refusa, mais le Comte ne tint pas ces refus bons, & sans la consulter il alla où son amour & son ambition l'appelloient. Cependant Louis envoya un Ambassadeur à Gand, & fit si bien brouiller les choses, que les Gantois se rendirent maîtres de leur Princesse. & emprisonnerent Hugonet & Imbercourt. Il n'y a personne qui ne sache cet endroit tragique de l'Histoire, aussi je ne parlerai que de ce qui regarde l'Histoire secrète de Marie de Bourgogne.

Un matin, que les habitans avoient fait dresser un échaffaud dans une des places publiques, & où ils conduisirent Hugonet & Imbercourt pour leur faire perdre la tête, le tumulte fut si grand, que la Princesse, avertie de son infortune par le malheur de ces deux fideles sujets, courut, tout en cheveux qu'elle étoit, au lieu où se devoit faire une si funeste exécution: elle étoit suivie de quelques-unes de ses filles & des gardes qui avoient pu se ramasser; c'étoit un spectacle digne de pitié, que de voir ainsi cette belle & jeune Princesse, qui toute en larmes se jette aux pieds des Juges impitoyables qui condamnoient Imbercourt & Hugonet: ils furent inflexibles, & la déplorable Princesse, se sentant réduite au désespoir, se tourna vers son peuple, & ses larmes & ses paroles touchantes l'imploroient, & lui demandoient la vie de ces deux Ministres. En un moment, elle vit quelques gens armés voler à son secours, & vouloir gagner l'échaffaud pour sauver ces misérables victimes; elle ne voulut point s'en aller, & les encourageant par sa voix & ses cris, il se fit bientôt un horrible carnage: elle vit à la tête de son parti le Comte de Ronoy, Itavestein, & le Comte de Riviere, qui combattoient vaillamment; & entre eux un inconnu

aux Flamans faisoit de leur sang des rivières épouvantables. Souveraine, moins troublée que la Princesse, le reconnut bientôt, & lui fit remarquer que ce vaillant homme étoit le Comte d'Angouleme: la Princesse le vit avec une joie sans égale, pensant dans ce moment même à suivre les dernières volontés du Duc, à l'épouser, & à s'affranchir par-là de l'insolence de ses sujets: dans cette pensée elle eut toujours les yeux sur lui, & lui vit faire cent actions prodigieuses au milieu de ses braves amis Roucy & Riviere; mais toute leur valeur fut inutile, ils ne sauverent pas Hugonet & Imbercourt: au contraire, les chefs de la sédition, animés par la résistance qu'on leur faisoit, firent voler ces malheureuses têtes d'un coup de hache. La Princesse sans force tomba évanouie en poussant un grand cri, on la reporta au Palais, où l'on eut bien de la peine à la faire revenir: quelques Historiens ont dit que le fils du Connétable soulevoit Imbercourt & Hugonet; il est vrai aussi que le ressentiment de la mort de son pere, dont il les croyoit coupables, l'y porta d'abord, mais ensuite les prières de Souveraine la ramenerent dans les intérêts de la Princesse.

Cependant tout se calma; les Princes voyant qu'ils n'avoient pu empêcher la mort d'Imbercourt & Hugonet, se retirèrent en ordre vers le Palais; le Comte de Roucy se chargea d'avoir soin du Comte d'Angouleme, & quand on put voir la Princesse, ils y allèrent avec le Comte de Riviere; il se mit à genoux devant la Princesse, qui l'embrassa en versant un torrent de larmes, qu'elle donnoit au souvenir de la mort de son pere & à l'état présent de ses affaires: la Duchesse en répandoit aussi, le Prince répondit par les siennes; mais enfin, quand ils eurent donné ce premier mouvement à leurs afflictions, la Duchesse,

ne voyant que des personnes qui n'étoient point suspectes auprès d'elle, & le Seigneur de Ravelstein, elle proposa à la Princesse d'épouser secrètement le Comte d'Angouleme, puisque c'étoit son dessein, & qu'il étoit-là si à propos; & que quand la chose seroit faite, elle la déclareroit publiquement: la Princesse dit que c'étoit sa résolution, & ils consulterent ensemble des moyens qu'il falloit tenir pour faire la chose promptement & sans obstacles; Roucy & Ravelstein se chargèrent de la faire réussir: La Duchesse dit en rougissant, que si on pouvoit gagner l'Evêque de Liege, qui étoit du parti des séditieux, & tout-à-fait de celui du Duc de Clèves, qui vouloit que la Princesse épousât son fils, ce seroit une chose parfaite, parce que son rang, sa dignité, & sa parenté avec le Roi & la Princesse seroient d'une grande autorité. La Princesse lui dit en souriant, qu'il ne tiendrait qu'à elle; & Roucy ajouta, que puisqu'un peu de rigueur l'avoit jeté dans l'autre parti, une légère complaisance le rappelleroit. La Duchesse promit qu'elle alloit travailler à le ramener, & qu'en toute maniere il falloit que le mariage se fît avant quatre ou cinq jours.

Ces résolutions étant prises, comme le Comte d'Angouleme sortoit du Cabinet de la Princesse, un homme, qui s'étoit glissé jusqu'en ce lieu, l'aborda, & lui présenta une Lettre: le Comte rougit en le voyant, & s'étant mis à l'écart, il lut cette Lettre, & la mit dans sa poche, ensuite il parla bas à cet homme: Charni, qui étoit avec le Comte de Roucy, observoit toutes ces choses, sans y penser; & comme le Comte rejoignit Roucy pour s'en aller, en tirant son mouchoir il fit tomber cette Lettre. Charni, sans savoir pourquoi, mit le pied dessus, & la ramassa; dès qu'il fut parti, & sans la lire, elle fut

la porter à la Princesse, en lui redisant toutes les circonstances que je viens de remarquer : la Duchesse étoit avec elle, & Souveraine, aussi ; la Princesse prit cette Lettre, elle trouva qu'elle étoit conçue ainsi.

*M*on amour vous suit par-tout, & je vous ramène contre aux lieux même où je ne devois pas penser que vous dussiez être. Que venez-vous chercher ici, Prince fatal à mon repos ? Votre amour me désespère ? N'êtes-vous en ces lieux que pour me persécuter ? Sera-ce en vain que je résiste à l'inclination que j'ai pour vous ? J'ai beau courir par tout le monde, un Démon ennemi vous mène dans tous les endroits où je suis. Je songe sans cesse aux obstacles qui doivent séparer nos cœurs. Suivez votre destin, donnez-vous à la Princesse de Bourgogne, j'y consens : mais, comme votre bonheur peut encore dépendre de ma volonté, venez où cet homme vous conduira, il est nécessaire que votre tendresse m'assermisse dans mes dernières résolutions.

La Princesse ne lut pas de suite toute cette Lettre, elle s'arrêtoit à chaque ligne, à chaque mot ; la Duchesse comprit d'abord que c'étoit la suite de la petite maison & du portrait qu'elle avoit dérobée ; elle fit signe de l'œil à Souveraine, & Souveraine, dans un état embarrassé, lui fit entendre qu'elle connoissoit cette écriture. La Princesse pensa mourir après la lecture de cette Lettre : Quoi, s'écria-t-elle, le Comte est infidèle, le Comte a une autre passion ; il vient dans ces lieux pour suivre cette personne, il l'a persécutée de son amour pendant que le mien lui est si favorable ! Elle lui ordonne de se donner à moi ! Et qui est elle cette Inconnue, qui dispose ainsi de son cœur ! Oh Dieu ! dit-elle en se penchant vers la Duchesse, que de malheurs !

sion, il prit la liberté d'en demander la cause; mais, sans répondre à cela, la Duchesse lui répartit que la Princesse étoit juste; & que s'il la vouloit obliger, il falloit qu'il portât cet ordre au Prince. Le Comte de Riviere s'obstina à ne pas obéir: & le Comte de Roucy, qui entra, & à qui on dit la même chose, fit comme Riviere; & encore plus surpris que lui, ne voulut pas se charger d'une chose qui lui étoit si désagréable, & qui seroit si funeste au Prince: il regardoit tout étonné les Princeses, & Souveraine; mais il trouvoit tant d'indignation & de colere partout, qu'il ne savoit que penser. Le Comte d'Angoulême, inquiet d'avoir été refusé, vint encore à la porte: il fut que ses amis étoient dans le cabinet; il fit demander la même grace, mais la Princesse, impatiente, commanda à Charni d'aller faire la commission que les autres refusoient: la pauvre fille y alla malgré elle, & les larmes aux yeux. Ce Prince, frappé à ces paroles comme d'un coup de foudre, fut longtemps sans parler; mais enfin, reprenant ses esprits: Vous dites, aimable Charni, lui dit-il, que la Princesse me bannit, & ne me veut plus voir: allez, lui dit-il en se jettant à ses pieds, allez lui dire que je mourrai à cette place, je n'en partirai jamais, & elle ne m'apprend le sujet de mon malheur. Charni étoit si touchée, que si elle eût osé, elle le lui eût bien appris; mais, se démenant des bras du Prince qui lui lioient les jambes avec des transports extraordinaires, elle alla redire aux Princeses l'état où il étoit, & ce qu'il leur mandoit. La Princesse, loin de s'en attendrir, sentit sa colere au dernier excès, si bien que le Comte de Roucy & le Comte de Riviere, prévoyant quelque violence, dont l'éclat seroit fâcheux, sortirent, & emmenerent le Prince. Que ne dit-il pas, bon Dieu! que ne fit-il

fit-il pas ? Il renvoya ses amis pour tâcher d'obtenir qu'il pût parler à la Princesse, mais ils n'y purent réussir : il lui écrivit, elle déchira sa Lettre à la vue de celui qui la porta, si bien que ce malheureux Prince, voyant même qu'il ne pouvoit parler à Souveraine, ni le Comte de Roucy non plus, ne savoit quel parti prendre. La Princesse d'autre part se résolut d'envoyer chercher Polignac, pour achever de s'instruire de la perfidie du Comte d'Angouleme ; & , comme elle n'avoit point dormi durant toute la nuit, reposant un peu le matin, elle ne se réveilla qu'assez tard, & ordonna qu'on allât à cette maison, & qu'on lui amenât la personne qui y étoit. Le maître de la maison répondit qu'à la vérité l'étrangere y avoit été quelques jours, mais qu'elle étoit partie la nuit même, au moment que la Lune s'étoit levée ; & comme tout étoit en trouble dans la Flandre, la Princesse connut bien que ce seroit envain qu'elle voudroit qu'on pût apprendre la route que Polignac avoit tenue ; ce départ l'irritant encore davantage, elle redoubla ses ordres pour le départ du Comte d'Angouleme, qui s'y résolut enfin avec une rage & un désespoir qui faisoit pitié à ses deux amis, qui lui promirent de n'oublier rien pour savoir la cause de son malheur, & pour faire sa paix, s'il leur étoit possible.

Il partit donc ainsi désolé, après avoir fait mille efforts inutiles pour voir la Princesse ; car le peuple s'étant encore ému, la prit en sa garde, & la tenoit comme captive aussi-bien que la Duchesse ; & recevant tous les jours de nouveaux déplaisirs de la part du Roi, ses chagrins étant redoublés par l'injure qu'elle ressentait de l'infidélité du Prince d'Angouleme, elle vint à haïr la France & tous les François ; & cette haine s'est rendue héréditaire à sa postérité. Pendant qu'elle

qu'elle se livroit sans réserve aux ressentimens de son cœur, des Ambassadeurs du Roi d'Angleterre arriverent à Gand avec les propositions les plus avantageuses que l'on pouvoit desirer, si la Princesse vouloit épouser le Comte de Riviere : la Reine d'Angleterre, toute puissante, & dans ce Royaume, & sur l'esprit du Roi son mari, ménageoit de la sorte les intérêts d'un frere si tendrement aimé, & si digne du haut rang où elle vouloit l'élever; & à-la-vérité on pouvoit dire, que pour le mériter il ne lui manquoit qu'une naissance royale; aussi fut-ce le seul obstacle que trouverent les Flamands, & la seule excuse dont se servit la Princesse. Le Comte de Riviere, qui n'avoit su les desseins de la Reine sa sœur que par l'arrivée des Ambassadeurs, alla dès qu'il en fut instruit chez la Princesse de Bourgogne; & l'abordant avec beaucoup de respect, mais lui parlant avec plus de hardiesse qu'il n'avoit accoutumé de faire: Je ne viens point ici, Madame, lui dit-il, pour appuyer la demande que le Roi d'Angleterre vous fait, par toute l'ardeur de la passion que je ressens pour vous; non, Madame, cette malheureuse passion s'est tue durant très longtemps; je ne viens pas la faire éclater, vous l'avez condamnée à un silence éternel: je viens vous dire qu'elle est toujours plus vive & plus forte, toujours tendre & desintéressée, elle ne prétend d'autre gloire que celle qu'elle tire de sa malheureuse fidélité; je ne vous dirai rien à son avantage, je ne me joindrai point aux prières d'une Reine qui vous parle pour moi; je ne suis pas en état de vouloir profiter de l'infortune d'un Prince à qui mon amitié sera inviolable. Non, Madame, & sans pénétrer les sujets que vous voulez avoir de vous plaindre de lui, j'ose vous assurer que c'est avec injustice. Le temps, mais peut-être un temps qui viendra

trop tard, vous fera connoître cette vérité : votre peuple veut un Souverain ; prenez garde que, sans vous consulter, il n'en choisisse un qui vous soit desagréable, & qui n'ait pas pour vos volontés la même soumission que j'ai. Je vous assurerai donc, Madame, que je ne vais point briguer ; un autre vous diroit que votre peuple ne hait point ma personne, & qu'il pourroit y avoir des moyens que j'entrevois pour me rendre heureux : encore une fois, je n'y travaillerais point ; & dans le temps, Madame, que j'agis de la sorte, que je me sacrifie, que je ne considère que vous, je suis, Princesse, l'homme du monde le plus amoureux. Généreux Comte, reprit la Princesse avec une espece de confusion sur le visage, vos sentimens ne me surprennent point, un cœur de votre caractère est capable des choses les plus difficiles. Ne parlons point de l'ingrat qui m'offense, mais croyez que vous seul dans tout le monde me paroissez mériter une meilleure fortune que celle de posséder la malheureuse Princesse de Bourgogne ; je voudrois que vous n'eussiez jamais su la forte inclination que j'ai eue pour le Comte d'Angouleme, je n'aurois aucune répugnance à me donner à vous ; mais j'avoue que je ne serai jamais à un mari qui pourroit me reprocher que j'aurois été capable d'avoir eu pour un autre des sentimens qui ne doivent être que pour lui : c'est ce qui me feroit souhaiter quelquefois, malgré ma haine pour Louis & pour la France, d'épouser son Dauphin ; car au-moins j'espérerois qu'avant qu'il fût en âge de me mériter, la douleur mortelle que j'ai, auroit eu son cours, & que ma mort prévienendroit l'engagement qui devoit se faire de son cœur & du mien. Voilà comme le malheureux Comte de Riviere & l'infortunée Princesse de Bourgogne s'expliquoient l'un à l'autre des pensées si parti-

culières, & si dignes de leur estime; aussi celle qu'ils se devoient ne fit qu'augmenter, & s'il avoit toujours de l'amour pour la Princesse, elle avoit pour lui une si sensible amitié, qu'elle ne laissoit pas en quelque sorte de le satisfaire.

Le Roi ayant par surprise saisi Tournay, & s'étant entièrement rendu maître des deux Bourgognes, les Flamands, qui d'abord avoient aidé à cette invasion, ouvrirent les yeux, & furent touchés du démembrement des plus beaux Etats de l'Univers. Ils se réveillèrent donc, & prenant cœur, résolurent de repousser par la force la tyrannie de Louis onze, & de recouvrer leur perte. Pour cet effet ils leverent des troupes & firent une armée, mais après cela ils furent embarrassés du Chef qu'ils prendroient; car, sur le refus obstiné que la Princesse avoit fait du Prince de Cleves, le Duc son pere s'en étoit retourné, & l'avoit emmené avec lui. Le Comte de Roucy leur paroissoit trop jeune; enfin, contre toute apparence, ils choisirent l'homme du monde à qui l'on s'attendoit le moins: ce fut l'abominable Duc de Gueldre; ce criminel Adolphe, qu'il y avoit si longtemps qu'on tenoit prisonnier dans le Château de Namur; mais ce ne fut pas assez aux Flamands de l'avoir élu pour commander leur armée, ils le choisirent encore pour leur maître, & pour l'époux de la Princesse: ils vinrent donc en tumulte & sans beaucoup de précaution lui annoncer cette nouvelle, & lui présenter ce Prince: il n'est pas possible d'exprimer la surprise & la frayeur de la Princesse à la vue de ce monstre qu'elle avoit quasi oublié. Elle ne répondit rien au compliment brusque de ses sujets; &, quand ils furent partis, le Duc de Gueldre demeurant auprès d'elle, & la regardant avec une audace insupportable, J'avois toujours bien pensé, Madame, lui dit-il, que mon sort seroit

seroit attaché au vôtre, tout me le disoit sans cesse dans ma longue prison, cette idée flattoit & adouciſſoit mes peines, elles ſont terminées, & ma récompense eſt prête. Qu'en dites-vous, Madame ? Je vais bientôt à Tournay voir la contenance des François ; & , eux défaits, je viens apporter ma victoire à vos pieds, & en demander une plus charmante ſur votre cœur. Prince, lui répondit la Princesse, d'où sortez-vous pour me parler avec tant d'assurance ? Mes ſujets ne diſpoſent pas ainſi de mon cœur. Que m'importe, dit brutalement le Duc de Gueldre, s'ils ne ſont pas maîtres de votre cœur, ils le ſeront de votre main, & moi vainqueur de Tournay je le ſerai de votre perſonne. Vous aurez peut-être des affaires devant Tournay, reprit la Duchesse avec un ſouris mépriſant, les François ne ſont pas ſi faciles à céder la victoire, & ſi je ne me trompe, avant que vous les ayez défaits, la Princesse aura le temps de diſpoſer ſon cœur à vous accepter pour maître. La Duchesse dit ces paroles d'une manière ſi injurieuſe, que le Prince de Gueldre ne le pouvant ſupporter, prit dans cet inſtant une averſion terrible contre elle ; ſi bien que ſe tournant de côté, Ehl ! de quoi vous mêlez-vous, Madame, lui dit-il ? Qui vous appelle dans le Conſeil des Flamans, & qui peut vous obliger à répondre pour la Princesse ? Votre temps eſt paſſé, retournez dans votre Angleterre ſi vous voulez, mais ici ne vous mêlez de rien : je ſais tout ſur votre ſort, & ſur celui de la Princesse ; diſpoſez-la, ſi vous m'en croyez, à être plus retenue, à me montrer des ſentimens moins deſobligeans ; & vous, Madame, dit-il à la Princesse, ne rejetez pas avec tant de mépris un cœur qui vous adore, un Prince qui peut tout employer pour votre ſecours, & qui veut bien ſ'unir à vous, toute abandonnée que

que vous êtes : abandonnée ! reprit la Princesse avec dédain ; non , je ne le suis pas , je vous le ferai voir ; je le serois en effet , poursuivit-elle , & d'une manière bien déplorable , si je n'avois que vous pour défenseur : je vous ferai connoître qu'il est encore des Puissances dans le Monde qu'on peut opposer à votre insolence. La Princesse irritée , prenant la Duchesse par la main , entra dans un cabinet , & laissa ce Prince furieux , qui en sortant de sa chambre lui lança des regards horribles , qui devoient ne lui annoncer que des malheurs.

Elle le prévint judicieusement , & passa la nuit à pleurer avec la Duchesse ; cette incomparable personne rappella tout son courage pour lui aider à soutenir le sien , & après avoir pensé à ce qui pourroit être de plus salutaire pour la Princesse , elle ne vit point de meilleur ni de plus prompt expédient pour elle , que d'appeller le jeune Maximilien : il faut vous résoudre à l'épouser , dit la Duchesse , puisqu'il n'y a plus de Comte d'Angoulême pour vous , prenez une résolution digne de vous , & telle que vos malheurs présents l'exigent : secouons le joug de l'indigne Adolphe ; je ne vois au monde que l'Archiduc à lui opposer. Les Flamans le recevront volontiers : il est bien fait , il a de la valeur , il vous aime : ne balançons point , Princesse , envoyons-le chercher. La Princesse , dans une extrémité pareille , ne vit rien de mieux à faire , & elle convint de tout ce que la Duchesse voulut.

Dès le lendemain , Adolphe fit arrêter Ravestein , cet oncle de Marie de Bourgogne qui lui étoit si fidèle & si affectionné : elle en eut une douleur très-profonde ; & comme elle la mêloit avec celle de la Duchesse , le Duc de Gueldre , suivi de quelques soldats , eut la hardiesse d'en-

trer

trer ainsi dans la chambre: Je viens, dit-il en s'adressant à la Duchesse, vous montrer l'effet qu'ont produit vos railleries, & vous faire sentir mon pouvoir; car vous passerez tout à l'heure dans votre appartement, d'où vous ne sortirez que lorsque cette Princesse sera ma femme, & qu'elle voudra vous en retirer. La Princesse leva les mains au Ciel avec désespoir à cette terrible sentence, & regardant autour d'elle, & n'y voyant qu'une troupe de femmes toutes consternées, elle ne savoit à qui avoir recours; ses larmes parurent pour la secourir, faible ressource pour toucher un barbare; aussi ce Prince, sans les considérer seulement, fit signe à un Officier d'emmener la Duchesse; il s'avança donc pour lui présenter la main, quand la désolée Princesse courut se jeter au col de la Duchesse sa belle-mère, & la serrant entre ses bras, nous séparer, s'écria-t-elle, nous séparer! non, je mourrai mille fois plutôt. Madame, y consentirez-vous? Donne-moi la mort, s'écrioit-elle encore; monstre sorti des cachots pour me persécuter? Fais venir tes bourreaux; ou s'ils sont à ta suite, ordonne qu'on commence par m'ôter la vie, avant que de vouloir me séparer de cette Princesse. Hélas! lui disoit la Duchesse en l'embrassant tendrement, hélas! je vais donc vous quitter, infortunée Princesse: ma chère Princesse on nous sépare; que ne puis-je laisser ma vie dans nos bras? Elle la baisoit mille fois, elle lui couvroit tout le visage de ses larmes, que les siennes propres avoient toutes noyées: il n'y avoit qu'Adolphe au monde qui pût voir un objet si tendre sans se laisser toucher: l'air retentissoit des cris des filles, tout pleuroit, tout gémissoit. Le cruel regardoit un si triste spectacle sans s'émouvoir. Quoi! dit-il à ceux qui l'accompagnoient, des femmes vous arrêtent? Approchez, séparez
ces

ces Princesses, & menez celle-là dans le lieu que je lui ai destiné. Barbare, s'écria la Princesse, barbare, que commandes-tu? Prends mes Etats, & laisse-moi cette Princesse: je te donne tout, laisse-moi le seul bien qui me reste, le seul bien que j'aime. Hé quoi! grand Dieu, ton ambition ne sera-t-elle pas assez satisfaite? Oui, je te donne tout ce que j'ai, & laisse-nous, ne nous sépare pas, je t'en conjure par tout ce qui peut toucher ton ame. Mais, ce cruel, ne l'écoutant pas seulement, commanda encore une fois qu'on les séparât & qu'on emmenât la Duchesse; & comme les gens du Duc se mirent en devoir de lui obéir, toutes les filles des Princesses se jetterent sur eux pour les en empêcher. Souveraine, la plus hardie, arrêta Adolphe, qui vouloit détacher les beaux bras de la Princesse qui étoient liés à ceux de la Duchesse sa belle-mere: téméraire, lui dit-elle, pousserez-vous votre fureur jusqu'au bout? Mais il étoit sourd à tout; & comme il se voyoit le maître, ayant fait fermer les portes du Palais, sa licence n'avoit point de bornes. Que pouvoient tant de foibles efforts? Un insolent prit entre ses bras la Duchesse, & l'emmena. Crael, s'écrierent les filles, osez-vous mettre là main sur cette grande Princesse? Mais elle, se rassurant dans son malheur: Princesse, dit-elle tout haut, songez à ce que nous avons résolu cette nuit. Travaillez-y sans relâche: de mon côté, quoi que l'on fasse, je trouverai bien des moyens pour y réussir: souvenez-vous que c'est l'unique voye que nous ayons pour nous rapprocher l'une de l'autre; songez-y ma chere Princesse, adieu, adieu. La Princesse, qui la suivoit toujours, entendit distinctement toutes ces paroles. Oui, lui crista-elle, je vous obéirai; tout m'est aisé pour vous revoir. Le Duc de Geldre l'arrêta, comme elle

elle vouloit encore marcher : il fit fermer les portes , & ne voyant plus la Duchesse , ses yeux n'apperveant que des objets d'horreur , elle les ferma ; mais ce fut d'une maniere si languissante , que l'on crut qu'elle alloit renoncer à la lumiere pour toujours : ses filles toutes éperdues la secoururent , & Adolphe l'ayant recommandée à leur soin , s'en alla de ce pas faire prier , par les Flamans , le Comte de Riviere & le Comte de Roucy , de se retirer chez eux : ils furent obligés d'y consentir , n'étant pas les plus forts , & la triste Princesse se vid ainsi seule réduite à la merci du plus méchant de tous les hommes ; mais elle avoit incessamment dans l'esprit les dernières paroles de la Duchesse , & sa résolution fut déterminée à chercher quelque personne sûre qui pût aller vers l'Archiduc : elle en trouva enfin un par le moyen de ses filles , & elle lui écrivit de venir , & de vouloir accepter le don de ses Etats & de sa personne ; elle vivoit d'une maniere bien triste , & la Duchesse de son côté étoit dans un état peu différent du sien ; elle eut le moyen de dépêcher un de ses domestiques à Maximilien ; elle lui envoya aussi la plus grande partie de ses pierreries , afin que ce Prince se pût mettre dans un équipage digne de ses desseins ; car elle connoissoit l'humeur avare de l'Empereur son pere , qui par des longueurs affectées pourroit retarder la fortune de son fils : ainsi la prévoyance de cette habile Princesse pourvut à tout.

Mais que ces belles Princeses passerent de tristes jours en attendant les réponses de ceux qu'elles avoient envoyées à l'Archiduc ! elles tenterent cent moyens de se voir , & il faudroit du temps pour écrire tous les stratagèmes qu'elles firent de part & d'autre pour réussir , & pour se donner de leurs nouvelles ; les nuits mêmes étoient

employées en expéditions: enfin, elles parvinrent à s'écrire; la Princesse faisoit coucher toutes ses filles dans sa chambre, & dans son cabinet. Souveraine eut l'honneur de partager son lit, & de toutes les consolations qu'elles lui donnoient les siennes furent les mieux reçues. Le souvenir de l'ingrat Comte d'Angoulême trouvoit toujours sa place dans leur entretien, & le malheur de sa perfidie faisoit encore le plus grand des malheurs de la Princesse.

Elle eut un peu plus de repos, quand le Duc de Gueldre, s'étant mis à la tête de ses troupes, marcha vers Tournay: les larmes d'un si méchant homme pouvoient-elles prospérer? Il attaqua les François; & les François taillèrent cette armée en pièces, & tuèrent le Duc de Gueldre: jamais vainqueur n'a eu plus de joie de sa victoire, que la Princesse en eut de la défaite de ses sujets. Elle rendit grâces au Ciel de la mort de son persécuteur; c'étoit une joie bien excessive dans toute l'étendue de son appartement; on n'en avoit pas moins dans celui de la Duchesse; elles demandèrent à se voir, on ne vouloit point le leur permettre: ceux de Gand, voulant auparavant qu'elles fussent ensemble pour déterminer du sort de leur Princesse, ils en vouloient disposer à leur volonté, & ils craignoient l'esprit de la Duchesse; qu'ils savoient courageuse, & qui pouvoit tout sur celui de la Princesse lui pouvoit inspirer d'autres sentimens que les leurs: s'ils ne lui agréaient pas. Comme ils étoient donc assemblés & empêchés à se résoudre, on leur vint annoncer l'arrivée de Maximilien: à ce nom la multitude s'écria tout d'une voix, & comme inspirée du Ciel, que l'Archiduc étoit un époux digne de leur Princesse; & sans consulter davantage, comme gens grossiers qu'ils étoient, ils allèrent tous en foule & peu en ordre au-devant de ce Prince.

Prince, lui faisant un compliment à la hâte, l'amenerent devant leur Princesse : elle le reçut avec toute la douceur & l'honnêteté imaginables ; le Prince se jeta à ses pieds, & avec peu de paroles & mal liées, lui fit connoître la plus grande passion qu'un cœur puisse ressentir. La Princesse prit ce moment de la faveur du peuple, pour affirmer son engagement avec l'Archiduc ; & après, se tournant vers ce Prince d'une manière remplie de charmes : Seigneur, dit-elle, puisque je vous regarde comme celui qui doit être mon mari, & que ce peuple vous considère comme son maître, commandez tout à l'heure, je vous supplie, qu'on me remette auprès de la Duchesse ma belle-mère, & que ce soit sans différer que je jouisse du plaisir de la revoir. Les principaux des habitans voulurent remontrer au Prince le danger qu'il y avoit à mettre ces deux Princeses ensemble, en cas que la Duchesse ne lui fût pas favorable ; mais Maximilien les rassura, en leur disant qu'il étoit certain de ses bontés ; & présentant alors la main à la Princesse, il la conduisit suivi de tout ce concours de peuple qui poussa mille cris d'allégresse à l'appartement de la Duchesse. Je ne sai point assez bien parler de joie, pour dépeindre celle de ces deux belles Princeses : si les larmes amères avoient paru lorsqu'elles se séparèrent, les larmes de joie se montrèrent à leur réunion ; elles ne purent parler, & se serrant entre leurs bras, il sembloit qu'elles ne dussent faire autre chose toute leur vie que de s'embrasser : enfin, ces doux transports finirent. Maximilien étoit ravi de plaisir de faire cesser leurs peines ; il mit un genou en terre devant la Duchesse, lui baïsa la main avec le dernier respect, & la regardant comme sa bienfaitrice, il n'y a forte de chose qu'il ne lui dit ; elle l'embrassa avec bien de la tendresse, en l'appellant

son fils; & ce même peuple, qui quelques momens auparavant tenoit cette grande Princesse captive, fut si transporté de l'affection qu'elle témoignoit au fils de l'Empereur, que portant son nom & ses louanges jusqu'au Ciel, il n'est déférence & soumission qu'ils ne rendissent à cette illustre Princesse. Le Lecteur saura qu'elle n'avoit dans ce temps-là que vingt-un an: c'étoit la plus belle, la plus spirituelle, & la plus sage Princesse de la Terre. Tous les Rois de la Chrétienté la firent demander en mariage; elle refusa leurs vœux & résista à leurs poursuites, la Couronne de l'Univers ne l'auroit pas obligé à quitter la divine Princesse de Bourgogne.

Cependant tout sollicitoit l'auguste mariage proposé, & comme il faisoit l'intérêt commun, il se fit avec plus de diligence qu'on n'en apporte d'ordinaire dans une affaire de cette importance. La pompe & la magnificence n'y furent point employées, la Princesse en fit la cérémonie de bonne grâce, après avoir pleuré toute la nuit qui précéda ce funeste jour; elle crut donner ses derniers soupirs au Comte d'Angouleme: elle ne savoit pas que l'amour a ses réserves, & qu'il paroît encore pour nous tourmenter, lorsqu'on croit l'avoir surmonté.

Deux jours après ce grand mariage, Souveraine repassant dans un petit appartement qu'elle avoit près de celui de l'Archiduchesse, elle sentit que la sentinelle qui étoit au bas de son escalier la tiroit par le bord de sa juppe: elle fut étonnée, mais elle se remit, quand elle reconnut que c'étoit le Comte de Roucy. He! pourquoi vous travestir, lui dit-elle? nous n'avons plus d'ennemis, & remarquant un autre soldat appuyé d'une façon languissante sur le bout de sa carabine: Est-ce le Comte de Riviere, continua-t-elle? Non, dit-il, c'est le plus triste de tous les homi-

hommes : ne reconnoissez-vous plus le Comte d'Angouleme ? C'est lui, Madame, dit ce Prince en se montrant , c'est ce malheureux qui vous demande auparavant la connoissance de son crime. J'arrive trop tard d'un jour, un peu plutôt j'aurois ensanglanté ces fatales nocces ; mais il est encore assez temps pour marquer un malheur si peu mérité. Infidele, s'écria Souveraine : infidele, à moi, à la Princesse, & toujours coupable, n'attendez aucun éclaircissement de moi ; la foi des sermens me lie. J'ai promis à la Princesse de ne vous jamais parler. Comte, dit-elle à Roucy, emmenez-le, si vous m'aimez : voyez les conséquences affreuses que sa présence produiroit en ce lieu ; emmenez-le, & qu'il n'y paroisse jamais. Elle courut à ces paroles, & regagna l'appartement de l'Archiduchesse. Roucy ne put donc faire autre chose que d'ôter d'un endroit si périlleux ce Prince infortuné, & après avoir longtemps vu couler ses pleurs, il les essuya, & le fit résoudre à s'en retourner. Vous voulez que je parte, s'écrioit ce Prince avec une douleur qui alloit aux derniers excès, vous voulez que je parte, & que je laisse l'Archiduc tranquille possesseur de mon bien. Ha non cruel ! donnez vos conseils à un autre, portez-les à ces âmes paisibles qui s'accoutument de tout : la mienne est d'un caractère plus emporté ; je veux me présenter à cette volage Princesse, je veux lui reprocher sa lâche inconstance ; peut-être que les charmes de l'Empire ont pu la toucher ; sans doute que mon rival lui paroît plus aimable que moi, mais elle ne jouira jamais de l'Empire, & mon rival ne jouira plus de la vie, j'irai le poigner jusqu'en dans les bras de sa femme : grand Dieu, Princesse, vous êtes sa femme ! A cette pensée il se livroit si entièrement à la rage, que l'on ne peut représenter l'affreux désordre

où il se jettoit, sans lui faire perdre beaucoup de la vérité. Mais, lui disoit le Comte de Roucy, que voulez-vous faire ? Ne sauriez-vous penser que la Princesse, qui a toujours paru si sage, & qui étoit si tendre pour vous, a cru avoir de grandes raisons d'en user comme elle a fait ? Et où sont-elles ces raisons, reprenoit-il, qu'on me les dise : quel est mon crime, qu'on me l'impute à moi-même ; mais tout se tait. Souveraine, qui a tant fait pour moi dans le reste de sa vie, m'abandonne dans le seul point qui m'est important. Ne sauriez-vous, vous imaginer, lui dit le Comte de Roucy, ce qui peut vous avoir nui ? Vous pouvez m'en croire, reprit-il ; plus je m'examine, & moins je trouve ce qui peut obliger la Princesse à ce changement prodigieux. Hé ! s'écrioit-il encore, la cause n'en est point dans mon cœur, c'est dans le sien, perfide, c'est dans le sien : vous êtes perfide, s'écrioit-il tout de nouveau, & il est possible que ce soit moi qui vous donne ce nom ! Pardon, Princesse adorable. pardon. Hélas ! je suis perdu, je m'égare, je vous offense. Adieu, Comte de Roucy ; adieu, Comte de Roucy : je vais passer une triste vie, j'aimerai, j'adorerai toujours la Princesse. Hélas ! si ses yeux s'ouvrent jamais, si elle connoît mon innocence & ma fidélité, si son cœur étoit encore capable de se souvenir de mon amour, quelle douleur pour elle ! Non, elle seroit trop malheureuse : j'aime mieux qu'elle oublie tout, & que toutes les horreurs de la vie soient pour moi. C'est avec des sentimens si passionnés & si douloureux, que ce misérable Prince se sépara de son ami, & s'en retourna en France.

Souveraine balança à dire à la Princesse la rencontre qu'elle venoit d'avoir ; elle en consulta avec la Duchesse, qui ne jugea pas à propos de lui donner ce nouveau trouble : elle vécut adorée de
ses

ses sujets & de son mari, elle accoucha la même année du plus beau Prince qui fut jamais; ce fut ce bel Archiduc, qui fut pere du fameux Charles V. dont les actions se sont rendues si célèbres; l'année d'après elle donna le jour à l'illustre Marguerite: mais je dirai que pendant ce temps elle obligea le Comte de Riviere d'épouser une sœur du Comte de Roucy, jeune Princesse qu'elle aimoit infiniment, & qui avoit une beauté charmante: pour Roucy, ce fut en vain qu'il conjura Souveraine de vouloir faire son bonheur, elle n'y consentit jamais: elle résista aux Princeses, à Maximilien qui l'en conjuroit; & pour tout dire enfin, elle résista à l'amour de Roucy.

Trois ou quatre ans s'écoulèrent assez doucement pour l'Archiduchesse. Son mari l'aimoit, elle s'occupoit de son aimable petite famille; & quand le souvenir du Comte d'Angoulême venoit quelquefois mettre obstacle à son bonheur, elle le repoussoit, mais elle en sentoit toujours de la douleur & de la tendresse.

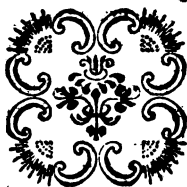
Un jour qu'elle voyageoit dans les villes du Pays-Bas, & qu'étant à Bruges elle alla dans un Couvent entendre un célèbre Prédicateur, Souveraine apperçut dans la dernière place près de la grille une Religieuse qui pleura toujours pendant le Sermon. Elle étoit assise derrière la Duchesse: Mon Dieu, Madame, lui dit-elle tout bas, qu'il y a près de moi une fille qui me fait pitié! elle n'a pas cessé de pleurer depuis que nous sommes entrées; elle pousse des soupirs, elle fait des sanglots qui me percent le cœur. Est-ce une Novice, lui répondit la Duchesse? Non, Madame, repliqua-t-elle; tant pis, reprit la Duchesse; elle se repent peut-être; on l'a forcée à prendre cet état, qui doit être si volontaire; mais il faut savoir le sujet de ses douleurs, & dans un mal où il y a si peu de remède, l'ôter de ce Couvent, si

elle desira d'être ailleurs. Le Sermon étant fini, l'Office commença; & comme chaque Religieuse se leva & tenoit une bougie à la main, celle dont nous avons parlé étoit si troublée, & un si grand tremblement la prit, qu'elle brûloit tout le voile qui lui cachoit le visage sans s'en appercevoir: le petit Prince & la petite Princesse, qui étoient auprès de leur mere, rioient de ce qu'ils voyoient, & l'ayant montré à l'Archiduchesse, elle cria qu'on éteignît le feu qui brûloit cette fille, quand tout d'un coup elle tomba évanouie aux pieds des Princeses. Le Service Divin fut un peu troublé par cet accident, & la Princesse qui l'étouffoit encore, lui faisant lever son voile elle fut frappée par le charme d'une des plus grandes beautés qu'elle eut jamais vues; les agrémens qu'elle aperçut en cette personne, redoublèrent sa pitié. La Duchesse rappella dans un moment des idées presque effacées, & la reconnut pour cette fatale personne qui avoit causé tant de malheurs par l'infidélité du Comte d'Angouleme. Souveraine, dont le bon naturel l'occupoit auprès de cette inconnue, poussa un grand cri en la reconnoissant. C'est Polignac, dit-elle, Madame, c'est Polignac. La Princesse eut besoin de toute sa vertu, pour ne succomber pas à une rencontre si peu attendue: elle demeura sans mouvement sur la chaise où elle étoit assise, & là ses pensées l'eussent trop embarrassée, si la Duchesse ne se fût approchée d'elle; elles parlerent bas quelque temps, après quoi elles se leverent, & l'Archiduchesse faisant approcher la Supérieure, elle lui dit qu'elle laissoit Souveraine dans sa maison, qu'elle en eût soin, & qu'elle lui fit entretenir sa Religieuse: que pour cet effet elle lui ordonnât de dire la vérité sur tout ce qu'elle lui demanderoit; après quoi elle tira Souveraine à part, & lui commanda de savoir à fonds les aventures

de:

de Polignac & du Comte d'Angouleme, & pour
 quoi elle y avoit mis une si triste fin. Souveraine
 promit d'obéir, & de ne la revoir que bien in-
 struite, après quoi les Princesses s'en retournerent
 au Palais, résolues à séjourner dans cette ville jus-
 qu'à ce que leur curiosité fût satisfaite : elles ne
 parlerent tout le soir que sur ce sujet ; & le len-
 demain la plus grande partie du jour étoit passée,
 quand enfin elles virent parolir Souveraine ; mais
 elles la virent si triste, & si changée, que la Du-
 chesse en frémit, & la Princesse en eut une espo-
 re de terreur qui pensa la faire mourir : elle sen-
 tit une foiblesse extrême dans tout son corps ; elle
 n'avoit plus que le mouvement des yeux, elle les
 attacha fixement sur Souveraine. Parlez, dit-elle,
 vous paroissez n'avoir à nous dire que des choses
 affreuses : il ne faut plus les ignorer, poursuivit
 la Princesse en soupirant, il ne faut plus les igno-
 rer : parlez, ma chere fille, & ne déguisez rien.
 Je parlerai, dit Souveraine, je parlerai, puisque
 vous le desirez : aussi bien est-il nécessaire que je
 parle pour la justification du moins coupable & du
 plus malheureux de tous les hommes. Mais c'en
 est fait, continua-t-elle, en essayant des pleurs qui
 furent suivis de ceux des deux Princesses : c'en
 est fait, reprit-elle, il n'a plus rien à perdre,
 on lui a tout ôté. Là ces trois personnes sen-
 tirent une douleur qui leur parut toute nouvelle.
 La Princesse étoit sans consolation par la certitu-
 de de la fidélité du Comte d'Angouleme ; la Du-
 chesse gémissoit d'avoir contribué à son malheur ;
 & Souveraine se détestoit de ne l'avoir pas plu-
 tôt éclairci : elle s'accusoit toute seule, on lui fit
 cent questions, auxquelles elle répondoit comme
 elle pouvoit ; elle leur contoit mille circonstances,
 mais sans suite. Cette histoire toute rompue, &
 par morceaux pour ainsi dire, les occupa tout le
 reste du jour, & une grande partie de la nuit.

Enfin, les Princeses n'ayant pris que peu de repos, prièrent Souveraine de leur réciter au long tout ce qu'elle leur avoit appris si confusément. Elle leur dit qu'elle alloit le faire de suite & sans rien oublier; que pour cet effet elle leur diroit bien des choses qui paroïssent d'abord futiles, mais qui toutes servoient pour leur donner une parfaite connoissance de ce qu'elles vouloient savoir; qu'elle alloit donc commencer par le premier abord de Polignac à la Cour, & par son arrivée auprès de la Reine; & , après s'être recueillie un moment, Souveraine fit son discours de cette sorte.



HISTOIRE

D'ANTOINETTE

DE

POLIGNAC.

JE me souviens que nous étions à Amboise, lorsque les parens de Polignac la menerent & la présenterent à la Reine. Vous l'avez vue, mes Princesses, jamais rien ne nous avoit paru si beau, & cinq ou six années n'ont apporté aucun changement à son visage. La Reine la loua fort, nous l'environnâmes toutes avec une admiration qui pouvoit bien la contenter: nous étions comme ces Peuples barbares, qui donnent une origine divine à toutes les choses qui leur paroissent extraordinaires. Nous regardions Polignac comme une fille descendue du Ciel: il se trouva par hazard bien des jeunes gens de la Cour du Roi auprès de la Reine, qui étoient venus voir leurs sœurs ou leurs parentes: ils furent tous éblouis & charmés de la beauté de Polignac; & quand ils retournerent auprès du Roi ils ne parlerent d'autre chose, tellement que le Roi avoit accoutumé de demander à ceux qui revenoient de voir la Reine, s'il avoient laissé leur liberté aux pieds de la divine Polignac? Ce qu'il y avoit de rare en cette fille, c'est qu'elle étoit aussi raisonnable qu'elle étoit belle, quoiqu'elle n'eût jamais vu que le château de son pere; ce qui fait voir qu'une fille de qualité, quoiqu'élevée à la campagne, peut y recevoir une très-

bonne éducation. Le Comte de Dunois, qui étoit venu rendre ses respects à la Reine, étoit auprès d'elle quand on lui présenta Polignac : il fut d'abord frappé de sa beauté, & ce fameux Guerrier ne put s'empêcher d'y paroître sensible ; mais ce fut en grand homme, ce fut sans foiblesse, si on la peut séparer de l'amour ; il avoit toute la politesse du plus galand de nos Courtisans, l'esprit agréable, les manières nobles ; enfin il étoit tel, que je suis persuadée que les siècles à venir le regarderont comme un Héros. Il étoit déjà très-avancé en âge sans avoir aucune incommodité de la vieillesse, & ce qui me charmoit en lui, c'étoit une propreté que les gens de cet âge n'ont presque jamais ; il ne fit d'abord aucun mystère des sentimens qu'il prit pour Polignac, soit qu'il ne prévît pas qu'ils dussent devenir si forts, soit que naturellement il ne sache pas dissimuler. La Reine lui fit la guerre de toutes les galanteries qu'il fit durant quelques jours, & lui disoit plaisamment, que si la Pucelle eût eu les charmes de Polignac, il l'auroit associée à sa destinée, comme il l'avoit fait à sa valeur.

Ce fut donc l'illustre esclave que cette belle fille eut la gloire de mettre dans ses fers ; gloire préférable, à ce que disoit la Reine, à celle même dont ce grand Capitaine étoit couvert. Le Comte de Sancerre ne lui fit pas plus de résistance. C'étoit l'homme du monde le mieux fait, à qui mille affaires d'amour avoient passé par les mains, & dont la réputation sur ces matières l'avoit favorisé des succès les plus agréables : il connut d'abord qu'il ne trouveroit pas la même facilité avec elle, & qu'il lui falloit changer ses routes ordinaires : il usa donc de grandes précautions pour cacher son amour, il ne voulut pas même le hasarder auprès de Polignac ; de crainte que si elle ne le recevoit pas bien, les manières plus retenues de cette fille avec

lui ne le donnaissent à connoître au public, de sorte qu'il n'en fit confidence qu'à Budos, une de mes compagnes très-aimable, qui étoit sa parente & qu'il aimoit fort.

Le jeune Comte de Bigore fut le troisieme amant de Polignac: il étoit de même âge qu'elle, beau, bien fait, gai, & brillant; il divertissoit souvent la Reine par les saillies de son esprit, elle lui souffroit mille petites libertés, parce qu'il étoit jeune; mais encore il faut avouer que tout ce qu'il faisoit avoit une grace si naturelle, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'y prendre plaisir. Une autre raison aussi forte l'avoit rendu familier parmi nous, c'est que la Reine aimoit passionnément sa mere qui étoit parfaitement bien faite, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui ne parloit presque point d'après d'elle.

Ce jeune homme ne se trouva point à Amboise quand Polignac y arriva, & comme il n'étoit pas aussi auprès du Roi, & qu'il venoit de ses terres, il n'en avoit pas seulement ouï parler. Il revint à Amboise, un soir que nous représentions une Pastorale pour amuser la Reine, & parut sur le Théâtre dans le temps que notre piece étoit assez avancée. Polignac, vêtu en Berger, l'occupoit avec quelqu'une de mes compagnes: il s'écria que c'étoit le plus beau garçon du monde. Sancerre lui persuada en effet que c'en étoit un, il empêcha qu'on ne le desabusât; & tout le soir ce fut le divertissement de la Reine & de la Comtesse de Bigore, qui aidoient à le tromper: il fut toujours dans l'enthousiasme en louant ce beau garçon, il le comparoit au Bathille d'Anacréon, & les Histoires & les Poëtes furent cités pour exprimer son admiration; le jour suivant il en eut bien une autre, quand il la vit sous des habits de fille, & qu'il fut qu'elle l'étoit; il fallut pour lors qu'elle enten-

dit parler d'amour malgré qu'elle en eût, & il établit si bien cette manière en coutume, qu'il l'a toujours continuée depuis. Il ne haït point le Comte de Dunois, quoiqu'il connût bien que quand il voudroit ses prétentions seroient plus assurées que les siennes, & qu'il ne pouvoit gueres avoir de rival plus redoutable, malgré la différence de leurs âges & de leurs agrémens. Le Comte de Dunois aimoit aussi ce jeune Comte; il vit bien qu'il n'avoit fait aucune impression sur le cœur de Polignac, & qu'elle ne faisoit qu'en divertir comme les autres; mais il n'en fut pas de même de Sancerre; il craignit sa galanterie, & Bigore avec sa gaïeté démêla finement les sentimens du Comte de Sancerre pour Polignac: il avoit accoutumé de lui dire, depuis la tromperie qu'il lui avoit faite le jour de notre Pastorale, qu'il se vengeroit; & à la vérité Sancerre s'y attendoit bien par quelque trait agréable de son esprit, mais non pas de la manière dont il le fit: elle est si plaisante, grandes Princesses, que je ne puis vous la taire sans vous cacher beaucoup de caractère de cet aimable garçon.

Une après-dînée, que la Reine étoit avec toutes ses Dames & ses filles dans une grande salle, & qu'on parloit à l'ordinaire avec beaucoup de liberté sur mille choses agréables; nous étions toutes assises sur des carreaux autour de la Reine; lorsque nous entendîmes un petit bruit s'élever vers la porte de la salle, & peu après y entrer deux hommes vénérables couverts d'habits extraordinaires & à l'antique, avec des barbes blanches jusqu'à la ceinture; ils conduisoient une Dame vêtue d'une façon étrange, mais magnifique, dont le visage étoit caché. Ces deux anciens Chevaliers s'approchèrent fort près de la Reine; sans lui faire aucun salut, & l'inconnue s'étant mise à ses genoux lui demanda premièrement ses belles mains à baiser.

la Reine, toute étonnée, ne savoit que faire, elle la pria néanmoins de se relever. Jamais je ne partirai d'ici, dit la Dame prosternée, que vous n'ayez ouï mon déconfort : je suis détenue captive par deux beaux Tyrans, on ne sauroit dire lequel des deux est le plus aimable; ils sont pourtant grands & noirs, ils lancent des feux continuels; & c'est merveille que je ne sois réduite en poussière depuis le temps qu'ils m'ardent si démesurément. Or, Madame, il y a dans le même cachot où je suis, un selon Chevalier qui pourchasse ma mort; il veut se rendre maître de la forteresse, prétend corrompre mon beau Géolier, & plein d'astuce on le diroit coi, tandis qu'il embesogne tous ses engins pour mettre à parfin ses entreprises. Las ! moi, pauvre chetive désolée Jouvencelle, ne sai à qui recourir, & guidée par ces deux que voilà, bonne foi & loyauté, j'ai délaissé ma prison pour ce jourd'hui, aux conditions de m'y remettre, si ne trouve un qui me venge de ce simulé ravisseur: s'il y a donc quelque preux & hardi Chevalier dans cette noble Cour, qu'il paroisse, & qu'il maintienne mon bon droit. La Reine, qui rioit aussi bien que nous autres de la plaisanterie, se tournant d'un air gracieux vers la déconfortée Damoiselle: ma mie, lui dit-elle, vous trouverez ici prou de Chevaliers, qui prompts à vous requiere vous feront volontiers office; & alors, le Comte de Dunois, se levant, s'approcha de la Damoiselle, & lui dit qu'il s'offroit pour la réparation du tort, & la pria de lui dire le fort qu'il falloit aller exploiter: je ne me léverai jamais, Seigneur Chevalier, lui dit-elle, que vous ne m'accordiez un don; mais dites-moi premièrement qui vous êtes, car besoin m'est d'un prude homme, & comme me semblez tel, dites-moi comme tel Chevalier s'appelle. Autrefois, reprit-il, on me nommoit celui de la Pucelle, maintenant je suis celui de la Beauté.

Beauté. Ah ! ah ! Chevalier, repliqua la Dameselle, pour Dieu ne pouvois-je faire rencontre meilleure. Avisez donc à m'accorder le don requis. Le Comte de Dunois le lui promit le plus sérieusement qu'il put, & la pria de lever son voile : si ferai-dà, repartit-elle ; or le don que m'avez octroyé est de saisir au corps ce mardré cauteleux, & alors donnant la main au Comte de Dunois elle le mena vers Sancerre, & , levant son voile, fit voir l'agréable visage de Bigore, qui, sans s'étonner des éclats de rire qui s'éleverent, continua de parler ainsi : Le voilà ce rusé, qui prétend cautelement se rendre maître du fort. Voilà ce beau fort où je suis serf, pourfuivit-il, montrant Polignac. Voilà ce beau Géolier de mon esclavage qu'il veut gagner, & ses beaux yeux sont les tyrans adorables qui me consomment, & me font mourir. Le Comte de Sancerre avec tout son esprit ne put se sauver de l'embarras où le piège du jeune Bigore le réduisoit : on vit clairement sur son visage l'amour qu'il avoit pour Polignac, & qu'il avoit tenu si secret : nous nous étonnâmes toutes d'avoir été si stupides, qu'il eût falu la momerie du Comte de Bigore pour nous le faire remarquer. Polignac s'en troubla à son tour ; & , parlant sérieusement pour la première fois de sa vie à Bigore, elle lui dit qu'elle ne trouvoit nullement bon qu'il la prît pour le but de ses railleries. Le Comte de Dunois fut le premier à l'appaiser, quoi qu'il eût quelque inquiétude de ce nouveau rival ; & Sancerre, après avoir été un moment déconcerté, fut bien-aïse que Polignac pût croire qu'il l'aimoit, & qu'il l'aimoit avec une retenue si difficile à accorder avec une grande passion.)

Tous ces amans ne faisoient pas de longs séjours à Loches, où nous étions pour lors, ils alloient :

loient & venoient : le Comte de Bigore faisoit plus aisément ce qu'il vouloit, par la liberté que son humeur lui donnoit, & parce que sa mere étoit presque toujours avec la Reine.

Le Comte de Dunois observa avec assez de soin, si Sancerre ne faisoit point quelque progrès sur l'esprit de Polignac ; mais il vit avec plaisir que tous ses soins étoient perdus auprès d'elle. Quoi que l'on fasse, lui disoit un jour le Comte de Sancerre, on ne peut apprivoiser votre cœur, & l'accoutumer à souffrir seulement qu'on vous aime. J'ai pris une route toute différente de celle du Comte du Dunois & du jeune Bigore : ma discrétion ne m'a pas plus avancé auprès de vous, que les marques de passion qu'ils vous ont données, les y a établis eux-mêmes ; je vous ai étudiée avec soin, j'ai cru qu'un caractère retenu vous toucheroit, & je m'aperçois avec douleur que mon respect & mon amour vous ont aussi peu touchés l'un que l'autre. Polignac lui répondit avec sa froideur accoutumée, & une fois, que le Comte de Dunois s'en retournoit : Je vous laisse, Madame lui disoit-il, en garde à vous-même, je n'ai pas une peine excessive de laisser mes rivaux auprès de vous, quoique plus jeunes que moi, jusqu'ici je ne crains rien encore. Veuille le Ciel qu'un plus heureux que nous ne paroisse jamais : quoi qu'il arrive, on ne vous aimera point plus véritablement que je fais ; regardez-moi comme votre amant ou comme votre ami, il ne tiendra qu'à vous que je ne puisse devenir encore quelque autre chose.

C'est ainsi, grandes Princesses, que Polignac étoit servi par trois hommes si aimables chacun dans leur différente maniere, lorsque le Comte d'Angouleme fut exilé, & qu'on choisit le lieu de sa retraite parmi nous. Souveraine conta en cet endroit aux Princesses l'arrivée du Prince à Loches ;

ches ; comme dans ce moment elle disoit à la Reine un songe qu'elle avoit fait , la froideur qu'elle lui remarqua pour elle , comme elle s'en plaignit le soir dans le jardin à Polignac , qui n'avoit aucune indulgence pour sa passion , & qui condamnoit fortement tous les engagements de cœur , elle voulut pourtant savoir son histoire , & comme le Prince les écoutoit dans ce moment avec Comines , car elle avoit su depuis toutes ces choses-là , elle passa ensuite à la curiosité que Polignac eut de le voir . Ce fut dans une Tribune qu'elle le vit pour la première fois , à la Messe de la Reine ; là elle fut frappée , & frappée mortellement , de la vue de ce Prince , qu'elle trouva assez aimable pour excuser Souveraine ; elle dit que dès qu'elle avoit senti son mal , elle en avoit eu une confusion extrême , & un dépit qui lui aida d'abord à surmonter une inclination qu'elle trouvoit si injuste ; que le soir même , étant encore à la promenade avec Souveraine , elle lui avoit avoué qu'il étoit bien fait , mais qu'elle avoit cherché à lui trouver cent défauts , & qu'enfin , quoique sa santé fût entièrement rétablie , elle avoit feint encore quelques langueurs , & avoit inventé cent prétextes pour n'aller point chez la Reine , afin de ne voir pas le Prince , dont l'idée persécutante ne la quittoit pas d'un seul moment ; que la Reine l'étant un jour allée voir , avoit amené avec elle le Comte d'Angoulême , & que ce Prince , piqué contre Polignac , parce qu'il faisoit qu'elle lui croyoit peu de bonnes qualités , voulut la convaincre du contraire , & se fit une vanité de lui montrer tout son esprit , & des sentimens dont la beauté acheva de vaincre cette pauvre fille , qui se trouva bien empêchée de la situation de son cœur , & très-embarrassée à cacher une impression si tendre : elle le fit pourtant avec une prudence égale à la résistance qu'elle fai-

faisoit à sa passion ; & je me souviens que quoiqu'elle me parlât toujours de lui , je ne m'apperçus jamais de la vérité , & je regardois ce qu'elle m'en disoit , comme un effet de sa complaisance à m'entretenir d'un homme que je lui avois avoué que j'aimois. De ce récit Souveraine passa à ce qui étoit arrivé au tombeau d'Agnès entre elle , Roucy , le Prince , & Polignac : elle montra aux Princesses toutes ces écritures en petits points , car quoiqu'elle en eût perdu la mémoire , comme Polignac avoit eu le temps de conserver la sienne dans l'oïiveté de son Couvent , elle les avoit redits à Souveraine , qui avoit écrit tous ces vers , & qui les présenta aux Princesses ; elle reprit son récit en continuant , qu'après bien des pensées toutes cruelles & différentes , elle exécuta le dessein qu'elle avoit pris de venir en Bourgogne : j'avois été témoin d'une partie de ce que je viens de vous dire , continua Souveraine ; & pour ce qui me reste à vous conter , vous l'allez voir précisément comme Polignac me l'a dit.

On ne peut rien sentir de plus douloureux que ce que sentit ma compagne , quand elle connut par ce que je lui avois redit , que le Comte d'Angouleme aimoit une personne , & l'aimoit assez pour m'en faire le bisarre aveu. Il faut avouer que cette conduite étoit celle d'un honnête homme , & il seroit à souhaiter que tous les amans en fassent ainsi ; mais celles qui sont l'objet d'un si terrible aveu , appellent ce procédé barbare , & elles n'ont point de noms assez rudes pour exprimer l'offense qu'on leur fait.

Après mon départ , les choses se passoient à Loches à peu près de la manière que j'ai tâché de vous le faire concevoir ; les Courtisans alloient & venoient , & il n'y avoit que le Prince que son exil y fixoit. Comme Polignac lui agréoit par

par son humeur & par son esprit, il lui parloit plus qu'aux autres Dames, il se plaisoit avec elle, & par des soins innocens & des complaisances naturelles il acheva de lui gâter le cœur, c'est-à-dire, il l'obligea de se flatter que ne lui étant pas indifférente, elle avançoit insensiblement dans son inclination, & peu après elle crut en être aimée.

Le Comte de Bigore, toujours intéressé auprès de Polignac, & dont la pénétration étoit infinie, démêla bientôt ce qu'elle cachoit si bien à tout le monde, & qu'elle eût souhaité se cacher à elle-même : il examina le Comte d'Angoulême, il s'aperçut qu'il étoit prévenu ailleurs, & qu'il n'étoit point pour Polignac ce qu'elle étoit pour lui. Comme il eut un dépit extrême de l'erreur de cette fille, & qu'il la connoissoit glorieuse, il résolut de lui en faire honte, croyant que ce seroit un moyen pour la guérir de son égarement; mais ce ne fut point en lui parlant en particulier, & en amant pénétré de son injustice; ce fut à sa manière ordinaire, avec une raillerie fine & hardie qu'elle seule put entendre. Si bien qu'étant dans la chambre de la Reine, où étoient les Comtes d'Angoulême & de Dunois, après quelques traits de sa gayeté accoutumée, & dont on lui fit la guerre: Moi, dit-il, je ne suis plus gai, & le moyen que je le sois ! mes beaux tyrans sont en tristesse, ils n'ont plus que des regards confus, interdits, & leur langueur extrême semble menacer le cœur de quelque maladie. Polignac rougit, s'embarrassa, & n'entendit que trop bien la malice de Bigore : les autres en rirent, mais la Reine, par un coup d'œil qu'elle appuya sur Polignac, lui fit entendre qu'elle partageoit son secret avec elle & avec le Comte de Bigore; son amitié même pour ma compagne lui fit avoir du chagrin, de ce que ce jeune homme
 avoit

avoit compris ; & dès le jour même la faisant appeler dans son cabinet , elle lui parla avec une bonté charmante. Belle Polignac , lui dit-elle , je trouve à propos que nous ne différions pas davantage à expliquer les petits points qui se firent au tombeau d'Agnès ; je vous aime , ne craignez pas que je sache vos pensées ; plutôt à Dieu que le jeune Bigore ne les eût pas pénétrées , c'est ce qui m'oblige à avancer votre confusion & à vous en parler. Je suis fâchée , puisque votre cœur devoit se toucher , qu'il n'ait pas été sensible à la passion de Sancerre , ou à l'ambition d'épouser le plus grand de tous les hommes ; car si vous eussiez été femme du Comte de Dunois , votre sagesse m'auroit répondu de vous : vous êtes à plaindre d'aimer le Comte d'Angouleme ; c'est une fatalité qu'il rende malheureuses les filles que j'aime ; nous n'avons perdu la pauvre Souveraine , que par le désespoir qu'elle a eu du changement de ce Prince : il l'a aimée tendrement , mais il est sûr qu'il aime une autre personne , & ces vers que j'ai enfin entendus me le confirment assez. Alors la Reine tirant un papier , où tous ces points étoient marqués , expliqua ceux du Comte d'Angouleme , & ce fut avec un chagrin horrible pour Polignac ; ceci vous cause de la peine , lui dit la Reine ; je compris trop que vous en ressentiez déjà ; & pour vous faire voir que j'entendis les vôtres , n'est-il pas vrai que ces points :

J. C..... Q.. M.. C..... N. P..... S. T.....

J. D..... L'.... D'.. P.... A.....

S. P..... M'.... D. T... T... L....

M... L'.... F.... E.. V....

veulent dire :

*Je croyois que mon cœur ne pouvoit se toucher,
 Je défois l'amour d'en pouvoir approcher.
 Sa puissance m'étoit de tout temps inconnue,
 Mais l'heure fatale est venue.*

Je vous l'avoue , Madame , reprit Polignac , qui avoit eu le temps de se remettre : je m'expliquai assez imprudemment , & je vis avec une douleur mortelle que Votre Majesté me répondit ces paroles.

A.... A T.. S.... U. R.... D. R....
 E ... E.... D. C.... L. D.... P....
 L. M.... M. P.... M.... T....
 Q.. L. M.... D'.... S.....

*Appelle à ton secours un reste de raison,
 Elle éloigne du cœur le dangereux poison.
 La mort me paroît moins terrible,
 Que le malheur d'être sensible.*

Je ne puis vous exprimer , continua-t-elle , la honte que je sentis , & je me souviens que Votre Majesté en eut pitié : je me dis tout ce que j'avois à me dire ; comme je l'avois tant fait inutilement , vous me parûtes , Madame , un juge plus sévère que ma propre vertu , tout ce que j'ai à vous protester , c'est que si quelques malheureux regards ont donné du soupçon de ma folle au Comte de Bigorre , je suis assurée que le Comte d'Angouleme est bien éloigné de s'en flatter. Pas un mot , pas une action , ne m'a trahie , & j'espère qu'il ne saura jamais mon malheur : vous ferez bien , reprit la sage Reine , & de tâcher de vous ôter cela doucement de l'esprit. Ce n'est pas , continua-t-elle en soupirant , que je n'aye quelquefois ouï dire que ces coups d'inclination
 sont

sont bien souvent longs à guérir ; mais aussi je suis persuadée qu'une personne qui a du courage & de la raison , ne fait point un méchant usage d'un penchant si malheureux , & que si elle ne le peut surmonter , au moins elle sauve toute sa gloire d'un péril si délicat.

C'étoit à peu près comme la Reine & Polignac se parlerent , & peu de jours ensuite le Comte de Dunois lui fit des propositions fort sérieuses sur son établissement : elle reçut cet honneur avec respect , le grand âge du Comte devoit le détourner de toute pensée amoureuse : ma compagne lui répondit avec tant d'esprit & de modestie , qu'elle l'enflamma encore davantage : enfin , comme il la pressoit en lui tenant la main , elle prit la liberté de serrer la sienne , se sentant touchée de beaucoup de reconnoissance , & lui dit les larmes aux yeux en le quittant , qu'elle n'étoit pas destinée pour une si grande fortune : le Comte fut surpris , & ne savoit qu'imaginer d'un pareil discours : il la pressa depuis plusieurs fois de l'expliquer ; mais elle , qui avoit parlé trop sérieusement , s'en étant repentie , le payoit de quelque mauvaise excuse.

Le Roi , qui voyoit rarement la Reine , la vint voir en ce temps-là : la beauté de Polignac l'éblouit , il l'avoua lui-même galement , il dit qu'il s'étonnoit qu'il n'eût pas autant d'amans qu'il avoit de sujets : il eut une gayeté qu'on n'avoit pas coutume de lui voir , il demeura même à Loches plus qu'il n'avoit résolu ; mais tout d'un coup il devint rêveur , & un soir en sortant de table , il parla à Durefort & à Harcourt , après quoi il s'approcha de Polignac qui étoit au rang des autres ; il lui parla aussi quelque temps tout haut , mais abaissant la voix , & s'approchant de son oreille , tout le monde se recola : Je veux vous apprendre une nouvelle conquête que vous avez

avez faite, aimable Polignac, lui dit-il, & que vos beaux yeux vous ont acquis depuis que je suis ici, Est-ce encore quelque nouveau fol, Sire, lui dit-elle en-riant ? car effectivement, depuis que le Roi étoit arrivé à Loches, plusieurs Courtisans en étoient devenus amoureux : on ne parloit d'autre chose & même hautement, le Roi s'en étoit diverti plusieurs fois. C'étoit donc dans cette pensée qu'elle répondit au Roi de la forte. Est-ce quelque nouveau fol, Sire-reprit-elle, voyant qu'il ne répondoit pas : c'est si fort la mode de faire semblant de m'aimer, qu'il faut se résoudre à voir encore quelques jours cette comédie. Non, dit le Roi, celui qui vous aime n'est point marqué à ce caractère ; il vous aime violemment, & plus lui seul que tous les autres ensemble. M'en croirez-vous, aimable Polignac, quand je vous dirai que c'est moi, & que votre Roi lui-même se trouve heureux d'être au nombre de vos esclaves. Seigneur, lui repliqua Polignac, Votre Majesté veut m'embarrasser, mais elle a dû voir que je me tire si mal de la raillerie des autres, qu'elle peut bien penser que je ne saurois soutenir celle que vous m'adressez. Vous voyez bien que je parle sérieusement, reprit le Roi ; vous avez trop de beauté & d'esprit pour douter de mes paroles ; faites-y réflexion, vous me devez quelque attention, mes sentimens sont tels que vous y pouvez trouver de quoi vous rendre heureuse : en disant cela, il la quitta, & s'avança vers la Reine. Polignac demeura un peu confuse, & très-interdite, de ce que le Roi lui avoit dit. Sancerre l'aborda, & lui parla : le Roi remarqua qu'elle fut toujours distraite pour tous ceux qui lui parlerent ; mais le Comte d'Angoulême se trouvant enfin seul avec elle, le Roi qui continuoit de l'observer, s'aperçut que tout d'un coup le nuage qui l'enveloppoit se dis-

spa, que ses yeux devinrent brillans, que sa belle humeur revint, qu'elle s'entretenoit avec ce Prince dans toute la liberté de son esprit, & que leur conversation eut un enjouement extraordinaire : ces observations furent cruelles pour le Roi, & heureuses pour le Prince ; une jalousie subite saisit l'ame du Roi. Elle l'avoit déjà tourmenté pour la charmante Jaquelin, & elle avoit produit l'exil du Comte d'Angouleme, celle-ci le finit : il le lui annonça à son coucher, & lui ordonna le lendemain de s'en retourner avec lui, qu'il étoit dorénavant libre ; & comme le Roi s'en alloit, avant de dire adieu à la Reine, il s'approcha de Polignac, je reviendrai bientôt, lui dit-il, je vous prie de songer à ce que je vous ai dit ; de mon côté je me mettrai en état de vous persuader de mes intentions, je desire que les vôtres ne me soient pas contraires ; il dit ces mots en passant, & n'attendit pas la réponse.

Le Comte d'Angouleme suivit le Roi, mais il ne revit pas Jaquelin : pour Polignac, elle demeura très-affligée des discours que le Roi lui avoit tenus. Dès qu'il fut parti, elle alla toute alarmée en faire confidence à la Reine, qui lui avoua que c'étoit un grand malheur pour elle ; que le Roi étoit violent, & vouloit être absolu : & comme Polignac lui répondit que peut-être cette fantaisie lui passeroit, il ne faut pas l'espérer, ma chere fille, lui dit-elle, je connois bien le Roi, votre sage résistance irritera sa passion, & il nous faut attendre à vous voir persécutée : avertissez-moi de tout, le temps peut-être & la bonté du Ciel nous fourniront des remèdes à quoi nous ne nous attendons pas présentement.

Si Polignac étoit inquiétée de l'amour du Roi, l'absence précipitée du Comte d'Angouleme l'avoit tellement étonnée, & elle s'y attendoit si

peu, qu'elle ne put résister à la douleur; & cette vive douleur lui fit trop sentir une passion insurmontable: cette séparation la rendit encore plus piquante; elle la trouva si sensible, que, pour la soulager en quelque sorte, elle ne put résister à l'envie qu'elle eut de faire en petit le portrait du Comte d'Angouleme. Elle espéra que son imagination fidèle lui en représenteroit tous les traits. Elle savoit peindre admirablement, de manière que comme elle ne pouvoit exécuter ce dessein dans sa chambre où couchoit Harcourt, elle alloit tous les jours au tombeau de la belle Agnès; c'étoit un lieu très-solitaire. Elle s'y plaçoit de façon, qu'elle pouvoit n'être pas surprise en renfermant toutes ses couleurs dans une petite boîte: elle menoit une fille avec elle en qui elle se confioit, avec ordre de l'avertir si quelqu'un approchoit; elle commençoit donc son ouvrage, & cinq ou six jours le mirent dans la dernière perfection. Vous en pouvez juger, continua Souveraine, puisque c'est le portrait que la Duchesse eut dans le désert de Polignac.

La dernière fois qu'elle touchoit à ce portrait, & qu'elle l'admiroit elle-même, la fille qui la suivoit dans ses promenades s'étoit endormie, & le Comte d'Angouleme ayant dit au Roi qu'il alloit dans ses terres, passa à Loches, ayant à rendre compte de quelque chose à la Reine: si bien que l'ayant entretenue, & ne devant partir que le lendemain matin, ne voyant point Polignac qu'il estimoit, il la chercha, & ayant appris qu'elle alloit souvent au tombeau de la belle Agnès, il y alla. Il l'aperçut de loin; & quand il fut près, il la vit occupée à peindre, il s'avança sans faire de bruit derrière elle. C'est ici, grandes Princesses, où je manque d'expression, pour vous faire comprendre l'é-

tonnement du Comte d'Angouleme aussi grand qu'il le fut, quand il connut son portrait, & que Polignac le faisoit.

L'amour, qui avoit conduit les pinceaux de cette fille, ouvrit tout d'un coup les yeux du Prince; il se crut aimé, & ne songeoit qu'à s'en retourner doucement pour éviter la confusion que sa présence causeroit à Polignac, (car elle a su depuis ces choses-là) quand au premier pas qu'il voulut faire, une branche toucha la broderie de ses habits avec assez de bruit, pour faire tourner la tête à Polignac.

Bon Dieu! que devins-elle? Quelle douleur! Je me suis imaginée la voir, au récit qu'elle m'en a fait. Elle poussa d'abord un grand cri; elle le regarda ensuite comme lui demandant merci, & un moment après elle ferma les yeux, & se laissa tomber comme morte.

Le Prince, effrayé, courut d'abord à elle, & ramassant ce portrait & les couleurs, il les mit promptement dans la boîte, afin qu'un autre accident ne rendit la douleur de ma compagne éternelle, si quelqu'autre encore voyoit la fatale occupation. A tout ce bruit, la fille qui s'étoit endormie se réveilla, & vint au secours de sa maîtresse; on lui jeta sur le visage de l'eau d'une fontaine qui étoit près de-là, & qui la fit revenir; & en reprenant ses sens, elle se trouva entre les bras de ce Prince si cher.

Le Comte faisant un effort sur lui-même, lui demanda simplement comment elle se portoit; elle soupira; & tournant la tête de l'autre côté, affez bien, lui dit-elle, pourvu que je ne vous voye plus. Vous n'aurez plus long-temps à souffrir, lui dit-il, ne sachant ce qu'il disoit, je pars demain matin. Hâ! pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui? reprit-elle en se levant: mais vous êtes

venu, continua-t-elle en le quittant, je ne puis empêcher que cela ne soit.

Le Comte d'Angouleme partit en effet comme il l'avoit dit à Polignac : elle n'eut garde le reste du jour d'aller chez la Reine ; elle se mit au lit, où elle se laissa dévorer à tous ses chagrins. Je vous abregé ce qu'elle m'a dit bien au long, & qui sert peu à l'histoire ; vous saurez seulement que le Comte de Sancerre la fit demander en mariage : la Reine, trouvant la chose avantageuse pour Polignac, lui dit qu'elle la lui proposeroit, & que si elle y consentoit, elle y donnoit de bon cœur son agrément. Polignac, qui étoit encore dans le fort de sa douleur, refusa le Comte de Sancerre, mais elle le refusa honnêtement. Tous les adoucissmens qu'elle apporta à ce refus ne le désespérèrent pas moins ; & pour achever de combler son ennui, le Roi arriva dans le temps qu'on s'y attendoit le moins : & ayant appris la demande du Comte de Sancerre, il lui fit défendre de penser jamais à Polignac, & de se trouver de sa vie aux endroits où elle feroit.

Cette violence du Roi éclaira le Courtisan, on connut enfin son amour, & lui-même n'en fit plus de mystère : il la servoit ouvertement, il lui fit des présens magnifiques, qu'elle refusa d'abord, mais qu'elle prit enfin par ordre de la Reine ; & cette Princesse & elle étoient bien embarrassées à ménager l'esprit du Roi, & à l'empêcher de se jeter dans le dernier dérèglement ; il la persécutoit d'une façon étrange, il vouloit qu'elle quittât la Reine, qu'elle le suivît, & prit enfin un caractère qui lui parut odieux.

Le Comte de Dunois, qui voyoit grossir l'orage, qui savoit qu'il y avoit tout à redouter de l'humeur du Roi, & qui étoit touché de la peine de Polignac, lui proposa de l'épouser pour finir tous ses embarras, & de se retirer
dans

dans quelque-une de ses maisons ; sachant bien que le Roi n'oseroit lui faire de violence , ni lui rien dire ; aussi-tôt qu'elle seroit sa femme. Polignac soupiroit quand ce fameux guerrier lui parloit de sa sorte ; elle aimoit trop le Comte d'Angoulême pour se résoudre à se donner à un autre.

Cependant le Roi voulut qu'elle consentit à ses desirs , & après avoir tant parlé en amant , il prit enfin le ton de maître ; & ce ton effraya ma compagne. J'ai assez attendu , lui dit-il un jour : j'ai tout employé , prières , soins , tendresse , rien ne m'a réussi : ceux de qui vous dépendez , & qui connoissent la vraie grandeur & l'obéissance qu'on doit à son Roi , consentent que vous m'e suiviez , & que vous soyez élevée auprès de moi à un rang où vous serez absolue sur toutes choses comme sur mes volontés. Ha ! Seigneur , s'écria-t-elle , que me dites-vous ? Ai-je des parents assez lâches pour écouter ce que vous me proposez ? Et vous , Seigneur , pouvez-vous vous menter si long-temps une infortunée , & vouloir la contraindre à une chose à laquelle elle ne peut penser seulement sans frémir ? Polignac , reprit le Roi , je suis las de vos refus , une affaire pressée m'arrache d'auprès de vous , mais j'y reviendrai dans douze jours précisément , & songez que dans ce temps-là je ne veux plus de résistance. Je suis maître dans mon Etat , je prétens être obéi. Préparez-vous donc à quitter la Reine & à venir avec moi ; & ce fantôme d'honneur qui vous trompe , & que vous aimez tant , s'évanouira aux yeux du public ; car tout le monde vous voyant auprès de moi ne doutera plus que vous ne soyez devenue raisonnable , & que vos complaisances ne satisfassent mon amour. Polignac eut beau prier le Roi de changer de résolution , de tarder plus long-temps à revenir , rien

ne le fêchit, prières, soupirs, ni larmes, il partit sans s'être adouci; elle courut toute effrayée chez la Reine, qui pleura volontiers avec elle, & qui après mille expédiens qu'elle proposèrent toutes deux, n'en trouvant point de meilleur que de s'adresser au Comte de Dunois; car, disoit la Reine, si vous ne l'épousez pas, comme vous dites que vous ne sauriez vous y résoudre, il faut fuir, ma chere Polignac; & il n'y a ni Couvens, ni asyles en France pour vous, il faut en sortir, & le seul Comte de Dunois vous peut aider dans un malheur comme le vôtre.

Polignac, ayant goûté les raisons de la Reine, envoya dès le lendemain prier le Comte de Dunois de la venir voir dans sa chambre: le Roi lui ayant fait donner un appartement, il la trouva dans une tristesse excessive & dans un abattement qui lui fit pitié. Quand il fut assis, elle voulut parler, mais elle ne le put, ses larmes étouffèrent ses paroles: enfin, elle lui dit avec une peine extrême au milieu de mille sanglots: Vous me voyez bien malheureuse, Seigneur; mais je le suis plus encore que vous ne le savez, & que vous ne pouvez vous l'imaginer. Elle s'arrêta là malgré qu'elle en eût. Le Comte la pria de lui dire en quels termes elle en étoit avec le Roi; elle lui conta ses menaces, & le dessein inébranlable qu'il avoit fait de l'emmener avec lui dans douze jours. Le Comte, voyant les choses réduites à l'extrémité, s'offrit de l'épouser sur le champ, & de l'affranchir par-là des persécutions du Roi; mais Polignac, que la passion dominoit pour le Comte d'Angoulême, & qui avoit un autre dessein, demeura assez de temps sans parler, & prenant en tumulte & sans réflexion un parti hardi, & qu'elle crut nécessaire: Je vais vous étonner, Seigneur, repartit-elle; mais

mais vous compterez du moins par ma confiance, que rien ne peut être pareil à l'estime que j'ai pour vous. Je ne mérite plus la vôtre, continua-t-elle, je ne la mérite plus: apprenez, Seigneur, les faiblesses d'un cœur, que jusque'ici vous avez cru insensible. J'aime, Seigneur; & puisque je me résous à vous faire un tel aveu, je ne m'amuserais pas à vous faire une ridicule finesse, en vous faisant le nom du Comte d'Angouleme. C'est lui, Seigneur, continua-t-elle, en voyant l'étonnement & la douleur sur le visage de cet illustre Comte, c'est lui qui a su toucher mon cœur, & il n'a jamais connu une passion que je déteste: il ne m'aime point, il ne m'aimera jamais, ce n'est pas l'espérance d'être à lui, qui me fait refuser l'honneur que vous voulez me faire; je sais que le Comte d'Angouleme est attaché ailleurs; mais, Seigneur, il faut un cœur tout entier pour l'illustre Comte de Dunois, je ne suis plus digne de lui. Je ne vous dirai point que j'ai fait cent efforts pour surmonter une inclination si funeste; je la sentis à la première vue du Comte d'Angouleme; je l'ai vainement combattue depuis; j'ai tout appelé à mon secours, raison, orgueil, sagesse; j'ai cédé malgré moi, Seigneur; ne me haïssez pas; qu'un tel aveu vous fasse pitié; plaignez-moi, Seigneur, je vous demande votre pitié.

Le Comte de Dunois fut très-touché d'un discours si peu attendu & si peu ordinaire: il garda un long silence, il le rompit après un peu de consultation avec lui-même. Madame, lui dit-il, je vous plains; vous voulez que je vous plaigne, mais je veux vous servir aussi. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Alors Polignac lui conta ce que la Reine & elle avoient pensé, qu'il falloit qu'elle sortit du Royaume. Vous en sortirez, Madame, reprit-il, vous en sortirez; jamais vous ne m'avez été plus chère, jamais ma

passion n'a été si violente ; & je vais , puisque vous le voulez , me séparer de vous pour jamais : je suis dans un âge qui ne m'permit plus de grandes espérances ; & selon toutes les apparences nous ne nous verrons plus , reprit ce grand homme , en se faisant quelque violence ; & se levant pour cacher une foiblesse qu'il avoit peine à retenir , je vais donner ordre à votre départ , à la sûreté & à la bien séance de votre fuite : en disant cela il la quitta , mit en effet si bien ordre à tout , que le quatrième jour Polignac fut en état de partir. Elle avoit feint d'être malade , & les Messagers que le Roi lui envoyoit la voyoient toujours dans son lit. Durant tout ce temps le Comte de Dunois parut aussi tranquille qu'à son ordinaire , & l'on n'auroit pas dit à le voir qu'il étoit chargé du soin d'une chose qui lui faisoit une si horrible peine.

La Reine , qui étoit avertie de tout , vint dire adieu à Polignac , ce ne fut pas sans répandre bien des pleurs. Cette sage Princesse lui dit les choses du monde les plus gracieuses ; elle l'embrassa mille fois , & la pria de lui donner souvent de ses nouvelles par le moyen de son illustre Protecteur.

Polignac pensa mourir aux pieds de la Reine , & en prenant le dernier congé du Comte de Dunois , qui lui dit des choses que je ne me sens pas capable de pouvoir répéter. Elle partit enfin , ma déplorable compagne , avec une femme d'une condition & d'une vertu , que tout le monde connoissoit : deux Gentilshommes & un valet de chambre du Comte de Dunois firent son escorte , & eurent soin de la conduire. Le Comte avoit choisi la Bourgogne pour la retraite de Polignac , parce que le feu Duc & le Roi étoient toujours en guerre , mais encore afin que si le Roi venoit à soupçonner que le Comte de Dunois eût favo-

risé

mê la fuite, il ne pût croire qu'elle fût en Bourgogne, le Comte ayant marqué toute sa vie une haine insurmontable contre toute la Maison de Bourgogne.

Polignac ne se crut en sûreté que dans la première ville de vos Etats; elle y séjourna assez de temps pour y apprendre les fureurs du Roi, quand de retour à Loches il ne l'avoit plus retrouvée. La vertueuse Reine eut à en souffrir, il ne témoigna point qu'il pensât que le Comte de Dunois eût part à cette fuite, mais il fut persuadé que c'étoit un coup de Sancerre; & comme on ne savoit pas où il étoit, le Roi tint pour assuré qu'il avoit enlevé Polignac. Au hazard de vous avoir déplû, Sire, lui dit le jeune Comte de Bigore, une fois qu'il le trouva dans un intervalle plus doux, je voudrois être coupable d'un si beau crime; & puisque mon Roi ne possède pas la plus belle personne de l'Univers, je voudrois en être l'heureux ravisseur: je ne puis souffrir que Sancerre, ou quelqu'autre, quel qu'il puisse être, en soit le maître. Le Roi, qui souffroit ses saillies, lui avoit parlé très-souvent de sa douleur, & avoit donné tant de liberté à Bigore, que l'on ne doit pas s'étonner de celle-ci.

J'avois oublié de vous dire, grandes Princesses, que Polignac ne put jamais se résoudre à partir & à quitter la France, sans se donner la foible consolation de faire savoir ses sentimens au Comte d'Angouleme, qui devoit repasser à Loches dans deux jours, & qui ensuite alla vous trouver à Ruere: elle lui écrivit donc, & laissa sa Lettre à Victoire Palavicini, qui étoit favorite de la Reine, & qui lui promit de ne la rendre qu'en main propre à ce Prince; ce qu'elle fit au moment qu'elle put lui parler en particulier. Voici ce qu'elle contenoit.

AU COMTE D'ANGOULEME

*Je quitte mon pays, je quitte tout ce qui m'est
attachement de ma vie; les persécutions du Roi
m'y contraignent: j'y pouvois trouver un remède a-
vantageux, mais qui m'auroit été cruel, ne pouvant
me donner d'un autre, quoique je ne puisse espérer
d'être digne. Adieu, Seigneur: je m'explique ain-
si librement pour la première & la dernière fois, puis-
que, selon toutes les apparences, vous n'entendrez
jamais parler de la malheureuse.*

POLIGNAC.

Quoique le Comte d'Angouleme ne l'aimât point, il fut attendri de cette Lettre, & se plai-
gnit au Ciel de la destinée qu'il avoit en lui de
rendre deux personnes comme Polignac & moi si
misérables. Il partit de Loches pour venir à Rue-
re, & passa sans le savoir dans la ville où étoit
la pauvre Polignac, qui s'ennuyant dans un lieu
si désagréable, aimoit mieux demeurer à la campa-
gne où elle avoit au moins la liberté de l'air & de
la promenade; mais comme elle ne vouloit pas
de belles maisons, de peur d'être remarquée,
l'Ecuyer du Comte de Dunois lui fit accommoder
cette charmante petite retraite de la manière que
nous la trouvâmes, & la choisit près de la Cour,
afin d'être plus à portée d'avoir des nouvelles de
France; elle y passa quelques mois dans une tran-
quillité que rien ne troubloit, quelles agitations
de son ame. La Reine lui faisoit souvent l'hon-
neur de lui écrire, & ses amies particulières,
quoiqu'elles ne fussent pas en quel endroit de la
Terre elle étoit.

Elle avoit dans sa retraite ce qui pouvoit l'a-
muser, des livres, des instrumens, & toutes les
com-

commodités imaginables : & à sa passion près elle avoit tout ce qu'elle eût pu désirer d'ailleurs, tant il est vrai que les soins & la magnificence du Comte de Dunois avoient su pourvoir à tout. Elle apprit par un de ses Gentilshommes, qui étoit allé à Ruere chercher ses Lettres, que le Comte d'Angouleme y étoit, & qu'il n'avoit point de suite; elle ne fut d'abord que penser; mais ramassant ensuite mille choses qui lui revinrent dans l'esprit, elle s'imagina qu'il falloit qu'il fût amoureux de l'une ou de l'autre Princesse de Bourgogne; & se ressouvenant ensuite de quelque particularité, elle arrêta sa pensée sur vous Madame, dit Souveraine, en parlant à l'Archiduchesse.

A peine se fut-elle confirmée dans cette croyance, qu'il lui prit un grand desir de revoir le Prince: elle lui écrivit donc un mot pour le prier de la venir trouver, & en chargea le Gentilhomme qui l'avoit vu. Il ne put aborder le Prince, parce que c'étoit le jour que le Duc partoît pour l'armée, si bien que cet homme s'en retourna de peur d'inquiéter Polignac: il lui causa une merveilleuse surprise, quand il lui dit qu'il m'avoit reconnue parmi les Dames des Princeses; elle ne savoit que croire, ma présence en ce lieu troubla de nouveau sa fantaisie; elle ne fut si le Prince ne seroit point renflamé de nouveau pour moi: enfin elle pria ce Gentilhomme de retourner le lendemain; il trouva le Comte d'Angouleme, & le trouva seul. Il ne le surprit pas médiocrement, en lui apprenant que ma compagne étoit si près de lui. Il fut d'abord embarrassé de la priere qu'elle lui faisoit de l'aller voir; mais se déterminant après une petite irrésolution, il dit au Gentilhomme de l'attendre, que sur le soir ils iroient ensemble; en effet il monta à che-

val à l'heure qu'il l'avoit dit, & se rendit à la retraite de Polignac. Elle m'a confessé qu'elle rougit d'abord qu'elle le vit; mais se remettant bientôt, après que le Prince eut assez témoigné sa surprise de la voir en ce lieu, & de le trouver si agréable, & qu'ils eurent parlé de la douleur du Roi sur son départ, & de la générosité du Comte de Dunois, le Prince, évitant avec adresse de rien dire devant ma compagne qui eût relation à la moindre apparence des sentimens qu'elle avoit pour lui: Seigneur, lui dit-elle, pour suivre sa résolution, & pour satisfaire sa curiosité, on m'a dit que Souveraine est à la Cour de Bourgogne. Le Prince lui confessa la vérité; & sans témoigner avoir aucune part à mon séjour en ce pais-là, il lui conta la moindre partie de ce qui m'y retenoit, puisqu'il ne parla pas de lui. Polignac vit dans le Comte d'Angoulême une certaine manière de dire les choses, qui lui fit voir bien clairement qu'il n'étoit pas plus échauffé pour moi qu'il l'avoit paru à Loches; si bien que cessant de parler de moi, elle passa à la beauté des Dames de la Cour, & ensuite à celle de la Duchesse: il s'étendit sur ses louanges. Et de la Princesse de Bourgogne, Seigneur, reprit-elle, n'en dirons-nous rien? Et s'apercevant que le visage du Prince se couvrit d'une rougeur éclatante, ne m'en direz-vous rien, Seigneur, continua-t-elle? Attendez-vous que je vous en parle? De grâce, dites-moi la vérité? Vous aimez cette Princesse; ne craignez pas qu'un intérêt particulier m'engage à vouloir connoître vos sentimens: je les sais, vous savez aussi que les miens se savent régler; & si je n'ai pas été maîtresse de les porter où je l'aurois dû, vous n'ignorez pas aussi que c'est bien malgré moi que vous en avez eu quelque connoissance: nos entretiens ne seront pas.

pas bien fréquens sur ce sujet, je vous promets qu'ils ne vous fatigueront gueres; accoutumée à vous fuir, je puis aller encore en des lieux où le sort ne pourra nous faire retrouver; c'est pourquoi, puisque je vous vois présentement, avouez-moi, pour me consoler de n'avoir pu toucher votre cœur, que ce bonheur étoit réservé à une Princesse que l'on dit être si parfaite. Madame, lui dit le Prince, résolu de n'avoir point recours à un lâche artifice, je ne puis mieux me justifier de ne vous avoir pas aimée, qu'en vous avouant que j'adorois la Princesse dont vous parlez, & qui ne livre pas son ame toute entiere aux charmes de la belle Polignac; il faut qu'il en ait déjà fait un sacrifice aux beautés de la Princesse de Bourgogne. Ouf, Madame, j'avois la gloire de servir cette charmante Princesse avant que j'eusse jamais eu l'honneur de vous voir; ainsi je ne suis pas si coupable de vous avoir résisté; & s'il ne m'étoit pas permis d'avoir pour vous des sentimens d'une certaine manière, je n'ai pu du moins vous refuser tout mon respect & toute mon admiration.

Polignac sentit toute la force de cet aveu; mais comme elle s'y étoit préparée, elle cacha ce qu'il y avoit de dur pour elle au fond de son cœur; & paroissant tranquille, elle parla sur ce sujet au Prince avec beaucoup de générosité; & hors quelques regards tendres, elle se tira bien de cette conversation, à l'adieu près. Le Prince lui dit qu'il partoît le lendemain pour la France, & lui demanda si elle ne vouloit pas le charger de ses commissions: elle lui dit qu'elle lui envoyoit des Lettres pour la Reine, & pour le Comte de Dunois; elle écrivit aussi à quelques-unes de ses compagnes; & le pria de ne leur pas dire l'endroit où elle étoit, ni qu'il

l'eût vue : après quoi l'adieu se fit entre ces deux personnes, avec une entière liberté du côté du Prince & un faiblement si plein de violence de celui de Polignac, qu'elle ne put parler. Quelques soupirs entrecoupés marquèrent seulement ce qu'elle auroit bien voulu cacher. Dès que le Prince fut parti, elle s'abandonna à une affliction démesurée. Je passe tout ce qu'elle m'a dit : sa passion lui parut aussi vive que si elle eût été toute nouvelle ; & la perte de ses espérances l'affligea autant que si elle ne s'y fût pas attendue.

Elle vivoit dans cette langueur, quand vous vous avisâtes d'aller visiter son désert, dont on vous avoit conté tant de merveilles ; & le soir, comme elle y entra, & qu'elle voulut chercher le portrait du Comte d'Angoulême, elle se souvint d'avoir laissé sous le chevet de son lit, & elle fut surprise de ne l'y plus trouver : elle chercha par tout, & remarqua un désordre dans sa chambre & dans son cabinet qui n'étoit pas ordinaire. Ses femmes en furent étonnées aussi, & comme une d'elles fut allée pour s'informer si quelqu'un n'étoit point venu, elle aperçut la petite paysane auprès de sa mère, qui lui montrait tous les rubans & quelques pièces d'or qu'on lui avoit données, en contant à sa mère ce qui s'étoit passé. Cette fille l'entendit, courut le dire à Polignac, qui fit venir la petite fille, & qui fut tout ce que nous avons fait ; elle ajouta que suivant de loin ces belles Dames, elle en avoit vu bien d'autres, & quantité d'hommes à cheval environ à deux cent pas de la maison. L'Ecuyer du Comte de Dunois assurera qu'il falloit que ce fussent les Princesses. Polignac n'en douta pas, & passant dans son cabinet, elle se plongea dans la plus amère douleur qu'elle eût encore ressentie : elle ne balança pas

à croise que le Comte d'Angouleme ne l'eût trahie, qu'il ne nous eût découvert son azile, & qu'emporté par une vanité qui n'est que trop ordinaire aux hommes, il ne se fût fait un mérite auprès de la Princesse de l'inclination qu'elle avoit pour lui. Cette pensée, dure à son amour, & insupportable à son orgueil, pensa la faire mourir de dépit. Tu ne me verras point, s'écria-t-elle, odieuse Princesse, tu ne me verras point : le plaisir de ma vue ne rendra pas ton triomphe plus parfait. Je te fuirai par-tout : tes propres Etats sont d'une assez grande étendue pour me cacher, & pour me dérober aux yeux de l'inhumain qui vit de ma peine, & qui t'en fait un sacrifice avec tant d'insolence. Après quelques réflexions, qui ne serviroient qu'à accroître ses mortelles douleurs, elle fit appeller les Gentilshommes du Comte de Dunois, & les supplia que dès le lendemain elle pût s'en aller d'aussi bonne heure qu'il seroit possible : ils lui parurent tout prêts à lui obéir, & lui demandèrent en quel lieu elle vouloit aller. Elle consulta longtemps avec eux ; & enfin, par l'avis de l'un d'eux, elle convint que ce seroit à Gand. Cet homme lui dit qu'il avoit un beau-frere qui étoit considéré dans cette ville, & chez qui elle seroit commodément, ayant une belle maison, où sa sœur rendoit sa retraite aussi agréable qu'elle le pourroit. Polignac consentit à prendre ce parti ; & sans différer, dès le lendemain, toutes choses étant préparées pour son voyage, elle se mit en chemin pour se rendre à Gand. Voilà pourquoi nous ne la trouvâmes plus, & quand vous fûtes à cette ville, elle s'y tint cachée, & après la mort du Duc elle ne craignoit point que vous fussiez qu'elle y fût, tant par sa maniere de vivre retirée, que par les désordres qui survinrent. Peu de temps après, elle y eut des nouvelles

velles de la Reine & du Comte de Donois, qui lui apprirent que le Roi, ayant enfin su le secret étoit le Comte de Sancerre, l'avoit fait prendre & renfermer dans une prison avec une rigueur excessive; & avec menace de le faire mourir, s'il ne lui rendoit pas Polignac; que dans l'appréhension qu'en eut Budos, parente & amie de Sancerre, elle n'hésita point à dire au Roi qu'il étoit innocent de la fuite de Polignac; & que si quelqu'un en étoit instruit, ce n'étoit assurément que le Comte d'Angouleme; qu'au dernier voyage qu'il avoit fait, il leur en avoit apporté des Lettres; elle montra la Reine au Roi, & assura certainement que c'étoit en Bourgogne où il étoit allé. Il n'en fallut pas davantage pour justifier le Comte de Sancerre, & pour le mettre en liberté; aussi la colere du Roi s'alluma étrangement contre le Comte d'Angouleme. Dès lors il fit courir des bruits injurieux à la gloire de Polignac, il résolut de porter la guerre en Bourgogne, comme il fit quelque temps après; & ne pouvant rien apprendre par le Prince, il le menaça, il le maltraita, & il a si bien fait qu'il s'est rendu maître de l'une & de l'autre Bourgogne: il a fait chercher Polignac par-tout, & ne la trouvant point, sa fureur en a pris une nouvelle violence; sa haine contre le Prince l'obligea au refus qu'il lui fit de consentir qu'il fût votre époux; il ne put contribuer à l'élévation d'un homme qu'il regardoit comme son rival; & comme son ennemi mortel. Toutes ces choses furent mandées à ma compagne, un sentiment de tendresse la toucha, d'être la cause innocente qui s'opposoit à la fortune d'un Prince qui lui étoit si cher; mais un vif sentiment de gloire l'affligea de se voir le but des calomnies du Roi, après avoir été malgré elle celui de son amour. Elle avoit l'imagination si remplie, qu'elle la conduisoit

soit insensiblement à l'égarement ; car elle ne savoit quel parti prendre pour rétablir sa réputation qu'elle voyoit si injustement déchirée : ce n'est pas qu'elle n'en eût un bien glorieux, puisque le généreux Comte de Dunois s'offroit toujours pour l'épouser, persuadé comme il étoit de sa vertu ; & c'étoit-là pour elle un bouclier impénétrable contre tous les traits de l'envie & de la médifance, que d'avoir l'honneur d'être la femme du plus grand homme qui fut jamais. Elle étoit dans une perplexité qui l'empêchoit de se résoudre, quand le jour où le peuple de Gand disposa malgré vous, Madame, dit Souveraine à l'Archi-Duchesse, de la malheureuse destinée de vos deux fideles Ministres Hugonet & Imbercourt, un de ses Gentilshommes la vint avertir qu'il avoit vu combattre le Comte d'Angoulême à la tête de vos Gardes, & du peu de Sujets fideles qui vous restoient. Cette nouvelle la troubla, elle ne put accorder sa présence en ce lieu avec la défense que le Roi lui avoit fait de penser à vous ; elle se fit un plaisir d'amante délicate de lui paroître nécessaire ; & suivant ses résolutions qu'elle prit en tumulte & sur le champ, elle lui écrivit cette funeste Lettre que Charni vous apporta. Hélas ! Madame vous entendez bien le sens présentement que vous savez que ce malheureux Prince n'aimoit pas Polignac, & qu'il vous étoit fidele. Cette Lettre n'avoit rien qui vous dût alarmer, si vous eussiez été instruit des sentimens de ces deux personnes ; ni même cet endroit qui vous paroissoit si offensant, & où il y avoit : Suivez votre destin, donnez-vous à la Princesse de Bourgogne, j'y consens ; mais comme votre bonheur peut encore dépendre de ma volonté, venez où cet homme vous conduira, il est nécessaire que votre tendresse m'affermisse dans mes dernières résolutions.

Hélas !

Hélas ! hélas ! continua Souveraine, en pour-
suivant son récit, qu'on doit peu croire aux ap-
parentes ; toute cette Lettre si pleine d'amour
pour Polignac, pour le Prince, & pour vous,
qu'elle étoit mal entendue ; & que l'on savoit peu
le sens de cette fin qui paroît si absolu & si sé-
riel le voici, & vous allez apprendre la conver-
sation qu'eut ce malheureux Prince avec cette fille
infortunée. A peine fut-il entré dans le jardin où
ma compagne l'attendoit, qu'elle s'avança vers
lui avec une langueur qui faisoit assez remar-
quer qu'elle avoit souffert quelque agitation ; et
le lui fit connoître qu'elle étoit instruite des
bruits désagréables que le Roi faisoit courir
d'elle & de lui. Vous voyez, Seigneur, lui
dit-elle, qu'il ignore mes plus grands malheurs ;
mais enfin, sans en parler davantage, vous ai-
mez la Princesse de Bourgogne, vous me l'a-
vez avoué, le Roi s'oppose à votre bonheur ;
j'imagine un moyen, Seigneur, par où je puis
l'y faire consentir, & réparer absolument la glo-
re qu'il a voulu m'ôter ; c'est ce que j'ai voulu
vous dire dans la Lettre que je vous ai écrite.
Je puis donc, Seigneur, épouser le Comte de
Dunois, & après cela me rendre auprès de la
Reine, & obtenir du Roi qu'il consente à ce
mariage avec la Princesse de Bourgogne : je me
flatte d'avoir assez de crédit sur lui pour obte-
nir ce que je voudrai ; & comme je réussis
sans doute, c'est l'unique moyen que je trouve
pour me faire résoudre d'épouser le Comte de
Dunois. La pensée d'avoir contribué entièrement
à votre satisfaction, me consolera d'un jeug qui
est toujours cruel, quand le cœur ne lui fait plus
recevoir. Ah ! Madame, repartit le Prince, que
je suis ravi de vous voir dans la résolution de
rendre justice à l'amour de ce grand homme,
& de vous faire un destin si beau, & si digne
de

de vous, & qui détruira absolument tout ce que la malice du Roi a pu semer contre une vertu aussi éminente que la vôtre ! Faites donc, Madame, faites finir vos malheurs, retournez glorieuse en France : le Roi n'osera rien tenter contre vous, il respectera la femme du Comte de Dunois, & ce grand nom vous mettra à l'abri de tout ce que vous en auriez à craindre. Moi, heureux dans ces climats, on m'y prépare un sort qui ne dépendra plus de ses caprices ; je vais épouser la Princesse dans peu de jours, & libre des assujettissemens que je lui dois, je pourrai soutenir son inimitié, s'il oublie que je suis en état de m'opposer à son injustice. Polignac parut frappée du discours du Prince, elle garda un assez long silence. Vous allez épouser votre Princesse, dit-elle : enfin, vous l'allez épouser, & moi je ne vais plus en France ; non, il n'y a plus de patrie pour moi, dit le Comte de Dunois, ni de bonheur pour mes jours, je vais m'envelir dans un Monastère. Oui, Seigneur, si j'avois contribué à votre félicité, j'aurois supposé la destinée où je me résolvois ; mais, cela n'étant pas, elle seroit un fléau pour moi : je veux éviter tout le monde, & je veux que tout le monde m'oublie ; vivez content, tandis que je vais être si infortunée ; peut-être que la bonté du Ciel, à qui je destine le reste de ma triste vie, me regardera en pitié ; qu'elle aura pour agréable le sacrifice perpétuel que je lui vais faire de la seule passion que mon cœur a pu ressentir. Quelle résolution, s'écria le Prince, touché de la douleur qu'il lui voyoit, quelle résolution ! Changez-la, Madame, changez-la. Songez, je vous conjure, au nom de la Reine, au nom du Comte de Dunois, au nom de toutes vos amies ; songez que je les représente tous, & que je vous conjure au nom de tout ce qui doit vous être cher.

cher. Hélas! dit-elle, c'est tout ce que j'ai de plus cher qui m'oblige à faire ce que je veux exécuter. J'avoue qu'à la première attention que j'y ai donnée, je me suis effrayée, & que le moment d'après je me suis sentie attendrie; mais je repousse les foiblesses que le premier mouvement cause d'abord. La nature étonnée cède à une raison éclairée, & à une résolution affermie. Je vous souhaite heureux, Seigneur, je vous le dis encore, & je le penserai éternellement: accordez-moi un peu de part dans votre bienveillance, donnez-m'en dans votre souvenir, ne me refusez pas votre pitié: je veux tout cela de vous. Vous aurez encore toute mon admiration, s'écria le Prince. C'est assez Seigneur, reprit-elle, je vais me séparer de vous moins affligée: Adieu, continua-t-elle, en lui tendant la main, adieu Prince: en quelque endroit de la Terre que je sois, vous y aurez une personne qui pensera toujours à vous, & qui fera des vœux pour le seul homme qu'elle a eu le malheur d'aimer. Lorsque Polignac tendit la main au Prince, il vit refluir quelque chose de si majestueux sur son visage & dans son action, que, pour lui témoigner un respect proportionné à ce qu'il sentoît pour elle dans ce moment, il mit un genou en terre, & baisa cette main avec une espèce d'affection qu'il ne lui pouvoit refuser. Je donnerois une partie de mon sang, lui dit-il, pour vous ôter de l'esprit vos funestes desseins; mais, puisqu'on ne peut vous persuader présentement, si vous changez, Madame, & que mon service vous soit utile, appelez-moi, je volerai à vos ordres, & je les suivrai comme le Roi & contre toute la Terre. Polignac, tout nous ne voyions plus le visage, s'il vous en souvient, Madame, dit Souverain à la Duchesse de Bourgogne, parce qu'elle s'étoit entièrement tou-

née, sentant sa constance à bout, & étant toute couverte de larmes que nous ne pouvions pas voir, fit signe au Prince de se retirer. Il le fit, de peur de l'inquiéter; & voilà, continua Souveraine, ce qui nous a coûté tant de douleurs: Pardonnez-moi, ma Princesse, dit-elle à l'Archiduchesse, si je dis que sans cette fatale entrevue dont nous n'entendîmes aucune parole, sans cette mystérieuse Lettre dont nous comprenions si peu le sens, vous ne seriez pas à Maximilien, & vous auriez récompensé le mérite d'une passion fidele, & rendu heureux le plus aimable & le plus malheureux Prince qui fut jamais.

Ici Souveraine fit une petite pause pour arrêter la foule de ses soupirs & de ses sanglots. La Duchesse l'imitoit dans ses pleurs & dans son affliction; mais la déplorable Archiduchesse avoit trop de maux pour les sentir: à peine donnoit-elle aucun signe de vie, que par de longs regards qu'elle élevoit vers le Ciel, comme pour l'accuser de trop d'injustice.

Il me reste peu de choses à vous dire, reprit Souveraine: Polignac, abîmée dans sa douleur, apprit le soir que l'Archiduchesse étoit allée dans le jardin où elle avoit vu le Prince; elle se ressouvint alors qu'elle avoit été à son charmant désert; elle crut encore une fois que le Comte d'Angouleme lui avoit montré sa Lettre, & l'avoit averti du rendez-vous qu'elle lui donnoit; elle ne douta point que ce ne fût un nouveau trait de sa vanité, elle eut du dépit d'avoir oublié de lui parler du premier soupçon qu'elle avoit eu. Ce dernier la piqua vivement, elle voulut d'abord ne point partir, sans lui en témoigner sa pensée; mais, un moment après, elle eut honte d'avoir voulu s'éclaircir; il n'étoit plus temps d'avoir ses délicatesses, elle trouva que l'in-

l'indiscrétion qu'elle croyoit en ce Prince, augmentoit son mépris pour toutes les choses de la Terre; elle partit incontinent & vint ici, où elle entra dans le Monastere le plus régulier. De grandes sommes d'argent firent qu'on lui donna incessamment le petit habit; elle fut, le jour qu'elle le prit, la mort du Comte de Dundis, & cette nouvelle ne servit pas peu à l'exécution de ses desseins. Comme elle pria qu'on ne lui fit voir personne, & qu'on ne lui rendit aucune Lettre durant toute l'année de son Noviciat, elle ne put rien apprendre de ce qui se passoit dans le monde, elle n'entendoit pas même la langue du País, enfin elle fit ses derniers vœux avec beaucoup de fermeté, & sa piété & sa vie retirée étoient tout le Couvent.

On ne pourroit trouver de paroles pour exprimer sa surprise, quand elle vit par les Lettres de la Reine tout ce qu'elle lui mandoit, & sur-tout l'excessive tristesse où vivoit le Comte d'Angoulême; & comme par l'habitude qu'elle avoit prise d'être avec ses Religieuses elle commençoit à entendre un peu le Flamand, elle sut que leur Princesse étoit mariée avec l'Archiduc Maximilien d'Autriche. Tant de choses à quoi elle s'attendoit si peu, la troublèrent d'abord; car la solitude & l'oïiveté ont plutôt entretenu que détruit une passion qui fait tout le malheur de sa vie: néanmoins ses tourmens étoient secrets, & ils n'étoient que pour elle: une tranquillité apparente en cachoit l'horreur. Elle commençoit à se faire de ses peines une habitude qui en modéroit insensiblement la violence, quand elle apprit que vous étiez dans cette ville, & que vous alliez entrer dans son Couvent. Tout cela fut si prompt, & elle eut si peu de temps pour se consulter, qu'elle marcha en son rang comme les autres pour aller au devant de

de vous ; & quand elle vous vit, Madame, dit Souveraine à l'Archiduchesse, & qu'elle jeta aussi les yeux sur moi, elle s'étonna que dans ce moment terrible elle ne mourut pas plutôt mille fois qu'une : un torrent de larmes épuisa toute sa constance, ses sens troublés & affoiblis l'abandonnerent, elle ne put dire ce qu'elle sentit ; & je le compris si peu moi-même, que je frissonne encore quand je me ressouviens comme elle tomba à nos pieds sans aucun mouvement. Vous me laissâtes auprès d'elle, Madame : son évanouissement fut si long, que je ne doutai point que je ne fusse destinée au malheur de la voir expirer entre mes bras. Quand elle revint, la première chose qu'elle fit fut de promener ses regards par-tout ; mais, bon Dieu, que devint-elle quand elle les tourna sur moi ! elle fit un grand cri, après cela elle les arrêta longtemps fixés sur mon visage avec quelque espèce d'égarrement : je versois des larmes en la regardant. Enfin, elle revint à elle, & se jettant brusquement à mon col : O ma chère compagne, s'écria-t-elle, O ma chère compagne ! Après cela elle ne parla plus, & retomba dans sa foiblesse. Cet objet étoit digne de pitié. Quand elle revint, elle me chercha encore ; & me voyant le visage tout baigné de larmes : Vous pleurez, me dit-elle, ma chère Souveraine, & qu'avez-vous à pleurer ? Je lui parlai doucement pour lui remettre l'esprit, & pour l'accoutumer à moi. Une partie de la nuit s'est ainsi écoulée. Enfin elle a repris toute sa raison ; & quand je lui ai témoigné ma curiosité pour savoir ce qui s'étoit passé entre elle & le Comte d'Angoulême ; & que je lui ai fait connaître la surprise où j'étois ; que l'ayant aimée, elle eût pu prendre une résolution si difficile que celle de le quitter pour toujours. Hélas ? volontiers, dit-elle, je

vous

vous dirai mes foiblesses, mais je n'ai point été aimée du Comte d'Angouleme. Je l'ai aimé trop sans doute pour le repos de mes jours ; mais, fidèle à cette fatale Princesse qui vous arracha de son cœur, son insensibilité pour ma passion m'a fait résoudre à prendre le parti où vous me voyez engagée. J'étois épouvantée de ce que j'entendois, & Polignac entrant enfin dans le récit de son histoire, chaque mot me transissoit, & chaque circonstance perçoit mon cœur de la plus vive douleur. Voilà ce que ma triste compagne m'a conté de ses aventures ; & quand je lui ai dit que le Comte d'Angouleme ne vous avoit jamais parlé d'elle, qu'elle l'avoit accusé à tort quand elle l'avoit cru indiscret, elle a paru satisfaite de pouvoir lui donner son estime.

Hélas ! dit la Duchesse, quand Souveraine est achevé de parler, qui me consolera jamais ? C'est moi qui ai mis le poignard dans le sein de ma chère Princesse, & dans celui du malheureux Comte d'Angouleme, en précipitant ces fatales nocces, & me livrant trop à nos funestes soupçons. Etoit-ce-là la récompense qu'il avoit dû si légitimement attendre ? Oh destinée ! dit tout bas l'Archiduchesse, on ne peut vous éviter ! Ensuite elle ferma les yeux, quelques larmes en sortoient de temps en temps, mais sans précipitation, & avec une langueur qui faisoit bien voir que le cœur trop oppressé n'avoit plus à témoigner sa douleur que par des marques extérieures. Celle de la Duchesse & celle de Souveraine étoient plus agitées, elles disoient tout ce qu'elles avoient à dire si justement contre le sort, & contre elles-mêmes, qui avoient aidé à ce sort si cruel. L'Archiduchesse les écou-
toit, ou du moins son silence ne les interrompoit pas : elle n'en sortit point de tout le jour ; il glissa l'ame de la Duchesse ; elle voyoit, au travers de ce qu'il sembloit avoir de plaisible, quelque chose

chose si funeste , qu'elle fit passer aisément sa crainte jusqu'à l'inconsolable Souveraine.

L'Archiduchesse ne se portoit pas bien depuis quelques jours , elle étoit demeurée assez incommodée d'une chute qu'elle avoit faite. Quelques accès de fièvre avoient fait appréhender pour elle ; mais ce coup si terrible , qu'elle venoit de recevoir en apprenant l'innocence du Comte d'Angoulême , lui fut plus mortel que tous les autres accidens ; elle ne put survivre aux malheurs qu'elle avoit causés à son amant fidèle , & sa fidélité ne revenoit jamais à sa mémoire sans porter des atteintes mortelles à son cœur : elle languit quelques jours : & , quand elle se sentit à son dernier terme , il parut une joye dans ses yeux qu'il y avoit longtemps qu'on n'y avoit vu briller.

La Duchesse , qui crut que sa douleur se calmoit , voulut lui en témoigner sa satisfaction ; mais la Princesse , la regardant avec un souris agréable , & qu'elle conserva même dans les horreurs de la mort : Vous vous trompez , Madame , lui dit-elle ; je n'ai plus de part à la vie. Je vous demande pardon , continua-t-elle ; mais je ne saurois y avoir de regret , après l'injustice dont j'ai été capable pour le Prince le plus fidèle qui fut jamais. Je l'ai perdu , s'écria-t-elle , je l'ai perdu par ma faute ! Ah , Madame , quelle douleur ! Je n'ai plus de réparation à lui faire , reprit-elle faiblement ; je ne puis plus lui en faire : faites-lui-en pour moi , Souveraine , je vous en charge. Ma mort va tout réparer. Qu'elle me justifie auprès de ce malheureux Prince. Pardonne , Maximilien , continua-t-elle d'une voix mal assurée & entrecoupée de sanglots , pardonne ces faiblesses d'un cœur encore sensible pour un Prince que j'ai tant aimé : bientôt je ne te ferai plus d'offenses. Il sembla qu'elle n'eût plus rien à dire , quand elle eût dit ces derniers mots ; sa bou-

che se ferma pour toujours; ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de la défolée Duchesse, mais elle ne donna plus que ce seul signe de connoissance : elle rendit l'esprit à quelques heures de là, & l'on crut que le désespoir de la Duchesse la mettroit peu après dans le même tombeau. Rien ne fut égal à une douleur si âpre & si tendre, la longueur du temps ne l'arracha jamais de son cœur; & la seule chose dont on se servit pour lui donner de la consolation, fut de lui présenter les enfans de l'Archi-Duchesse, à qui l'amitié sembloit encore demander qu'elle servît de mere. Cette considération rendit sa douleur plus modérée: elle garda toujours l'aimable Souveraine auprès d'elle, qui ne voulut jamais s'en séparer; elle écrivit au Comte d'Angouleme, elle le pria qu'elle le pût voir encore une fois en sa vie. Je ne dirai point la douleur de ce Prince, elle fut sensible & véritable, & dès que les plus impétueux transports en furent modérés, il alla voir Souveraine. Quels récits! Quels discours! Quelle larmes! Quel désespoir! A-t-on des expressions pour représenter des choses si touchantes? La Duchesse mêla sa douleur à des douleurs si tendres, & ils solenniserent dignement la mort de la plus belle & de la plus infortunée Princesse qui fut jamais.

Le Comte d'Angouleme garda toujours un précieux souvenir de la Princesse de Bourgogne; & ce ne fut qu'avec une grande répugnance, que quelques années après il obéit aux ordres du Roi, qui voulut qu'il épousât Louise de Savoye. Il obéit malgré lui; & il eut de ce mariage François Premier, l'amour & les délices de son peuple, grand en toutes sortes de belles qualités. Il eut trop de vertu pour un Roi, sa politique étoit souvent brouillée avec sa probité. Ce fut sous cet admirable Prince que fleurirent les

Beaux.

Beaux-Arts & les Belles-Lettres. Ce fut sous cet Empire qu'on n'eut plus de honte d'avoir de l'esprit; il aimoit les Savans, & leur faisoit du bien; il savoit lui-même beaucoup, & s'il ne fût né qu'un simple particulier, il auroit été le plus aimable & le plus parfait de tous les hommes. Marguerite de Valois sa sœur fut la plus belle, la plus vertueuse, & la plus héroïque Princesse de son temps. Si je me trouve encore quelque loisir, je pourrai mettre au jour les aventures d'une si rare personne.

Fin de la Seconde Partie.



M A D A M E

D E

VILLEQUIER,

H I S T O I R E

T R A G I Q U E



Na toujours cru que la Cour de France n'avoit point eu d'autre occupation que celle des armes sous le Règne de Henri III. L'Histoire de ce temps-là ne nous parle que d'exploits de guerre: mais, si l'on en avoit bien pénétré les intrigues secrètes, on verroit des volumes d'aventures amoureuses, comme l'on voit des éloges qui servent de monumens à la gloire de plusieurs grands hommes.

Henri de Lorraine Duc de Guise, illustre par sa naissance & par sa valeur, ne nous est connu jusqu'ici que sous les noms de brave & d'ambitieux; mais on peut ajouter qu'il étoit galand, discret, spirituel, & propre aux engagemens amoureux, comme aux expéditions guerrières.

Les Reines de France & de Navarre avoient auprès d'elles tout ce qu'il y avoit de jeunes personnes de leur sexe considérables dans le Royaume. Mademoiselle de Vitry, Fille d'honneur de la Reine Mere, étoit une des plus aimables. Elle avoit de la beauté, de la douceur, & tous les autres charmes qui rendent les amans passionnés. Le Duc de Guise, qui faisoit soigneu-

MAD. DE VILLEQUIER, HIST. TRAG. 365
sement la cour à la Reine Mere par des raisons importantes, devint sensible au mérite de Mademoiselle de Vitry; & comme il avoit la liberté de l'entretenir souvent, il vit succéder une passion violente aux premières impressions de sa beauté.

Il n'étoit pas d'humeur à cacher longtems ce qu'il y avoit de vif dans ses sentimens, & son rang lui donnant des libertés que d'autres n'eussent osé prendre, il parla fortement de son amour. Mademoiselle de Vitry en reçut agréablement la nouvelle; & comme elle étoit naturellement adroite, & qu'elle étoit nourrie auprès d'une Princesse dont la conduite fournissoit des leçons continuelles sur les ménagemens de la vie, elle engagea le Duc de Guise d'une manière si forte, que sa Maîtresse & son ambition le possédoient uniquement.

Ce commerce étoit agréable & secret, mais la douceur en fut troublée par le feu de la guerre. Le Royaume étoit divisé en factions. La suite de Monsieur favorisoit les ennemis du Roi; & quoique le Duc de Guise ne l'aimât point & qu'il eût des intérêts cachés, il ne laissa pas de marcher des premiers contre Thoré, qui s'avançoit insolemment avec ses Reitres, après avoir promis à Mademoiselle de Vitry d'adoucir les rigueurs de l'absence par des Couriers fréquens,

Il eut une part glorieuse à la défaite de Thoré, & ce fut-là qu'il reçut cette terrible blessure à la joue, qui lui laissa le nom de Balafre. Une Trêve lui permit de retourner à la Cour après sa guérison; mais, pendant qu'il précipitoit son voyage pour se rendre à Fontainebleau où elle étoit alors, le même amour, qui l'avoit suivi dans ses combats, y donnoit naissance à d'autres aventures; & dans le temps que son impatience l'en-

trainoit aux pieds de Mademoiselle de Vitry, des cœurs qui n'étoient pas plus libres que le sien, employoient les charmes des plaisirs pour se faciliter les moyens de plaire.

Le Duc de Guise traversoit dans une rêverie agréable les déserts délicieux qui environnent le Palais de Fontainebleau, lorsqu'il en fut retiré par de grands cris & par la vue d'une femme que son cheval emportoit au travers des arbres avec une violence dangereuse. Le Prince étoit trop généreux pour l'abandonner sans secours à la rigueur de cette aventure. Il s'opposa à son passage, & il saisit la bride du cheval furieux que la Dame avoit perdue dans sa crainte, & l'arrêta heureusement sur le point qu'il alloit peut-être la précipiter dans des rochers.

La personne qui recevoit ce bon office, n'étoit guère en état d'y paroître sensible. La frayeur l'avoit troublée, & le Duc de Guise la voyant sans force lui aida à descendre de cheval. Quelques momens auparavant, il auroit protesté sur sa vie de la fidélité de son cœur. Il croyoit être prévenu de la beauté de Mademoiselle de Vitry au dernier point; mais, après avoir considéré cette inconnue, il trouva qu'elle en avoit une, & plus parfaite, & plus touchante.

La plus belle taffie du monde, de grands yeux noirs pleins d'une vivacité honnête, une bouche admirable, un teint éclatant, & vingt-deux années, composoient cette aimable personne. Qu'elle étoit dangereuse pour les cœurs susceptibles, & qu'un état de désordre & de langueur fut funeste dans ce moment aux prétentions de Mademoiselle de Vitry! L'amour étoit alors en humeur d'autoriser l'inconstance. Il n'eut pas plutôt mis les yeux de l'inconnue dans ses intérêts, que le Duc de Guise soupira pour elle, sans oser contre-dire le pouvoir impérieux qui le faisoit changer.

Après

Après lui avoir rendu toutes les civilités que le trouble où il étoit lui pouvoit permettre de rendre, & reçu des marques de sa reconnoissance, il alloit s'informer de son nom, lorsqu'il vit arriver le Roi à la tête de plusieurs personnes de la Cour, qui courut d'abord à la Dame. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris le péril où l'ardeur de la chasse l'avoit exposé, & de qui elle avoit été secourue, qu'il embrassa le Duc de Guise, l'assurant qu'il prenoit sur son compte le service qu'il venoit de rendre à cette Dame; & il témoigna par toutes ses actions, qu'il s'intéressoit extrêmement dans cette aventure.

Ces empressemens redoublèrent la curiosité du Duc de Guise, qui apprit en même temps deux choses qui l'inquiéterent. Premièrement, la personne qu'il commençoit à regarder avec tant de plaisir, étoit femme de Villequier, l'homme du monde le moins sociable; &, selon toutes les apparences, le Roi en étoit fort amoureux. Ce désordre ne l'empêcha point de répondre aux caresses du Roi, & aux remerciemens de Madame de Villequier & de son époux qui étoit survenu. Les Reines, & toutes les femmes qui les avoient suivies, arrivèrent en même temps. Mademoiselle de Vitry étoit du nombre, & si belle ce jour-là, que Mr. de Guise eut de la confusion de se trouver dans des dispositions d'inconstance. Il chercha dans les yeux de Mademoiselle de Vitry tout ce qui pouvoit soutenir ses premières flammes. Il y vit briller de la joye au travers d'une teinte de langueur que son absence y avoit causée; mais il n'y trouva point le contre-poison dont il avoit besoin, & Madame de Villequier triompha.

Dès que le Duc de Guise fut seul, il se demanda compte des foiblesses qui le persécutoient; &, se trouvant timide & sans réplique, il voulut

combattre les fortes impressions que l'agréable idée de Madame de Villequier introduisoit dans son cœur. Tout l'obligeoit à ce combat : mais qu'il se trouva foible, & que l'amour eut peu de peine à lui inspirer tout ce qu'il voulut ! Ce qu'il résolut, après mille réflexions, ce fut de cacher soigneusement sa nouvelle passion sous les apparences de la première, & de ménager l'esprit de Mademoiselle de Vitry, pendant qu'il cherchoit avec adresse le chemin du cœur de Madame de Villequier.

Ceux qui lui apprirent les nouveautés de la Cour, lui confirmèrent l'amour du Roi pour Madame de Villequier. Il l'avoit laissé amoureux de Château-neuf, Fille de la Reine Mere ; & il n'eût pas été fâché d'avoir un exemple d'inconstance, si les objets avoient été différens. Il apprit donc que Villequier avoit tenu jusqu'alors sa femme releguée dans le fonds d'une Province ; que fatigué, ou plutôt honteux des noms de bizarre & de jaloux qu'on lui donnoit publiquement, il l'avoit enfin amenée à la Cour ; que pour sa première conquête elle avoit engagé le cœur du Roi, mais que, quelque glorieux que fût cet avantage, elle n'y avoit point encore paru sensible. Cette froideur donna de la joie au Duc de Guise, & se flattant de l'espérance de trouver un cœur libre qu'il ne se croyoit pas incapable de toucher, il ne s'affligea pas du peu de satisfaction de son rival.

Il se rendit au lever du Roi après avoir passé une nuit fort inquiète. Ha ! Mon Cousin, dit-il à Mr. de Guise en l'embrassant, de quelque importance que la défaite de Thore soit pour ma gloire, je suis mille fois plus sensible au service que vous rendites hier à Madame de Villequier. Je l'aime autant qu'on peut aimer ; & je suis bien heureux ; ajouta-t-il en souriant, que la beauté de

de Vitry vous ait prévenu, puisque votre cœur auroit peut-être eu le penchant du mien s'il avoit été libre, & j'aurois trouvé en vous un Rival d'autant plus dangereux, qu'il est digne de toute mon estime.

Le Duc de Guise rougit à ces paroles, & le Roi s'imaginant que c'étoit du chagrin de voir son intrigue avec Vitry découverte, Ne vous fâchez point de me voir instruit d'une chose que vous croyiez ignorée, lui dit-il. Ce qui nous l'a fait connoître ne vous est qu'avantageux; & Mademoiselle de Vitry, alarmée des périls où la guerre vous exposoit, n'a pu cacher ses frayeurs avec tant de soin, que l'on n'en ait démêlé le sujet. Puisque Votre Majesté fait un secret dont je n'aurois osé lui parler, repliqua Mr. de Guise en souriant aussi, quoiqu'il n'en eût guere d'envie, je lui demande le silence & sa protection. Quand vous ne seriez pas en droit d'exiger toutes choses de mon amitié, répondit le Roi, le libérateur de Madame de Villequier peut tout espérer de son Amant. Ainsi Votre Majesté désespere Mademoiselle de Château-neuf, ajouta le Duc de Guise d'une manière encore plus gaye. Il est vrai que je l'ai passionnément aimée, reprit le Roi, & que si j'avois eu autant d'empire sur ma raison que les yeux de Madame de Villequier en ont sur mon cœur, je n'aurois point changé de sentiment; mais on n'est pas libre là-dessus, & quelque aimable que soit Vitry, vous en ferez peut-être un jour l'expérience.

Le discours du Roi étoit obligeant en apparence, mais il avoit mille cruautés secrettes pour le Prince qui l'écoutoit. Son avantage étoit que, sachant l'état & la vérité des choses, il lui étoit aisé de les ménager.

Ce que le Roi avoit dit des marques de la tendresse de Mademoiselle de Vitry le désespéroit. Il

fut chez la Reine, dans la pensée de la voir : mais le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut Madame de Villequier, plus redoutable mille fois dans ces momens de tranquillité, qu'elle ne l'avoit été dans le trouble d'un étrange accident. D'abord il voulut fuir une vue si dangereuse, mais son cœur n'obéissoit point; & se voyant borné à la nécessité de la satisfaire, il fut contraint de confirmer à l'amour, par mille soupirs qu'il poussa aux yeux de Madame de Villequier, qu'il étoit passé sans retour des chaînes de Mademoiselle de Vitry dans les siennes.

Il s'approcha d'elle dès qu'il le put. Le souvenir du service que Mr. de Guise lui avoit rendu, faisoit paroître ses regards doux & reconnoissans. Ceux du Prince en furent plus tendres. Vitry perdit le reste de ses avantages. Elle fut entièrement oubliée dans ce moment, & devint la victime d'un cœur dont elle avoit été le charme peu d'années auparavant.

Le Duc de Guise ne songea plus qu'à plaire à sa nouvelle maîtresse. Il étoit fait pour y réussir, & les affaires du Roi n'étoient pas en meilleur état que celles de Mademoiselle de Vitry. Madame de Villequier parla de sa reconnoissance. Mr. de Guise témoigna combien il s'estimoit heureux de ne lui avoir pas été inutile. Pendant cette conversation on le regardoit attentivement; & persuadé que l'on n'examine point avec tant de soin les objets indifférens, il en tira un augure favorable pour son amour.

Il craignoit cependant avec raison les approches de Mademoiselle de Vitry, mais il ne pouvoit les éviter; & l'ayant trouvée seule dans une tristesse qui sembloit lui reprocher son crime, il s'en approcha en tremblant. Elle le reçut avec sa douceur ordinaire, & le regardant ensuite avec un peu plus de froideur : Je dois votre vue à la Rei-

ne, lui dit-elle, & vous ne m'aurez point cherchée, si vous aviez pu vous dispenser de venir ici. Pourquoi me faites-vous ce reproche? repliqua le Duc de Guise. Par le déplaisir que j'ai de votre tiédeur, répondit Mademoiselle de Vitry. Vous me vîtes hier sans me regarder; ma tendresse impatiente de s'expliquer vous parloit par mes yeux sans précaution: les vôtres étoient muets: un embarras inquiet paroissoit dans toutes vos actions. Il vous étoit aisé de m'approcher, vous ne le fîtes pas. Est-ce-là comme on aime? Un peu d'absence m'a-t-elle ôté cet empire dont vous m'aviez tant vanté la durée? Ha Monsieur! vous êtes changé, & le trouble de vos yeux me le confirme dans le moment que je vous parle. Hé qui ne seroit point troublé de vos injustes reproches, repliqua le Prince en tâchant de se remettre? Je vois bien le but de votre cruauté. Vous voulez me faire un démenté qui laisse, en rompant le commerce que nous avons ensemble, des libertés à votre cœur dont le mien pourroit vous demander raison. Hé bien, Mademoiselle, sacrifiez mon repos à vos soupçons. Vous ne me verrez point pour cela renoncer à mon amour. Vous avez raison d'insulter à ma faiblesse, répondit Mademoiselle de Vitry à demi détrompée, puisque vous connoissez jusqu'où elle peut aller. Je veux bien croire que vous m'aimez encore; mais contribuez à me le persuader. Ne me dérobez pas un des momens de plaisir que votre présence me donne, & croyez qu'on aime bien quand on est sensible à la jalousie & incapable d'indulgence à l'égard de l'amour. Regardez jusqu'où va ma délicatesse; je fus hier jalouse du service que vous rendîtes à Madame de Villequies, jusqu'à souhaiter d'avoir été dans le même péril, pour en recevoir un pareil de vous. De quelle manière l'avez-vous regardée? Que

trouvez-vous de sa beauté? Votre cœur ne s'est-il point fait un plaisir de cette aventure? Parlez, & ne me trompez pas. Que vous êtes ingénieuse à persécuter votre amant! reprit le Duc de Guise: Et que ces questions sont injurieuses pour vous & pour moi! Je ne veux point y répondre par des paroles, & je souhaiterois seulement que, sans risquer des jours qui me sont précieux, vous me vissiez en état de signaler mon amour pour vos intérêts.

On vint alors avertir Mr. de Guise que la Reine avoit quelque chose à lui dire. Cet ordre, qui terminoit un entretien embarrassant, lui fut fort agréable, & il passa aussitôt dans la chambre de Catherine de Médicis.

Mais, pendant que l'amour & la contrainte le tyrannisoient, il se passoit des choses bien avantageuses pour lui dans le cœur de Madame de Villequier. Elle étoit belle & sage, mais elle aimoit à plaire. La moins coquette de toutes les femmes l'est toujours assez pour chercher à se rendre aimable. Le commerce des cœurs est à l'usage de tout le monde. On en peut faire de bons & de méchans, & ce n'est que le caractère & la disposition des personnes qui en fait la différence.

La conquête du Roi étoit illustre. Madame de Villequier en avoit su bon gré à son mérite; & quoiqu'elle ne se fût pas trouvée jusqu'alors capable d'aucun engagement, il est certain que les soumissions amoureuses d'un grand Roi ne lui avoient pas été désagréables.

Son mari en avoit murmuré, & détesté les chimères de bienfaisance qui l'avoient obligé à la tirer de sa solitude; mais il n'avoit point lieu d'éclater contre sa conduite. Elle étoit régulière; & quoique ce fût un époux qu'on lui avoit donné:

donné sans consulter son choix; elle s'étoit faite pour lui une tendresse d'obéissance à laquelle le Roi n'avoit donné aucune atteinte.

Le mérite du Duc de Guise fit plus, étant joint au prix d'un service considérable. Madame de Villequier crut d'abord n'être que reconnoissante à son égard; mais elle sentit souvent, en regardant Mademoiselle de Vitry, qu'elle étoit tendre & jalouse, & se laissa conduire insensiblement à deux passions qui la menerent bien loin.

Quelques jours s'écoulerent sans nouveautés. Les affaires de l'Etat n'empêchoient point les divertissemens de Fontainebleau. Le Roi étoit amoureux & galand. La jeune Reine complaisante ne traversoit point ses intrigues; & Catherine de Médicis, qui ne vouloit que régner, favorisoit les plaisirs du Roi, pour se réserver le droit de commander souverainement pendant que la Reine de Navarre s'occupoit à ses propres affaires.

Le Duc de Guise n'avoit pas peu de peine à se ménager. Il étoit aimé. Il étoit infidèle. Sa nouvelle passion avoit de grands obstacles par celle du Roi, & par la jalousie de Villequier, qui devenoit l'ombre de sa femme; & Mademoiselle de Vitry prenoit tant de soin de l'examiner, qu'il se vit l'esclave de mille précautions qu'il étoit obligé de prendre.

Comme le Duc de Guise étoit persuadé que Madame de Villequier le croyoit toujours amoureux de Vitry, il étoit dans l'impatience de lui faire connoître le contraire. Il la voyoit partout, & il alloit librement chez elle; mais il étoit impossible de lui parler secrètement de la manière qu'ils étoient observés. Il est vrai que le croyant fortement attaché à Mademoiselle de Vitry, elle ne favorisoit pas son dessein, & murmurant même souvent contre ses engagements,

elle n'avoit garde d'expliquer à son avantage les soupîrs & les regards de Mr. de Guise.

Un jour plus favorable que les autres, le Roi étant trouvé obligé de se rendre au Conseil, la jeune Reine, qui aimoit extrêmement la chasse, eut envie de voir voler quelques oiseaux, & prit Mr. de Guise de disposer l'ordre de ce plaisir. Il le fit avec joye. Madame de Villequier soloit la Reine. Vitry n'étoit point de la partie, & s'excusant à elle avec un chagrin concerté sur l'obéissance qu'il devoit aux ordres de la Reine, il se prépara au plaisir de voir Madame de Villequier hors de la présence de trois personnes soupçonneuses & intéressées.

Après avoir fait voler quelques temps dans un lieu découvert, l'incommodité de la chaleur obligea d'entrer dans la forêt. Les Dames mirent pied à terre. La Reine s'éloigna avec deux ou trois femmes qu'elle choisit. Les autres se partagèrent; & Mr. de Guise, profitant d'un moment que le hazard lui présentoit, ne quitta point Madame de Villequier, & fit en sorte qu'il se trouva seul avec elle. Elle en rougit, mais ce n'étoit pas de colere. Le Prince s'en aperçut, & jugea bien que cette émotion ne lui étoit pas défavorable. Ce n'étoit pas un de ces Amantinsides, qui laissent échapper les favorables occasions. Il ne fut pas long-temps à faire tomber la conversation sur les intérêts de son cœur, & comme il avoit l'esprit du monde le mieux tourné, jamais un petit nombre de paroles ne lui entendre tant de choses flatteuses & passionnées. Madame de Villequier, prévenue de son engagement, ne s'attendoit pas à ces discours; & si la nouveauté lui fut agréable, elle lui parut un peu suspecte. Vous ne pouvez pas avoir oublié Mademoiselle de Vitry depuis un moment, reprit-elle quand le Prince en eut dit assez pour la faire

faire entendre : son idée vous suit en tous lieux, & vous me prenez sans doute pour elle : mais, ajouta-t-elle en souriant agréablement, je ne saurois me plaindre de ce que vous me confondez avec une des plus aimables personnes du monde. Quand mon discernement n'agiroit pas en cette occasion, répondit Mr. de Guise avec tout le sérieux d'un Amant qui veut persuader, mon cœur fait présentement des différences entre vous & Mademoiselle de Vitry, qui ne souffriroient pas la méprise que vous dites ; & s'il est vrai que j'aye eu de l'amour pour elle, il l'est beaucoup plus que je n'aimerai de ma vie que Madame de Villequier. On n'a jamais commencé une déclaration amoureuse par l'aveu d'une infidélité, reprit-elle dans cette apparence d'incertitude qui marque qu'on s'intéresse aux choses ; & quand il me seroit permis de l'écouter, quelles sûretés trouverois-je aux légèretés d'un cœur que je n'arrêteroïs peut-être pas mieux que Mademoiselle de Vitry ? Ha ! Madame, interrompit le Duc de Guise avec des regards passionnés, recevez seulement ce cœur, qui n'a passé quelque temps dans les fers de Vitry que pour apprendre à porter les vôtres ; & vous trouverez en vous-mêmes tout ce qu'il faut pour vous assurer de sa fidélité : je sens trop la différence que l'Amour a mise entre une intrigue d'amusement & la plus importante chose de ma vie, pour ne vous pas répondre d'une passion constante, & telle enfin que vous la méritez. Ne croyez pas, repliqua Madame de Villequier, qu'il ne faille que bien parler de l'amour, pour persuader que l'on en soit véritablement touché. Je fais bien, poursuivit le Duc de Guise, qu'il faut de longs services & des preuves d'éclat. Elles auroient assurément devancé mes paroles, si j'avois suivi mon inclination ; mais, Madame, tant de raisons l'ont captivée, que j'ai été contraint d'at-

d'attendre dans le silence & l'inquiétude ce moment de liberté que la fortune ne m'a accordé qu'aujourd'hui : mais quand vous auriez vaincu mes scrupules, repliqua Madame de Villequier, que prétendriez-vous que je fisse ? Je voudrois que vous m'aimassiez, Madame, poursuivit amoureusement Mr. de Guise. Ce n'est pas ce qu'il y auroit de plus difficile dans vos prétentions, interrompit-elle en baissant les yeux ; mais les suites d'une tendresse usurpée sur les droits d'autrui ne peuvent être que fâcheuses. Hé Madame, s'écria le Prince, l'Amour ne cherche point à pénétrer l'avenir. Si votre cœur a quelques mouvemens favorables pour ma passion, ne vous faites point un obstacle de l'incertitude des événemens pour m'en dérober la douceur. Je sais que votre époux est capable de la plus violente jalousie, & que le Roi vous aime trop pour ne pas prendre le soin de nous examiner ; mais j'espère que mes précautions assureront le secret de notre intelligence.

Cet entretien fut interrompu par des Filles de la Reine. On ne répondit point à Mr. de Guise, mais on serra sa main d'une manière à lui faire comprendre qu'on ne s'opposoit point à ce qu'il avoit dit.

Depuis cette journée il fut beaucoup moins embarrassé ; & Madame de Villequier, qui avoit de l'esprit, comprenant qu'elle ne risquoit rien pour sa réputation avec un Amant discret & sage, abandonna toute son ame au penchant qu'elle avoit pour lui. Ils s'expliquerent plus librement quelques jours ensuite ; & prirent des mesures pour s'aimer sûrement ; & afin d'éloigner les esprits de tout soupçon, ils conclurent que le Prince ménageroit plus que jamais Mademoiselle de Vüry, pendant que Madame de Villequier témoigneroit quelque complaisance pour le Roi.

ain

afin que toutes les précautions de son mari se tournassent de ce côté.

Pendant quelque temps qui s'écoula, il arriva des choses en France dont il n'est pas nécessaire de parler ici; & le sort, qui ne s'étoit point encore mêlé des affaires de Mr. de Guise, voulut alors lui donner matière d'exercer son adresse & sa patience.

L'état des choses, où les personnes intéressées dans cette Histoire avoient part, étoit un Roi amoureux sans plaisir, un mari jaloux qui n'osoit le témoigner ouvertement, une fille crédule trompée, une femme souveraine de deux cœurs différemment traités, & un Amant heureux par la préférence qu'on faisoit de lui. L'agréable séjour de Fontainebleau donnoit lieu tous les jours à mille plaisirs différens. Le Roi, plus attaché à ceux de son cœur qu'aux nécessités de l'Etat, se reposant des affaires importantes sur les soins de la Reine Mere, & suivant le penchant naturel qu'il avoit pour la galanterie, se donnoit tout entier aux divertissemens. Les Tournois, les Ballets, les Mascarades étoient souvent réitérés, & les grands jardins de Fontainebleau servoient quelquefois aussi, dans une saison où la beauté des nuits l'emporte sur celle des jours, à des fêtes qui n'étoient pas moins divertissantes.

Le Roi fit faire un feu d'artifice sur le grand canal de Fontainebleau dans une de ces nuits agréables. La dépense en fut grande, & l'exécution heureuse, mais les événemens n'en furent pas favorables au repos de tout le monde. La beauté de cette fête ne consistoit pas seulement en feux d'artifices. Le canal étoit couvert d'une infinité de petits bateaux dorés de figures extraordinaires, où les hommes & les femmes de la Cour alloient voir de plus près la disposition
du.

du feu, tous habillés d'une manière galante, & peu près comme on représente les Divinités de la Mer. Il y avoit aussi des tentes magnifiques sur le bord du canal, sous lesquelles la Cour devoit jouir de la vue des spectacles.

Le Roi avoit la sienne, & à son imitation les Ducs de Guise, de Mayenne, d'Anjou, de Mercœur, de Montpensier, de Joyeuse, de Bellegarde, de la Vallée, & les autres favoris du Roi. Il y en avoit aussi de destinées pour les Dames qu'ils estimoient le plus.

Le Duc de Guise se préparoit à profiter de quelques momens où la beauté des spectacles pourroit éloigner les yeux de Villequier de sa femme, mais il eut le chagrin de ne les voir attachés que sur elle; & Vitry dévoroit ses regards sans lui laisser la liberté de pouvoir lui dire un seul mot. Il en avoit cherché les moyens inutilement; lorsqu'il se vit seul avec Madame de Villequier auprès de la tente de la Reine-Mère, qui venoit d'en sortir pour descendre dans le bateau qu'on lui avoit préparé. Malgré les jaloux regards de votre Epoux, la présence du Roi, & les observations de Vitry, lui dit-il, pour ne pas perdre cet instant favorable, j'aurai toujours la joie de vous assurer dans ce moment que ma passion augmente dans tous ceux de ma vie, & que personne n'aimera jamais au point que je vous aime. Ce peu de paroles causa bien du trouble & des traverses. Vitry, qui étoit demeurée sous la tente, n'en perdit pas une. Elles s'expliquoient bien; & il suffit de dire que Mademoiselle de Vitry étoit fille & tendre, pour faire comprendre l'effet qu'elles firent sur son cœur. Le premier feu de la colère pensa la faire éclater, mais la réflexion le modérant un peu, quoiqu'elle fût touchée jusqu'au fond de l'âme, elle jugea qu'il valoit mieux souffrir sans se plain-

plains, & se venger plus sûrement d'un outrage si sensible. Mr. de Guise cependant avoir conduit Madame de Villequier dans une des barques. Vitry sortit sans être vue, & se mêla avec les autres. Elle prit peu de goût à tout ce qui les réjouissoit ; & repassant sur tous les procédés de Mr. de Guise depuis son retour de l'armée, elle demeura d'accord qu'il falloit qu'elle eût été aveugle pour n'avoir pas connu son déguisement.

Son désespoir fut cause d'une cruelle méprise. Une amante trahie ne conserve pas toujours la liberté du discernement. Mademoiselle de Vitry quand on repassa des bateaux sous les tentes, voyant un homme dans celle du Duc de Guise à peu près de sa taille & de son air & du même habillement, parce que ceux de tous les hommes étoient peu différens ce soir-là, ne donna pas que ce ne fût lui. Poussée d'un mouvement de jalouse extraordinaire, elle s'en approcha, quelques résolutions qu'elle eût prises de ne point éclater, & baissant la voix pour n'être pas entendue des autres tentes, Les yeux de Madame de Villequier vous ont cherché par-tout, lui dit-elle, ceux de son jaloux mari ni ceux du Roi ne vous observent point, que ne profitez-vous de l'occasion ? Elle passa à ces mots. La tente n'étoit pas encore éclairée, & le désordre de ceux qui avoit écouté ce discours ne lui permit pas de reconnaître celle qui l'avoit fait. C'étoit Villequier, qui n'ayant point de tente à lui, s'étoit mis dans la première qu'il avoit trouvée libre. Un mari jaloux droit mieux que moi ce qu'il ressentit alors celui de Madame de Villequier. Il fut frappé comme d'un coup de tonnerre ; & comprenant que sa femme avoit un autre amant que le Roi, & même plus favorisé, peu s'en fallut qu'il ne fût lui reprocher sa perfidie en présence.

sence de toute la Cour. Il examina tous ceux qu'il pouvoit soupçonner. Il ne put s'arrêter sur aucun; & il n'eut jamais la moindre idée de Mr. de Guise, qu'il croyoit amoureux de Vitry. Il demeura dans une fureur qui alloit jusqu'à la rage.

Cependant Mademoiselle de Vitry, qui vit Mr. de Guise dans la tente où étoit la Reine de Navarre, connut qu'elle s'étoit trompée; & voyant Villequier dans celle du Prince, elle ne fut point fâchée que le hazard eût permis qu'elle se fût méprise, puisque ce qu'elle avoit dit pouvoit l'irriter contre une rivale qu'elle haïssoit mortellement, & sur laquelle il avoit une puissance absolue.

Les plaisirs de ce jour étant finis, chacun se retira dans des dispositions bien différentes. Le Roi étoit le plus content du monde d'avoir entreteñu Madame de Villequier tant qu'il l'avoit souhaité. Mr. de Guise, qui n'avoit pas la même liberté, étoit satisfait de ce qu'il lui avoit dit; & elle ne l'étoit pas moins. Mais son mari se désespéroit dans un abîme de jalousie, pendant que Mademoiselle de Vitry, sensible à l'outrage qu'on lui faisoit, prenoit de fortes résolutions de se venger; & pour venir à bout de ce dessein, elle se déterminoit à feindre avec tout l'art dont une fille élevée auprès de Catherine de Médicis étoit capable.

Villequier, plus jaloux & moins patient que jamais, n'avoit pas une petite occupation d'examiner sa femme & tous les hommes de la Cour qu'il pouvoit soupçonner d'avoir quelque commerce secret avec elle. Le Duc de Guise, qui étoit naturellement fort civil, n'avoit pas de peine à le paroître pour Villequier. Il lui parloit avec une bonté familière, le mettoit de toutes ses parties, ne mêloit jamais sa femme dans ses

dis-

discours, soupiroit souvent devant lui en parlant de Vitry, & l'avoit obligé par ces procédés honnêtes à une estime qui alloit jusqu'à la confiance.

Mr. de Guise le trouva dans le même jardin où l'on avoit donné une si forte autorité à sa jalousie, deux jours après cette aventure. Il étoit dans un de ces momens de rêverie accablante où l'esprit inquiet se fait des portraits de tout ce qui lui déplaît. Son air sombre, & sa démarche lente, marquoient l'agitation de son âme. Le Duc de Guise le reconnut d'abord, & s'avancant avec assez de gayeté : Quoi, Mr. de Villequier, lui dit-il, vous rêvez avec autant d'application que si vous aviez encore quelque chose à demander à l'Amour ou à la Fortune ? Villequier salua le Prince en soupirant, & pressant la main qu'il lui avoit obligeamment tendue. Ha, Mr. reprit-il, si je n'ai rien à demander à l'Amour ni à la Fortune, j'ai bien à me plaindre du Sort. Comment ! interrompit précipitamment Mr. de Guise, qui crut qu'en effet il lui étoit arrivé quelque disgrâce. Quel malheur..... Vous avez de la bonté pour moi, poursuivit Villequier avec beaucoup de tristesse. Vous pouvez me donner des avis utiles, & je vous avouerai, si vous me le permettez, ce qui cause le trouble où vous me voyez réduit. Je suis jaloux, Monsieur, continua-t-il. Madame de Villequier a quelques charmes ; & connoissant ma foiblesse j'aurois dû éviter de la faire paroître dans un lieu où je savois bien que ma tranquillité n'étoit pas assurée. Mes pressentimens ont été justes. Le Roi est amoureux de ma femme, toute la Terre le fait ; mais ce n'est pas ce qui m'alarme, & j'ai lieu de craindre que l'amant & l'époux ne soient sacrifiés à un plus heureux. Il dit ensuite au Duc de Guise le discours qu'on lui avoit fait dans sa tente, sans qu'il eût pu recon-

connoître la personne, à cause du désordre où il étoit, & de la précipitation qu'elle eut de se retirer. Si le Prince l'avoit écouté au commencement sans inquiétude, il se vit exposé à la plus cruelle par ces dernières paroles, ne pouvant douter, ou qu'on n'eût pénétré son secret avec Madame de Villequier, ou qu'il ne fût lui-même la victime d'une autre intrigue. Le moindre de ces deux maux étoit grand; mais ce n'étoit, ni le temps, ni le lieu d'y paroître sensible, & d'en chercher les causes & les effets. Il falloit seulement ménager un esprit en désordre, cultiver une confiance avantageuse dans cette occasion, & étouffer aux yeux de Villequier la crainte & le soupçon qui suivent la première émotion dans un cœur bien amoureux qui croit pouvoir douter de ce qu'il aime. Quelles conséquences tirez-vous de ce que l'on vous a dit, répondit Mr. de Guise après quelques momens de silence? Ha! Mr. reprit-il, j'en tire de cruelles, & Madame de Villequier, selon toutes les apparences, fait les derniers outrages à la tendresse que j'ai pour elle. Vous concluez trop vite, repliqua Mr. de Guise, & vous devez considérer que si elle méprise la passion d'un grand Roi, il n'est pas à croire qu'elle favorise un sujet. Hé, Mr. interrompit le jaloux Villequier, les états de la vie ont-ils jamais réglé les mouvemens des cœurs? Le vôtre a-t-il consulté la grandeur du rang, en se donnant à Mademoiselle de Vitry? Et ne voyons-nous pas tous les jours des choix inégaux & des goûts dépravés en amour comme en autres choses. Je cede à vos raisons, répondit Mr. de Guise, qui savoit bien, par une maxime générale, que l'on doit avoir de la complaisance pour les jaloux & les extravagans, quand on ne veut point les irriter. Je conviens que Madame de Villequier peut avoir des entêtements injustes :
mais

mais il peut être aussi que son mérite fait tout son crime; & que l'envie, fort naturelle aux personnes de son sexe, a fait agir celle qui vous a parlé. Quand toute la France l'aimeroit, elle n'en seroit pas moins sage. Vous savez l'air du monde, & peut-être qu'un regard dérobé innocemment par Madame de Villequier a excité l'orage, & que l'on prétend qu'il tombera sur elle. Plût au Ciel que l'on m'eût trompé, s'écria Villequier; & qu'elle fût en droit d'exiger des réparations de moi! Mais, Mr. vous voyez clairement la vérité de mon malheur. On ne prétendoit point du tout me parler. On cherchoit un amant favorisé. C'est justement ce qui me fait juger que l'aventure est artificieuse, interrompit Mr. de Guise, & cette affectation de méprise découvre tout le mystère; mais de quelle manière prétendez-vous en agir avec votre femme? Je prétens en devenir inséparable, reprit Villequier, & l'examiner de si près qu'elle ne m'en fasse point accroire. C'est le moyen d'être éternellement incertain de la vérité dont vous voulez vous éclaircir, répondit Mr. de Guise. Si vos soupçons sont bien fondés, une trop grande observation avertira Madame de Villequier de se ménager. Elle se réglera sur votre procédé: croyez-moi, je regarde les choses d'un esprit moins brouillé que vous; éloignez-vous plutôt de sa présence. Laissez-lui prendre des libertés. Vous voyant sans soupçon, elle se donnera des licences, & vous la convaincrez lorsqu'elle y pensera le moins. De plus, si sa conduite est honnête, elle aura moins de reproches à vous faire, que si vous preniez un parti qui approcheroit de la tyrannie. Mais Monsieur, continua Villequier, ce seroit travailler à ma honte, & l'on pourra m'accuser d'une facilité indigne d'un homme d'honneur. On ne juge pas toujours de
ces

384 MADAME DE VILLEQUIER,
ces sortes de choses par l'extérieur, reprit Mr. de Guise : on connoît votre probité , vous ne passez point pour un mari facile. Enfin , si vous voulez me croire, vous en userez de cette sorte; & il me semble qu'en de telles rencontres la modération fait plus que l'emportement. Je me rends à mon tour , repliqua Villequier avec un visage plus ouvert; & j'avoue que vous calmez une partie de mes inquiétudes : mais , Monsieur, ne vous contentez point de vos premières bontés; & comme vous êtes d'un rang à faire bien des choses qui ne me sont pas permises, aidez-moi, s'il vous plaît, à découvrir de quel homme entre tous ceux de la Cour je devrois me défier. Vous pouvez voir Madame de Villequier en tout temps l'obligation qu'elle vous a , & mon autorité dont je vous fais le maître. Fiez-vous à mes soins, reprit le Duc de Guise. Oui, Mr. de Villequier, je veux vous servir, je vous promets de le faire; & quand mon assiduité auprès de Madame de Villequier devoit donner quelque ombra-ge à Mademoiselle de Vitry, je veux bien risquer, pour vous faire plaisir, de m'attirer des reproches & des éclaircissemens.

Villequier fut cent fois sur le point de se jeter aux pieds du Duc de Guise, pour lui témoigner sa reconnoissance. Il lui dit tout ce qu'il crut qui la pouvoit bien exprimer; & ils se séparèrent ensuite, Villequier remis de son premier trouble, & le Prince plus allarmé qu'il ne l'avoit été de sa vie. Si l'aventure l'avoit moins touché, il auroit ri de se voir dépositaire des secrets d'un jaloux dont il devoit être la terreur; mais le discours de l'inconnue lui tenoit trop au cœur, & il ne pouvoit s'empêcher d'en craindre des suites fâcheuses, & pour son amour, & pour le repos de Madame de Villequier, qui lui étoit plus cher que le sien.

Il ne savoit que trop qu'on avoit donné un avis véritable à Villequier, & il jugeoit même par l'apparence, qu'on avoit cru parler à lui, mais il ne pouvoit s'imaginer qui l'avoit fait. Vitry étoit trop emportée pour en avoir si peu dit. Il alla même d'abord pour chercher quelques éclaircissemens dans ses yeux, mais ses mesures étoient prises. Elle affecta de paroître tranquille, de dire des choses obligeantes au Duc de Guise qui se perdit dans ses manieres, & qui fut plus incertain qu'auparavant.

Mais, pendant que Villequier suivoit régulièrement ses conseils, il profita du droit de voir plus librement sa femme. Bien loin d'être troublé par le mari, il étoit dans la joye quand il les voyoit ensemble. Le Duc de Guise apprit à Madame de Villequier la conversation qu'il avoit eue avec son époux, & passant ensuite à ses craintes, que dois-je croire de cette aventure, Madame, continua-t-il ? Ce n'est point ici une imagination, on n'a point découvert notre intelligence. Je voudrois bien que vous fussiez capable de me soupçonner de quelque autre engagement, interrompit Madame de Villequier avec un ton de colere. Hélas ! poursuivit-il, un homme qui aime bien est capable de s'imaginer tout ce qui lui peut être funeste. Vous méritez que je rompe avec vous, reprit Madame de Villequier. Je n'ai jamais été plus digne de vos bontés, ajouta Mr. de Guise. Quoi, poursuivit-elle, quand vous voyez mon indifférence pour le Roi, & tout le trouble où peut m'exposer la tendresse que j'ai pour vous si elle étoit connue, vous en doutez encore ; & capricieux à l'exemple de Mr. de Villequier, vous me faites l'honneur de croire que je puis aimer toute la Terre. Ne réglez point les sentimens d'autrui sur les vôtres, je vous en conjure ; examinez les différences, & ne concluez pas que je

sois infidelle, parce que vous l'avez été à Made-moiselle de Vitry. C'est un nom qui ne me cha-grineroit gueres de sa part, répondit Monsieur de Guise, & vous justifiez assez mon changement. Je veux croire que mes doutes n'étoient pas bien fondés, mais la défiance n'est pas un défaut en amour; & si vous voulez vous donner la peine d'examiner la cause de ce crime, où m'a empor-té un peu de jalousie, vous n'en aurez point à me le pardonner. Je n'ai que trop d'indulgence pour vous, reprit Madame de Villequier d'une maniere plus douce; & les ressentimens du cœur, que vous insultez, ne tiennent gueres contre une foiblesse qui vous est déjà trop connue. Je vous pardonne; mais ne soyez plus injuste, & ne dou-tez jamais de la sincérité de mon amitié.

L'amour, qui ménageoit les momens de deux cœurs également tendres, y rétablit alors le cal-me & la confiance. On se remit à la providen-ce de toutes choses; & pendant qu'ils rom-poient de concert la crédulité de Villequier, il leur en donnoit toutes les facilités imaginables, com-me il en étoit convenu avec le Duc de Guise.

Depuis l'aventure des tentes, leurs yeux étoient plus retenus. La crainte d'être troublés leur im-posoit de sévères loix; & l'amour, qui ne se soumet pas aisément à celle de la bienséance, murmuroit souvent de cette tyrannie.

Cependant, du côté du Roi, les choses alloient toujours de même. Il soupiroit plus ouvertement qu'un autre, mais c'étoit son seul avantage; & tous ceux de sa fortune ne faisoient aucun progrès sur le cœur de Madame de Villequier. Pour la ja-lousie de Vitry, elle n'étoit pas inutile. Elle avoit aimé de bonne foi. Elle s'étoit crue adorée d'un amant illustre, & ne pouvoit se voir si cruelle-ment trompée, sans passer quelquefois jusqu'à la fureur. Ces sortes de malheurs sont d'autant plus

plus sensibles, qu'on n'oseroit s'en plaindre hautement. La modestie prescrivit des bornes aux filles, que les plus déterminées n'oseroient passer; & Vitry, qui disoit quand elle étoit seule tout ce que peut exprimer un véritable désespoir, ne laissoit pas d'être retenue, & de cacher des chagrins de la dernière violence: mais ce qu'elle avoit l'art d'ôter à la connoissance de tout le monde, ne pouvoit être long-temps ignoré de Château-neuf. Les libertés que leur donnoit la qualité de Filles de la même Reine, jointes à une conformité d'humeurs & de fortunes, les mirent dans une intelligence achevée. Elles lièrent un commerce d'amitié, s'avouèrent sans réserve ce qu'elles avoient de plus secret. Se trouvant également à plaindre, & également animées, elles se promirent une assistance mutuelle: & l'artifice assez ordinaire aux personnes de leur caractère, fut le premier secours que la jalousie leur offrit.

Madame de Villequier étoit le seul objet de leurs fureurs. Elle avoit arraché le cœur du Roi à Château-neuf, qui s'en étoit vue préférée avant cela à toutes les Beautés de France, & rendu le Duc de Guise infidelle à Vitry. Château-neuf, qui couroit à la vengeance sans réflexion, vouloit intéresser le mari, & déclarant le commerce de Mr. de Guise avec sa femme l'exposer à tous les emportemens dont il étoit capable. Mais Vitry, qui vouloit conserver un amant qui lui étoit toujours cher, en perdant sa rivale ne consentit pas à un éclat qui pouvoit l'envelopper dans quelque funeste aventure. Elle fit donc résoudre son amie à prendre des chemins plus couverts: & , comme Madame de Villequier étoit la seule victime que leur haine demandoit, Vitry lui fit comprendre qu'elles se vengeroient plus sûrement, en donnant des leçons à Villequier qui pussent aller jusqu'au Roi: qu'il n'étoit pas moins nécessaire de

388 MADAME DE VILLEQUIER,
l'intéresser; & qu'il falloit lui faire sentir adroitement qu'on étoit étonné de l'attachement qu'il avoit pour une personne qui ne le payoit que d'indifférence, pendant qu'un autre en possédoit toute la tendresse. Château-neuf convint du dessein de Vitry. La Poésie commençoit à être fort en usage en France, & ces deux filles mirent en vers des Maximes selon cette idée, qu'elles firent trouver sur la table du Roi. On les lui présenta en le deshabillant: & le destin, qui favorisoit Château-neuf & Vitry, voulut que le Roi en fit faire tout haut la lecture par Villequier, qui étoit pour lors auprès de lui.

M A X I M E S.

I.

*L'amour est un plaisir charmant,
Quand on le fait cacher sous un heureux mystère,
Et le premier soin d'un amant
Doit être celui de se taire.*

II.

*Deux beaux yeux peuvent engager,
Et le Monarque, & le Berger;
Mais la sincérité qu'un cœur tendre souhaite,
N'étant pas sur le Trône un bonheur fort certain,
L'Amour couronne la Houlette,
Et craint l'éclat du Souverain.*

III.

*Quand d'un aimable objet on trahit l'innocence,
Que contre ses sermens un cœur vient à changer,
L'Amour, sensible à cette offense,
Trouve le temps de s'en venger.*

IV.

IV.

*L'hymen surprend la foi, sans captiver les cœurs.
 Telle épouse souvent sans en avoir d'envie,
 Et se fait une loi de la cérémonie,
 Qui ne va pas jusqu'aux douceurs.
 Dès que l'affaire est terminée,
 Un Dieu plus absolu veut régner à son tour:
 L'apparence est pour l'Himénée,
 Et la Vérité pour l'Amour.*

Quoique ces Maximes ne parlaient point précisément, elles ne laisserent pas de faire pour lors une partie de l'effet qu'on avoit souhaité. Villequier pâlit en achevant la dernière, où il voyoit une peinture de l'état des maris sacrifiés. Le Roi, qui les avoit écoutées avec émotion, les voulut lire lui-même; & s'il n'en pénétra pas tout le sens, la circonstance de les trouver dans sa chambre, & les termes de la seconde, ne lui permirent pas de douter qu'il n'y eût beaucoup de part, & qu'elles ne lui fussent adressées. Il ne voulut point s'expliquer sur ce qu'il en pensoit; & s'étant mis au lit, il y rêva avec plus d'application, se confirmant toujours dans sa première idée; pendant que Villequier, qui n'y pensoit pas moins, étoit empêché par les seules promesses qu'il avoit faites au Duc de Guise, d'en venir avec sa femme à de violentes explications, quoiqu'il n'eût pas plus de lieu que tous les autres maris de se les appliquer.

Le Roi en perdit le repos. Il n'aimoit que Madame de Villequier, c'étoit une chose connue; & dans toutes les occurrences on l'avertissoit qu'il n'en étoit pas seul amoureux, & qu'elle lui préféroit quelque rival qui lui étoit inférieur. Dès qu'il put voir Madame de Villequier, il fut chez

elle tout plein du chagrin que ces soupçons lui inspiroient. Il la trouva seule, négligée, un peu languissante, & dans un de ces états agréables où la beauté paroît la plus touchante. Il prétendoit commencer par des reproches, & ce fut par des soupirs passionnés; & les yeux suivant malgré lui le penchant de son cœur, il ne jeta sur Madame de Villequier que des regards supplians, & songea moins dans ce premier moment à sa jaoufie qu'à son amour. Je viens vous faire part d'une nouveauté qui n'a point encore paru, Madame, lui dit-il quand il eut pris sa place; comme vous avez infiniment d'esprit, peut-être donnerez-vous de justes interprétations à des vers que l'on trouva hier dans ma chambre, & qui apparemment n'y ont pas été mis sans dessein. Je ne m'y connois pas, reprit Madame de Villequier, mais puisque Votre Majesté souhaite que je les voye, je veux bien lui obéir. Elle les lut ensuite d'un air aussi tranquille que celui du Roi étoit agité; & le lui rendant en même temps, je ne comprends rien à ce que l'on a voulu dire par-là, poursuivit-elle, & je me trouve incapable de pénétrer dans une chose qui ne s'explique pas clairement. Tout ce que je puis dire, c'est que cela est assez bien rimé; mais qu'est-ce que Votre Majesté en trouve? Les intérêts de mon cœur n'y sont pas assez appuyés, pour me les faire paroître agréables, répondit le Roi. Je ne crois pas qu'il s'applique les chimères de quelque esprit malicieux, qui cherche son plaisir dans le trouble des autres, reprit Madame de Villequier. Ha! Madame, interrompit le Roi, la jalousie voit bien plus loin que l'indifférence; & tout me persuade que le sens de ces vers n'est qu'une image des sentimens que vous avez pour moi. Cette conclusion n'est pas tout-à-fait raisonnable; repliqua-t-elle; & si chacun s'attribuoit ce qui pour-
roit

roit convenir à sa fortune, les maris seroient en droit de se chagriner contre leurs femmes avec plus de justice; car je ne vois pas qu'il y en ait de plus intéressés dans ces Maximes militérieuses. Si vous les regardiez par mes yeux, reprit le Roi, vous demeureriez d'accord qu'elles conviennent à mon malheur. N'êtes-vous pas la plus cruelle personne du Monde? Je vous aime. Depuis que je vous ai vue, je n'ai rien oublié pour vous le persuader, & conter des avantages que vous seule ne trouverez point entre tous ceux que la fortune a mis au dessous de moi: est-il quelqu'un qui vous ait fait entendre des soupirs plus sinceres, & plus dignes d'être favorablement écoutés que les miens? Demeurez donc d'accord de votre injustice. La doctrine que Votre Majesté veut m'inspirer, est un peu dangereuse, interrompit Madame de Villequier, & je ne suis pas dans un état qui me permette de la suivre. Vos scrupules ont d'autres motifs que ceux de la bienfaisance dans les yeux de Madame de Villequier qui le fit repasser à sa premiere colere; mais ne désespérez pas un cœur dont la persévérance mérite quelque considération. Il y va de tout mon repos, il y va peut-être du vôtre; & je ne me sens pas de modération à l'épreuve d'une si longue souffrance, sur-tout si je découvrois un rival plus heureux que moi. J'ai des yeux, & l'autorité. Le temps peut trahir toutes les précautions, & dans l'état où vous me réduisez, la premiere confirmation que j'aurai de ce que je crains, sera funeste au cœur que vous me préférez. La jalousie qui animoit le Roi, éclatoit si fort dans ses yeux, que Madame de Villequier en fut effrayée. La crainte s'empara de son ame. Elle se représenta le Duc de Guise dans les états les plus funestes; & pour désarmer un amant transporté, elle prit le parti

si favorable aux femmes, quand elles sont aimées. Elle se plaignit au Roi de sa violence; le regarda plus favorablement qu'elle n'avoit jamais fait; lui fit voir même l'apparence de quelques larmes; & calma, avec deux mots de douceur un orage dangereux, que la jalousie avoit formé.

Qu'un peu d'affection trompe aisément un pauvre amant, qui ne s'est jamais vu flatté ! Le Roi, se croyant à la veille d'un bonheur qu'il souhaitoit, prit sa douceur dissimulée pour une victoire certaine, & quitta Madame de Villequier avec toute la satisfaction que des yeux languissans, quelques soupirs que l'on n'a point encore entendus, & des apparences flatteuses peuvent donner, quand on n'a eu long-temps que de la froideur.

En passant de-là chez la Reine-Mère, il rencontra le Duc de Guise. Les transports que l'amour inspire ne se cachent pas aisément. Le Roi avoit les yeux brillans, le visage ouvert, & l'air beaucoup plus satisfait qu'à l'ordinaire. Mr. de Guise l'en félicita; & le Roi, s'éloignant de ceux qui pouvoient l'entendre, je ne veux point vous cacher ma joye, lui dit-il. La passion que j'ai pour Madame de Villequier vous est connue; jusqu'ici je la croyois payée d'ingratitude. Je me figurois qu'un rival m'empêchoit de toucher son cœur. Ces vers, qui ont été trouvés dans mon appartement, poursuivit-il en donnant les Maximes au Duc de Guise, fortifioient cette pensée, mais je viens d'être agréablement détrompé. Je me suis plaint & emporté même jusqu'à quelques menaces. On a vaincu mes doutes; &, par des paroles tendres, par des regards..... Ha ! mon Cousin, poursuivit-il en embrassant le Duc de Guise, il faudroit avoir vu les yeux qui me les adressoient dans ce

mo.

moment, pour en comprendre la douceur.

Pendant que le Roi exprimoit ainsi la satisfaction de son cœur, Mr. de Guise étoit immobile. Il voyoit un rival transporté de joye lui dépeindre de quelles douceurs on avoit flatté ses espérances; &, connoissant la foiblesse des femmes par une longue expérience, il crut que Madame de Villequier en avoit eu assez pour se rendre contre ses sermens à la passion du Roi.

Les preuves étoient assez violentes pour faire éclater un homme qui se seroit moins possédé; mais il eut la force de cacher sa douleur. Il parut sensible à la satisfaction du Roi. Il parla indifféremment des Maximes, où il ne laissa pas de comprendre qu'il pouvoit avoir intérêt. Il se sépara du Roi sans rien témoigner de ses véritables sentimens. Mais s'il lui cacha son désespoir, que ne dit-il point quand il fut hors de sa présence? L'empire qu'il avoit sur sa raison n'étant pas à l'épreuve de cette attaque, & joignant le discours du Roi à l'aventure du Canal, il ne douta point qu'on ne l'eût trompé, & que Madame de Villequier n'eût un cœur à l'usage de plusieurs amans.

Il étoit chez lui à considérer son malheur, lorsqu'il lui fut cruellement confirmé. On lui vint dire que Villequier le demandoit, & il le vit entrer ensuite avec des yeux aussi égarés que ceux du Roi lui avoient paru satisfaits. Ha! Monsieur, lui dit-il d'abord, je n'ai plus lieu d'être incertain de l'infidélité de Madame de Villequier. Voilà un Billet écrit de sa main, destiné à un rendez-vous. Je le lui ai surpris, & il n'en faut pas davantage pour me convaincre de tout ce que je craignois. Mr. de Guise prit le papier mille fois plus ému qu'auparavant, & il y lut ces paroles.

JE passerai le soir chez la jeune Reine, où l'on joue. Trouvez-vous dans le jardin à dix heures. Il faut de nécessité que je vous parle; & j'ai des mesures à prendre avec vous de la dernière importance.

Hé bien, poursuivit Villequier quand le Prince eut achevé de lire, que pourroit-on dire là-dessus? Que cela ne conclut rien, reprit Mr. de Guise, que son désespoir n'empêchoit pas de prendre un intérêt qu'il chérissoit toujours, & la raison..... Cela ne conclut rien, interrompit Villequier. N'est-ce pas un rendez-vous en forme, & peut-on parler d'une manière plus positive? On ne sauroit disconvenir de ce que vous dites, reprit le Duc de Guise; mais Madame de Villequier peut soutenir pour la défense, qu'elle écrit à une femme, & vous ne voyez rien dans le Billet qui vous assure le contraire. Ha! Mr. s'écria Villequier, si l'on vous en présentoit un semblable de Vitry, votre cœur n'écouterait pas cette excuse. Que vous êtes heureux de vivre sans jalousie, & que je suis à plaindre d'en avoir tant de sujet! Les femmes n'ont pas besoin de la nuit pour se parler. Il ne faut point de lieux écartés pour régler des affaires innocentes, & je n'en croirois pas l'infidèle sur un insolent desaveu. Vous pourrez ne l'en croire pas, ajouta le Prince, qui achetoit par une violente souffrance une apparence de tranquillité; mais il n'en seroit pas de même de tout le monde. Donnez-moi le Billet. Ne marquez point votre inquiétude. Evitez de paroître ce soir chez la Reine; & si vous m'en croyez je pourrai veiller pour vos intérêts beaucoup mieux que vous, puisqu'avec les mesures que je prendrai j'espère que ce ne sera pas inutilement.

Le pauvre époux fut contraint de consentir aux conditions. L'amant désespéré serra le Billet, comme un témoin incontestable ; & songea, quand Villequier l'eut quitté, aux sûretés qu'il devoit prendre pour les éclaircissemens qu'il souhaitoit.

Le Duc de Gulfe, confidant d'un mari jaloux, & dépositaire des secrets d'un amant qui se croyoit sur le point d'être heureux, n'en avoit pas l'esprit plus tranquille. Les craintes de l'un augmentoient les siennes, & la fortune de l'autre ruinoit mille plaisirs dont il s'étoit flatté. Il fut le soir chez la jeune Reine, persuadé que Madame de Villequier le destinoit à le trahir. Il y trouva plusieurs tables de jeu. Madame de Villequier lui parut rêveuse. Il attribua sa rêverie à la contrainte où elle pouvoit être par sa présence, & ne songea à s'en éloigner que pour aller traverser le rendez-vous. Le chagrin qu'il remarquoit dans ses yeux, ne diminua pas tant qu'il fut chez la Reine ; & voyant arriver l'heure marquée, il passa dans le jardin où il se promena long-temps par tous les endroits qu'il croyoit propres à favoriser des entretiens mystérieux. Mais commençant à s'impatienter, il étoit prêt de retourner sur ses pas, lorsqu'il vit avancer une femme seule qui entra dans un cabinet. La nuit étoit extrêmement obscure. Le Prince la suivit pour ne pas perdre l'occasion, & il vit qu'on vint au devant de lui dès qu'il parut, en demandant est-ce vous ? Oui, repliqua-t-il dans la douleur qui le possédoit, c'est moi que vous confirmez cruellement d'une infidélité dont j'avois voulu douter. Aux paroles de Mr. de Gulfe, la personne qui l'écoutoit fit un grand cri. Ne vous effrayez point, poursuivit-il ; & puisque vous êtes assez injuste pour me trahir, soutenez mieux votre in-

396 MADAME DE VILLEQUIER,
constance. Mon malheur ne me rendra point indiscret; &, quoique le plaisir de la vengeance me pût permettre de parler, je vous en épargnerai la confusion. Il suffit que je sois dé trompé: &, si la foiblesse de mon cœur vous donne encore quelques soupirs, ce sera du-moins dans cette confiance, qui me faisoit trouver tant de douceurs à vous les faire entendre. Quand je vous trahirois, répondit la Dame, je pourrois citer des exemples qui me rendroient excusable; mais vous ne vous plaignez que pour prévenir mes reproches, & vous êtes bien aise de devoir au hazard une occasion de me parler comme vous faites. Le Duc de Guise, qui avoit écouté plus tranquillement ces paroles, connut avec surprise que c'étoit Mademoiselle de Vitry qui les prononçoit, & non pas Madame de Villequier, comme il l'avoit pensé. Ce contretemps le troubla doublement, & n'ayant rien à reprocher à Vitry, il se trouva dans le dernier embarras. Il falloit parler cependant, & ne rien témoigner de la méprise. J'ai cru, dit-il à Mademoiselle de Vitry après s'être un peu remis, qu'il ne falloit point d'autre preuve du malheur que je crains, que l'heure qu'il est, & le lieu où je vous trouve dans une attente qui ne peut pas être fort innocente; & vous ne devez condamner, ni mon étonnement, ni mes reproches. Je trouve tout bien de Mr. de Guise, repliqua Vitry qui avoit ses desseins & ne vouloit pas s'expliquer; je ne m'inquiète pas même de vous voir ici, où apparemment vous ne m'etierchiez pas. Je ne vous demande point ce que vous venez faire. La curiosité est quelquefois dangereuse, & je serai bien aise d'ignorer des vérités qui troubleroient peut-être mon repos. Il n'est pas extraordinaire de voir un homme bien amoureux chercher la solitude, répondit:

répondit Mr. de Guise. Non, quand la personne qu'il aime lui cause des chagrins par sa conduite, ou par l'inégalité de ses sentimens, interrompit Mademoiselle de Vitry; mais si vous êtes tout ce que je veux croire, ce ne sont pas là vos malheurs. Vous me paroissez si réservé depuis quelque temps, ajouta le Prince, que ma passion en murmure. Pour peu qu'elle eût voulu s'en expliquer, reprit Vitry, elle auroit assurément été satisfaite; mais on ne donne guère à qui ne demande rien; & si vous me remarquez quelque froideur, ce ne peut être qu'un effet de votre silence. Mais puis-je croire que cette promenade n'offense point mon amour? continua le Duc de Guise, qui ne savoit pas trop ce qu'il devoit lui dire. Vous y avez peut-être quelque part, répondit Mademoiselle de Vitry en soupirant; & je voudrois que ce fût celle que vous paroissez craindre: mais je ne veux point d'explications, & je vous laisse dans votre solitude, quelque Château-neuf que j'attendois ici ne vienne pas. Quoi! C'est une Fille de la Reine que vous attendez? s'écria Mr. de Guise. Qui pensez-vous donc que ce fût, répliqua-t-elle? Avez-vous eu d'autres soupçons, & votre estime pour moi n'est-elle point assez forte pour me justifier de tout ce qui pourroit approcher du crime? Mademoiselle de Château-neuf arriva dans ce moment. Elle connut le Duc de Guise, parce qu'il étoit avancé dans un lieu moins obscur. Je prétendois m'excuser de mon retardement, dit-elle à Vitry: mais la présence de Mr. de Guise m'en dispense, & je suis persuadée que sa conversation a modéré toutes les impatiences que je puis vous avoir causées. Elle a produit un démêlé entre nous, répondit Vitry; & il n'a point balancé à me faire connaître, qu'il croyoit que j'attendois ici un galand.

land. Si les prétentions que j'ai sur votre cœur étoient aussi dangereuses qu'elles sont tendres, reprit Mademoiselle de Château-neuf, il auroit quelque sujet de s'en allarmer ; mais ma concurrence n'est point à craindre. Ne riez point de ma foiblesse, ajouta le Duc de Guise : la jalousie est un effet du véritable amour ; & pour peu qu'on en soit susceptible, on s'y laisse entraîner jusqu'à la violence, quand on est attaché à un objet aussi aimable que Mademoiselle de Vitry.

Le Prince parloit devant deux filles qui connoissoient toute la force de cette passion. Son discours leur passa jusqu'au cœur, & elles ne seroient pas demeurées sans réplique, si quelques personnes qui se promenoient ne se fussent mêlées dans leur conversation. Vitry & Château-neuf se retirèrent, & le Duc de Guise retourna en même temps chez la Reine.

Cette aventure l'occupa quelques momens. Il craignit d'avoir perdu ceux d'éclaircir ses soupçons. Il avoit regardé d'abord la rencontre de Mademoiselle de Vitry comme un avantage qui le mettoit en droit d'imposer silence à la jalousie, si elle venoit à parler ; mais Mademoiselle de Château-neuf fit cesser cette joye, en faisant connoître l'innocence du rendez-vous.

Il repassa toutes les paroles de Vitry. Elle n'avoit rien dit de positif, & ne laissoit pas de témoigner de la défiance. D'ailleurs il la connoissoit impatiente, & il ne croyoit pas qu'elle pût dissimuler son ressentiment. Ainsi, plus il cherchoit à s'éclaircir, par la réflexion qu'il faisoit sur ces actions, & moins il y pouvoit réussir.

Il ne trouva point encore le jeu fini en rentrant chez la Reine ; au contraire, il étoit en dis-

posi-

position de continuer. Madame de Villequier, qui s'en étoit retirée plutôt que les autres, revenoit appuyée sur une fenêtre du côté du jardin. Le Duc de Guise prit cet éloignement du reste de la compagnie pour une chose préméditée, & il s'imagina qu'elle cherchoit quelque chose des yeux malgré l'obscurité de la nuit. Quoiqu'il eût pris une forte résolution de ne lui point parler, il lui fut impossible de s'en défendre. L'occupation du jeu empêchoit qu'ils ne fussent observés; & s'approchant de Madame de Villequier sans que personne s'en apperçût, Quelle inquiétude peut vous mettre dans une rêverie si profonde, lui dit-il? Ne m'est-il point permis de m'en informer? Je pense, reprit-elle en se tournant vers le Prince, aux moyens de vous faire savoir qu'il faut que je vous parle en particulier. J'avois profité ce matin d'un moment de liberté pour vous écrire & pour vous en avertir; mais, sans avoir pu savoir de quelle manière mon Billet a disparu, il m'a été impossible de le trouver quand j'en ai eu besoin. Je prétendois ce soir, favorisée du jeu où l'on s'attache, vous dire beaucoup de choses dans ce jardin où je vous marquois de vous trouver à dix heures; mais le Billet perdu & l'impuissance où je me suis trouvée d'en écrire un autre, par la présence de Mr. de Villequier, & d'autres personnes qui m'ont obsédée, m'ont mis dans un chagrin qui a augmenté par l'air inquiet & plein de froideur que je vous ai remarqué ce soir. Le Duc de Guise prit le discours de Madame de Villequier pour une précaution artificieuse. Il crut que son mari lui avoit fait connoître, par quelque emportement, que le Billet étoit entre ses mains, & qu'elle prenoit adroitement des mesures pour se justifier. Est-il possible, lui dit-il dans cette pensée, que vous

400 MADAME DE VILLEQUIER,
vous prétendiez que je regarde votre infidélité
comme une marque de tendresse ? On n'abuse
pas toujours un cœur sincère ; & quelque cré-
dule que l'on soit, il est des momens qui
ouvrent les yeux. Quand vous pourriez don-
ner quelque couleur au Billet que votre mari
a surpris ; & qu'il m'a remis entre les mains
par une confiance extraordinaire, vous seroit-
il possible de justifier le transport de joye où
vos traitemens favorables ont mis le Roi de-
puis quelques heures ? Madame de Villequier
ne fut pas peu surprise d'apprendre que le Bil-
let qu'elle avoit perdu , étoit tombé entre
les mains de son mari & passé dans celles du
Duc de Guise ; & de le voir instruit de l'ef-
fet que sa feinte douceur avoit produit à l'é-
gard du Roi. Votre injustice mériteroit ce que
vous me reprochez, reprit-elle ; & ces mê-
mes transports du Roi dont je prétendois vous
entretenir, devroient me servir à vous punir des
outrages que vous me faites. Si votre cœur
étoit aussi tendre que soupçonneux, il vous
auroit fait pressentir que le Billet n'étoit é-
crit que pour vous. Vous m'auriez plainte
au-lieu de m'accuser. Je ne suis capable d'ar-
tifice que quand il s'agit de votre satisfaction,
& mes empressemens à vouloir vous instruire de
ce qui s'étoit passé entre le Roi & moi devoient
m'attirer des paroles plus reconnoissantes. Je
vous quitte, & peut-être que c'est avec la mort
dans le cœur. Vous êtes plus injuste que M^r
de Villequier. Vos défiances sont moins sup-
portables que ses bêtises. Vous voulez me
désespérer ; mais quand vous en serez venu à
ce point-là , il ne vous sera pas facile de ré-
parer les maux que vous aurez causés. Elle vou-
lut se retirer à ces mots ; mais la passion du
Prince ayant calmé ses soupçons, il ne put y
con-

consentir; & l'arrêtant par sa robe, Ha Madame, lui dit-il, ne m'abandonnez pas aux chagrins que je mérite. Pardonnez mon emportement au plus véritable amour, qui ait jamais été. Je n'en suis pas le maître. Il trouble également ma raison & mon repos, & c'est avec une violence qu'il seroit bien difficile de régler. Vous m'avez déjà fait grace une fois, n'écoutez point ce qui peut m'en faire paroître indigne, & souffrez que je jouisse de l'avantage que ce Billet mal interprété me destinoit.

Madame de Villequier étoit irritée; mais quel courroux peut-on tenir contre un amant aimé, quand on sait qu'il est digne de l'être? Elle voulut résister inutilement, sa fierté fut contrainte de se rendre; mais le jeu qui cessa dans ce moment les obligea de se séparer, & tout ce que le Duc de Guise put faire, ce fut d'avertir Madame de Villequier, si son mari lui parloit du Billet, de dire qu'elle l'avoit écrit à quelque femme de la Cour, comme il l'avoit déjà supposé en prévenant sa défiance. Elle se retira beaucoup moins inquiète; & le Prince, délivré des chagrins que sa jalousie lui avoit causés, eut mille impatiences de revoir & d'entretenir Madame de Villequier.

Il passa la nuit à imaginer les moyens de satisfaire Villequier sur les éclaircissimens qu'il lui avoit promis. Ce n'étoit point un esprit difficile à persuader, & le Prince en trouva plusieurs.

Il fut le lendemain, de très-bonne-heure, chez Madame de Villequier; & pour comble de bonne fortune, il apprit que le mari, dont la présence pouvoit toujours le contraindre, quoiqu'il ne se doutât de rien, étoit allé chasser dans la forêt de Fontainebleau: ainsi, pendant que Villequier se reposoit sur les promesses du Duc de Guise, il goûta dans un libre entretien tous les charmes d'une sincère réconciliation.

Un peu de trouble entre les amans n'est qu'une préparation de douceurs dans le raccommodement. Les plaisirs qui se suivent sans tracas, sont moins sensibles, que ceux qui sont interrompus de quelques peines; & trois ou quatre heures de souffrance ne servirent qu'à rendre le bonheur du Duc de Guise plus achevé.

On s'oublie aisément dans des justifications souhaitées: le temps s'écoula insensiblement, & Villequier impatient en tous lieux devança ceux qui l'accompagnoient à la chasse. Dans le dessein de chercher le Duc de Guise, il passa premièrement chez lui, & ayant appris qu'il étoit avec sa femme, il monta à sa chambre sans les en faire avertir, pour tâcher de connoître par l'air de Madame de Villequier & les regards du Prince, s'il n'avoit rien appris de ce qu'il vouloit savoir.

Le Cabinet où Madame de Villequier avoit reçu Mr. de Guise, étoit extrêmement propre; & comme les femmes qui s'aiment trouvent de grands plaisirs à se regarder souvent, toutes les murailles en étoient ornées de glaces. Madame de Villequier étoit assise sur un lit de repos, & le Prince satisfait des promesses de fidélité qu'elle venoit de lui faire, avoit mis un genou en terre pour l'en remercier, lui baisoit la main avec une reconnoissance fort passionnée, lorsqu'il apperçut la figure de Villequier dans une des glaces qui étoit vis-à-vis de lui. Cette vision inespérée le jétta dans un étrange embarras. Il jugea bien que la confiance de Villequier ne toléroit pas des soumissions si tendres, & se levant de sa présence d'esprit ordinaire & d'une hardiesse qui lui étoit naturelle, quelque dangereuse que fût l'aventure, il s'en tira heureusement. Il ne changea point de posture, & pressant la main de Madame de Villequier d'une

ma.

manière à lui faire comprendre le motif de son discours: Oui Madame, lui dit-il en haussant la voix, je vous assure que votre mari vous adore, & ses soupçons qui vous outragent ne sont que les effets d'une passion trop violente. Ne lui refusez donc point la satisfaction de rétablir son repos: par l'aveu qu'il souhaite, je vous en sollicite à genoux; & comme il a pris en moi une confiance de bonne-foi que je veux satisfaire, s'il est possible, & que vous êtes extrêmement raisonnable, vous ne devez point condamner mes empressements. Il est emporté; mais il a de la véritable tendresse, & une confession innocente le remettra entièrement. Je suis persuadé que votre conduite, & vos intentions, sont également éloignées du crime; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'on vous aime, & ce n'est que pour éclaircir une incertitude fâcheuse, que votre époux veut savoir si vous avez quelque amant qui se soit déclaré.

Madame de Villequier avoit vu l'ombre de son mari, qui se cacha presque aussi-tôt que le Prince avoit parlé, & s'étant aisément remise, Je ne comprends rien à l'humeur de Mr. de Villequier, dit-elle, quand le Duc de Guise eut repris sa place: si j'avois du penchant à souffrir des amans & à me faire des aventures, il prend un chemin qui l'augmenteroit; mais, Monsieur, je vous proteste avec toute la sincérité possible, que je ne songe qu'à me mettre au-dessus d'une jalousie dont l'injuste persécution m'a déjà assez insultée, & que le Billet qu'il m'a surpris étoit pour Madame d'Uzès, qui m'avoit engagée dans quelques démêlés de femmes dont je voulois me tirer; & à l'égard des autres choses dont il pourroit prendre de l'ombrage, je ne puis les devoir qu'à l'envie. Si Mr. de Villequier étoit résolu de sacrifier mon repos à ses caprices, que ne me
lais-

laissoit-il dans une solitude d'où je ne lui ai point demandé de sortir. J'y vivois contente, & je vois bien que sa conduite me forcera à reprendre le parti de la retraite. Oui, Monsieur, je préférerai les sévérités d'un Couvent aux bizarreries d'un mari, qui empoisonne toutes mes actions, pour avoir le plaisir de me persécuter. S'il avoit employé en cette occasion une personne moins considérable que vous, bien loin d'éclaircir ses soupçons, j'aurois pour le punir répondu d'une manière à les augmenter. Mais, Monsieur, je vous honore trop pour vouloir feindre avec vous. Je vous proteste que je ne vous ai rien dit aujourd'hui qui ne soit conforme à mes véritables sentimens, & que je n'ai pas plus de connoissance que vous de ces amans qu'il prétend que je lui fasse connoître. Je ne doute point de la vérité dont vous m'assurez Madame, repliqua le Duc de Guise. Mr. de Villequier est raisonnable, & je n'aurai pas de peine à lui persuader tout ce qui pourra vous remettre dans l'intelligence que je souhaite. Mais, Madame, il est temps de vous laisser dans la liberté de quelque occupation dont ma visite vous a peut-être tirée : elle n'a été que trop longue. Madame de Villequier seroit bien ingrate, & bien indigne de l'honneur que vous lui faites, si elle s'en pouvoit ennuyer, Monsieur, dit le mari en entrant, charmé des procédés du Prince qu'il voyoit sensible à son repos, jusqu'à s'abaisser à des soumissions bien au-dessous d'un homme de son mérite & de son rang ; pour le lui procurer, & presque content de sa femme, Je serois au désespoir, poursuivit-il, si elle en avoit moins de reconnaissance que moi. Ces paroles acheverent de remettre Madame de Villequier & Mr. de Guise ; & pour continuer une feinte si utilement commencée, Je vois bien, dit-elle à son mari,

que

que tout ce que Mr. de Guise m'a dit étoit concerté avec vous, & que votre chasse n'a été qu'un prétexte pour en être plus sûrement témoin. Mais, Monsieur, sans vous contraindre à toutes ces précautions extraordinaires, souffrez que je me retire dans un lieu où ma conduite plus éclairée, & mes actions moins libres, termineront vos défiances. On n'a que des jours languissans, quand on est obligé de les passer avec des personnes qui ne sont capables, ni d'estime, ni de confiance. Je vous demande mon exil comme une grace. Il y va de votre repos & du mien ; & quoique Mr. de Guise semble favoriser vos erreurs, agissant ouvertement pour vous, je le fais juge de nos différends, & je suis persuadée qu'il conviendra de la proposition que je vous fais. Non Madame, repliqua le Prince : il n'en faut point venir à des extrémités, qui feroient tort à Mr. de Villequier, & qui ne vous honoreront pas. Oubliez l'inquiétude qu'il peut vous avoir donnée en faveur d'une tendresse véritable, & qu'il vous redonne sa confiance. Vous voyez, interrompit Villequier, que la générosité de Mr. de Guise nous est également avantageuse. Il m'a vu dans l'accablement de douleur où la jalousie précipite. Je ne me défends point d'en être susceptible. C'est à ma prière qu'il est entré dans nos démêlés, & ses bontés vous ont épargné quelque éclaircissement particulier où j'aurois été moins maître de ma raison. Vous dites que vous êtes innocente, je n'ai point de répugnance à le croire, & je ne penserai de ma vie au passé, pourvu que vous ne parliez point de vous éloigner. Je ne suis pas assez ennemie de la paix pour m'y opposer, reprit Madame de Villequier en jettant sur son mari un de ces regards qui pouvoient remettre le calme dans les âmes les plus agitées ; & quelques injures que
vous

408 MADAME DE VILLEQUIER,
néralement , étoit un crime dont elles vou-
loient la punir; & le calme qui régnoit entre elle
& ses amans redoublans leur impatience, elles
se déterminèrent à ne laisser plus languir une
vengeance dont l'espoir les occupoit incessam-
ment.

Les malheurs de la France contribuèrent à
ceux de Madame de Villequier. La guerre as-
soupie pour quelque temps par la prudence des
uns, se réveilla cruellement par la mutinerie des
autres. On n'entendit plus que crier aux armes
par tout le Royaume; & quelque attachement
que les cœurs amoureux eussent à Poitiers où
la Cour s'étoit rendue du Pleffis-les-Tours, il
fallut marcher contre les ennemis du Roi.

Le Duc de Guise aimoit la gloire, mais cette
occasion de la chercher fut un coup mortel pour
lui. Madame de Villequier y fut d'autant plus
sensible, qu'il ne lui restoit pour la consoler,
qu'un Roi qui l'accabloit d'une tendresse impor-
tune, & un mari bien moins aimable que son
amant.

La nécessité du temps l'emporta sur toutes les
raisons de tendresse. Le jour de la séparation
arriva, & Mr. de Guise, qui connoissoit les mou-
vemens de son cœur, ne voulut dire adieu à Ma-
dame de Villequier, qu'après avoir pris congé
du Roi, des Reines, & de Villequier même,
qui lui témoigna un déplaisir amer de son éloi-
gnement, auquel le Prince répondit avec son
honnêteté ordinaire.

Madame de Villequier savoit bien qu'il de-
voit partir, & elle n'en étoit que trop assurée;
cependant, quand elle le vit entrer en habit de
guerre, & qu'il remarqua l'abattement où elle é-
toit, ils demeurèrent long-temps sans parler,
pour avoir trop de choses à se dire.

Madame de Villequier avoit de ces yeux pes-
çans,

sans, dont chaque regard produit une augmentation de tendresse. Le Duc de Guise en fit encore l'expérience dans ce moment, & sentit sa passion beaucoup plus ardente qu'elle n'avoit jamais été. Vous allez donc partir, Monsieur, dit-elle au Prince après quelques soupirs qui devancerent ses larmes. La fortune m'expose à ce supplice, Madame, repliqua Mr. de Guise; mais je sens bien que si cette absence est longue, je ne la supporterai point sans mourir. Est-ce ainsi que vous me voulez consoler, répondit Madame de Villequier? Ma douleur n'est-elle pas assez cruelle, sans que vous veniez l'augmenter par de tristes pressentimens? Vivez si vous voulez que l'on vive, & ne m'ôtez pas la consolation que cette espérance me peut laisser. Je suis alarmée d'un manière extraordinaire, & mon cœur ne se fait que de funestes idées. Je ne sais quel doit être le succès de mon voyage, interrompit Mr. de Guise, & à quoi je suis destiné; mais je tremble en songeant qu'il faut vous dire adieu, & je me sens prévenu de certaines terreurs que je ne puis exprimer. Si ces présages ne menaçoient que ma vie, poursuivit-elle.., Juste Ciel! Madame, s'écria le Prince, voulez-vous me désespérer, par une interprétation si malheureuse? Je suis contraint de m'éloigner de vous; c'est une nécessité de bienséance indispensable. Il ne faut que du temps, & du courage, pour y satisfaire. Ne me privez donc point de votre souvenir. Donnez-moi tous les momens dont vous me favoriserez, si j'avois la joye de rester auprès de vous; & croyez que rien au monde n'est capable de vous dérober un instant au mien. Partez, Monsieur, repliqua Madame de Villequier en essuyant ses larmes: il seroit dangereux qu'on nous surprît dans ces momens de foiblesse. Le souvenir que vous me de-

220 MADAME DE VILLEQUIER.

mandez, est un devoir dont mon cœur ne s'acquittera que trop bien pour mon repos. Celui que vous me promettez servira à me consoler. Retirez-vous, je vous conjure, & me laissez chercher un prétexte à ma douleur.

Il faut obéir, mais ce ne fut pas sans se faire une extrême violence. La constance de Mr. de Guise succomba dans ce moment. Il versa des larmes. Il en vit sortir qui redoubloient sa tendresse, & se retira bien heureux de n'avoir personne qui pût l'examiner.

Sa séparation avec Vitry n'avoit pas été si tendre. Il s'étoit efforcé de feindre, mais un esprit intéressé démêle aisément la contrainte d'avec le naturel. Les soupirs concertés n'ont point le charme de ceux qui partent véritablement du cœur, & Vitry ne s'y trompa pas.

Dans le dessein qu'elle avoit, le départ de Mr. de Guise lui étoit agréable: il alloit s'exposer à des périls qui pouvoient l'inquiéter; mais il s'éloignoit d'une vue à laquelle il étoit trop sensible, & d'un orage qui s'alloit élever, dont Vitry espéroit la perte de sa rivale.

Les nécessités de la guerre n'eurent pas plutôt éloigné de Poitiers la plus grande partie des personnes considérables de la Cour, que les deux ennemies de Madame de Villequier travaillèrent à son malheur. Il ne falloit qu'une fureur de son mari pour l'exciter, ou pour en venir à quelque chose de plus; mais les simples discours ne suffisoient pas pour l'exciter; il falloit quelque chose de plus fort; &, pour justifier que Madame de Villequier avoit des intrigues criminelles, elles se résolurent de tenter le succès d'une supposition de Lettre. La jeunesse de la Cour étoit absente. Il étoit aisé de persuader qu'on écrivoit de l'armée; mais, comme on en pouvoit venir à examiner les caractères, elles composèrent

rent un Billet en chiffre, dont les traits inégaux étoient à l'épreuve de la plus pénétrante intelligence, avec une inscription bien formée à Madame de Villequier, dans le dessein de le faire tomber entre les mains de son mari. Mais, pour donner lieu aux effets de la jalousie, il falloit desintéresser le Roi, qui soupiroit constamment, & qui pouvoit s'opposer à tout ce que Villequier voudroit entreprendre contre sa femme. Cette résolution prise, elles ne balancèrent point à l'exécuter; & Vitry consentit, pourvu qu'on ne nommât point le Duc de Guise, d'avertir le Roi qu'on le sacrifioit, & que Madame de Villequier établissoit le bonheur d'un autre amant sur l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elles firent donc écrire un Billet d'avis d'une écriture inconnue. Château-neuf se chargea du soin de la glisser dans une des poches du Roi, & le fit adroitement le même soir qu'il étoit chez la Reine. Il étoit en ces termes:

On est surpris que Votre Majesté ne s'aperçoive pas que Madame de Villequier sacrifie la passion que vous avez pour elle à la satisfaction d'un amant caché. L'outrage que l'on vous fait, n'est ignoré que de vous seul. Cet avis est sincère. Votre Majesté doit en profiter. Les soupirs d'un grand Roi sont trop précieux pour n'être payés que d'une ingrate indifférence.

Le Roi trouva cette Lettre en se deshabillant, & la relut plusieurs fois dans sa première émotion. Les manières de Madame de Villequier, qu'il repassa dans ce moment, ne l'éloignèrent pas des soupçons qu'on vouloit lui donner. La foiblesse qui lui avoit fait supporter ses froideurs jusqu'alors, voulut encore la défendre; mais les réflexions lui ouvrirent les yeux. Il jugea bien qu'on ne se seroit pas hasardé à lui don-

412 MADAME DE VILLEQUIER,
ner des avis mal fondés; & la colere commen-
çant un combat avec l'amour; il ne fut terminé
que par de violens ressentimens.

Il fit, le lendemain, mille reproches à Madrid
de Villequier. Elle prit peu de soin de l'adou-
cir dans le chagrin où elle étoit. Le Roi s'en
irrita davantage, & sentit un grand achemine-
ment à cesser d'en être amoureux.

Pendant que le Roi en venoit à ce point, Vil-
lequier se voyoit emporté à d'étranges fureurs.
Le Billet en chiffres se trouva sous ses pas dans
l'appartement de sa femme. Il ne comprit que
la malheureuse inscription: mais moins la cho-
se étoit intelligible, & plus il la jugea criminel-
le. Il en tira toutes les conséquences qu'un
esprit ingénieux pouvoit s'imaginer; il s'appli-
qua à chercher, parmi toutes les personnes de la
Cour qui passoient pour avoir quelque génie,
un interprete de ce qu'il ne pouvoit compren-
dre; & n'en trouvant point qui lui pût donner
cette satisfaction, il souhaita mille fois Mr. de
Guise, qu'il en croyoit seul capable: il eût été
bien avantageux à Madame de Villequier, que
son adresse l'eût tirée de ce dangereux pas.

Les amis de Villequier tâcherent inutilement
de remettre son esprit, en parlant en faveur de
sa femme. Il ne voulut pas les écouter, &
ne médita plus qu'une vengeance cruelle.

Quelque peu d'éclat que les choses fassent en-
tre des personnes considérables, elles ne sauroient
être ignorées. Vitry & Château-neuf furent in-
struites de la Lettre que le Roi avoit trouvée, &
du Billet qui avoit désespéré Villequier: mais
ce n'étoit pas assez pour les satisfaire, il fal-
loit des extrémités qu'elles ne virent que trop
promptement.

Villequier, n'ayant pu avoir d'éclaircissement
du Billet des chiffres indéchiffrables, n'eut que
des

des redoublemens de jalousie de cette impuissance. Il se figura que ces caractères inconnus ca-
choient des projets pleins d'horreur, où sa vie
étoit intéressée; que sa femme étoit de concert
avec quelqu'un pour le faire périr; & il se fit
une impression si forte de cette idée, que, sans
rien examiner davantage, il courut à l'apparte-
ment de Madame de Villequier, pour l'obliger par
la violence, si elle ne vouloit pas obéir, à lui
expliquer le Billet qu'elle n'entendoit pas mieux
que lui. Une indisposition l'obligeant à garder
le lit, sa porte étoit fermée. Il y frappa brus-
quement. On fut quelque temps sans ouvrir,
quoiqu'il réitérât ses coups. Sa colere en aug-
menta. On ouvrit enfin: il entra, & trouva
Madame de Villequier effrayée, qui lui reprocha
le peu de considération qu'il avoit pour sa santé.
Il ne répondit que par des injures, enfonça d'a-
bord un cabinet où il crut qu'elle pouvoit ca-
cher des papiers; & ne trouvant que quelques
Billets de parens ou de femmes, il alloit cesser
sa perquisition, lorsqu'il aperçut une Lettre
frûchement écrite de la main de Madame de
Villequier, qui n'étoit point encore fermée.
Quand le sort auroit pris plaisir à favoriser Cha-
teau-neuf & Vitry, il n'auroit pas mieux réussi.
Ce malheureux papier, où Villequier trouva la
confirmation de tout ce que la jalousie lui faisoit
craindre, contenoit ces paroles:

*Vivre sans vous voir, & n'avoir pour consolation
que des objets désagréables, cela s'appelle languir
cruellement. Un refroidissement du Roi, que je n'a-
vois osé espérer, me délivre de ses importunités.
C'est un bonheur que je goûterois avec plaisir, s'il
en étoit pour moi où vous n'êtes pas: mais l'ab-
sence est un supplice que rien ne peut adoucir. Je
suis présentement assez libre. On ne m'observe
point.*

414 MADAME DE VILLEQUIER,
point. *Je soupire sans me contraindre. Rien ne
m'occupe que votre souvenir, & je voudrois...*

Cette Lettre n'étoit pas achevée, mais il y en avoit de reste pour porter la rage d'un furieux aux dernières extrémités. Madame de Villequier se préparoit aux malheurs qui devoient suivre cette lecture, connoissant les emportemens de son mari. Il s'en approcha d'une manière terrible; & lui montrant les deux Billets, voilà des témoins convainquans du commerce qui me deshonne, lui dit-il. Toutes mes bontés sont payées par une si noire ingratitude, & j'ai la douleur de voir, non seulement que vous avez abusé de mes justes défiances, mais que vous avez trompé un grand Prince, qui entroit généreusement dans mes intérêts. Il n'est plus temps de feindre. Il faut périr présentement, ou m'expliquer ce Billet criminel, & déclarer le nom de l'amant favorisé.

Pendant que Villequier parloit ainsi, sa femme l'écoutoit dans un trouble extraordinaire. Le Billet en chiffres, qu'elle ne connoissoit pas, lui fit voir que l'artifice avoit commencé son malheur; & elle se faisoit une consolation dans ses allarmes, de ce que bien loin de soupçonner Mr. de Guise, on le regardoit comme un appui. Se voyant sans secours, elle convint d'une chose qu'elle ne pouvoit désavouer. Elle confessa que le Billet que son mari avoit surpris, étoit d'elle, & protesta en même temps qu'elle n'avoit aucune part à celui des chiffres. Mais Villequier étoit trop prévenu pour la croire. Il la pressa avec une cruelle violence de déclarer le nom de l'amant. Elle résista courageusement; il eut beau la menacer d'une mort qu'elle demandoit à sa colere comme une grace, le moment n'en étoit pas encore arrivé. Vile-

Fequier, voyant qu'il la pressoit inutilement, sortit avec une fureur qui ne promettoit que de cruelles suites.

• Tout ce vacarme fut publié par les domestiques de Villequier. Les deux rivales en triomphèrent. Le Roi s'en informa à Villequier. Lui-même, ne gardant plus de mesures, lui montra sans rien ménager la Lettre qu'il avoit surprise, & le Billet de chiffres inconnus. Cette vue acheva d'effacer tout ce qui pouvoit rester dans le cœur du Roi des premiers sentimens que Madame de Villequier lui avoit inspirés. Il se voyoit marqué dans sa Lettre d'une manière méprisante; & la haine prenant la place de l'amour, il ne prit aucun soin pour adoucir un mari dont la rage ne méditoit que des cruautés. Il l'exhorta moins au pardon qu'à la vengeance.

Trois jours après cet éclat, les femmes de Madame de Villequier entrant dans sa chambre à l'heure qu'elles avoient accoutumé d'y aller, elles la trouverent poignardée & privée de la vie. Ce spectacle touchant d'une des plus belles femmes du Monde, noyée dans son sang, & massacrée dans un âge où l'on peut dire qu'elle commençoit à vivre, leur fit jetter des cris d'horreur & de désespoir. Toute la Cour accourut dans ce lieu, que le sang rendoit effroyable; & les deux impitoyables ennemies de Madame de Villequier jouirent du plaisir de s'assurer par leurs propres regards d'une vérité dont elles doutoient encore.

Le peu de soin que l'on prit de chercher l'auteur de cet épouvantable meurtre, la modération avec laquelle Villequier le supporta, & le silence que le Roi observa là-dessus, ne servirent qu'à le mieux faire connoître.

Il n'y eut personne qui ne donnât des larmes à la funeste destinée de Madame de Villequier.

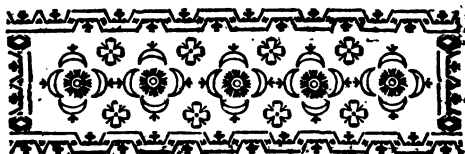
416. MADAME DE VILLEQUIER, &c.
Si sa beauté lui avoit fait des envieuses, sa douceur lui avoit acquis de véritables amis. Les Reines la plainquirent extrêmement, mais ses rivales satisfaites ne songerent plus qu'à regagner des cœurs qu'elles ne croyoient qu'égarés.

On parla bien différemment des sujets de la mort de Madame de Villequier. Chacun se mêla d'y donner des prétextes; & comme il est ordinaire d'augmenter les choses qui ne sont pas bien connues, les personnes du caractère de Vitry & de Château-neuf, ennemies de sa réputation, publièrent que son mari avoit des Lettres par lesquelles il avoit vu une conspiration arrêtée contre sa vie. On imputa même à la mémoire de Madame de Villequier des commerces auquel elle n'avoit jamais songé, & cela d'une manière si positive que les Historiens en ont parlé.

Cette nouvelle courut par tout le Monde en peu de temps. La Renommée la publia comme une action inouïe, & digne d'une éternelle horreur, & l'eût bien-tôt portée du Château de Poitiers à l'armée.

Que les véritables amans se représentent de quelle manière le Duc de Guise la reçut, & que toutes les ames tendres se fassent une application de cette Aventure, pour bien comprendre la douleur où il fut réduit par un accident si funeste.

L'AMOUR



L'AMOUR GUIDÉ

PAR LA RAISON,

Q. D. E.

JE voulois oublier Climene,
Je croyois du moins le vouloir.
Raison, disois-je, romps ma chaîne;
J'implore ton fatal pouvoir.



Quand Amour t'a blessé, dit-elle,
Apprends que c'est pas mon avis.
Oui, quand tu brûlas pour la Belle,
C'est nos conseils que tu suivis.



Amour, Raison, soit, je soupire:
Vous-me l'ordonnez tous les deux;
Mais, quoi! Pour faire un malheureux,
L'un de vous auroit pu suffire.



L'HYMEN DUPPÉ

P A R L' A M O U R.

S A R A B A N D E.

Trompeur Amour, ta voix sans cesse appelle
Hymen, Hymen, pour combler nos sou-
haits.

Hymen vient-il, tu fuis à tire-d'aile.

Ah! ah! C'est par l'Hymen que tu nous fais
Lancer tes derniers traits.



Où tes liens, Hymen, sont trop durables,
Où tes plaisirs devroient être moins courts.
Combien nous donnes-tu de jours aimables?
Un, deux, trois, tout au plus, fixent le cours
Des plus tendres Amours.



Crédule Hymen, ta voix en vain rappelle,
Amour, Amour, pour combler nos souhaits;
Mais Amour est Chien de Jean de Nivelle,
Tai-toi: l'Hymen a beau courir après;
Il fuit & rompt ses traits.

EIN-



L'INSENSIBILITÉ

P U N I E.

O D E.

P Hllis , Barbare autant que belle ,
Trente Hivers de ton teint n'ont pas fané les
fleurs :

On y voit encor les couleurs ,
Dont se pare au Printemps une Rose nouvelle.



Ce teint perdra bientôt sa fraîcheur naturelle ,
Ces cheveux n'auront plus leur éclat si vanté :
C'est alors , qu'accusant un miroir trop fidelle ,
Tu plaindras tes beaux jours passés avec fierté.



Le cœur de regret agité ,
En vain tu t'écriras dans ton impatience ,
Amour , Amour , rends-moi ma premiere beauté ;
Ou ma premiere indifférence.





TYRANNIE

DE L'AMOUR.

O D E.

Rebaté des mépris de la jeune Glicere,
 Je crus braver l'Amour en son flambeau
 fatal,
 J'abjurai son carquois, je blasphémai sa Mere:
 Mais que je me connoissois mal!



Hélas! en revoyant cette Belle inhumaine,
 Mes sens se sont émus, mon cœur a soupiré:
 Je ne sai quel m'a dit de rentrer dans sa chaîne.
 Et dans l'instant j'y suis rentré.



Elle auroit effacé la Reine de Cithere.
 Son teint sembloit mêlé de roses & de lis.
 Je vis ses yeux briller d'une tendre colere,
 Et les miens en furent surpris.



Pour ne point m'attendrir aux traits de l'Infidelle
 Je crus qu'il suffisoit d'opposer sa rigueur:
 Je cherchois le moyen de la trouver moins belle;
 Mais je n'y pus forcer mon cœur.

Jé

Je voulois me cacher l'excès de ma foiblesse,
Je me dissimulois mes lâches sentimens :
Je croyois mépriser mon ingrate Maîtresse,
Et je trouvois ses traits charmans.



Tel que, sur le penchant d'une Roche glissante,
Malgré de vains efforts, on se laisse tomber ;
Je ne pus résister, mon ame chancelante
Trouva plaisir à succomber.



Quand je ne la vois pas, je ressens mille allarmes,
J'en parle à chaque instant, je la cherche en tous
lieux ;
Hors de la contempler, ou penser à ses charmes,
Tout le reste m'est ennuyeux.



Amour, dont j'ai suivi les loix sans résistance,
Au milieu de son cœur daigne allumer tes feux !
Si, par un prompt retour, on fléchit la vengeance,
Dois-je encore être malheureux ?





LE TREPAS

INEVITABLE.

LE Temps s'enfuit, hélas ! Posthume , ami
Posthume.

En vain à ses rigeurs ta piété présume
D'apporter du retardement.

Tes prières, tes vœux, seront inefficaces.

La Vieillesse, & la Mort, vers toi, quoi que tu
fasses,

S'avancent insensiblement.



Non, quand pour empêcher, que ton corps ne
périsse,

Tu te signalerois par l'ample sacrifice

De trois cens taureaux chaque jour,

Tu ne fléchirois point le Roi de ces Lieux som-
bres,

Où l'Onde Stigiale, à tant de milliers d'Ombres,
Ravit tout espoir de retour.



Vainement craindrons-nous les fievres de l'Au-
tonne;

Vainement de Thétis, vainement de Bellone,

Evi.

Eviterons nous les dangers.
Nous la passerons tous, cette Onde redoutée:
Nous la passerons tous; c'est une Loi dictée,
Pour les Rois, & les Bergers.



Il faudra voir un jour le noir & lent Cocite,
Du cruel Danaüs la famille maudite,
Sisyphé & ses travaux affreux:
Il te faudra quitter cette riche campagne,
Ce logis magnifique, & l'aimable compagne,
Qu'accorda l'Hymen à tes vœux.



De ces Arbres si beaux, que tes soins ont fait
croître,
Excepté le Cyprès, nul ne suivra son Maître.
Ce vin, sous cent clefs conservé,
Ce vin, qui des Dieux même égale le breuvage,
D'un plus digne Héritier devenu le partage,
Teindra ton superbe pavé.



LE BONHEUR

DE LA

MÉDIOCRITÉ.

D'Une douce tranquillité
L'Heureuse Médiocrité ,
Selon moi, fut toujours suivie.

Ainsi, de m'agrandir dédaignant les moyens,
Je n'aurai jamais d'autre envie,
Que de me voir exempt des besoins de la Vie,
Comme de l'embarras des Biens.

F I N.

